





LA

MISSION HOURST

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1897.

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2805.



LE LIEUTENANT DE VAISSEAU HOURST

COMMANDANT DE LA MISSION.

SUR LE NIGER

ET AU PAYS DES TOUAREGS

LA MISSION HOURST

PAR

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU HOURST

Ouvrage illustré de 190 gravures

d'après les photographies de la Mission

ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE.



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1898

Mon cher Commandant,

Vous m'avez demandé quelques lignes pour servir de préface à la narration de votre beau voyage sur le Niger, et je vous les envoie bien volontiers; car le souvenir des bons officiers qui ont servi avec moi au Soudan m'est toujours infiniment agréable.

Vous avez été au Soudan, alors que les difficultés du commencement étaient loin encore d'être finies. Mieux que beaucoup d'autres, venus après vous, vous pouvez apprécier ce que la France y a fait, parce qu'après avoir vu les obstacles et les hésitations du début, vous avez pu aller plus loin qu'aucun de vos devanciers et apporter quelque précision dans les rêves que nous faisons pour l'avenir de notre nouvelle colonie.

Il n'est que d'hier, et pourtant il semble déjà bien loin le temps où chaque pas en avant que nous faisions de ce côté effrayait ceux qui l'avaient conseillé ou ordonné; où l'on parlait sans cesse d'abandonner des territoires à peine conquis; où l'on agitait la difficile question de rester les maîtres de la boucle du

Niger tout en rétrogradant en deçà de la branche occidentale du grand fleuve qui devait être, assurait-on contre toute évidence, la bonne frontière du Soudan français.

Les procédés ont un peu changé. Ahmadou et Samory, refoulés et chassés de leurs anciens États, ont permis, pour un temps, de ne plus appliquer la méthode jugée bonne autrefois et qui, de 1880 à 1893, ne nous avait jamais valu que des succès. Le commandant supérieur du Soudan tenait alors tout en main, coordonnait les efforts, appréciait la possibilité et l'opportunité de la marche en avant, pouvait ne l'entreprendre que quand il était sûr du succès et dirigeait lui-même les opérations militaires quand il le croyait nécessaire.

Aujourd'hui, c'est à Paris que se centralisent les efforts. Nous marchons à grands pas. S'il est faiblement défendu, il semble que notre pavillon n'est jamais porté trop loin, les compétitions de nos rivaux nous obligent à aller très vite. Quelques officiers, décidés et habiles, à la tête de petites troupes, si petites que l'écho de leurs coups de fusil peut facilement se perdre à travers les grands espaces de l'Afrique, ont poursuivi, un peu de tous les côtés, l'œuvre commencée. Ils sont partis pour le Soudan avec leurs missions déterminées, ils ont généralement réussi et ajouté de belles pages à l'histoire coloniale de leur pays.

Il arrive bien parfois que quelque village, quelque

province ne se laisse pas séduire par nos paroles de paix, mais alors la vieille valeur française montre une fois de plus qu'elle sait venir à bout des entreprises les plus difficiles et les plus périlleuses, et que les bons chefs font les bons soldats, ces soldats fussent-ils noirs. Mais vraiment les troupes mises en route sont de si faible effectif qu'il y aurait mauvaise grâce à ne pas admettre que des résultats aussi importants ne peuvent être obtenus avec de si petits moyens que par des procédés pacifiques et du consentement de nos nouveaux sujets. N'est-il pas, d'ailleurs, admis par le plus grand nombre des Français que les noirs de l'Afrique ne sauraient éprouver que les plus vives sympathies pour nous qui avons fait la Révolution et aboli l'esclavage?

Vous avez bénéficié, mon cher commandant, de la nouvelle méthode appliquée dans la conduite des affaires du Soudan, et votre mission, que vous souhaitiez ardemment depuis longtemps, après vous avoir été refusée, puis vous avoir été accordée, vous a de nouveau été refusée, pour vous être, peu après, définitivement accordée. Je souhaite que cette nouvelle méthode réussisse toujours aussi bien qu'elle a réussi pour vous. Vous vous êtes prestement mis en route pour ne pas risquer de voir une nouvelle décision prise à votre égard; vous avez bien fait; vous étiez sûr de vous et vous avez marché à un éclatant succès.

Les résultats qui vous sont dus sont des plus précieux, et, sans parler de leur valeur géographique, ils

viennent démontrer que nous n'avons pas fait fausse route, que nos efforts sont justifiés et que, si le Soudan français a encore des détracteurs en France, c'est seulement parce qu'il est français et que, si quelque pavillon étranger y flottait, il serait pour nous un objet de convoitise ou de regrets, tout comme la région des bouches du Niger qui ne le vaut pas.

Tous ceux qui ont peiné au Soudan se réjouiront de votre œuvre, ils vous en seront reconnaissants.

Votre mission, à vous, a été absolument, entièrement pacifique. Vous vous en glorifiez, et vous avez raison : vous alliez reconnaître et non pas conquérir. Vous aviez trop l'expérience des choses du Soudan, votre jugement est trop droit pour n'avoir pas vu que les résultats que vous obtiendriez en seraient plus féconds. Vous aviez l'expérience des choses du Soudan, et je me plais, en l'écrivant, à penser que la préface que vous me demandez, la préface de votre œuvre, nous l'avons, il y a longtemps déjà, faite ensemble. Vous y travailliez quand, au Soudan, je vous comptais parmi les meilleurs officiers, quand vous commandiez la flottille du Niger, quand vous l'organisiez, quand vous alliez étudier le Tankisso et le Niger du côté de sa source avant de le descendre jusqu'à son embouchure, quand, cessant pour quelque temps d'être seulement marin, vous preniez votre part de gloire dans la lutte contre les Toucouleurs ou que vous couriez, à la tête de nos contingents de Ségou, contenir les révoltés de Baninko et que vous

teniez bon jusqu'à ce que je puisse arriver à la rescousse. Vous aviez alors pour compagnon ce brave docteur Grall qui, plus tard, est tombé sous les coups des Touaregs.

Pour tenter une nouvelle aventure, vous avez eu la bonne fortune de trouver encore de braves compagnons, et, partis camarades, vous êtes revenus des amis. La bonne intelligence a régné parmi vous; le zèle que vous avez apporté dans l'accomplissement de votre mission, votre amour de la vérité, votre décision dans les cas difficiles, devaient vous attirer l'estime et l'affection de ceux qui travaillaient avec vous, et, au retour, les sentiments qu'ils professent pour leur ancien chef donnent une autorité encore plus grande à vos travaux. Vos cartes et votre narration seront utiles à ceux qui vous suivront. Votre livre sera placé à côté de ceux, trop rares aujourd'hui, écrits seulement pour raconter ce qu'on a vu, ce qu'on a fait, ce qu'on a appris. On le consultera comme nous avons pu consulter ceux de Mage ou de Binger, certain de n'y trouver que la vérité.

Et maintenant, mon cher commandant, avez-vous été récompensé suivant vos mérites? Ici je ne suis plus juge, et je voudrais me rappeler mot à mot ce que Faidherbe disait au lieutenant de vaisseau Mage, votre devancier, parce que, si mes souvenirs me servent bien, cela pourrait encore s'appliquer tout à fait à vous. C'est que les services les plus récompensés ne sont généralement pas les plus méritoires

par le mal qu'ils ont donné et par la grandeur du but visé et atteint.

Comme Mage, vous avez travaillé pour votre pays, pour l'intérêt général et pour l'humanité, et ce sont là des êtres de raison qui ne sollicitent guère pour ceux qui se dévouent à leur service; mais à les servir on acquiert gloire et contentement de soi.

Général ARCHINARD.

Aden, le 10 octobre 1897.



SAINT-LOUIS (LE MARCHÉ).

CHAPITRE PREMIER

JUSQU'A KAYES.

Henri Barth, le plus grand voyageur des temps modernes, notre illustre devancier au Niger, était prisonnier à Masseyna. On l'avait chargé de chaînes, et, dans l'attente de la mort, encore tout entier à son œuvre, il trouvait le calme superbe d'écrire : « Le meilleur moyen de tirer les noirs de leur barbarie est de créer des centres sur les grands fleuves. L'influence civilisatrice s'étendra ensuite naturellement en suivant les cours d'eau. »

Et dans son rêve généreux, qui pouvait être le dernier, il se réconfortait en pensant que bientôt les idées de tolérance et de progrès s'achemineraient, *par les routes fluviales*, par les « chemins qui marchent », jusqu'au cœur du continent

noir. Peut-être alors son sang versé servirait-il la cause générale de l'humanité dont il s'était fait l'apôtre.

Plus que tous autres, peut-être, les pays du Niger se prêtent à cette conception de Barth. C'est au bord des eaux, dans les terrains fertilisés par de bienfaisantes inondations, que semble s'être concentrée la vie. C'est en suivant les fleuves, les rivières, en s'étendant sur les lacs, que doit se faire la marche en avant. Le Niger, ses affluents, ses systèmes lacustres, encore partiellement inconnus, donnent, même sur la carte, l'image d'un organisme complet. Comme, dans le corps humain, les vaisseaux sanguins, les nerfs portent partout la vie et transmettent la volonté, de même le grand fleuve, ramifié presque à l'infini, semble devoir charrier jusqu'aux extrêmes confins le commerce, la civilisation, les idées de tolérance et de progrès, qui sont la vie et l'âme d'un pays.

Pour utiliser ainsi cette artère géante, — et c'est un devoir que nous avons assumé, puisque ces pays ont été, à la demande de la France, dits d'*influence française,* — il fallait d'abord la connaître.

C'est à cette tâche que nous nous sommes attelés, mes compagnons et moi. La Providence nous y a aidés, elle a voulu notre réussite en dépit de difficultés de tous ordres. Nous eûmes le grand bonheur de revenir au complet, sains et saufs. Nous en eûmes un plus rare encore : notre passage n'a pas coûté une existence humaine, même à ceux qui nous furent, sur la route, malveillants ou hostiles.

Et c'est le plus grand honneur de la mission que j'ai commandée.

La logique, du reste, autant que l'humanité, nous imposait, dans les limites extrêmes du possible, une règle de conduite pacifique. Que peuvent penser de la civilisation que

nous allons leur porter des gens, nègres ou non, auxquels on montre, comme premiers bienfaits, des coups de fusil, du sang versé, la guerre?

Que l'on ne se trompe pas, cependant, sur ma pensée. Souvent il a fallu, longtemps encore il faudra, même en se conformant aux plus élevés des sentiments dont nous nous honorons, avoir recours à la guerre pour imposer nos idées de justice. Dans l'état de barbarie des races africaines, là surtout où a pénétré la fausse civilisation islamique, le relèvement moral des classes inférieures lèse par trop les intérêts matériels des dirigeants, chefs, sorciers ou marabouts : contre eux il faut la force.

La devise qu'a choisie, — ironie? besoin de symétrie? — la Compagnie Royale du Niger : « *Pax, Jus, Ars* », est certes la plus belle, la plus complète, qui convienne à un peuple rêvant, dans la colonisation, à côté d'un gain vénal, d'améliorations humanitaires. Mais on ne l'appliquera pas sans peine ni luttes. La Paix? Que deviendraient les fructueuses chasses à l'esclave entreprises sous couvert de religion, dont vivent les Samory, les Amadou, le chef du Sokoto et leurs bandes? Le Droit? Mais les populations, opprimées parce que douces, pressurées parce que productives, se refuseraient alors à subir leurs conquérants, Toucouleurs, Peuls ou autres; le captif se trouverait l'égal du maître. L'Art? la Science, le Travail qui rend libre? Qu'adviendrait-il des sorciers, des marabouts faméliques, de leurs impostures et de leurs momeries? Il y a eu, il y aura, c'est fatal, des résistances obstinées. Il faut qu'elles soient brisées, l'effort dût-il coûter du sang. Ce sang-là multipliera la moisson future.

Tout autre est le cas d'une mission d'exploration : elle n'a pas à s'imposer, mais à séduire; elle n'a pas à conquérir, mais à reconnaître. La tâche, bornée si l'on veut, du voya-

geur, n'en sera que plus difficile. En pays neuf, l'ignorance lui rendra les indigènes hostiles, plutôt qu'un mauvais vouloir basé sur des raisons sérieuses. On le dira sorcier, diable ou malfaisant. On voudra l'entraver dans sa route, lui faire rebrousser chemin, et, en désespoir de cause, le piller, l'anéantir...

Les armes perfectionnées, la discipline, un coup de force, briseront quelquefois l'obstacle : le voyageur passera. Mais après ?

Après, c'est la route fermée devant lui. De proche en proche, les populations se soulèveront, et, comme à Stanley dans sa trouée sanglante, il lui faudra laisser sur son passage, s'il est en force, toute une traînée de cadavres !

Après, c'est aussi, c'est surtout, la route barrée derrière lui, fermée pour de longues années à toute tentative pacifique. C'est la difficulté grossie, quelquefois rendue insurmontable pour ceux qui voudraient reprendre ou compléter la tâche.

Je n'ai certes pas la prétention d'avoir laissé derrière moi des peuples tout à notre dévotion, un territoire entièrement conquis à nos idées, où la France n'ait plus qu'à installer ses commerçants et ses administrateurs. Mais je crois pouvoir dire que, là où notre passage n'a pas amélioré la situation, il ne l'a du moins pas rendue plus mauvaise, et j'en suis fier.

Remonter le Sénégal, gagner le Niger à son terminus navigable, le redescendre jusqu'à la mer, voilà résumé tout notre voyage.

L'idée n'en est pas neuve. Mon ami Félix Dubois la fait très judicieusement remonter à Colbert. Et cependant, il y a à peine un siècle, on ne savait encore où le Niger prenait sa source, ni quelle était son embouchure; pour sa géogra-

phie, on s'en tenait à Hérodote, à Ibn Batouta et à Léon l'Africain.

Il faut rendre justice à ses rivaux : les Anglais les premiers tentèrent de réaliser le rêve de Colbert. En 1797, l'Écossais Mungo-Park atteignait le haut Niger par la Guinée : « Il n'y a donc dans ton pays ni fleuve, ni rivières, ni rien



INDIGÈNES DES BORDS DU SÉNÉGAL.

du tout, que tu veux, au risque de tes jours, voir le Dioliba ? » lui disait un chef du Kasso. Il s'arrêta à Silla, près de notre poste actuel de Sansanding. Renouvelant quelques années plus tard sa tentative, il trouva, dans les environs de Boussa, croit-on, une mort sur la nature de laquelle on n'est pas complètement renseigné.

Bien qu'illustre en Angleterre, Mungo-Park fut longtemps en France un inconnu, même dans les sphères coloniales. Citons pour mémoire, car elle est dans toutes les bouches, l'anecdote suivante :

En 189..., une personne très renseignée disait à M. X..., haut mandarin colonial français : « Les pays du Niger ne manquent pas d'avenir. Voyez ce qu'en dit Mungo-Park. » Et ici, citations sur citations. « Mais, monsieur, tout cela est très intéressant. Si M. Mungo-Park est à Paris, amenez-le donc au ministère. » Et comme l'autre lui expliquait la mort de Park, en 1805 : « Ah! tenez, s'écria M. X..., pensant avoir trouvé contre le Soudan un argument décisif, je parie qu'il est mort de la fièvre, votre Park! »

Peut-être, après tout, confondait-il avec le Parc Monceau, dont la salubrité avait été récemment incriminée.

C'est juste cent ans après la première tentative de Mungo-Park que nous accomplîmes notre voyage.

Et, au point de départ près, Sénégal au lieu de Gambie, c'est absolument celui qu'avait tenté le grand voyageur écossais... mais couronné de succès.

Évidemment, — et on le dira, — notre itinéraire en terres inconnues était plus borné. Depuis 1805, les Européens ont conquis la moitié de l'Afrique. Nous partions de pays français pour tomber en protectorat anglais. Puis, d'autres voyageurs avaient reconnu avant nous des sections de notre route. Park, lui, devait pousser toujours à travers des pays vierges.

Peut-être tous ces avantages — en notre faveur — étaient-ils précisément une difficulté de plus.

Me trouvant à Paris en octobre 1893, à la veille de retourner à l'état-major du Soudan français, je rencontrai un jour le colonel Monteil : « Allez donc, me dit-il, trouver M. Delcassé (1). Il a quelque chose à vous dire. » Le lendemain, je me présentai au pavillon de Flore. « Vous partez pour le Soudan, me dit M. Delcassé. Qu'allez-vous y faire?

(1) Alors sous-secrétaire d'État aux colonies.

— On ne m'a pas absolument fixé. J'ai entendu parler de l'exploration hydrographique du cours du Bafing et du Bakhoy (1); vous devez sans doute le savoir mieux que moi. — Eh bien! je préférerais vous voir redescendre le cours du Niger, selon un projet dont Monteil m'a parlé, et que vous avez, paraît-il, soumis à mon prédécesseur. — Je le préférerais, moi aussi, d'autant mieux que je le demande depuis cinq ans! — Alors c'est entendu; remettez-moi une note et un devis de dépenses. »

Et c'est ainsi que fut décidée, en deux minutes, l'exploration du Niger.

Depuis cinq ans, en effet (Rapport de décembre 1888), j'avais fait cette proposition; mais il y en avait dix qu'un autre, qui fut mon chef vénéré, mon ami et mon maître en toutes les choses soudanaises, le lieutenant de vaisseau Davoust, avait formé ce projet. Il était mort à la peine.

Après l'occupation de Bamakou, un homme d'une grande énergie, d'une endurance et d'une ténacité à toute épreuve, l'enseigne de vaisseau Froger, dont il faut citer le nom toutes les fois qu'on parle de la pénétration française au Soudan, avait transporté pièce à pièce, et Dieu sait au prix de quelles fatigues, une cannonière française jusqu'au Niger. Là, il l'avait assemblée, lancée, et depuis 1884 elle flottait sur le fleuve. Cette cannonière, baptisée *Niger,* fut, après Froger, commandée par Davoust. Celui-ci, en acceptant ce commandement, espérait conduire son bateau jusqu'à Tombouctou. Il demandait en outre, comme la logique semblait l'imposer, à descendre jusqu'au bout du bief navigable, jusqu'à la mer si cela se pouvait. Cette autorisation lui fut refusée. On l'arrêta à Nouhou du Massina. Exténué de dysen-

(1) Deux rivières qui se réunissent à Bafoulabé pour former le Sénégal.

terie et de fièvre, il dut revenir en France, bien contre son gré, sans même avoir atteint Tombouctou.

Cet honneur était réservé à Caron, son successeur. Avec le sous-lieutenant Lefort et le docteur Jouenne, Caron atteignit Koriomé, port de la ville mystérieuse; les intrigues des Toucouleurs et des marchands du Nord lui rendirent les Touaregs hostiles. Il ne put pénétrer dans l'antique métropole saharienne. Mais il rapportait de son expédition une magnifique carte au 1/50,000e du cours du fleuve, travail sans précédent peut-être sur aucune rivière d'Afrique. Cette carte prouvait jusqu'à l'évidence que, de Koulikoro à Tombouctou, soit sur une longueur de huit cents kilomètres, le Niger est parfaitement navigable, exempt d'entraves de route, toujours accessible à la petite batellerie, presque toujours à des vapeurs ou à des chalands à fort tirant d'eau.

Davoust revint à la charge en 1888. C'est à cette époque qu'il me fit l'honneur de me prendre comme second. Nous devions alors, c'était décidé, redescendre le fleuve jusqu'à obstacle infranchissable.

Mais il était écrit que jamais Davoust ne verrait le succès définitif.

Que se passa-t-il? Au moment où nous allions partir, ordre nous parvint de n'en rien faire. Nous hivernâmes à Manambougou, point malsain par excellence; nous fûmes forcés de construire, en paille et torchis, les misérables cases destinées à couvrir matériel et personnel. Dans de telles conditions, la mort venait vite. Nous étions arrivés dix-huit blancs à la flottille. Moins d'un an après, nous restions cinq. Les autres étaient semés sur la route du retour, ou dans notre petit cimetière de Manambougou.

Mon pauvre Davoust, lui, était revenu mourir à Kita. L'ordre suspendant notre départ lui avait porté le coup mortel. Auparavant déjà, il ne se soutenait plus que par des prodiges d'une énergie sauvage. Il vivait uniquement

par et pour la réalisation de son projet. « Avoir *failli* descendre le Niger, me disait-il en s'exaltant, a rendu Mungo-Park illustre. Nous, nous *réussirons !* »

Il ne put voir renverser sans raisons tous ses plans si longtemps caressés, si péniblement amenés à la presque réalisation. C'était trop lourd à supporter pour le peu de forces qui lui restaient. Il continua toutefois à monter avec moi le *Mage*, canonnière pareille au *Niger* que nous avions transportée de France; il put même en faire les essais; mais au mois de décembre, il reprenait la route de la patrie, il allait y chercher des forces et essayer de convaincre ceux qui dirigent nos colonies.

Il ne put atteindre la France.

Il repose à Kita... Lorsque nous croyions tout perdu, la mission irrémédiablement compromise, nous avons été nous recueillir sur sa tombe.

C'est peut-être cela qui nous a porté bonheur.

Combien sont tombés ainsi, et des meilleurs! Sur quelle fumure de cadavres lèvera la riche moisson que l'on peut espérer du Soudan français! Ceux-là, a-t-on osé dire, s'en allaient chercher des galons et des croix — des croix faites à la hâte de deux planches clouées par un camarade inhabile, au coin d'un champ de mil, à l'ombre d'un baobab, croix éphémères, bientôt rongées par les termites, et qui, du mort vaillant, ne perpétuent même pas le souvenir.

Ces morts-là, nous ne devons pas les pleurer. Il faut les honorer et les suivre.

Donc, Davoust mort, je jurai qu'un bateau portant son nom descendrait le fleuve, puisque lui avait succombé à la tâche. Cette promesse est de 1888. C'est seulement en 1896 que j'ai pu m'en libérer. Mais j'ai tenu mon serment.

Certes, huit ou dix ans d'avance auraient bien modifié les

résultats politiques de la mission. Aux négociations de 1890, si néfastes pour notre influence dans le bas Niger, nos plénipotentiaires auraient, par exemple, pu affirmer qu'il n'existe de rapides à Bourroum que dans l'imagination de sir Edward Mallet, ce qui avait bien son importance.

Mais, sans chercher ce que la mission aurait dû être, voyons seulement ce qu'elle fut.

Mon projet, adopté par M. Delcassé, était celui de Davoust, légèrement modifié. Au lieu d'opérer avec des canonnières à vapeur calant un mètre, je trouvais avantage à me servir de chalands à l'aviron réduits à une calaison minimum. Une lecture attentive de Barth révèle, en effet, des difficultés sérieuses de navigation, du moins quant aux passages qu'il trouva sur sa route, car Barth n'avance guère que ce que lui-même a vu. Un flotteur de quarante centimètres de tirant d'eau passe nécessairement des rapides où se seraient misérablement crevés le *Mage* et le *Niger*.

En outre, une canonnière à vapeur exige du combustible, c'est-à-dire du bois. Il faut aller en couper. C'est une occasion pour les malveillants de manifester leur hostilité. Puis la machine peut venir à manquer. Mieux vaut l'aviron : c'est plus lent, mais c'est plus sûr. N'avions-nous pas le courant, du reste? Rien qu'en nous y laissant aller, nous étions bien certains d'arriver au but, sinon à bon port. Le fleuve nous porterait, nous et nos chalands, avec ou dessous, comme disaient les mères spartiates.

Enfin, la méthode était élégante. Descendre le Niger à l'aviron, à la fin du dix-neuvième siècle, était amusant, semblait plus audacieux, puisqu'on aurait pu tenter autrement la chose. Bien m'en prit, du reste; car jamais, au grand jamais, les canonnières n'auraient passé là où s'en tira mon brave *Davoust*, notre petit bateau.

Cette résolution arrêtée, restait à construire l'embarcation, cette inséparable compagne de voyage. « Comme on

fait son lit, on se couche », pensais-je, et j'y mis tous mes soins.

Il la fallait solide, mais légère, commode à démonter, réalisant le minimum strictement nécessaire d'habitabilité, pouvant porter huit à dix tonnes, et facilement manœuvrable.

Précisément, dans le courant de cette année 1893, la métallurgie de l'aluminium avait fait de grands progrès. Monteil avait osé employer ce métal pour la construction d'une petite embarcation destinée à l'Oubanghi. Suivre son exemple était un peu risqué. Savait-on alors ce que réaliserait l'aluminium? Somme toute, nos vies dépendaient presque exclusivement de la solidité de notre embarcation. Mais je trouvai à la légèreté du métal de grands avantages pour les transports par terre, et il fallait les prévoir. Enfin, là encore, la solution semblait élégante.

Bref, je me décidai pour l'aluminium.

Je ne m'en applaudis pas outre mesure, je l'avoue. Pas assez dur, crevant facilement sous le choc, flexible à la pression, l'aluminium m'a souvent fait regretter la tôle d'acier. Toutefois, je dois le dire en sa faveur, nous n'avons pas eu à tirer parti de sa qualité maîtresse, la légèreté. Nous n'avons jamais eu, sur la route, à le démonter, à le porter par tranches, à bras, en face d'obstacles infranchissables autrement. Tel il a été monté à Koulikoro, tel il est arrivé à Wari. C'est peut-être heureux; je ne sais si les trous de boulons, ovalisés, auraient bien supporté les démontages. En résumé, le *Davoust*, bateau en aluminium, a atteint l'embouchure du Niger : c'est tout ce qu'on lui demandait.

Laissez-moi vous le présenter, mon *Davoust*.

C'est un flotteur qui n'est pas beau. Il tient du sabot et de la caisse à savon : c'est dire que l'arrière est carré, tandis que l'avant se relève en pointe. Cette pointe du sabot sera,

soit dit en passant, fort utile pour sauter à terre sans nous mouiller les pieds.

Il a treize mètres de long, deux mètres cinquante de large, et ne cale que quarante centimètres, ce qui ne l'empêche pas de porter neuf tonnes. Deux cloisons étanches le divisent en trois compartiments. Celui du milieu forme la cale. Là s'entasseront nos richesses : vivres, munitions, ballots d'étoffe. Cette cale est recouverte de tôles d'acier qui servent de pont et, en même temps, contribuent fortement à la solidité générale.

Les compartiments extrêmes, surmontés de deux légères constructions en planches, deux roufs, servent de chambres. Ces planches seront bien minces contre les ardeurs du soleil, contre les tornades; mais il m'est impossible, on le comprend, d'alourdir le bateau outre mesure, pour une simple question de confort. Au centre se dressera un canon-revolver. Sur le pont de tôle, en abord, s'assiéront les rameurs, ou plutôt les nageurs, pour parler marin.

Trois voiles, deux triangulaires, une carrée, nous aideront, le vent échéant. Une voilure pareille sur un bateau de quinze mètres n'a rien de précisément réglementaire dans la marine, mais, bah! au centre africain, ni camarades, ni ingénieurs, ne viendront plaisanter mon innovation; elle nous est commode, et quelle bonne histoire si les Anglais télégraphiaient en Europe, à notre arrivée chez eux : « Un trois-mâts français, venant de Tombouctou, a descendu le Niger. »

Ces éléments donnés, il fallait sectionner le bateau. Le problème consistait à le diviser, pour le transport à tête d'homme, en pièces ne dépassant pas chacune vingt-cinq à trente kilos. C'est tout ce qu'on peut moralement exiger d'un noir qui n'est pas coltineur de son état.

Tout d'abord, je le coupe de l'avant à l'arrière en deux parties symétriques, dans le plan longitudinal, et ces deux

moitiés viendront se boulonner sur une plaque d'acier qui fera quille. Puis, chacune d'elles est encore subdivisée en tranches. Les joints sont faits au cuir. La plus lourde des pièces pèse trente-sept kilos : c'est l'arrière. Mais on peut se mettre à deux pour le porter.

Cette coque, à fond absolument plat, sera manœuvrée par un long gouvernail dont la roue est placée au seuil de ma chambre ; je l'aurai ainsi près de moi. Sur ma cabine sont disposés le compas de route et la tente qui doit nous abriter dans la journée, une tente de toile bariolée bis et rouge, le bord en est dentelé; nous nous croirons sur les plages normandes. Le toit de ma chambre me servira de table de travail pour l'hydrographie.

Le *Davoust* était tout juste habitable, tout juste commode à manœuvrer; il portait tout juste le strict indispensable. Mais pourvu qu'il nous conduisît tout juste au but, je n'en demandais pas plus.

Je ne devais pas m'embarquer seul pour descendre le Niger. Restait donc la question du personnel.

De toutes les chances, souvent inespérées, qui ont marqué notre voyage, qui ont contribué à son succès, il en est une dont je dois peut-être remercier davantage la Providence, c'est de m'avoir donné comme compagnons de route précisément ceux qui m'ont accompagné.

A tous ceux qui savent, par expérience, ce qu'est le soleil d'Afrique, qui connaissent l'action combinée des maladies, des privations, d'une nourriture anémiante, des dangers constants et des responsabilités de toutes les heures, à ceux qui ont souffert eux-mêmes des caractères aigris, des défauts mis en évidence, de l'insociabilité tropicale, j'ai entendu dire : « Vous étiez partis cinq camarades, vous revenez cinq amis. Voilà certes le plus étonnant de votre affaire! »

Le premier de ces compagnons, le plus ancien en date,

qui prit sa part de la peine comme du succès, c'est l'enseigne, maintenant lieutenant de vaisseau Baudry.

Ouvrier de la première heure, Baudry, longtemps avant que ma mission fût chose décidée, m'avait demandé à m'accompagner, le cas échéant. Il se trouvait à Paris, devant comme moi partir pour le Soudan à l'état-major. Il était lui aussi piqué de la tarentule coloniale, maladie grave, dont on ne se guérit guère qu'en la promenant aux colonies. Quelques minutes après la décision du sous-secrétaire d'État, l'affaire était entendue, il partait avec moi.

Il a été le compagnon des bonnes et des mauvaises heures. Ensemble nous avons souffert des événements qui, deux ans durant, nous retinrent, comme sous séquestre, au Soudan français, avant le départ définitif. Il adoptait mes idées, les faisait siennes, et s'occupait immédiatement de leur réalisation. Il est juste que je le nomme ici le premier, pour dire l'aide que j'ai reçue de lui, partout, toujours.

Nous trouverions le reste du personnel à Saint-Louis, car Baudry et moi étions, d'abord, les deux seuls blancs prévus de l'expédition. Nous devions alors nous adjoindre huit laptots sénégalais, dont un gradé, prêtés par la marine. Je savais pouvoir engager là-bas autant de braves gens, fidèles, solides, dévoués jusqu'à la mort, qu'il m'en faudrait.

Restait la grave question de l'interprète indigène. J'avais mon homme en vue, mais sans savoir s'il était disponible. Je fis immédiatement demander à la colonie du Sénégal de mettre à ma disposition Mandao Ousmane.

J'avais connu et apprécié Mandao à la flottille du Niger. Les actes de dévouement de sa famille à la France ne sont plus à compter. Lettré, intelligent, très courageux sous des dehors un peu timides, très fin, et très fier, Mandao était le type le plus parfait du noir affiné. Il eût été pour nous un aide précieux et un ami. Je savais que son ambition était



L'ENSEIGNE DE VAISSEAU BAUDRY,

SECOND DE LA MISSION.

d'être décoré, comme l'avait été son père, un des auxiliaires les plus appréciés du général Faidherbe. Il devait mourir au champ d'honneur, tué pendant la colonne Monteil.

Si quelque curieux vous demande : « Quelle est la pre mière préparation pour aller explorer le centre Afrique? » répondez sans hésitation : « C'est d'être acheteur de soldes sur la place de Paris. » Voici pourquoi :

La monnaie courante, au Niger, est généralement le cauri, petit coquillage provenant de la côte du Mozambique. Il en faut de trois à cinq mille pour équivaloir à cinq francs. C'est, comme vous voyez, une monnaie encombrante, lourde comme le billon spartiate et qui même n'est pas connue partout. Dans bien des villages, on compte exclusivement en marchandises : « Combien ce mouton? — Dix coudées (cinq mètres) de toile blanche, ou cinquante perles dorées, ou tant de miroirs, ou tant de feuilles de papier, ou tant de barres de sel. » Suivant ce dont le vendeur a besoin.

On doit se prémunir en conséquence.

Outre cela, il faut des objets de cadeaux. Des articles de commerce divers et inattendus trouvent ici leur placement. La plombagine, en tubes, servira à noircir les yeux des Peules coquettes pour en rehausser l'éclat; les embrasses de rideaux se transformeront en baudriers, en cordons de sabres pour les guerriers; des accessoires de cotillon, des peignes en celluloïd se planteront dans les chevelures crépues. Prenez aussi des pipes, des tabatières, des hameçons, des aiguilles, des couteaux et des ciseaux, des burnous en serviette éponge, des boutons de porcelaine ou de verre, du corail, de l'ambre, des foulards, des ombrelles tricolores, etc., etc.

Aux chefs puissants, il vous faudra offrir des selles de velours brodées, des armes, de riches vêtements, des étoffes de prix. Les goûts changent d'une race à l'autre; la mode, d'un village au suivant. Puis, nous devons rapporter, — c'est

spécifié dans les Instructions, — des renseignements commerciaux pour les voyageurs qui nous suivraient. Alors, varions le plus possible nos échantillons.

Enfin, noirs et Touaregs sont de grands enfants. Ils se battent pour s'amuser, quand ils ont un sabre ou un fusil. Ils joueraient tout aussi bien avec un lapin mécanique, une toupie d'Allemagne ou une poupée qui dirait papa. Donc nous emporterons des jouets, des lézards qui rampent, des grenouilles qui sautent, des boîtes à musique, même un petit organina qui joue des quadrilles à chahut en avalant des mètres de papier perforé.

Et je n'ai pas tout dit.

Maintenant, mettez, en face de ce programme incohérent, deux officiers de marine revenant, l'un du Soudan, l'autre de Chine; dites-leur, en donnant l'argent : « Débrouillez-vous! » et vous verrez leur tête. Mais, s'ils sont renseignés, ils iront tout droit trouver Léon Bolard, commissionnaire en marchandises, spécialiste pour explorations.

Et alors ils s'amuseront comme des fous pendant un mois. C'est ce que nous avons fait.

Je me souviendrai longtemps de ces courses chez des fournisseurs pas toujours gracieux, qu'on dérangeait quelquefois pour des vétilles. Nous arrivions certains jours à développer, sur le pavé de Paris, trente kilomètres, mesurés au podomètre.

Le plus drôle était la chasse aux soldes. Des étoffes légèrement défraîchies, des laissés pour compte, sont d'excellentes trouvailles pour l'explorateur un peu soucieux des deniers de l'Etat; mais ce qu'il faut marcher et monter de fois au quatrième étage pour réaliser cette économie! Nous eûmes ainsi quinze cents mètres de velours à dix-neuf sous, des couteaux représentant la tour Eiffel, d'autres avec des allusions politiques au Panama, et le reste !

Au bout d'un mois, Baudry et moi étions fourbus, Bolard seul était infatigable. Mais nous avions pour vingt-sept mille francs de marchandises.

Tout cela s'entassait dans un sous-sol du pavillon de Flore. Quel capharnaüm ! On y empilait calicot sur sabres de cavalerie, Pélion sur Ossa.

Nous reçûmes là des visiteurs de marque. M. Grodet, nommé gouverneur du Soudan, vint nous y voir, fort aimable, semblant s'intéresser beaucoup à tout ce que nous faisions. *Quantum mutata...*

On en était alors à l'emballage, et ce n'est pas l'opération la plus facile. L'explorateur doit être doublé d'un emballeur de premier ordre. Les colis ne doivent pas dépasser vingt-cinq kilos. Il les faut tout d'abord d'une absolue étanchéité, puis maniables, de formes géométriques, faciles à arrimer. Les objets, les étoffes qui les composent doivent être rapprochés sans se nuire, sans se froisser, et le plus difficile est encore de composer des assortiments, pour n'être pas obligé d'éventrer, dès le début, tous ses ballots.

Et quelle comptabilité !

A côté de cela, des objets spéciaux devaient frapper l'imagination de l'indigène. C'étaient la bicyclette de Baudry, des tubes de Geisler, une couronne électrique; enfin, et par-dessus tout, un phonographe Edison, — le cinématographe n'était pas encore inventé. Notre instrument était un des premiers qui aient paru en France. Il devait rapporter des chants indigènes, et je comptais beaucoup sur lui pour intéresser les chefs, les lettrés, et leur faire, en les amusant, oublier leurs desseins hostiles.

Comme armement, le ministère de la guerre nous prêtait dix mousquetons Lebel, modèle 1893, et dix revolvers dernier modèle, avec dix mille cartouches : c'étaient mille

coups par homme, c'est-à-dire plus que suffisant, pensais-je.

Enfin, la marine nous prêtait également un canon Hotchkiss à tir rapide de trente-sept millimètres, avec munitions et accessoires.

Le 25 décembre, rien ne manquait, que le *Davoust* encore inachevé. Baudry partit de Bordeaux, le jour de Noël, avec la plus grande partie du matériel. Le 5 janvier, je m'embarquais à mon tour sur le *Brésil,* des Messageries maritimes, emportant mon bateau démonté.



PORT DE DAKAR.

Dakar, accroupi au fond de sa baie, au pied des hauteurs dont l'ensemble forme le cap Vert, a hérité, au point de vue commercial, de l'importance de Gorée. C'est un îlot de verdure qu'encadrent des rochers sombres et des sables brillants.

Ah! si Dakar était anglais, quelle ville commerciale de premier ordre, quelle citadelle imprenable, quel arsenal

bien monté nos rivaux en auraient fait depuis longtemps !

Mais Dakar est français. Sans nier ses progrès, on ne peut s'empêcher de les juger bien lents. Il serait en effet impossible de trouver sur toute la côte ouest un point mieux choisi. C'est l'analogue de Cherbourg, dans les mers d'Afrique. La rade est sûre, on y entre à toute heure; le mouillage est excellent, l'air relativement salubre ; l'eau ne manque point.

Et quelle admirable position militaire !

Lorsque, la guerre déclarée, le canal de Suez sera obstrué, la route des Indes et d'Extrême-Orient reprendra son ancien tracé, et Dakar deviendra « le poignard au cœur de l'Angleterre », comme Napoléon disait de Cherbourg. Pourvue abondamment de charbon, dotée de cales et d'ateliers, Dakar, dans la prochaine guerre, pourrait être le centre de ravitaillement de toute une flotte de croiseurs rapides et de torpilleurs, pourchassant le commerce anglais. Il serait aussi le camp retranché où nos bateaux viendraient se mettre à l'abri devant des forces supérieures. Cela sera, espérons-le. En attendant, la rivalité Saint-Louis-Dakar-Rufisque n'arrange guère les affaires de l'une ni de l'autre de ces trois villes.

Dakar intéresse particulièrement les pays du Niger, et c'est pourquoi je crois devoir m'étendre un peu sur son présent et sur son avenir : là aboutira le commerce futur — que je crois considérable — du Soudan, quand Kayes sera reliée à Saint-Louis, Badoumbé à Koulikoro, par le grand railway français de l'Afrique occidentale.

Dakar avait pour moi un autre intérêt. C'était le pied remis enfin sur la terre d'Afrique, après une longue absence de deux ans. Je pensais avoir à lutter, — et alors, de front, face à face, — pour la réalisation de mes projets, seulement avec des difficultés matérielles. Et l'heure où je vis, sur le quai de la gare du chemin de fer Dakar-Saint-Louis, les ballots, les colis, les pièces du *Davoust,* bien au complet,

symétriquement alignés, fut une des bonnes heures de ma vie. On a souvent dit : « Le plus difficile, dans une exploration, c'est de partir. » Je me croyais parti, et, dès lors, sûr du succès... Combien je devais en rabattre !

Grâce au concours bienveillant de tous, du gouverneur, M. de Lamothe, et du commandant de la marine, le commandant du Rocher, Baudry m'a admirablement préparé la besogne.

Mais nous n'avons pas de temps à perdre ! Un accident d'hélice a donné trois jours de retard au *Brésil,* et il nous faut quand même prendre le premier départ pour le haut fleuve. Dès le lendemain matin, en route pour Saint-Louis. Les pièces du *Davoust*, encombrantes, à formes gauches, à peine emballées à la hâte à Paris, arrimées tant bien que mal à Bordeaux, dansent la sarabande sur les plates-formes du chemin de fer qui les emportent, et cela m'effraye un peu pour mon pauvre bateau. Bah ! il en verra bien d'autres, et je n'ai pas, aujourd'hui, le cœur à m'attrister.

Deux mots sur le chemin de fer Dakar-Saint-Louis. Le pays qu'il traverse est légèrement ondulé, peu arrosé, triste d'aspect : c'est le Cayor. La race qui l'habite a été dure à soumettre. En continuelle révolte, elle nous infligea plusieurs fois, par surprise, des désastres : à Thiès, où le poste entier fut massacré; à M'pal, où périt un escadron de spahis. Le Cayor eut des chefs, des Damels, comme Samba-Laobé et Lat Dior, derniers champions de la résistance, illustres dans les annales sénégalaises, véritables héros qu'on regrette de n'avoir pu ramener à nous.

Les gouverneurs successifs du Sénégal se heurtèrent tous à la résistance du Cayor, à l'insoumission de ses habitants. Mais ce qu'avaient en vain entrepris ceux qui s'appelaient Faidherbe, Pinet-Laprade, Brière de l'Isle, pour ne citer que les plus illustres, la voie ferrée, pacifiquement, en est venue

à bout en quelques années. Aujourd'hui, grâce au chemin de fer, le Cayor est tranquille. Ce n'est pas tout; la contrée, jadis infertile et déshéritée, est devenue, par la culture des arachides qu'enlèvent les wagons, aux mois de la traite, un pays riche et productif.

Tant il est vrai que paix et commerce marchent de front, que le meilleur moyen, le seul, de pacifier un pays, de se



CHEMIN DE FER DE DAKAR A SAINT-LOUIS.

concilier ses habitants, est de leur donner du bien-être en ouvrant des routes commerciales.

Bravo donc pour le chemin de fer Dakar-Saint-Louis! Bravo! malgré les hésitations, les erreurs, peut-être, qui en marquèrent les débuts.

Dire qu'on y trouve toutes les commodités, tout le confort désirable, non certes. A la saison chaude surtout, c'est un supplice que d'y voyager, un avant-goût de l'enfer, et le conseil qu'on donne aux débutants, à Dakar, est toujours bon : « Prenez de la glace, prenez-en beaucoup. Vous en

ferez un double emploi : rafraîchissez vos boissons en route ; mettez-en dans un mouchoir sur votre tête, sous votre casque ! Peut-être ainsi vous en tirerez-vous sans accès de fièvre et sans étouffer. »

Ce voyage, qui semblerait devoir n'être une partie de plaisir pour personne, en est une cependant pour les noirs.



LE BUFFET DE LA GARE, A TIVAOUANE.

Ils prennent le train pour s'amuser. On n'escomptait guère, au début, cet élément de recettes, surtout après qu'un des premiers trains, en déraillant, eut écrasé tout un wagon d'indigènes contre un gros baobab : on crut alors que c'était fini pour de bon.

Bien au contraire. Dès le lendemain, les noirs revinrent en foule. Mais ils s'étaient prémunis de talismans. Les marabouts, qui font commerce de ces porte-bonheur, avaient tout simplement ajouté une nouvelle corde à leur arc : ils vendaient « grisgris contre chemin de fer ».

Voilà le noir tout entier. Qu'il ait confiance dans son gris-gris, il bravera mille dangers ; qu'il ait confiance dans son chef, il le suivra sans hésitation, sans défaillance, au bout du monde. Inspirez-lui donc la confiance, vous pourrez tout en tirer.

Baudry était venu à ma rencontre sur la ligne. Avec lui était un noir, soigneusement enveloppé dans un « tamba



UN QUAI A SAINT-LOUIS.

sembé », châle indigène. Cet homme était Mandao, l'interprète que j'avais demandé. Sans hésiter, il avait voulu nous accompagner, et c'était une bonne carte de plus dans nos mains. Allons, tout allait bien !

Le 17 janvier au soir, à six heures, nous étions à Saint-Louis. Un officier de l'état-major du gouverneur m'attendait. M. de Lamothe me reçut de façon charmante ; nous nous connaissions, du reste, depuis longtemps. Tout ce qu'il pouvait pour nous, il promit de le faire, et il le fit.

Le *Brière de l'Isle*, de la Compagnie Devès et Chaumet, devait partir le 19 pour le haut fleuve. Il était déjà en surcharge. Comment faire? Et le temps pressait.



UNE RUE A SAINT-LOUIS.

Dès le matin du 18, j'engageai les laptots qui devaient nous suivre. La plupart étaient des Sarracolais. Leur tribu habite sur le Sénégal, entre Bakel et Kayes. L'éloge n'en est plus à redire. Entre plus de cent candidats, Baudry en avait déjà trié une dizaine et un second maître pilote de la station locale, tous ayant fait campagne et déjà anciens au service, tous solides, bien portants, bien découplés, heureux de courir les aventures. J'eus seulement à en éliminer trois et à ratifier le choix des autres, car nous devions nous limiter à huit hommes, patron compris. Dans la suite, ces laptots furent congédiés, par ordre du gouverneur Grodet, avant le départ définitif. Inutile donc de les présenter. Seul, Boubakar-Singo, le second maître, qui devait être patron du *Davoust,* mérite une mention spéciale. C'était un Sarracolais superbe, excellent marin; et, quand venait la tornade, il se mettait à l'eau, nu, et entonnait, sous l'averse diluvienne, toutes les prières de son répertoire.



BOUBAKAR-SINGO.

Nos laptots engagés, on les équipa, on les habilla, et tout de suite on les mit au travail, car nous avions trouvé la solution pour le transport du matériel.

L'administration nous prêtait un chaland en fer, de 35 tonneaux ; nous y arrimions tout, et le *Brière de l'Isle* le prenait à la remorque.

Ce ne fut pas, du reste, sans peine que put se terminer



LES LAPTOTS DE LA MISSION, A SAINT-LOUIS.

cet arrimage. Enfin, nous étions prêts à l'heure, tant bien que mal. Le 19 au soir, le *Brière* larguait ses amarres, et nous filions pour le haut fleuve, tandis que nos amis de Saint-Louis, du gouvernement, de la marine, des maisons de commerce, nous faisaient de grands gestes d'adieu, en nous criant : « Bonne chance ! »

Quelle arche de Noé que ce chaland de 35 tonnes! Il y avait de tout là dedans, et beaucoup de « pagaille » : des laptots, des voiles, des rois maures passagers, des ballots, des moutons et des femmes. A l'arrière, on avait construit,

avec les tôles du *Davoust*, un appentis pour abriter ce petit monde. Oisifs toute la journée, ils faisaient les lézards au soleil sur le plan incliné du toit. On profita des deux ou trois jours de remorque pour recenser les ballots numérotés. Chose extraordinaire, invraisemblable, rien ne manquait. Et il fallait voir Bilali Coumba, un hercule, soulever, comme une petite modiste son carton à chapeaux, la caisse d'instruments, zinguée, qui dépassait cent dix kilos.

C'est Bilali qui me fit un jour cette réponse, marquée au coin du bon sens :

On avait distribué aux hommes des cuillers de bois, pour leur usage personnel. Naturellement, ils mangeaient, comme tout bon noir, avec leurs doigts, faisant la boule de pâtée, la pétrissant avant de la porter à la bouche. Et comme je plaisantais Bilali : « Mais, mon ami, à quoi te sert ta cuiller? » il me dit, montrant ses mains, des battoirs : « *Y a bon pour travailler, y a bon pour manger.* »

Ainsi que Jeanne d'Arc son drapeau, il les voulait à l'honneur comme à la peine.

La traversée eut des péripéties, le clapotis défonça le chaland, il fallut même le cimenter. Enfin, nous arrivâmes le 23 à Oualaldé, point extrême à cette époque de la navigation à vapeur sur le fleuve. Peut-être pourrait-on remonter beaucoup plus haut, jusqu'à Kaédi, presque en toute saison; mais il faudrait pour cela complètement abandonner les formes de carène actuelles. Nous n'en sommes pas encore là.



LE « BRIÈRE DE L'ISLE ».

Le *Brière de l'Isle* redescendit.





SAINT-LOUIS (LE MARCHÉ).

Désormais, nous allions voler de nos propres ailes. Péniblement, lentement, mais sans arrêt, à la perche, à la cordelle, jusqu'au soir tombé, notre 35 tonnes se traîna sur le fleuve, où les bancs découvraient déjà. On passa ainsi Kaédi, Matam, Saldé.

Puis, coup sur coup, nous arrivèrent deux nouvelles atrocement tristes.

A Saldé, la mort d'Aube.

A Bakel, le massacre du colonel Bonnier et de sa colonne.

On a beaucoup trop parlé, dit bien des inepties voulues, sur ces morts glorieuses. On a, autour de ces cendres de soldats tués au feu, en plein combat, suscité de honteuses polémiques. Les hyènes, du moins, elles, ne travaillent que la nuit.

Pour moi, je perdais là, avec un chef que j'aimais, nombre de vieux amis, compagnons de feu, camarades de poste. Hâtivement nous fîmes le trajet Bakel-Kayes, pour avoir des nouvelles. Nous étions plongés dans une affliction profonde, jointe à quelque inquiétude de ce qu'on nous réservait.



PLACE DU GOUVERNEMENT, A KAYES.

Le 13 février, nous arrivions à Kayes.

Je me rendis immédiatement au gouvernement avec Baudry et Mandao. Le gouverneur, M. Grodet, m'apprit qu'il était *autorisé*, par dépêche, à *surseoir* à ma mission et à nous employer à sa guise. Le personnel était dispersé. Baudry était envoyé à marches forcées sur le Niger pour conduire à Tombouctou de vagues convois de ravitaillement. On disposerait ultérieurement de moi.

Plus tard, on m'envoya commander la flottille du Niger!

Cette dépêche, je la veux citer ici. Naguère encore, M. Grodet se défendait d'avoir été pour quelque chose dans l'arrêt de deux ans imposé à notre mission :

« *Colonies à gouverneur, Soudan.* — Autorise surseoir mission Hourst et disposer de cet officier. »

On le voit, le gouverneur du Soudan était *autorisé,* — il pouvait donc le faire ou non, — à *surseoir,* à nous arrêter pour le *temps limité* qui lui semblerait convenable. La polémique serait hors de mise.

Une réflexion cependant; tandis que, pendant deux ans, nous étions immobilisés, sans grand profit pour le pays, sur les bords du Niger, en amont de Tombouctou, Decœur, Baud et d'autres marchaient du Dahomey sur Say. Voit-on bien quels avantages immédiats, politiques et diplomatiques, la France eût alors retirés d'une jonction, en réunissant les hinterlands des deux colonies?

Il est vrai que Decœur et Baud ne partaient pas du Soudan, mais du Dahomey, où le gouverneur Ballot envoyait des explorations, au lieu de les arrêter.

Mais j'abrège. Inutile de raconter par le menu les vexations mesquines, les déboires, les tristesses sans nombre que nous endurâmes. Inutile, en remuant toutes nos amertumes passées, de décourager, peut-être, les bonnes volontés de l'avenir. Nous réussîmes cependant à nous rendre utiles. Tout en approvisionnant Tombouctou, menacé de disette, — et là encore il faudrait chercher bien haut les responsabilités, — je pus lever la carte de tout le système lacustre qui s'étend à l'ouest de la ville.

Le plus important de ces lacs, Faguibine, est une véritable mer intérieure avec ses îlots, ses promontoires et ses tempêtes. C'est une vaste cuvette (cent dix kilomètres de long, vingt de large; les fonds, à la sonde, dépassent parfois

cinquante mètres) qu'emplit le Niger, gonflé par les crues. Nous y fîmes un raid tout pacifique avec l'*Aube*, embarcation que je vous présenterai plus tard, tandis que le « terrible » Ngouna, chef des Kel Antassar hostiles, se livrait sur ses bords à de prudentes retraites. C'est là que, pour la première fois, je pris contact avec les Touaregs.

Baudry, de son côté, allait, avec un chaland, sur l'Issa-Ber, déjà reconnu par Caron, constater la navigabilité du fleuve aux eaux hautes.

D'avoir voulu nous employer, de nous avoir fait quand même servir à quelque chose, comme aussi de la bienveillante affection qu'ils nous témoignèrent, je dois respectueusement remercier mes chefs militaires, les commandants de Tombouctou, les colonels Joffre et Ebener. Ce fut une consolation à nos ennuis, et la meilleure, la plus réconfortante que puisse souhaiter un officier.

En mai 1895, je reçus l'ordre de rentrer en France. Baudry, fatigué, atteint heureusement plus au moral qu'au physique, m'avait précédé de deux mois. Comme je l'ai dit, nos laptots avaient été congédiés, — par mesure d'économie, disait l'ordre. — Notre matériel était dispersé. Le bateau restait à Bafoulabé, et dans quel état, grand Dieu ! On aurait juré que les pièces en avaient été intentionnellement faussées à coups de marteau. Nos chronomètres — de petites montres de torpilleurs, chef-d'œuvre de précision d'un véritable artiste, M. Thomas — servaient, à Badoumbé, d'horloge au télégraphiste du poste. Nos ballots, dont je n'avais point reçu décharge, étaient envoyés à Mopti, pour la mission Destenave, qu'on avait dû faire partir. Mes amis de France, à qui j'adressais des appels désespérés, se taisaient. Baudry lui-même ne donnait pas signe de vie.

Tout semblait définitivement perdu. Il n'avait pas été *sursis* à ma mission, elle était dissoute, détruite.

Pour la première fois, je l'avoue, en reprenant navré, sous l'hivernage, étape par étape, la route de France, en envisageant tristement mes pauvres projets, je crus à leur effondrement définitif.

Au moins avais-je la consolation d'avoir, comme Davoust, lutté jusqu'au bout.

Le 20 juillet, à Bafoulabé, j'étais précisément en proie à une rage froide, en face des pièces faussées de mon *Davoust,* quand on me remit une dépêche.

Elle était du colonel de Trentinian, qui avait — enfin! — succédé à M. Grodet dans le gouvernement du Soudan.

Elle disait :

« Le ministre des colonies reprend le projet primitif de votre mission. »

J'ai eu des minutes de joie émotionnelle et de bonheur dans ma vie. Eh bien! pas même le jour où, tenant depuis près d'un mois dans le pays de Diena révolté, j'ai vu arriver la colonne de secours; pas même, en décembre dernier, à l'heure du débarquement à Marseille, quand j'ai senti tous les obstacles franchis, les difficultés surmontées, les dangers passés, la réussite enfin complète, pas même alors, je n'ai éprouvé joie plus profonde. Je pouvais donc tenir mon serment, et aussi confondre, par l'action, par le succès, ceux, mal conseillés ou peu scrupuleux, ceux qui nous avaient mis l'entrave au pied.

Voici ce qui s'était passé :

En France, dit-on, les absents ont toujours tort. Notre histoire tendrait à le prouver. De tous ceux qui, à mon départ, avaient protesté de leur dévouement, m'avaient congratulé par avance, voire même chaudement pressé sur leur poitrine, bien peu — j'allais dire personne — avaient pris fait et cause pour nous. Les Sociétés géographiques, scientifiques, mirifiques, poussent en France comme champi-

gnons. Petites chapelles concurrentes, elles se détestent, se mordent, pérorent, déclament, banquettent. Sans grand effort, sans risques, leurs gros bonnets — j'allais dire leurs grands actionnaires — se font réclame et notoriété sur le dos de quelques membres actifs qui vont peiner au loin.

Demandez-leur aide, secours, appui, aux moments pénibles : ils n'en ont cure. Plus tard, au retour, si vous vous êtes bien débrouillés, et si vous êtes bien gentils, vous en tirerez... du bruit.

J'ai souvent pensé à elles, en regardant, derrière les chefs nègres, marcher leurs griots. Ils vont, jouant de la flûte ou du violon, ils agitent des sonnettes, ils battent de la caisse, hurlent à tue-tête leurs flatteries. Toutes les comparaisons leur sont bonnes pour le chef : la lune, le soleil et le reste : « Tu es mon père, tu es ma mère, je suis ton captif. »

Mais viennent des revers à ce chef qu'on encensait, que la mauvaise fortune ou la défaite s'abatte sur lui, les voilà tous, les griots, qui s'en vont porter au plus heureux de l'heure flûtes et violons, sonnettes et flagorneries !

Ah ! les thuriféraires !

J'éprouve toutefois un plaisir reconnaissant à le dire, il se trouve des exceptions à cette règle.

Et je n'en veux citer qu'une. Aux heures adverses, pour nous réconforter, comme aux jours d'espérance, pour nous encourager, toujours mon cher et vénéré ami M. Gauthiot, secrétaire général de la Société de géographie commerciale, s'est trouvé là, mettant à notre disposition son influence, sa parole persuasive et sa haute autorité en matière géographique et coloniale.

Dès son arrivée à Paris, Baudry l'alla trouver, non sans une arrière-pensée : « Eh bien ! et la mission ? — Fichue, à moins que vous ne nous tiriez de là. — Je m'en occuperai. »

Ensuite, il s'en fut chez mon vieil ami Marchand, qui, à cette heure, doit faire merveille au Congo : « Et Hourst, et la descente du Niger? — Vous voyez ce qu'il en reste! — Il y a peut-être quelque chose à tenter. »

Tous deux firent leur force. Ce fut M. Gauthiot qui enleva la dernière redoute. La question d'argent semblait grosse de difficultés, car on bouclait le budget : « Monsieur le ministre, dit-il, j'arrive les mains pleines. » C'étaient cinq mille francs votés par le Comité de l'Afrique française, pour mon voyage d'exploration.

L'effort de ces troupes fraîches fut décisif.

Le ministre des colonies était alors M. Chautemps, heureusement; le gouverneur général de l'Afrique occidentale, M. Chaudié; le directeur de la défense aux Colonies, le colonel aujourd'hui général Archinard. C'est d'eux trois que dépendait l'ordre définitif. Je n'ai qu'un mot à en dire : ce furent, avec M. Gauthiot, les quatre parrains de la mission reconstituée; et nous leur en sommes tous, à tous, respectueusement reconnaissants.

« Je n'ai eu dans tout cela, m'écrivait Baudry, qu'une simple action de présence. »

La question d'argent, ai-je dit? Il fallait en effet partir sur des bases nouvelles. Les conditions étaient autrement défavorables que deux ans auparavant. Rien n'était changé du côté des Touaregs, mais on savait par le Soudan que Amadou Cheikou, le sultan détrôné de Ségou, se reconstituait un empire sur les bords du Niger. Puis, la mission Toutée était en route; on en était sans nouvelles, et il est souvent plus difficile de venir second que premier en pays neuf.

Le colonel Archinard avait donc voulu renforcer sérieusement notre effectif : c'étaient d'abord trois chalands au lieu d'un seul, et cela exigeait vingt laptots, au lieu de huit.

Puis, le lieutenant Bluzet, un déjà vieux Soudanais, quoique tout jeune de grade, serait chargé de l'instruction militaire. « Prenez un médecin, dit encore le colonel, cela fera un fusil de plus ! » C'est Taburet, mon ancien médecin à la flottille du Niger, que je choisis par dépêche.

Tout cela multipliait les frais. Le budget, le petit budget d'une si grosse mission fut dur à équilibrer. On y parvint. Bluzet, Baudry, sur leur solde, firent des avances. Bolard se mit encore une fois en campagne, avec son zèle ordinaire et son activité.

« Vous partez quatre, disait Marchand à Baudry, en l'accompagnant à la gare d'Orléans. Il en reviendra bien un ! »

Dieu merci, nous sommes revenus au complet.

Dès la réception de la dépêche du colonel de Trentinian, sans en chercher plus long, je me mis à l'ouvrage. Il fallait rassembler à Bafoulabé tout notre matériel épars aux quatre coins du pays. Il fallait mettre le *Davoust* en état. Pour cela, il n'était qu'un moyen possible : le monter, le pousser à l'eau; on n'aurait ainsi point de déboires pour le lançage définitif. Je fus aidé par un quartier-maître mécanicien, Sauzereau, qui m'avait déjà rendu, à la flottille, les plus grands services. C'était dur, mais on y parvint, et ce fut un beau jour, au poste de Bafoulabé, que le baptême du *Davoust.* C'était la première fois qu'il flottait depuis les essais du pont Royal, à Paris. Un missionnaire de Dinguira s'était dérangé tout exprès pour le bénir. Le colonel de Trentinian avait bien voulu venir de Kayes, et le *Davoust* faisait, ma foi, un effet joli, très joli, sur le Bakhoy. J'aimais mieux le voir là que sur la Seine. Digui, second maître pilote de la flottille, que je gardais pour patron, au lieu et place de Boubakar congédié, se montrait enchanté de son bateau.

Tout compte fait, il manquait nombre de colis à l'appel. Heureusement, le capitaine Destenaves avait emporté au

Mossi seulement quelques ballots de prix ; le reste était à Ségou. Mais, des conserves, des approvisionnements, plus rien ne restait, qu'une caisse de « cognac fin bois » qui fit, à très petites doses, nos délices ; il y en avait encore, un an après, à Fort-Archinard. Vous voyez si nous fûmes sobres. La bicyclette de Baudry, qu'on baptisa, je ne sais pourquoi, Suzanne, fut retrouvée, en piteux état, du reste. Mais Sauzereau était un spécialiste en la matière, et bientôt il la fit rouler sur la route de Badoumbé, au grand ébahissement des noirs.

Je n'avais plus qu'à attendre Baudry à Kayes. J'y descendis et je le vis, un beau matin, me tomber dans les bras, avec Bluzet et vingt laptots ; je parle au figuré pour les laptots, bien entendu. Par économie, on ne les avait point habillés, et l'on eût dit une bande de forbans. Cela me fit bonne impression ; j'en connaissais plusieurs, qui avaient déjà servi sous moi. Ces hommes, certes, ne valaient pas les premiers, ceux que j'avais dû licencier sur l'ordre du gouverneur, mais ils se formeraient à la route.

Tout s'était bien passé, pour Baudry et Bluzet. Ils avaient même trouvé les loisirs, sur le bateau qui les montait de Saint-Louis, de rimer à deux : la collaboration commençait. Et le soir à table, où de copieuses libations — copieuses pour le pays, s'entend — étaient faites en l'honneur de la mission reconstituée, ils nous dirent ce sonnet :

NUIT DE FLEUVE

Sur le Fleuve huileux, le lourd bateau se traîne,
Et s'essouffle, difforme, encombré de colis,
Où des nègres se sont affalés, endormis
Dans la candeur d'une paix humble et souveraine.

Cependant que parmi les cieux un peu pâlis
Lente et douce erre la lune, comme une reine
Qui laisserait sur des gazons frôler sa traîne
De mousseline, avec des astres dans les plis.

Ombre au vert affaibli des gonakiers touffus,
S'élève lentement du rivage diffus
Le brouillard exhalé des nuits paludéennes,

Et, sans écho, dans le silence et la torpeur,
Monte, en sifflets stridents, l'âme du vieux vapeur
De l'eau dormante aux gerbes d'or éthéréennes.



SUR LE SÉNÉGAL.



EN ROUTE.

CHAPITRE II

DE KAYES A TOMBOUCTOU.

Le 10 octobre 1895, nous quittâmes définitivement Kayes. Nos colis étaient embarqués de la veille sur trois plates-formes du chemin de fer; le personnel prit place dans les wagons. Outre Baudry, Bluzet, et le mécanicien Sauzereau, qui devait remonter le *Davoust,* il était ainsi constitué : le second maître pilote Samba Amadi, dit Digui, homme d'une stature colossale et d'une force herculéenne, plus remarquable encore par son zèle, sa fidélité et son adresse comme marin; l'interprète Suleyman Goundiamou, ancien laptot de Caron dans son voyage à Tombouctou; le traducteur d'arabe Abdoulaye Dem, petit Toucouleur futé et intelligent, plus lettré que la moyenne des marabouts noirs, et vingt laptots ou marins indigènes.

Le soir, sans incident, nous arrivons à Bafoulabé. Un bac à traille nous y fait traverser le Bafing, une des deux rivières dont la réunion forme le fleuve Sénégal. Une voie Decauville de 60 centimètres part de la rive droite du Bafing et suit le cours de l'autre affluent, le Bakhoy, jusqu'au village de Dioubeba, où nous campons le 13 au soir.



VOITURES LEFEBVRE DÉTELÉES.

Jusque-là, notre voyage s'était, on le voit, effectué par des moyens de transport très civilisés. A partir de Dioubeba, les difficultés allaient commencer.

Le véhicule qui sert, dans le Soudan français, à transporter jusqu'au Niger les vivres, munitions, etc., nécessaires à nos différents postes, est la voiture Lefebvre, dont on a tant parlé à propos de l'expédition de Madagascar. C'est une caisse en tôle montée sur un essieu deux fois coudé pourvu de roues; on y attelle un mulet.

Cela réalise-t-il l'idéal? Est-ce aussi mauvais qu'on le dit? Je ne me permettrai pas de résoudre la question. La vérité

est peut-être entre ces extrêmes. Si, d'une part, ces voitures ont toujours pu suivre nos colonnes au Soudan, de l'autre, me semble-t-il, leur poids mort pourrait, sans inconvénient, être diminué. L'avantage que présentent les caisses métalliques d'être étanches et, à la rigueur, de franchir comme flotteurs (sans chargement) les cours d'eau, ne me



CHARGEMENT DU CONVOI.

paraît pas bien considérable. Je n'ai d'ailleurs jamais vu exécuter cette manœuvre aux voitures Lefebvre.

Quand les colis à transporter sont petits, de formes sensiblement géométriques, l'arrimage s'en fait assez bien. Mais tel n'était pas notre cas, et nos bagages encombrants eurent un mal énorme à tenir dans les caissons.

Le 14, arrivaient les mulets; une partie devait être attelée aux voitures, l'autre porter sur des bâts. Le lieutenant Osterman était détaché au convoi de la mission. Toute la journée fut employée au chargement, ainsi que le lendemain.

Les pièces du *Davoust* ne pouvant en aucun cas être transportées par voitures, j'avais demandé soixante-dix porteurs pour les en charger; ils arrivèrent le soir. Dès lors, rien ne s'opposait plus à notre départ.

On a dépeint trop de fois la route de ravitaillement du Soudan pour que je refasse le tableau des étapes qui amènent le voyageur des bords du Sénégal à ceux du Niger. Pour nous, les difficultés ordinaires se compliquaient de la diversité de nos moyens de transport : voitures, mulets de bât, porteurs; en outre, nous trouvant être le premier convoi à voyager depuis l'hivernage, le chemin n'avait pas encore été complètement refait devant nous. Les premiers jours furent pénibles; hommes et animaux étaient rendus quand on arrivait à l'étape, quelquefois après midi. Mais chacun y mit du sien, devint plus adroit, et trois jours après le départ, nos matelots noirs étaient aussi à leur affaire que les conducteurs du convoi.

Voici quelle est en général notre besogne de la journée. Vers deux heures du matin, à un coup de corne, tout le monde se lève; les conducteurs donnent à leurs animaux la musette, quelques poignées de mil qui les soutiendront durant la route. Bluzet, que j'ai spécialement chargé des porteurs, rassemble son monde, tandis que notre cuisinier fait rapidement chauffer une tasse de café, préparée la veille. Une heure après, à la lueur des torches de paille, dans la clarté desquelles nos noirs, fantastiquement illuminés, semblent une théorie de diables venus pour faire sabbat au Centre Afrique, les porteurs se mettent en marche.

Bluzet chevauche en tête, jetant de temps à autre un coup d'œil en arrière, tandis que deux ou trois laptots courent à la queue ou sur les flancs de la petite colonne, comme des chiens de berger occupés d'un troupeau. Quelque cent mètres plus loin, le convoi de voitures s'ébranle à son tour,

avec le sourd grondement de ses roues en fer; fermant la marche, les mulets de bât.

Un instant on chemine silencieux dans le grand calme de la nuit tropicale, troublé seulement par le cri de l'oiseau-gamme ou par le bruit d'enclume du « forgeron », un autre



LE LIEUTENANT BLUZET.

oiseau soudanais. Mais voilà un trou au milieu du chemin : Attention! *Kini boulo!* (A droite!) Et, d'un conducteur à l'autre, le cri : *Kini boulo!* se répète, avertit de l'obstacle, prévient qu'il faut appuyer à droite pour le tourner. Au galop, maintenant, pour regagner la voiture de tête! Cette fois, tout s'est bien passé; mais, souvent, la roue tombe dans la fondrière, et, malgré les coups de collier du mulet, elle y

reste. Il faut venir à la rescousse : conducteurs, laptots, poussent à l'épaule; cris, jurons, encouragements. Ouf! enfin, ça y est. En route!

Voici maintenant un marigot, un de ces petits ruisseaux à sec pendant une partie de l'année, qui sont une des caractéristiques du pays. On a bien, avant la saison pluvieuse, pratiqué des rampes d'accès ou jeté un pont de fortune, mais



PASSAGE D'UN GUÉ.

sous l'action des orages torrentiels de l'hivernage, les rampes sont éboulées, le pont à demi démoli. Halte! Et il faut refaire le travail, couper du bois, de l'herbe, apporter des pierres et de la terre; soit une heure ou deux de besogne. On passe.

Devant nous, l'horizon s'illumine d'une couleur chaude : c'est le soleil qui se lève. Rapidement son disque paraît, et, en attendant qu'il nous brûle de ses rayons, son éclat, encore adouci par les brumes d'où il émerge, donne un entrain nouveau à la caravane. Un conducteur pousse un long

cri, perçant et rauque à la fois : c'est un griot qui entame une de ces mélopées dans laquelle repassent les noms des chefs et des héros d'autrefois : Soundiata, Soumangourou, Monson, Bina Ali. Au refrain, à mi-voix, ses camarades lui répondent. Puis un autre sort de son sac en peau de bouc une flûte de bambou creux, et égrenne, des heures durant, six notes, toujours les mêmes. Devant les porteurs, notre



Il faut venir à la rescousse !...

griot Ouali pince les cordes en boyau de son balloun, sorte de harpe primitive, composée d'une calebasse et d'un morceau de bois tordu, auquel pendent des plaquettes de ferblanc qui s'entre-choquent.

Et les kilomètres se franchissent. D'heure en heure, dix minutes de repos délassent hommes et bêtes, jusqu'au moment où devant nous des toits pointus de cases en paille ou les terrasses plates de maisons en terre émergent de la verdure : c'est le village où l'on va camper.

Les voitures sont formées en parc, les mulets dételés ou

débâtés s'alignent à la corde, tous tenus par un pied. Tout à l'heure, on va les mener boire au ruisseau voisin, puis on étalera devant eux le grain sur lequel ils se jetteront en gloutons, et la paille qu'ils mâchonneront lentement tout le reste du jour.

Un coup d'œil aux chargements : rien de défait, rien de cassé. Bon ! Pendant ce temps, sur trois pierres, notre cuisinier noir a disposé sa marmite; une table pliante a été dressée, à côté de gourbis rapidement construits en herbe verte qui sent bon. Le déjeuner terminé, nous nous livrerons là aux douceurs de la sieste.



LES MULETS A LA CORDE.

L'après-midi, on va voir les animaux, qui, reposés, dressent maintenant joyeusement les oreilles. Braves bêtes, ces mulets, ces Fali-Ba (grands ânes), comme les nomment les noirs. On les a arrachés à leur pays natal, l'Algérie ; entassés dans l'entrepont d'un bâtiment, secoués par le roulis, ils ont été amenés à Kayes, et leur supplice a commencé...

Sous ce soleil de plomb auquel ils ne sont pas habitués, ils ont dû traîner leur voiture, comme un forçat son boulet. Au lieu de l'orge et de l'avoine de la patrie, ils ont maintenant le mil dur et amer; au lieu du foin parfumé, les graminées rêches du Soudan. Tant qu'ils vivront, — oh ! ce ne sera pas long, cinq ans au plus, — ils referont la route déjà faite, franchiront les mêmes marigots jusqu'au moment où, tombée entre les brancards, leur carcasse amaigrie sera poussée dans la brousse, à la plus grande joie de la hyène et du chacal, dont le rire et le glapissement troubleront, la nuit, le sommeil du voyageur.

Est-ce l'ardeur du soleil d'Afrique qui a fait éclore, au cours de la mission, des velléités poétiques chez certains de ses membres? Je ne sais, mais voici ce que l'un d'eux écrivit, en le dédiant aux mânes des Fali-Ba tombés sous le ciel du Soudan. Je prie les critiques d'être indulgents pour ces productions intertropicales.

LE MULET A LA CORDE.

Vers le mil répandu son maigre col se ploie,
Il le renifle avec des airs de gourmet fin,
Glisse en dessous un œil ami vers son voisin,
Et son oreille bat le rythme de sa joie,

Ne se rappelant plus déjà le dur chemin,
Et la côte cruelle, et l'homme qui rudoie,
Et la terre qui brûle, et le ciel qui flamboie,
Et qu'il en est ainsi pour lui jusqu'à la fin.

Puis il digère, lent comme après une orgie;
Et le divin sommeil tombe sur lui parmi
La brousse qui crépite aux gloires du Midi.

Et parfois, tout noyé de vague nostalgie,
Des repas d'autrefois souvenir incertain,
Son œil s'éclaire au fond d'un doux rêve lointain.

Enfin, le soleil tombe; le service de garde est réglé pour la nuit, le repas du soir nous rassemble de nouveau autour

de la petite table, une dernière causerie s'engage où les visions d'avenir, les projets pour l'expédition, se mêlent aux histoires rétrospectives (bientôt on les saura par cœur et on pourra leur donner un numéro). Puis chacun s'en va, sur son lit de camp, goûter le repos que voudront bien lui laisser les moustiques (oh! les sales bêtes!) toujours habiles à s'introduire par le moindre trou de la moustiquaire, jusqu'au matin où le coup de corne du réveil viendra sonner le recommencement d'une journée pareille à la précédente.

C'est là notre existence pendant vingt jours, avec, comme intermèdes, des passages de fleuves, des voitures qui versent, des essieux ou des brancards qui cassent.

A noter cependant, à Kita, le fait jusqu'alors inconnu d'une course de... bicyclettes. La nôtre, Suzanne, a rencontré une rivale, elle n'est que la seconde arrivée au Soudan, un commerçant de Kita en possède aussi une. Le match s'engage près du poste sur une piste faite à souhait, et bien que Suzanne n'ait que des caoutchoucs creux, elle bat, montée par notre mécanicien Sauzereau, l'autre bécane, cependant pourvue de pneumatiques. Pendant ce temps, le musique des Pères du Saint-Esprit, de petits négrillons dont peu dépassent la taille de leurs cuivres, nous joue les meilleurs morceaux de son répertoire, sous la direction du frère Marie Abel, qui se démène au milieu de ses exécutants, et fait penser, avec sa grande barbe, au Père éternel menant un concert d'anges passés au cirage. Vous voyez qu'on sait se distraire au Soudan.

Le 6 novembre, nous étions à Bamako. Après un jour de repos, nous partions pour Koulikoro, fin de notre traversée terrestre; nous allions redevenir marins.

La veille de notre arrivée, comme nous déjeunions à l'étape de Toulimandio, nous avions vu soudain apparaître dans la

case notre brave docteur Taburet, rouge, suant, soufflant. Comme je l'ai dit, les deux chalands *Enseigne Aube* et *Le Dantec*, de l'ancienne flottille du Niger, avaient été mis à la disposition de la mission. Taburet était, sur une dépêche de moi, venu de Djenné à Ségou, les avait pris et conduits à



LE DOCTEUR TABURET.

Koulikoro; puis, impatient, il était remonté par le fleuve jusqu'à Toulimandio avec le *Le Dantec,* au-devant de nous.

Les questions s'entre-croisèrent. Taburet ne savait guère qu'une chose, c'est qu'il accompagnait la mission. Il me fallut le mettre au courant de tous les événements survenus depuis notre séparation en juin, et c'est en devisant et chevauchant côte à côte que nous avons fait la dernière étape.

Koulikoro, ou mieux Kourokoro, le vieux rocher, m'était bien connu; j'y avais séjourné avec la flottille du Niger, en 1889, pendant près d'un an. C'est un point extrêmement important, comme marquant le terminus amont de la navigation du bief central du Niger. On peut, à la rigueur, remonter un peu plus haut, comme on vient de le voir faire à Taburet, jusqu'à Toulimandio et même Manambougou, quand les eaux sont hautes; mais, à cause du grand nombre d'écueils qui parsèment le fleuve, il vaut mieux s'en tenir à Koulikoro, qui d'ailleurs présente d'autres avantages.

Ce n'est pas sans une extrême satisfaction que je vis se dessiner la colline qui surmonte le village, colline très curieuse par sa forme abrupte, et que surmonte un plateau où autrefois nous avions construit un camp. Une légende se rapporte à Koulikoro et à cette colline, celle de Soumangourou, dans laquelle on retrouve trace de la lutte que soutinrent autrefois les Soninkés des bords du Niger contre les Malinkés venus de Kita.

Soundiata était le septième fils d'un chasseur de Kita et d'une femme originaire du Toron. Il était venu au monde chétif et contrefait, et ne pouvait comme ses frères aller à la chasse et rapporter du gibier à sa mère. Celle-ci en conçut de la honte, et se laissa entraîner jusqu'à maudire ce fils qui lui faisait si peu d'honneur. « Mieux vaut la mort que la honte », dit Soundiata. « *Moun kafisa malo di toro* », répète le refrain que chantent les griots. Il s'enfuit dans les bois et y rencontra une sorcière; elle exerça sur lui l'art des charmes, et Soundiata devint le plus fort guerrier du voisinage. Il retourna chez son père, contrefaisant toujours l'infirme, et lui demanda un bâton pour s'appuyer. Le chasseur coupa pour lui une branche d'arbre, mais Soundiata la rompit comme une paille; ce furent successivement un arbrisseau, le tronc d'un cailcedra, puis une énorme canne de fer à la-



ARRIVÉE A KOULIKORO.

quelle travaillèrent pendant un an tous les forgerons du pays, que l'on offrit au jeune homme sans plus de succès. Devant ce prodige évident, son père et ses frères lui abandonnèrent le pouvoir. Son courage, sa force, et la connaissance de la magie, legs de la sorcière, rangèrent bientôt sous les ordres de Soundiata tous les Malinkés, et Samory,



LES BORDS DU FLEUVE, A KOULIKORO.

Malinké lui-même, prétend à l'heure actuelle qu'il est Soundiata revenu sur terre.

Soumangourou, grand guerrier et savant en sortilèges aussi, régnait sur les bords du Niger. Des arcanes terribles et mystérieux le rendaient invincible; il ne devait être battu que si un ennemi pouvait dérober la première poignée de nourriture qu'il portait à sa bouche. Soundiata résolut de s'emparer des terres de Soumangourou, et, connaissant la force magique qui protégeait son ennemi, il lui fit proposer en mariage sa sœur Ma, en signe d'amitié et d'alliance.

Soumangourou se prit d'amour pour Ma, l'épousa et l'em-

mena dans son pays. Il eut bientôt en sa femme une telle confiance qu'à elle seule il confia le soin de préparer ses aliments et de les servir.

Or, un jour que le chef soninké avait bu, plus que de raison, du dolo (hydromel), Ma lui apporta sa nourriture, et après avoir posé devant lui la calebasse qui contenait le tau (bouillie de mil ou de maïs), au moment où il tenait dans sa main la première boulette qu'il s'apprêtait à porter à sa bouche, elle se coula contre lui comme pour le caresser et, d'un mouvement en apparence involontaire, la fit tomber.

« Laisse ce morceau, ami, il est sale », dit-elle en le jetant dans un coin de la case. Grisé d'amour autant que de boisson, Soumangourou ne prit pas garde à la traîtrise. L'astucieuse Ma, après son départ, ramassa la bouchée de tau et l'envoya à son frère. Dès lors, Soundiata pouvait marcher contre son rival.

Et c'est ce qu'il fit. A Massala se rencontrèrent les deux armées; les Soninkés furent écrasés. Soumangourou suspendit ses armes à un arbre que l'on montre encore devant la porte du village, puis se réfugia sur la montagne de Koulikoro, où son rival les changea en pierre, lui, son cheval et son griot favori.

Mais, quoique pétrifié, le chef soninké conserve sa puissance magique et couvre le village de sa protection. Au pied de la colline, deux rochers sacrés reçoivent les offrandes des noirs, épis de mil, poulets, calebasses de degué (bouillie claire de farine de mil).

Soumangourou passe, ou plutôt passait, pour ne pas vouloir de voisins. Aussi, quand une première fois, en 1885, un poste fut construit sur la terrasse de la colline, le chef du village crut-il devoir prévenir l'officier qui le bâtissait que son œuvre s'écroulerait. C'est effectivement ce qui arriva; trop hâtivement faite, la construction s'effondra à la suite

d'un violent orage. En 1889, j'avais entrepris à mon tour d'édifier, presque au même endroit, des cases en terre pour y loger le personnel de la flottille. Pressé par le temps, j'avais d'abord élevé une charpente en bois, et l'on plaçait le toit qu'elle supportait en même temps que se poursuivait la construction des murs. J'avais naturellement soutenu les coins de ma charpente par des pièces de bois posées dans l'angle. Mon maçon, s'en trouvant gêné, n'imagina rien de mieux que de les enlever. Ce que l'on prévoit arriva : la charpente fit château de cartes, entraînant le toit et les couvreurs, heureusement sans accident. Du coup, l'influence de Soumangourou était manifeste, et, malgré menaces et objurgations, il me fut impossible de trouver dans le village des indigènes voulant bien encore travailler. J'étais fort ennuyé. Par bonheur je me rappelai la manière dont un général de la première République fit liquéfier, à Naples, le sang de saint Janvier, d'abord rebelle au miracle. Je fis présent à Soumangourou d'un mouton blanc, prévenant en même temps le sorcier qui règle les rites de son culte, qu'il avait le choix entre un beau cadeau ou des coups de corde, suivant que son maître se déclarerait pour ou contre moi. En pareille occurrence, ajoutai-je, Soumangourou fera le nécessaire pour le plus grand bien de son serviteur. Le résultat fut celui que j'attendais, et l'oracle, consulté, déclara que toute permission m'était accordée de résider là où je voulais. Depuis, je passe dans les pays bambaras pour être au mieux avec Soumangourou.

La montagne de Koulikoro est un lieu de refuge pour les esclaves évadés qui, fuyant l'injustice ou la brutalité de leurs maîtres, viennent se déclarer captifs de Soumangourou; personne n'oserait les toucher tant qu'ils ne quittent pas les environs du rocher. Ils y ont bâti des cases et cultivent pour leur nourriture.

Enfin, le serment fait au rocher sacré en mangeant le degué est inviolable. Qui mentirait, qui se parjurerait, perdrait la vie. Lorsque je commandais le poste, j'ai plusieurs fois usé de cette croyance, et démêlé ainsi la vérité dans des affaires de justice trop embrouillées pour être résolues par mes simples lumières.

J'ajouterai que Soumangourou est aussi l'ennemi des voleurs. Lorsqu'un objet est volé dans le village de Koulikoro, on entend, la nuit, un griot parcourir les rues, appelant le héros, et le priant de faire mourir le coupable s'il ne rapporte pas le produit de son larcin. Généralement le volé rentre en possession de son bien. On appelle, je ne sais pourquoi, cette façon commode de remplacer le pouvoir attribué en Europe à saint Antoine de Padoue : *Ouellé da,* appeler la porte.

Les premiers jours de notre séjour à Koulikoro se passèrent à déballer et à vérifier notre matériel. Nous mîmes à terre les deux chalands en bois de l'ancienne flottille ramenés par Taburet, pour y faire les réparations indispensables. Hélas! quelle désagréable surprise! Ce n'est pas réparation qu'il fallait dire, mais presque réfection totale. Durant le dernier hivernage, le bois du bordé s'était pourri, mal tenu propre d'ailleurs, et plus de la moitié des bordages étaient à remplacer. Se mettre courageusement au travail était le seul parti à prendre. Heureusement, notre ami Osterman, qui nous avait déjà rendu tant de services durant le transport, se trouvait chargé à Koulikoro de l'atelier de construction des pirogues servant à ravitailler les postes du fleuve ; il nous aida de tout son pouvoir. Retailler des planches, clouer, boulonner, calfater, telle fut notre occupation durant un mois. Nous parvînmes à remettre nos petits bâtiments en état, mais nous n'arrivâmes jamais à leur redonner leur étanchéité première, et, en particulier pour

l'*Aube*, l'eau qu'il n'a cessé de faire en quantité considérable a été un sujet de constante inquiétude pendant tout le voyage.

Notre mécanicien, Sauzereau, s'était, pendant ce temps, attelé au montage du *Davoust*, opération devenue quelque peu difficile : nombre de pièces avaient été faussées, soit en



RÉPARATION DE » L'AUBE ».

cours de route, soit durant l'abandon de l'embarcation à Badoumbé. Là aussi il fallut s'ingénier, renforcer les tranches par des pièces de bois ou des lattes en fer. Le 19 novembre, nous le lancions, mais par les joints mal serrés l'eau entrait à flots, et notre pauvre bateau ressemblait quelque peu à une passoire. Attrape à serrer les boulons! Les pieds baignant, en costume très primitif, nous nous armons de clefs anglaises et faisons de notre mieux. Taburet se distingue tout particulièrement à ce travail, même il y va de si

bon cœur qu'il décapite les boulons sous ses efforts trop vaillants. Il faut modérer l'énergie de notre brave docteur. Enfin, pas mal de coups de clef, un peu de mastic, un peu d'étoupe, et nous asséchons le bâtiment.


Attrape à serrer les boulons!...

Nous construisons deux paillottes sur l'*Aube,* nous montons les roufs en planches du *Davoust*, que je tends à l'intérieur, luxe inouï, de jolies nattes jaunes du pays, dont le ton s'harmonise très agréablement avec le gris clair dont sont peintes les boiseries.

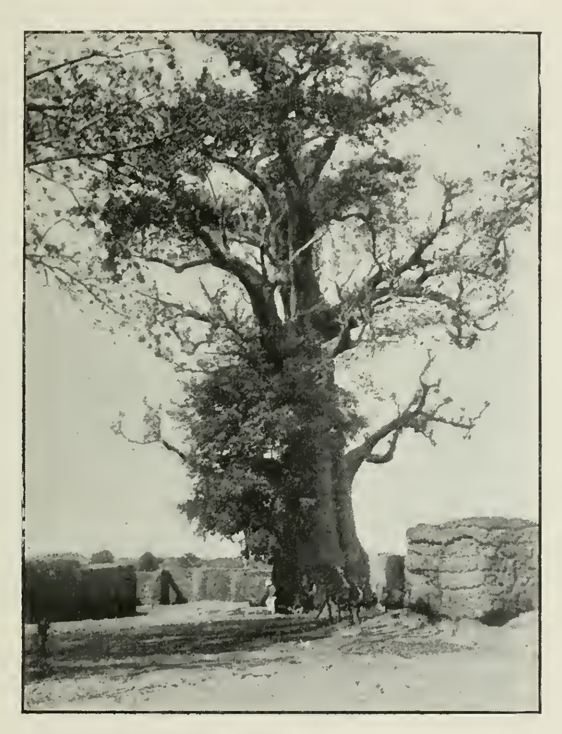
Tandis que nous travaillons ainsi, nous pouvons observer à loisir la vie du village. Nous arrivons précisément au moment d'une fête qui tous les ans cause joies et réjouissances chez les Bambaras, sauf peut-être chez ceux à l'occasion desquels la fête se donne. Je parle du *Bouloukou* ou circoncision, accomplie sur les jeunes noirs d'une douzaine d'années, en même temps qu'on pratique chez les jeunes filles du même âge l'opération barbare de l'excision. Les forgerons, les forgeronnes, qui constituent une caste spéciale chez les Bambaras, comme d'ailleurs chez presque tous les indigènes


PROCESSION DES CIRCONCISES.

soudanais, sont les opérateurs. Le soir, les patients sont conduits en dehors du village, dans un bois réputé sacré, où on les fait danser et crier jusqu'à obtenir par la fatigue, jointe d'ailleurs à de copieuses libations de dolo ou bière de mil, une espèce de demi-anesthésie. L'opération est alors accomplie au moyen d'un petit couteau tranchant, sur un mortier à piler le mil renversé. Les enfants doivent ne pousser ni cri ni gémissement, et affecter une indifférence que les malheureux n'éprouvent certainement pas, à en juger par l'expression de leurs visages. Les jeunes filles subissent un traitement analogue, mais alors que leurs frères sont guéris en une dizaine de jours, elles restent malades pendant plus d'un mois. Durant le temps de la convalescence, les enfants ne rentrent pas dans les cases familiales. Sous la conduite des forgerons, ils vont, dans la journée, en bandes, circuler dans le village en chantant, et il est de coutume que sur le marché ils peuvent prendre ce qui est à leur guise sans qu'on exige d'eux aucun payement. Les filles sont, tout ce temps-là, enveloppées d'un grand voile blanc, les garçons portent sur la tête un bonnet de forme spéciale, les uns et les autres ont à la main, et agitent sans cesse, un instrument fait de morceaux de calebasse enfilés sur une mince branche d'arbre, dont le cliquetis s'entend au loin.

A Koulikoro, l'année qui suit l'excision, les filles font encore une autre fête que l'on nomme *Ouansofili*. Au centre du village se dresse un baobab énorme, plusieurs fois centenaire, et qui passe pour donner aux femmes la fécondité. Les circoncises de l'année précédente se rendent en groupe près de l'arbre sacré, et frottent contre le tronc leur ventre, espoir des générations futures. La cérémonie se termine par une buverie, à la suite de laquelle il se passe généralement des scènes qui, plus peut-être que le baobab vénéré, assurent la perpétuité de la race bambara. Un soir que j'étais

allé voir un Ouansofili, je tombai au milieu de la théorie des jeunes filles, et, pour ne pas compromettre ma dignité de commandant du poste et de la flottille du Niger, je fus forcé d'imiter le fils de Jacob, à cela près que, la température ne permettant pas l'emploi d'un manteau, je ne laissai



LE BOABAB SACRÉ DE KOULIKORO.

aucune pièce de ma garde-robe entre les mains de la jeunesse féminine du village.

A l'occasion du Bouloukou, Kiéka-Sanké vint nous donner un tam-tam de sa façon. Kiéka-Sanké est un Koridjouga, encore une caste, aux mœurs spéciales, de danseurs, de chanteurs, je dirais volontiers, de compositeurs.

Sanké est une de mes vieilles connaissances, et si ses

momeries m'ont souvent distrait, j'ai tiré aussi grand profit de ses renseignements, alors que la rive droite était encore au pouvoir des Toucouleurs, et que j'avais des voisins à surveiller à Gouni et dans son propre village, en face de moi, sur l'autre rive du fleuve.

Sa profession lui donnait le moyen d'aller partout, de tout voir sans être soupçonné, et il lui est arrivé souvent de me prévenir en temps utile de ce que les Toucouleurs pouvaient penser ou tramer. Mais ces moments troublés sont passés, et c'est dans l'exercice de son art qu'il faut voir maintenant le Koridjouga. Son grand succès est de se déguiser en femme, et il en imite merveilleusement les manières. Tout en dansant, il agite en mesure une calebasse pleine de petits cailloux, et compose, avec une verve très caustique, des chants sur les événements du moment. Un des privilèges du Koridjouga est, en effet, de pouvoir tout dire sans que nul ait à s'en fâcher, et il ne s'en prive pas.

A mon premier séjour, Sanké prenait surtout à partie les Toucouleurs musulmans. Je me souviens qu'une fois, faisant allusion à leurs nombreux salams et à leurs génuflexions le front dans la poussière, il s'écriait : « Quel plaisir ces gens pensent-ils faire à Allah, en lui montrant trois fois par jour leurs... derrières? » Je demande pardon à mes lectrices : le bambara, dans les mots, comme le latin, brave l'honnêteté.

Cette fois-ci, Sanké, après avoir débité son petit journal comme de coutume, nous mima la prise d'un village. Coiffé d'énormes plumes, enfourchant un bâton à tête de cheval qui devait représenter son coursier, un fusil de bois à la main, il était à lui seul l'assaillant et l'assiégé. Ce n'était pas un spectacle peu intéressant que de le voir mimer, avec un art que bien des comédiens lui envieraient, l'air farouche du cavalier qui charge, la démarche cauteleuse du fantassin caché derrière un obstacle, attendant l'ennemi

pour l'abattre au passage, la chute du blessé, les convulsions du mourant. La fête se termina par un chant à la louange des Français en général, de nous en particulier. Sanké conseillait aux femmes, dans sa chanson, d'abandonner leurs fuseaux à filer le coton, les blancs devant leur donner argent et vêtements pour des travaux plus agréables et moins fatigants. Je gaze.



LA FLOTTILLE DE LA MISSION.

Le 12 décembre, nous embarquions le dernier colis, et, à deux heures et demie, nous nous mettions en route.

Le 17, nous mouillons devant Segou. Nous devons y prendre, dans les magasins du service administratif, la plus grande partie des trois mois de vivres de réserve que nous emportons, soit cent cinquante caisses. Devant cet amoncellement, Bluzet lève les bras au ciel de désespoir : « On ne les fera jamais rentrer dans nos cales, ou alors je nie l'axiome que le contenant doit être plus grand que le contenu. » Il ignore les ressources de l'arrimage. Baudry plonge

à fond de cale, et on ne le revoit plus de la journée. C'est le métier qu'il devait faire, en sa qualité de second, durant onze mois, déballant, remballant, cherchant au milieu de notre fouillis de caisses et de colis celle qui devait contenir l'objet désiré. J'avoue l'avoir bien souvent plaint de tout mon cœur, d'autant que la température, sous le pont d'acier qui recouvrait notre cale, n'était pas des plus faciles à endurer.



DIGUI ET LES LAPTOTS DU « JULES DAVOUST ».

A deux heures de l'après-midi arrivait, de retour du Massina, qu'il venait de commander depuis plus d'un an, le capitaine Destenaves, ancien résident de Bandiagara.

Destenaves avait conduit une mission dans le Mossi et à Dori. De cette dernière ville, située sur les confins du pays des Touaregs, il rapportait des renseignements intéressants, et ramenait en outre un vieillard, Abdoul Dori, qui se déclara prêt à nous accompagner dans notre expédition.

Abdoul était un Peul diavandou ; on nomme ainsi, chez les Peuls, une famille qui, par certains côtés, se rapproche des

griots, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Le diavandou s'attache à la personne d'un chef, qu'il sert comme confident, courrier, homme à tout faire. Il le flagorne de son mieux et, par ce procédé, en tire toujours aile ou pied. On ne peut dénier aux diavandous, à défaut de grandeur de caractère, beaucoup d'adresse et d'intelligence. Si Abdoul s'était réellement résolu à nous suivre, il nous aurait rendu les plus grands services. Mais le rusé compère, comme on le verra, avait ses projets particuliers; peut-être même était-ce un espion envoyé par les Toucouleurs pour nous épier et nous desservir.

Destenaves était d'ailleurs furieux. Si sa mission avait réussi à Dori, elle avait échoué dans le Mossi; il avait même été forcé d'y échanger des coups de fusil. Il en rejetait, non sans raison, la faute sur l'ancien gouverneur du Soudan. En effet, M. Grodet, au lieu de le laisser aller d'abord à Bobo Dioulasso, où il était certain d'un bon accueil, lui avait imposé un programme maladroit. N'ayant pu, devant les ordres ministériels, l'empêcher absolument de partir, comme il l'avait fait pour nous, il l'avait forcé à se diriger vers les pays du Mossi, certainement mal préparés à le recevoir.

Partis le 18 au matin de Segou, nous arrivions dans la journée à Sansanding, où mon brave ami Mademba nous attendait.

Tous les voyageurs qui ont passé chez Mademba et ont écrit la relation de leur voyage, ont cru devoir, et ce n'est que justice, rendre à ce digne homme un témoignage mérité de reconnaissance.

Mademba Seye est un ancien employé indigène des postes et télégraphes. Il s'est particulièrement distingué dans la construction de la ligne qui, longeant le Sénégal, traverse les pays toucouleurs du Fouta sénégalais. A ce moment, les Toucouleurs étaient très montés contre nous, très arrogants, parce qu'aucune répression n'était tirée de leurs méfaits

quotidiens. Ils arrêtaient les chalands de Saint-Louis, molestaient les traitants, pillaient les marchandises. Il fallut à Mademba une rare énergie, une grande audace, un esprit très souple et très délié, pour vaincre les difficultés qui naissaient sous ses pas.



MADEMBA.

Plus tard, il fit merveille au Soudan; sa défense dans le village de Guinina est un fait de guerre des plus glorieux. Il y tint tête victorieusement, avec seulement la toute petite équipe qui lui servait à poser la ligne, aux troupes de Fabou, frère de Samory. Le colonel Gallieni l'appela auprès de lui pour en faire, en quelque sorte, son interprète en chef, et il conserva cette situation jusqu'au moment où, les Toucou-

leurs chassés de Segou et de Nioro, on organisa les pays que nous venions de conquérir.

On fit à Mademba, avec Sansanding comme capitale, un petit empire ; il eut le commandement d'un certain nombre de sofas ou guerriers captifs d'Amadou, qui s'étaient rendus, et le contrôleur des postes Mademba devint le fama Mademba, le mot fama désignant les chefs, les rois, chez les Bambaras.

Mademba s'est fait une cour, montrant en cela un juste sentiment de la politique à suivre. Très civilisé de goûts et d'allures quand il vivait au milieu de nous, il a compris que, pour en imposer à ses nouveaux sujets, il lui fallait cependant adopter les coutumes de leurs chefs. Il s'est d'abord bâti un palais. C'est une grande enceinte rectangulaire ; la porte en est ornée d'ornements rudimentaires en argile. Dans un premier vestibule ou bolo, sont les gardes ou dalasiguis, armés de fusils. On passe ensuite par une succession de cours et d'autres bolos où, le soir, mugissent les bœufs, bêlent les moutons royaux. Une dernière porte, gardée ou plutôt surveillée par une quinzaine d'enfants, et on pénètre dans l'appartement particulier du fama. Pourquoi des enfants ? C'est, dit-on, qu'on ne peut jamais être sûr de personnes; que des enfants, s'ils aperçoivent quelque chose d'irrégulier, ne savent pas retenir leur langue, et que le fama, de la sorte, en est tôt ou tard informé. Pour la même raison, je pense, et aussi peut-être dans un but esthétique, le service particulier du fama est fait exclusivement par des femmes. Ce sont, en général, les filles des forgerons ou griots spécialement attachés au chef; leur nom, korosiguis, signifie « qui siège à côté ». Mademba a d'ailleurs la main heureuse dans le choix de ses servantes, et nulle part, au Soudan, je n'ai vu pareille collection de jolies filles.

Enfin, derrière les appartements royaux, tout autour d'une vaste cour, sont les cases des épouses de Mademba; mais

ici commence l'au-delà du mur de la vie privée, et je vous y conduirais d'autant moins que je n'y suis jamais allé moi-même.

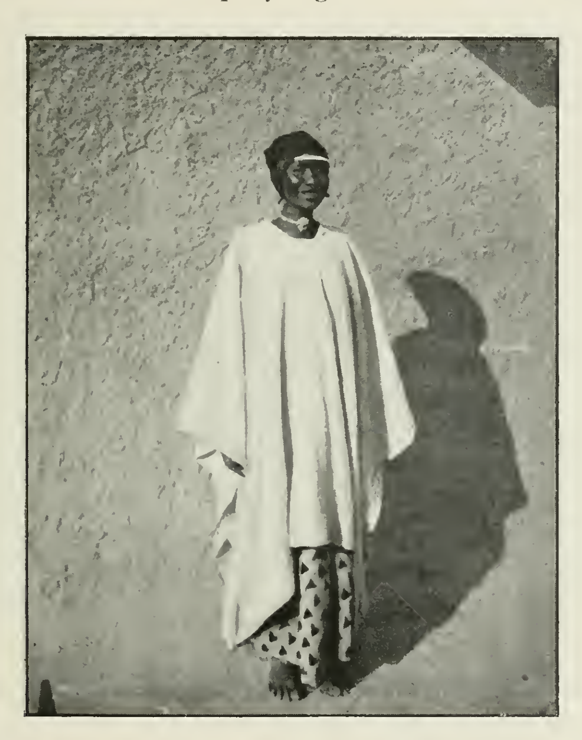
Entouré de ses griots, de ses griotes et de ses gardes, vêtu d'un superbe burnous vert, sur lequel brille la croix de la Légion d'honneur, vaillamment gagnée, Mademba vient au-devant de nous jusqu'au bord du fleuve. Cris, vociférations nous accueillent, qui sont de joie et de sympathie. Si l'on n'était pas prévenu, on pourrait les prendre pour autant de déclarations de guerre.

Nous entrons chez le fama. Là, le burnous enlevé, le chef noir disparaît et nous retrouvons le Mademba d'autrefois, instruit, intelligent, fin causeur, très au courant des choses d'Europe, l'homme que tous les Français de passage au Soudan ont connu et apprécié. Il nous fait les honneurs d'un excellent repas, très européen, et nous buvons ensemble un verre de champagne; il ne le dédaigne pas, quoique bon musulman, car il n'a rien du sot fanatisme de la plupart de ses coreligionnaires.

J'avais, dès le départ, tenu à mes laptots ce petit discours : « Mes amis, je sais qu'il vous en coûtera, mais vous me ferez le plaisir, passé Tombouctou, de ne point courtiser de trop près les femmes que vous pourrez rencontrer, cela amènerait des disputes, peut-être des rixes avec les indigènes, et nous aurons bien assez des hostilités que nous trouverons sans nous en créer d'autres ; je vous avertis, du reste, que vous toucherez votre solde pour la dernière fois à Sansanding. Là, en revanche, je vous payerai deux mois, et vous aurez trois jours pour les dépenser. Prenez-en donc pour un an, et même plus : *fini Sansanding, fini les femmes !* »

L'expérience me l'avait appris, en effet, c'est souvent au tempérament trop ardent des noirs formant l'escorte des

missions qu'ont été dus les insuccès. Je ne dis pas que ma consigne, renouvelée du *Petit Duc*, ait été toujours rigoureusement observée, qu'il n'y ait pas eu, par-ci par-là, quelques accrocs en cours de route ; mais, du moins, ai-je pu ainsi obvier à l'inconvénient que je signale.



YAKARÉ.

Je leur avais dit de s'en donner, à mes gaillards ; ils s'en donnèrent, j'en réponds. Jusqu'à une heure et demie le 22, on ne vit pas grand monde à bord. En revanche, neuf mois après notre passage à Sansanding, la statistique, si elle existait dans les États de Mademba, aurait, je crois, accusé une forte proportion d'accroissement dans les natalités.

Au moment du départ, il fallut envoyer querir notre petit

Tierno Abdoulaye Dem : il avait oublié l'heure entre les bras d'une Circé couleur de houille.

Pendant ce temps, et dans un ordre d'idées plus sérieux, nous nous livrons à des amusements utiles. Ils me donnent la mesure de l'impression produite par nos instruments de séduction : le petit orgue, la bicyclette, le phonographe.

Déjà l'orgue fait merveille. Pour notre bécane Suzanne, c'est du délire. Quant au phonographe, les plus graves en poussent des cris.

Mademba a dans sa suite une ancienne griote d'Amadou, Yakaré, femme d'une quarantaine d'années, qui passe pour une des plus habiles du pays bambara.

Ses chants de guerre ou d'amour ont une saveur particulière, digne d'être goûtée même en Europe ; on en jugera par cet échantillon, où elle glorifie le Douga, le Vautour, Monson, le plus grand des famas bambaras :

Braves, héros, qui de vous peut railler le Douga ?
Je te le dis, cela te porterait malheur si tu te moquais de lui.
La raillerie fut fatale à Diakourouna Toutoun.
Samaniana Baci a voulu jouer avec le Douga ;
Il a voulu plaisanter avec lui,
Mais ce jeu n'a pas plu au Vautour,
Il a pris Bamana Dankoun,
Il lui a coupé la tête qu'il a ôtée de son cou.
Dankoun avait dit que des Bambaras
Ne pouvaient abandonner des sacrifices commencés (1).
Je chante le Douga Jaribata (2),
Le Vautour à quatre ailes,
Un oiseau capable, s'il plane,
De gratter le sol des serres;
S'il descend à terre,
Il peut creuser un puits.

On comprend l'effet produit lorsque, après que la griote

(1) Bamana Dankoun avait répondu à Monson qui le mandait : « Lorsque les sacrifices que je fais seront terminés, j'irai te trouver » ; d'où colère du fama.

(2) Je n'ai pu savoir ce que veut dire Jaribata. — Les griots ont quelquefois dans leurs chants des mots que les Bambaras actuels ne comprennent pas eux-mêmes, et qui sont peut-être des expressions d'un langage ancien tombé en désuétude.

avait chanté, le phonographe, sans le secours de personne, reprenait son chant.

Les meilleures choses doivent avoir une fin, et, au vif désespoir de mes laptots, je donnai, le 22, le signal du départ.

Au-dessous de Sansanding, le Niger croît sensiblement



GRANDES PIROGUES DU NIGER.

en profondeur. Ce fait explique en même temps l'importance déchue de ce village comme centre commercial et celle qui lui est réservée. Le commerce se fait, en effet, sur le fleuve, au moyen de grandes pirogues mesurant jusqu'à dix-huit mètres, portant jusqu'à vingt tonnes, et composées de morceaux de bois cousus. Des trous, percés sur leurs bords, sont reliés par des cordes en fibres, tirées des feuilles du rônier ou du dâ, sorte d'hibiscus qui donne des fils très solides. Au temps de la prospérité de Sansanding, de Djenné, de Tombouctou, lorsque les hordes sauvages des Toucouleurs

n'étaient pas encore venues apporter, au nom de l'Islam, la dévastation et la mort, ces lourdes machines, qui calent parfois jusqu'à deux mètres, s'arrêtaient à Sansanding. Vers l'amont, le transport se faisait, une bonne partie de l'année, au moyen d'embarcations plus petites. Il fallait forcément un entrepôt pour les marchandises, ce terminus était imposé par la nature; ainsi fut créée la ville de Sansanding. A mon avis, elle a pu compter, au temps de sa prospérité, trente à quarante mille habitants, réduits maintenant à trois ou quatre mille, malgré l'essor que lui redonnent des temps moins troublés et l'intelligence de Mademba.

Lorsqu'on aura poussé le chemin de fer de Kayes jusqu'à Koulikoro, lorsque des bâtiments à vapeur sillonneront le Niger, des causes pareilles produiront, toute proportion gardée, des effets semblables. Les bateaux à vapeur ne pourront naviguer toute l'année qu'au-dessous de Sansanding, car tous les perfectionnements qu'on apportera à leur construction ne leur donneront pas un tirant d'eau inférieur à cinquante ou soixante centimètres. Au-dessus de ce point, il faudra toujours en revenir, durant une période plus ou moins longue chaque année, au transport par petits chalands tel qu'il se pratique aujourd'hui, ou bien interrompre pendant quatre mois environ le transit. Sansanding se trouvera dépôt ou point de transbordement, et l'importance commerciale de sa position se manifestera de nouveau.

J'ajouterai qu'heureusement il présente des commodités toutes particulières à beaucoup de points de vue : accostage facile, port abrité pour les embarcations contre la violence des tornades, sol sec donnant un meilleur état sanitaire qu'en d'autres endroits du Soudan, population douce, travailleuse, intelligente et énergique.

Bientôt le Niger, qui jusque-là a coulé entre des rives généralement bien déterminées, change d'aspect. Les berges

s'abaissent; derrière elles, le pays devient absolument plat, sans une ondulation, de sorte qu'aux hautes eaux une nappe liquide, d'une étendue parfois immense, le recouvre. Çà et là, sur de petites éminences, se dressent les villages, reconnaissables de loin aux rôniers qui les dominent. En même temps apparaît l'herbe sucrée que les indigènes nomment *bourgou*. Elle caractérisera la végétation riveraine jusqu'à Say. C'est une sorte de chiendent aquatique, ras près du sol lorsque, les eaux s'étant retirées, la terre est sèche. Mais que l'inondation arrive, le bourgou émet, avec une incroyable rapidité, des rejetons qui poussent assez vite pour toujours émerger du liquide. Les indigènes tirent des feuilles du bourgou une boisson sucrée, d'un goût assez fade pour être peu prisée par l'Européen, mais qu'ils aiment beaucoup. On pourrait, je crois, essayer d'en obtenir de l'alcool. Pour nous, hydrographes, le bourgou offrait une ressource précieuse : croissant, comme je l'ai dit, en même temps que l'eau monte, il indique avec la plus grande netteté toutes les parties terreuses du fond du fleuve qui émergent en saison sèche. Enfin, lorsqu'on est surpris par une tornade, on peut trouver un refuge contre les lames en se mettant à l'abri au milieu d'une de ces prairies flottantes.

Le 1er janvier 1896 nous étions à Gourao, sur le lac Debo. Je venais d'y séjourner près de deux ans avec la flottille du Niger, composée des canonnières *Niger* et *Mage* et de chalands construits avec des bois du pays. Deux de ces chalands faisaient partie de la petite flotte de la mission.

Entre temps nous fîmes une visite au tombeau de Sidi Hamet Beckay, dans le village de Sarédina. J'aurai souvent à revenir sur ce personnage; je me bornerai, pour l'instant, à dire que, grâce à lui, Barth a pu séjourner six mois à Tombouctou et, plus tard, poursuivre en sécurité son voyage,

redescendre le cours du fleuve et regagner, par Say, Sokoto, d'où il était parti un an et demi auparavant. Grâce à lui, il put révéler dans ses détails à l'Europe la cité encore si mystérieuse de Tombouctou que, seul, le voyage du Français René Caillé avait fait connaître.

Lorsque El Hadj Omar et ses hordes fanatiques vinrent ravager le Massina, Hamet Beckay essaya d'abord, au nom de la religion mulsumane dont il représentait l'interprétation la plus élevée, si rarement comprise par ses sectateurs, d'arrêter par la persuasion le conquérant toucouleur. El Hadj ayant passé outre à ses remontrances, Beckay organisa la résistance, appela aux armes les Touaregs, ses fidèles amis, et les Peuls, ses anciens adversaires. Mais il expira à Sarédina, sans avoir pu encore faire œuvre utile. Il fut, rapporte l'histoire, saisi en pleine santé de sombres pressentiments sur sa fin prochaine. Il fit appeler ses intimes et, déclarant que bientôt peut-être il lui faudrait faire un lointain voyage, leur remit son turban et son sabre, le premier pour son fils Abiddin, le second pour son gendre Beckay Ould Ama Lamine. Il voulait indiquer par là qu'il léguait à Abiddin le pouvoir spirituel et le temporel à Ama Lamine. Puis il commanda de le laisser prier seul pendant la sieste. Lorsque ses partisans revinrent, ils trouvèrent le grand marabout le chapelet à la main, les yeux fermés, dans une attitude d'extase. Après quelque temps, effrayés de le voir immobile, les assistants voulurent le réveiller et le touchèrent. Mais le corps inanimé roula à terre : l'esprit d'Hamet Beckay avait quitté son enveloppe charnelle. Beckay Ould Ama Lamine continua la lutte entreprise par son beau-père ; à lui et à ses fidèles revient l'honneur d'avoir assiégé et tué El Hadj Omar dans Hamdallahi. Les conquêtes sanglantes des Toucouleurs furent pour un instant arrêtées, et le Soudan occidental sauvé de tomber entre les mains des féroces Talibés d'El Hadj.

Sarédina est à environ quatre kilomètres du fleuve. Pour

y atteindre, nous dûmes traverser une plaine en partie inondée, recouverte d'herbes, dans lesquelles nichent des quantités d'oiseaux aquatiques. Parvenus au village, nous nous fîmes indiquer l'endroit où dort le marabout. C'est une petite case en terre, soutenue par des pieux de bois. L'amas de briques sèches qui formait autrefois la tombe d'Hamet Beckay est presque détruit. Sans respect de l'être pieux et



SARÉDINA. — TOMBEAU D'HAMET BECKAY.

magnanime qui repose là, les habitants du village ont utilisé son tombeau pour serrer des filets et des instruments aratoires. J'ai demandé, dans un rapport au gouverneur du Soudan, que le nécessaire soit fait pour qu'Hamet Beckay ait une demeure plus digne de lui. J'espère que ma prière sera entendue : il serait convenable et politique de ne pas laisser périr le souvenir d'un homme d'autant plus estimable, que son esprit de tolérance est plus rare parmi ses coreligionnaires. Cet acte de pieux respect serait de nature à augmenter considérablement notre influence morale sur tous

les musulmans de la région, et, en particulier, sur cette famille si intéressante des Kountas, à laquelle appartenait Hamet Beckay.

A Gourao, nous avions à prendre des munitions pour nos canons et nos fusils, et des armes, notamment un canon-revolver de l'ancienne flottille. Le travail causé par ces di-



SARÉFÉRÉ.

verses occupations nous força à séjourner jusqu'au 3; dans l'après-midi de cette journée, nous continuâmes notre route.

Le 7 nous étions à Saréféré, gros marché, point très important, situé près du confluent du Niger et du Kolikoli, bras du fleuve qui s'en est détaché un peu en dessus du lac Debo. Notre vieil Abdoul Dori, le guide que nous avions engagé à Segou, nous y amena un jeune homme nommé Habiboulaye. C'était un Kounta, et je vais profiter de sa

visite pour dire tout de suite quel est ce peuple dont j'aurai si souvent à parler.

Les Kountas sont de race arabe; ils tirent leur origine du fameux conquérant de l'Afrique septentrionale, Sidi Okba, natif de l'Yemen. Après avoir soumis à la religion de Mahomet tout le nord de la péninsule africaine, jusque près de Tanger, Sidi Okba succomba assassiné près de Biskra, où son tombeau se voit encore.

Sa descendance s'est répandue en maints endroits; les Kountas ont fait souche au Touat, où, marabouts vénérés, ils ont, ils eurent surtout, une grande influence.

Dans la première moitié du siècle, la situation de Tombouctou était très difficile et très précaire. Vers 1800, en effet, un marabout peul, du nom d'Othman dan Fodio, s'était taillé un empire entre le lac Tchad et le Niger, et à son exemple, tous les Peuls répandus dans la boucle du fleuve, jusque-là soumis aux chefs indigènes, s'étaient révoltés, généralement avec succès. Au Massina, un chef, Sonninké d'origine, il est vrai, mais depuis longtemps vivant avec les Peuls, Amadou Lobbo Cissé, dressa l'étendard de la révolte au nom de l'Islam. Sa tentative, après des alternatives diverses, réussit. Lui et ses fils fondèrent plus tard, avec Hamdallahi pour capitale, un empire dont la puissance s'étendit bientôt sur les deux rives du Niger, jusqu'à Tombouctou. Arrivés là, les Peuls trouvèrent devant eux les tribus Touaregs, jalouses de conserver leur indépendance. La guerre éclata bientôt; elle dura plus d'un demi-siècle, sans que les Touaregs aient jamais été entamés. L'invasion des Toucouleurs d'El Hadj Omar réconcilia plus tard les combattants contre ce troisième larron.

Pendant ces temps de trouble, Tombouctou, placée justement à la frontière des deux nations, passait successivement d'une main à l'autre. Pillée des deux mains, elle périclita et dépérit rapidement.

En cette occurrence, les marchands de la ville, pour mettre leurs vies, leurs biens, leur commerce, sous une protection capable de leur assurer quelque sécurité, envoyèrent au Touat demander à un marabout kounta très respecté, Sidi Moktar, de venir s'établir dans le voisinage de la cité marchande. Ils espéraient, par la vénération dont sa piété était entourée, mettre un terme aux déprédations dont la ville était victime.

Sidi Moktar accepta et vint avec sa famille camper près de Tombouctou. Il emmenait avec lui quelques-uns de ses parents. Les plus célèbres sont Sidi Alouatta et Sidi Hamet Beckay, ses frères, et Amadi, son neveu.

Barth nous a fait connaître leur figure et leur caractère. Celui dont nous avons le plus à nous occuper est Hamet Beckay, son protecteur.

Imbu de la lecture de l'ouvrage de Barth, et m'étant, un an durant, trouvé déjà en contact avec les Touaregs, je souhaitais vivement, persuadé que le sort de la mission en pouvait dépendre, de trouver, comme mon prédécesseur, un homme universellement connu et vénéré, pour nous couvrir de sa protection.

Les Touaregs, et on jugera par la suite si j'avais raison, me semblaient diables moins noirs qu'on n'a coutume de les dire chez nous. En revanche, j'avais cru distinguer quels traits de leur caractère pouvaient me créer de grandes difficultés. Si je ne les accusais pas de férocité instinctive, je les savais prompts à prendre ombrage, défiants, pleins d'appréhension pour ce qui est nouveau, prêts à considérer tout étranger comme un espion. Pour eux, le voyageur est souvent l'avant-coureur d'une expédition guerrière qui leur ravira leur plus grande richesse, l'indépendance.

Il me fallait des répondants, des patrons, et j'avais résolu, si faire se pouvait, de les trouver parmi les Kountas. Les

traditions de tolérance dont Hamet Beckay avait fait preuve s'étaient, pensais-je, conservées au moins chez quelques-uns de sa famille.

Je ne me le cachais pas cependant, par la force des choses, parce que d'autres marabouts étaient venus plus tard prêcher la guerre sainte et la haine de l'infidèle, les Kountas avaient sûrement dû être forcés, pour ne pas perdre leur prestige, de hurler avec les loups. Mais il était encore temps, pensais-je, de faire appel à l'exemple de l'aïeul. L'expérience a prouvé que j'avais raison.

Je mis toute mon éloquence en œuvre pour séduire le jeune Habiboulaye, et j'y réussis. J'appris par lui que les Kountas étaient maintenant divisés en plusieurs groupes. Lui et son frère Hamadi, fils de Sidi Alouatta, le frère d'Hamet Beckay, étaient restés à Tombouctou lorsque nous avions occupé cette ville, et s'étaient entièrement ralliés à nous.

Dans la boucle, au sud du fleuve, commandait Alouatta, fils d'Amadi, qui nous voyait d'un œil bienveillant. Plus loin, Baye et Baba Hamet, fils d'Hamet Beckay, pouvaient, à mon avis, devenir d'utiles auxiliaires en souvenir de leur père.

Habiboulaye ne me cachait pas, il est vrai, que d'autres Kountas nous étaient, eux, carrément hostiles; un certain Abiddin notamment, généralement domicilié au Touat, poussait les Hoggar contre nous; il était même venu à deux reprises tout près de Tombouctou essayer de soulever les populations.

Fortifié dans mes résolutions, ayant d'ailleurs tiré tout le possible de Habiboulaye, qui n'était qu'un enfant, je résolus de m'ouvrir de mes projets à Hamadi, dès mon arrivée à Tombouctou, et de lui demander des recommandations pour ses parents.

Contrariés par un violent vent d'est, qui soulevait sur le

fleuve un clapotis ralentissant fort, mettant même parfois obstacle à notre marche, nous n'arrivâmes que le 11 janvier au soir à Kabara.

Tombouctou, on le sait, n'est pas sur le fleuve. Il en est distant, aux eaux les plus basses, d'une quinzaine de kilomètres ; Djitafé est alors le point le plus rapproché où peuvent aborder les pirogues. Lorsque l'eau monte, celles-ci pénètrent dans un bras latéral et arrivent d'abord à Koriomé, puis à Day. La hausse continuant, une sorte de ruisseau qui a été, dit-on, creusé ou du moins approfondi à bras d'hommes, donne accès jusqu'à Kabara. Enfin, quand la crue bat son plein, des excavations situées derrière la dune de Kabara se remplissent à leur tour successivement, et l'on peut atteindre par eau Tombouctou lui-même. Le reste du temps, c'est à dos de chameaux ou d'ânes que le transport se fait entre le port, mobile suivant l'étiage, et Tombouctou.

L'ancienne « capitale de la Nigritie ou Soudan », comme on disait, il n'y a pas encore bien longtemps, dans les géographies scolaires, a perdu, depuis qu'elle est tombée entre nos mains, tout caractère mystérieux; mais les avis restent partagés sur son rôle présent et sur son avenir. Mon ami Félix Dubois en a donné la description. Il serait oiseux, sinon outrecuidant, de la vouloir refaire. Je me bornerai à noter la raison de l'ancienne grande importance commerciale de Tombouctou, relative s'entend. Un auteur arabe dit : « Tombouctou est le point de rencontre du chameau et de la pirogue. » Cette seule condition ne suffirait pas à assurer la prospérité de la ville; nombre de points du fleuve la remplissent aussi bien et même mieux que Tombouctou : nous l'avons vu, en effet, la pirogue et le chameau ne s'y rencontrent que quelques jours par an, quelquefois pas du tout.

A mon avis, il faut chercher ailleurs une explication, et je pense l'avoir trouvée. La voici : les chameaux ne peuvent pas impunément s'approcher des cours d'eau; sur les rives,

et jusqu'à une certaine distance, par suite du régime d'inondation presque général qui régit le système hydrologique du Niger moyen, poussent des herbes succulentes renfermant beaucoup d'eau, sur lesquelles le chameau se jette en glouton, mais qui ne tardent pas à faire périr le sobre animal, habitué à des aliments plus secs.

Or, précisément, par un jeu de la nature, la partie, je ne



MOSQUÉE A TOMBOUCTOU.

dirai pas aride, mais ne contenant du moins ni ruisseaux, ni mares permanentes, de l'immense espace appelé en bloc et bien improprement Sahara, atteint Tombouctou. Dès lors, les caravanes peuvent accéder à la ville sans rien craindre pour leurs animaux. Tombouctou est, pourrait-on dire, non point un port du Niger sur le Sahara, mais bien un port du Sahara près du Niger.

Tant que le commerce de Tombouctou se fera principalement par les caravanes venant du Nord, la ville conservera, j'imagine, toute son importance; mais lorsque notre chemin

de fer du Soudan sera construit, les marchandises arriveront par le fleuve; alors cette importance diminuera, se réduira au transit du sel extrait en abondance des mines de Taoudeni, situées à vingt jours de marche dans le Nord.

Lors de notre arrivée, Kabara seulement était accessible aux embarcations. Le port était encombré de ces grandes pirogues en planches cousues dont j'ai déjà parlé, et un échange considérable de sel et de grain s'opérait sur les quais.

Dès le lendemain, je me rends à Tombouctou. J'y suis reçu à bras ouverts par le commandant Rejou, chargé de la région.

J'ai un premier projet à faire aboutir, et je m'en occupe immédiatement : décider le Père Hacquart, supérieur de la mission des Pères blancs à Tombouctou, à nous accompagner.

Quand je dis décider, c'est inexact. Je ne doutais pas un instant que le Père ne fût très heureux de venir avec nous. Compagnon de d'Attanoux dans son voyage chez les Touaregs du Nord, ancien commandant des Frères armés de Mgr Lavigerie, le Père Hacquart ne pouvait manquer d'être conquis par l'idée d'accomplir un pareil voyage. Mais je le savais trop homme de devoir pour hésiter un instant entre le projet le plus séduisant pour ses goûts et ses préférences, et les intérêts de la mission qu'il dirigeait à Tombouctou depuis un an, et à laquelle ses rares qualités avaient su donner déjà vie et activité.

D'autre part, au point de vue même de l'œuvre à laquelle le Père Hacquart et ses confrères se sont consacrés, descendre le Niger, entrer en relation avec ses riverains, revenir en possession de tous les renseignements nécessaires pour le plan d'une évangélisation future, c'était peut-être avancer l'avenir de bien des années. Le but que poursuivrait le Père Hacquart serait semblable au nôtre : voir, étudier,



LE R. P. HACQUART.

se créer des amis, en laissant à ses chefs le soin de décider plus tard de la conduite à tenir.

Pour moi, pour la réussite de l'œuvre entreprise, le concours du Père Hacquart était capital. Familiarisé déjà avec les mœurs, les coutumes des Touaregs, il serait un conseil précieux; arabisant distingué, il pourrait, dans bien des cas, s'entretenir directement avec certains indigènes, — chose importante, — comme aussi contrôler traductions et écritures de mon interprète arabe, Tierno Abdoulaye Dem. Enfin, surtout, son intelligence, la hauteur de ses vues, la droiture et l'énergie de son caractère étaient un sûr garant que je pourrais, en toute circonstance, trouver en lui le contrôle le plus précieux, le plus efficace, de mes actes, de mes projets.

Le Père Hacquart a été pour nous, en effet, tout ce que je viens de dire. Souvent, sur ses conseils, j'ai changé mes desseins, et toujours je m'en suis bien trouvé. Qu'il me permette de lui exprimer ici toute ma reconnaissance, et de le proclamer hautement : si la Mission du Niger a passé sans un coup de fusil au milieu de tant de populations diverses, parfois mal disposées, c'est en grande partie à lui qu'en revient l'honneur.

Comme je l'espérais, le Père Hacquart accéda à mes désirs; dès lors nous étions cinq.

En revanche, notre personnel indigène diminuait. Un laptot, nommé Matar Samba, se trouvait indisposé depuis le départ de Sansanding. Dans les derniers jours son état s'aggrava; de l'avis du docteur Taburet comme de celui de son collègue de Tombouctou, cet homme, probablement tuberculeux, ne pouvait être pour nous d'aucune aide, mais, au contraire, une source d'embarras. Je me décidai à le laisser à Tombouctou, et j'eus la joie, au passage à Dakar, à notre retour, de le retrouver rétabli, sinon complètement guéri.

Aidé du Père Hacquart, je me mis tout de suite en rapport avec Hamadi, le Kounta dont j'ai parlé; il promit de faire tout pour décider son parent Alouatta à venir nous voir au passage. Détail typique, il me répondit, comme je l'engageais à se joindre à nous : « Non; je pourrais ainsi susciter des défiances; vous auriez peut-être à en souffrir. Je préfère écrire à Alouatta; cela le décidera bien mieux, car, de la sorte, je ne parais pas céder à une pression, mais seulement l'inviter, en bon parent, à venir prendre part à la bonne aubaine, aux cadeaux que tu apportes. »

J'essayai ensuite de trouver à Tombouctou des indigènes en relation avec les Aouelliminden, cette grande tribu touareg dont je parlerai si souvent plus tard ; mais, soit que ce fût réel, soit crainte de se compromettre, ils m'affirmèrent tous n'avoir plus avec eux aucun rapport.

En revanche, un Touatien, Bechir ould Mbirikat, établi depuis longtemps à Tombouctou, et que je connaissais déjà, me remit des lettres pour son cousin Mohammed, qui vit au milieu des Touaregs Igouadaren, et pour le chérif Salla ould Kara, chef du village de Tosaye, ancien élève d'Hamet Beckay et ami de Barth.

Bechir me donna, en outre, un conseil. Je le suivis immédiatement, sans en mesurer encore toute l'importance. Ce conseil a peut-être plus contribué que nos propres paroles et nos propres actions à la réussite de notre entreprise. « Raconte-leur, me dit Bechir, que tu es le fils d'Abdoul Kerim. » Abdoul Kerim est le nom arabe qu'avait pris Barth pour son voyage. Cette façon de se baptiser d'un vocable indigène peut, au premier abord, sembler quelque peu risible. Je me souviens d'avoir vu représenter au Châtelet je ne sais plus quelle pièce, où un voyageur emmenait son domestique au cœur de l'Afrique. Ce dernier, possédé de la passion des voyages et très ferré sur les faits et gestes des explorateurs,

lui demandait comme seule grâce de changer son nom de Joseph en celui de Mohammed ben Abdallah. C'est plus euphonique, disait-il; et la salle éclatait de rire.

Eh bien! c'est Joseph qui avait raison; si Barth n'avait pas fait comme lui, son nom européen ne serait pas resté gravé dans les cerveaux des noirs et des Touaregs; en tout cas, ils ne l'auraient pas transmis à leurs descendants, et je n'aurais pu, comme cela m'est arrivé souvent, résoudre des situations, parfois très difficiles, par ces simples mots : « Je suis le fils (ou plutôt le neveu) d'Abdoul Kerim. »

Ce que l'on ne saurait trop admirer, c'est le caractère de Barth, si haut, si droit, si capable d'impressionner ses interlocuteurs, que le seul fait de son passage, il y a près d'un demi-siècle, alors qu'il était pauvre, en butte à mille dangers, sauvegardé seulement par la protection de son ami Beckay, a suffi pour ouvrir la route à son parent d'emprunt.

Combien peu de voyageurs pourraient se vanter d'en avoir fait autant, dans des temps plus modernes surtout! Plus d'un, après un passage obtenu de vive force, a laissé derrière lui un chemin plus difficile, plus périlleux à ses successeurs!

Je désirais m'attacher un agent politique connaissant bien le pays, parlant le tamaschek ou langage des Touaregs, pour l'envoyer en avant-garde porter des missives aux chefs ou plaider notre cause auprès d'eux.

Sur les conseils d'Hammadi, je fis choix d'un certain Sidi Hamet, quelque peu allié aux Kountas, et employé à la perception des revenus des douanes de Tombouctou, sous les ordres de l'interprète du poste, Saïd.

Je dois rendre justice à ce dernier : il ne se prêta pas de très bonne grâce à cette combinaison, et, s'il agit sur son subordonné, ce fut plutôt pour le détourner de nous suivre que pour l'y engager. Le commandant Rejou dut intervenir

personnellement, et lorsque plus tard, à Tosaye, Sidi Hamet, affolé, me supplia de le laisser s'en retourner, je ne crois pas me tromper en disant que le manque de complaisance de Saïd à l'égard de notre mission fut pour quelque chose dans cette défaillance morale. Je le lui pardonne, d'ailleurs, de tout cœur. Sidi Hamet était son bras droit, son principal agent de renseignements; sans lui, Saïd devait se trouver bien embarrassé, même dans ses fonctions d'interprète.

Le 16, je retournai passer une journée à Kabara, où j'avais convié les notables de Tombouctou à venir entendre les merveilles du phonographe. Ce fut une séance qui demeurera longtemps dans l'esprit des habitants. Parmi les plus attentifs, étaient les deux fils du chef des Kountas de l'Est, qui réside à Mabrouk. J'étais sûr que la rumeur de ces choses extraordinaires me précéderait.

Le commandant Rejou avait déjà prévenu de notre arrivée Sakhaoui, chef des Igouadaren Aoussa, la première tribu touareg que nous devions rencontrer en descendant le fleuve. Sur le soir, arrivèrent deux envoyés de ce dernier, avec une missive passablement incompréhensible, qui dénotait, à travers sa phraséologie amphigourique, deux choses : la première, que Sakhaoui n'avait aucun désir de nous voir ; la seconde, qu'il avait grand'peur.

On fit de la morale aux messagers, on finit par les persuader que nous n'avions à l'égard des Igouadaren aucune intention mauvaise, et ce fut nantis d'une nouvelle lettre qu'ils retournèrent vers leur chef.

Pendant ce temps, Sidi Hamet, dûment endoctriné, était parti vers Alouatta pour lui fixer un rendez-vous à Kagha, petit village de la rive droite, à une cinquantaine de kilomètres de Tombouctou. En même temps, et pour la première fois, j'énonçais ma soi-disant parenté avec Abdoul Kerim,

prenant moi-même le nom arabe d'Abd el Kader (serviteur du Tout-Puissant).

Sidi Hamet devait, sa mission remplie chez les Kountas, se rendre chez les Igouadaren de Sakhaoui et nous y attendre.

Ayant ainsi tout disposé le mieux possible, visité les ba-



DÉPART DE KABARA.

teaux, réparé les petites avaries survenues en cours de route, il ne nous restait plus qu'à nous abandonner au courant du fleuve et à la volonté de Dieu.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que le mercredi 22 janvier, accompagnés par tous nos camarades de la garnison de Tombouctou, escortés d'une grande quantité d'indigènes qui appelaient, de plus ou moins bon cœur, la protection d'Allah sur la tête des voyageurs, nous quittâmes Kabara.

Tant que les chalands furent en vue du poste, nous pûmes

apercevoir les mouchoirs et les casques qui s'agitaient en signe d'adieu. Lorsque le pavillon du fort disparut à l'horizon de la plaine herbeuse, nous sentîmes un léger serrement de cœur : tout ce qui, si loin de France, représentait encore le pays, venait de s'éclipser là-bas. Cinq blancs, vingt-huit noirs, nous étions désormais réduits à nos seules forces, à nos seules ressources. Combien de nous en reviendraient? Combien étaient destinés à dormir leur dernier sommeil sous la terre d'Afrique ?



A TOMBOUCTOU.



TROUPEAU DE BŒUFS.

CHAPITRE III

DE TOMBOUCTOU A TOSAYE.

Nous ne faisons, le 22 janvier, qu'une très courte étape et nous mouillons vers midi à Geïgelia, petit village pittoresquement juché sur une dune rougeâtre, un peu au-dessous du confluent amont de ce bras du fleuve permettant, comme je l'ai dit, d'accéder à Day et à Kabara.

Il est décidé qu'on passera l'après-midi à s'installer. Jusqu'ici, en effet, nous avons remis de jour en jour la tâche d'accommoder nos angles sortants aux angles rentrants de nos coquilles. Maintenant nos trois petits bâtiments sont tout notre monde, les forteresses flottantes qui doivent descendre avec nous jusqu'à la mer, *Inch Allah!* (s'il plaît à Dieu) comme disent les musulmans. Il faut nous y tasser de notre mieux.

Dans le *Davoust,* j'occupe la cabine de l'avant. A droite, mon lit en planches; pour matelas, des couvertures de cadeau que l'on extraira une à une quand besoin sera, sauf à les remplacer par celles placées, en ballots, dans notre cale.

A gauche, une vaste table; ses pieds sont des piles de caisses. Un peu partout, des livres, des instruments, une malle en fer-blanc contenant nos objets de cadeau les plus précieux : cafetans, burnous en velours, turbans brodés d'or.

Sur les nattes de paille qui tapissent les parois, j'ai cloué en arc-en-ciel des photographies d'une cantatrice célèbre, achetées rue de Rivoli, en un jour d'enthousiasme musical. Le hasard me les a fait retrouver au fond d'une malle, où elles se sont glissées par mégarde au moment de mon départ de France. Ces portraits, comme on le verra, ont eu leur action politique aux bords du Niger. Leur faisant face, la gravure, réglementaire à bord, du président de la République, ou plutôt du sultan des Français, ainsi que je dirai là-bas. N'oublions pas le phonographe, précieusement serré dans sa caisse, ses piles, des tubes de Geissler, de petites lampes électriques, une couronne de féerie qui s'illumine en pressant sur un commutateur, tous objets qui, jusqu'ici, n'avaient figuré que dans le bagage des voyageurs de Jules Verne.

La chambre de l'arrière est le *retiro* du P. Hacquart, et de plus... l'arsenal. Son lit est fait, pacifiquement, de caisses de biscuit et de riz, avec le matelas obligatoire de couvertures; mais aux parois, au plafond, partout, j'ai accroché des fusils de cadeau, des revolvers, et même des Kropatcheks de rechange; un nombre respectable de caisses de cartouches achève de donner à ce réduit un aspect de salle d'armes. Sur le pont, tout autour du canon-revolver qui se dresse sur un pivot en tôle, d'autres caisses, pleines de cartouches, servent de sièges pour les rameurs.

Quant à l'intérieur de la cale, chef-d'œuvre de l'ingéniosité d'arrimage de Baudry, je défie au plus habile d'y faire entrer encore une aiguille.

Sur l'*Aube,* la paillote avant abrite Baudry et Bluzet, peu à leur aise à deux dans un si petit espace; celle de l'arrière est réservée à Taburet et à ses caisses de médicaments.

Notre petit chaland le *Le Dantec,* pourvu lui aussi d'une



L' « AUBE » ET SON ÉQUIPAGE.

paillote, servira de débarras. C'est, pour le moment, et en attendant qu'on l'utilise comme infirmerie, usage que je souhaite lui voir remplir le moins souvent possible, le campement de bohémiens où logent l'interprète Suleyman et le traducteur arabe Tierno Abdoulaye Dem.

Qu'on me permette maintenant de présenter plus amplement nos auxiliaires noirs :

Ce sont d'abord nos vingt laptots, réduits à dix-neuf par le départ de Matar Samba, et leur chef Digui, dont j'ai parlé.

Celui-là, nous le verrons, nous le jugerons à l'œuvre; point n'est besoin à l'avance d'en dire tout le bien qu'il mérite.

Suleyman Goundiamou et Tierno sont les lettrés de la bande. Suleyman parle à peu près le français, bien qu'il dise *la noce* pour un os, *cherchicane* pour certificat, et traduise régulièrement *keffir* (infidèle) par chrétien. Quant à Tierno, c'est un futé, un rusé, de la fidélité duquel j'ai douté quelquefois; mais j'ai dû me soumettre à l'évidence, et je lui rends justice : en toutes circonstances il a pris notre parti contre ses coreligionnaires, ses compatriotes et même ses parents. Paresseux, d'ailleurs, comme un loir, pour tout ce qui n'est pas écrire de l'arabe; mais n'est-il pas là pour ça? En définitive, un bon petit garçon que nous aurions pu difficilement remplacer par meilleur que lui parmi ceux de sa race.

Notre charpentier Abdoulaye est un grand Ouolof, fort comme un hercule, intelligent, chez lequel la paresse arrive par accès, mais par accès sérieux.

« Abdoulaye! voilà ton poil dans la main qui repousse! » C'était ainsi que nous le rappelions à l'ordre. Si cette objurgation n'était pas immédiatement comprise, elle était suivie d'une punition, voire d'un solide coup de poing; Abdoulaye le savait et se remettait à l'ouvrage, il abattait alors le travail de quatre.

Abdoulaye n'est pas marabout, certes. Il a même pour les spiritueux un culte qu'il n'a pas eu souvent l'occasion de pratiquer en cours de route, le malheureux; mais il s'est rattrapé en arrivant au Dahomey. De dix jours, nous ne l'avons plus revu, il n'a pas dessoulé.

Mes premiers rapports avec Abdoulaye avaient eu précisément pour cause son amour de la dive bouteille. Lorsque, au mois de mai 1894, j'avais pris le commandement de la flottille, Abdoulaye, ayant trouvé la porte du magasin ouverte, s'était laissé aller à son penchant, et je l'avais ren-

contré ivre mort à côté d'un nombre respectable de bouteilles vides. Le réveil fut moins agréable, et Abdoulaye s'est toujours souvenu de la danse qu'il reçut à cette occasion.

Voilà le personnel, je dirai officiel, de la mission. En outre, chacun de nous a son domestique. J'ai Mamé, un Saracolais intelligent, parlant le songhai, langue des noirs riverains du Niger, depuis Djenné jusqu'en dessous de Say. C'est un garçon extrêmement fidèle et dévoué. Sa caractéristique est une lenteur dans les mouvements qui lui donne vaguement la démarche d'un caméléon. Heureux défaut, ou plutôt précieuse qualité, qu'apprécieront tous ceux qui ont été forcés de se faire servir par des noirs du Soudan : grâce à elle, Mamé n'a jamais rien cassé chez moi.

Le domestique de Baudry se nomme Moussa; il est fils du chef de Diamou, village des bords du Sénégal. C'est le philosophe, l'homme instruit, de notre maison militaire. Il lit et écrit assez correctement le français, mais ses études le détournent quelque peu du service de son maître. Si Baudry a pu, autant qu'il l'a voulu, exercer ses talents pédagogiques sur un élève plein de bonne volonté, en revanche ses chaussures ont été rarement cirées — je veux dire graissées — durant le cours du voyage.

Le hasard a donné à Bluzet, pour garçon, précisément le fils du forgeron du père de Moussa. Fily, c'est son nom, est donc, de par sa descendance, l'homme de confiance, le dévoué de Moussa, qui en profite sans vergogne pour lui faire faire une partie de sa besogne.

A condition de le tenir ferme, Fily est un bon domestique et un cuisinier de premier ordre (pour le pays, s'entend); ses nougats aux arachides ont été souvent fort appréciés sur notre table.

Enfin, le Père Hacquart et Taburet ont à leur service deux garçons répondant l'un et l'autre au nom de Mamadou,

et que, pour les distinguer, on appelle Mamadou père et Mamadou docteur.

Ajoutons un chien jaune qui a nom, je ne sais pourquoi, Meyer, et la ménagerie sera complète.

Nous avons bien aussi possédé deux chats, dont l'un, en dépit de la réputation de sa race, était un nageur remarquable; mais ces petits animaux, qui se comportaient d'ailleurs fort peu congrûment à bord, disparurent au bout de quelques jours.

Malgré ses dénégations, j'ai toujours soupçonné Bluzet, ennemi juré de la gent féline, et dont le lit avait eu plus particulièrement à souffrir de leurs façons inconvenantes, de les avoir aidés à déserter nos demeures flottantes.

J'ai oublié le vieil Abdoul Dori, mais celui-là, il est vrai, ne fit pas long séjour à bord. J'ai déjà dit que je le soupçonne de s'être engagé parmi nous dans de mauvaises intentions. Il me fit lui avancer à notre passage au Massina une assez forte somme; il disait la devoir à un de ses compatriotes et vouloir la rembourser avant de s'engager dans une aventure si périlleuse. Lorsque le rusé coquin en fut venu à ses fins, il changea de façons. A Segou, d'après lui, le voyage devait être relativement facile. Sa dette payée, il essaya de terrifier mes laptots, en leur racontant les fables les plus fantastiques sur la cruauté des Touaregs, et des histoires décourageantes sur les rapides que la suite nous démontra malheureusement en partie vraies.

Il s'aperçut bientôt qu'il perdait son temps. Mes hommes vinrent, d'eux-mêmes, me prévenir qu'Abdoul cherchait à les décourager. On pense si je lui fis comprendre que c'était un jeu à ne pas tenter. Voyant le peu de réussite de sa manœuvre, et nullement désireux de continuer la route avec nous, il contrefit le malade, se prétendant atteint de dysenterie. Le docteur n'eut pas de peine à reconnaître son mensonge, et je lui déclarai que, malade ou bien portant, il

devait me suivre. La ruse ayant échoué, il essaya de se procurer un mal de ventre réel, et se mit à coucher sans vêtement par les nuits les plus fraîches. A ce jeu, s'il ne se procura pas la dysenterie de ses rêves, du moins attrapa-t-il une pneumonie double qui se déclara le jour même de notre départ. Il resta encore deux jours avec nous, puis, sérieusement malade, se mit à délirer. Je me décidai, pris de pitié, à le renvoyer à Tombouctou par une pirogue louée au village de Bourrem. J'ignore ce qu'il est devenu, mais j'engage ceux qui pourraient le rencontrer à l'avenir et seraient séduits par ses manières mielleuses et sa faconde, à s'en défier. En ce qui nous concerne, je considère comme un bonheur que la peur ait été pour lui plus grande que le désir de mal faire. Le personnage eût pu être extrêmement dangereux, surtout à Say, son pays d'origine, où il se serait rendu complice de nos ennemis.

La première, sinon la plus importante besogne de notre mission, consistait à dresser le plus exactement possible la carte du fleuve que nous étions appelés à parcourir. Dans ce but, j'avais fait construire des viseurs de grandeur exactement mesurée, qui devaient nous servir, portés par chaque chaland, à établir une triangulation mobile sur le fleuve; deux chalands auraient suivi les rives, l'autre le chenal profond.

Nous essayâmes ce système durant la journée du 23, la première où nous naviguions en pays à peu près inconnu. Il fut rapidement jugé impraticable. Le soir, nous avions fait moins de sept kilomètres. A ce compte, en y comprenant les arrêts forcés, nous aurions mis des années à parvenir à l'embouchure.

Nous nous arrêtâmes au procédé suivant : le *Davoust* suivrait la rive gauche, l'*Aube* la rive droite, en levant les sinuosités des berges; les deux chalands se relevant fré-

quemment en azimut et en distance. En même temps, Baudry, sur le *Le Dantec,* zigzaguerait à la recherche du chenal, en sondant constamment.

Les inexactitudes, déjà atténuées en prenant la moyenne des tracés des deux grandes embarcations, le seraient encore au moyen de positions astronomiques déterminées le plus souvent possible.

C'est le procédé constamment suivi jusqu'à Ansongo, c'est-à-dire dans toute la partie navigable du cours du Niger. Sans atteindre à la précision d'un levé régulier, il me paraît suffisant pour les premiers bâtiments qui navigueront après nous : ils auront l'indication du chenal dans sa position par rapport aux berges, la configuration de celles-ci, les distances d'un point à un autre, l'emplacement des villages et des accidents du sol.

En aval d'Ansongo, dans la région des rapides, nous avons dû, Baudry et moi, abandonner le travail hydrographique, pour nous occuper exclusivement de la conduite de nos embarcations. C'est donc Bluzet qui seul a dressé la carte. Celle-ci n'est d'ailleurs plus guère à cette hauteur qu'un objet de pure curiosité, car jamais, pratiquement, il ne saurait s'établir une navigation, surtout une navigation à vapeur, dans des passages aussi difficiles. Sa seule raison d'être est précisément de démontrer que la navigation ne peut exister, et de fixer, par conséquent, les esprits sur le choix à faire entre les diverses voies d'accès au Soudan occidental qui ont été proposées.

Après avoir passé devant les villages d'Iloa, Bourrem, Bori, dont les habitants viennent, en pirogue, au-devant de nous et nous apportent des cadeaux : des chèvres, des moutons, des œufs et des poules, nous arrivons le 25, vers une heure, devant Kagha. Au moment où nous atteignons l'embouchure du marigot qui y conduit, — car le village

n'est pas sur le fleuve même, mais un peu dans l'intérieur, — nous sommes rejoints en pirogue par un grand diable à la figure intelligente, aux cheveux crépus, auréolant sa tête d'une tignasse plus pittoresque que propre. C'est un Kounta. Il connaît les Français, a été dans les villages de Médine et de Nioro dans notre Soudan, et parle même un peu le soninké, langue maternelle de la plupart de nos laptots.

Il nous guide, mais, malgré tous ses efforts, nous ne pouvons, l'eau manquant, atteindre le village même de Kagha; nous sommes forcés de camper au pied d'une petite dune couverte de palmiers nains, à environ dix-huit cents mètres des premières cases.

Une députation des Kountas du village ne tarde pas à nous joindre. Sidi Hamet est arrivé, il y a deux jours, avec ma lettre pour Alouatta; mais ce dernier n'était pas au village, on ne sait même pas exactement où il se trouve en ce moment, ni si ma missive l'a atteint.

Il y a une quinzaine de jours, en effet, un razzi de Kel Gossi, tribu touareg dont les terrains de parcours sont à peu près au centre de la boucle du Niger, a enlevé une centaine de bœufs au chef des Kountas du Sud; Alouatta s'est mis en route pour rejoindre les voleurs et leur persuader, au nom d'Allah et de Mahomet, de restituer le bien mal acquis.

Si extraordinaire que paraisse ce trait de mœurs, il est courant aux pays touaregs. Une tribu vole à un voisin tout ou partie de ses troupeaux : si ce dernier n'est pas en force pour récupérer, les armes à la main, ce qui lui a été enlevé, il essayera de la conciliation, et rentrera généralement, non pas dans la totalité, mais dans une partie de ses biens. C'est toujours ainsi que cela se passe lorsque le volé est un marabout, et, fait à noter, ces pillages n'impliquent pas l'état de guerre : ces mêmes Kel Gossi seraient très bien venus, le

lendemain, demander à Alouatta d'implorer pour eux la protection du ciel et lui acheter des talismans.

Quoi qu'il en soit, cette situation fâcheuse me fait craindre de ne pas voir Alouatta. Faute de pouvoir m'entretenir avec lui, je cause avec ses parents, dont je cherche à me faire des amis, et je leur sers la fable de ma parenté avec Barth-Abdoul Kerim.

Il se produit alors un vrai changement à vue; leur attitude, jusque-là réservée, devient des plus cordiales. Pour continuer mon effet, je fais fonctionner le phonographe. Le Kounta à tête de Maure chante dans son pavillon une poésie arabe, qui n'est autre que le chant de guerre d'Hamet Beckay, l'ami de mon oncle, et il faut voir la stupeur de tous lorsque l'instrument répète le chant. Nous sommes, dès lors, les meilleurs amis du monde. Tous m'expriment le regret de ne pas me voir palabrer avec leur chef. « Ne voulant pas te tromper, me disent-ils, nous ne te promettons pas la visite d'Alouatta, mais, si tu veux l'attendre, tu verras son frère Abiddin, qui est en ce moment à Arhlal, à une vingtaine de kilomètres. On va l'envoyer chercher immédiatement. »

La proposition me plaît trop pour ne pas y accéder, et les messagers partent.

Avec nos amis les Kountas, est venu un petit groupe de Touaregs Kel Temoulaï, résidant un peu en aval, vers Ganto, et évidemment envoyé aux informations.

Ce sont de grands et solides gaillards, élancés et nerveux. Bien que la tribu n'ait pas de campement sur le bord même du fleuve, je leur annonce que j'irai les voir en remontant le marigot qui mène à Ganto. Je tiens en effet à m'assurer de leurs intentions. Les Kel Temoulaï étaient une des deux tribus qui se partageaient la domination des environs de Tombouctou; Kabara et la partie sud de la plaine qui entoure la ville leur appartenaient. Nous les en avons chassés, et ils

se sont repliés vers l'est, se groupant autour d'un chef plus que centenaire, Madounia, qui résidait déjà dans les alentours de Ganto.

Le lendemain 26, nous recevions un courrier de France; le commandant de Tombouctou avait pu nous le faire parvenir par pirogue. Nous devions en avoir un autre, quinze jours après, à Rhergo; puis, pendant dix mois, ce fut la privation complète de toutes nouvelles du pays.

Dans l'après-midi, arrive Abiddin. Assez grand, maigre, l'air peu aimable et point communicatif, j'avoue que son premier aspect n'est pas sympathique. Il ne paraît guère, de son côté, désireux d'entrer plus avant dans nos bonnes grâces, et c'est d'un ton assez sec qu'il répond à mes protestations d'amitié. Nous causons pendant une heure environ, sans qu'il fasse montre de meilleurs sentiments à notre égard, et je commence à désespérer d'en tirer quelque chose.

Le soir, je me renseigne sur sa situation, sur le rôle qu'il joue dans le pays. Il est l'aîné d'Alouatta, mais, dès son plus jeune âge, il a montré des dispositions si belliqueuses, si contraires à la douceur que doit posséder, en théorie du moins, un marabout, que son père a désigné Alouatta comme son successeur, évinçant Abiddin, et lui refusant, pour la reporter sur le cadet de ses enfants, la *baraka,* la bénédiction paternelle. L'épisode ne rappelle-t-il pas celui d'Esaü et de Jacob?

Abiddin ne s'est, d'ailleurs, pas montré autrement mécontent de voir son frère élevé à sa place à la dignité de chef religieux des Kountas. Il s'est réservé dans la tribu la direction des expéditions de guerre.

Et dans ces dernières, il paraît qu'il excelle. Les Kel Antassar, cette tribu qui a été notre dernier ennemi dans les environs de Tombouctou, savent quelque chose de sa valeur. A la tête d'un petit nombre d'hommes, il est, à cent

reprises, tombé sur leurs campements; et je m'explique alors la cause réelle de la froideur que m'a témoignée Abiddin : il aurait voulu, lorsque, après une inaction coupable de plus d'un an, nous nous sommes décidés à agir, être appelé à prendre sa part de la fête. Il eût trouvé là une bonne occasion de se venger de son vieil ennemi N'Gouna, le chef des Kel Antassar. De notre côté, il est malheureux qu'on ait ignoré à Tombouctou l'existence et le caractère d'un tel homme. Ne fût-ce que comme guides, lui et ses Kountas nous auraient été des auxiliaires précieux.

Nous combinons un plan diplomatique pour capter la confiance d'Abiddin. Lorsqu'il revient nous voir, le lendemain matin, je l'entreprends sur mon parent Abdoul Kerim; j'éveille son esprit en lui montrant le phonographe. Il paraît se départir quelque peu de son humeur de vieux loup; alors je passe la parole au Père Hacquart, qui, en arabe, le semonce, vertement même, sur son manque de politesse et d'aménité : notre homme est à nous; il reconnaît ses torts, et finalement nous promet son aide et des recommandations pour ses connaissances. Le soir, en effet, il revient nous voir avec des lettres, une pour Salla ould Kara, l'autre pour un certain cherif du nom de Hameit, que nous devons rencontrer au delà d'Al Oualidjo; la dernière, la plus importante, pour Madidou, chef des Touaregs Aouelliminden.

Cette missive pour Madidou me cause une grande joie. Je connais approximativement, en effet, les populations auxquelles nous allons avoir affaire en redescendant le fleuve. Ce sont, d'abord, les Igouadaren, divisés en deux fractions ennemies sous la conduite de deux chefs, frères d'ailleurs, Sakhaoui et Sakhib. Plus loin, nous trouverons des Kel Es Souk, marabouts de race touareg, une petite tribu, celle des Tademeket Kel Bourroum, chef Younès, pour qui Abiddin nous donne aussi une lettre; ensuite, c'est-à-dire au delà de Tosaye, et jusqu'à un point que je ne puis encore déter-

miner, mais qui doit être assez éloigné, nous rentrons dans les territoires de la grande confédération des Aouelliminden.

Sur le chef de ces derniers, Abiddin, qui a passé, il y a un an, un mois auprès de lui, ne tarit pas d'éloges, tandis qu'il se montre plein de mépris pour les petites tribus pillardes que nous devons rencontrer d'abord.

« C'est un lion, me dit-il, les autres sont des chacals! »

Madidou, affirme-t-il, fait la guerre, et, naturellement, dans ce cas, le butin qu'il ramasse est de bonne prise, mais il aurait honte de piller, comme les Kel Temoulaï ou les Igouadaren, les gens paisibles, les noirs cultivateurs, les marchands sans défense. « Il n'y a rien au-dessus de Madidou, si ce n'est Dieu. » A travers les exagérations orientales d'Abiddin, reconnaissance du ventre, peut-être, pour l'hospitalité du chef des Aouelliminden, je distingue pourtant que Madidou doit être quelqu'un. Écrivant au lieutenant-gouverneur du Soudan, par le retour de la pirogue qui avait apporté notre courrier, je lui disais : « Je suis maintenant à peu près convaincu que, si Madidou le veut bien, nous passerons sans encombre; mais s'il s'y oppose, nous n'arriverons que très difficilement à descendre le fleuve. » Euphémisme, je puis le déclarer, car je pensais : Si Madidou ne veut pas nous laisser passer, nous tâcherons de le faire quand même, mais nous y laisserons très certainement nos os.

On comprend si le passage chez les Aouelliminden était l'objet de nos entretiens. Ayant tout lieu de nous louer du premier résultat obtenu avec Abiddin, nous cherchâmes mieux. Le soir, je l'entreprends de nouveau : maintenant il est tout à fait notre ami et ne quitte guère le bord que pour manger. Je lui rappelle la grandeur de sa race, Sidi Moktar et ses frères médiateurs entre les peuples de la région. Je lui fais voir que c'est à l'explosion du fanatisme, contre lequel son grand-oncle a lutté, qu'est due la diminution de

l'influence des Kountas. Nous aussi, nous avons combattu les propagateurs de ces doctrines déclarées fausses et contraires à la vraie morale de l'Islam par Hamet Beckay, et nous avons chassé les Toucouleurs comme voulait le faire ce dernier.

Si nous blancs, disposant de la force, nous concluions une alliance solide avec les Kountas, qui mettraient à notre service leur influence religieuse, cette antique puissance renaîtrait; ils seraient nos honnêtes courtiers, travailleraient à la pacification du pays, qui leur devrait les bienfaits de la tranquillité et leur resterait reconnaissant.

D'autre part, s'ils nous ménageaient une alliance avec les Aouelliminden, dont nous ne convoitons en aucune façon les territoires, les petites tribus pillardes, Igouadaren, Kel Temoulaï, seraient réduites à cesser leurs déprédations, puisque tous les marchands du fleuve seraient ou nos protégés ou ceux de nos nouveaux amis. Prises entre les Aouelliminden et nous, elles ne pourraient, sans risque de destruction ou tout au moins de graves représailles, commettre d'insultes envers les uns pas plus qu'envers les autres.

Abiddin paraît séduit; la conception a frappé son intelligence relativement très ouverte. Et, je l'ajoute tout de suite, ma persuasion est que ce projet, esquissé au chef kounta, donne la solution du problème de la pacification, de la mise en valeur de la région de Tombouctou.

Nous arriverions ainsi très rapidement à écarter des populations, nos protégées, tout danger de déprédation de la part des Touaregs, nous favoriserions la création de centres et de courants commerciaux, et nous pourrions alléger notre budget colonial, déjà si chargé, de la dépense considérable d'une partie de l'entretien des troupes cantonnées à Tombouctou.

« Évidemment, nous dit Abiddin, si vous pouviez vous entendre avec Madidou, être amis, il n'en saurait résulter que du bien, beaucoup de bien pour nous tous. Il faudrait

quelqu'un qui puisse être l'intermédiaire entre vous, mais qui? — *Houa* (toi) », dit le Père Hacquart, entrant dans la conversation. Abiddin fait un bond; évidemment il n'a pas prévu la proposition. Le Père le presse de son éloquence persuasive, et il finit par accepter.

Il vient passer toute la journée du lendemain avec nous et demande les soins du docteur, car il est fort souffrant de rhumatismes et d'une cystite. Je conviens avec lui que nous irons à Rhergo, que nous attendrons là de ses nouvelles; quand il nous fera avertir de nous remettre en marche, c'est que lui-même nous aura dépassés et sera en route pour aller chez Madidou.

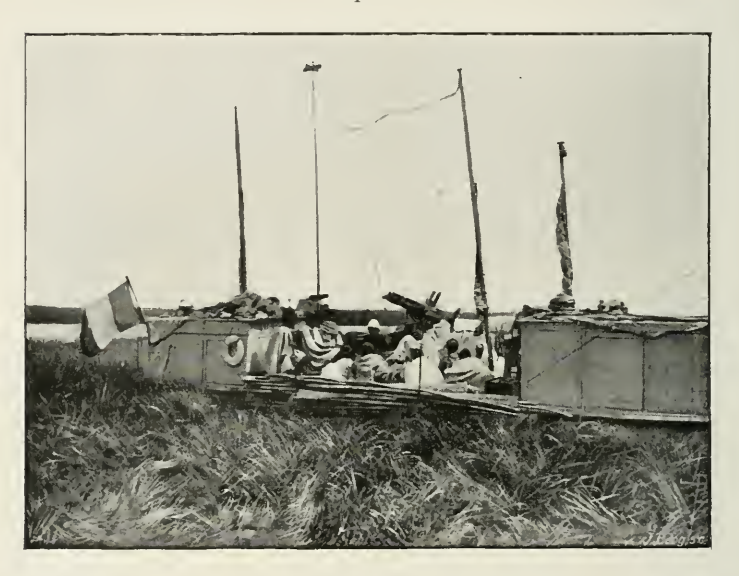
Le 29, désespérant de voir arriver Alouatta, toujours en pourparlers avec les Kel Gossi, nous nous décidons à quitter Kagha; mais à peine débouqués du marigot, une brise violente nous prend debout, nous empêchant absolument d'avancer, et nous devons aller chercher un refuge dans le bourgou de la rive gauche. Ce n'est qu'à deux heures que nous pouvons enfin faire route et aller mouiller à Milali. Nous étions endormis lorsque nos factionnaires préviennent le blanc de quart qu'une pirogue s'avance en criant. C'est un messager d'Alouatta; il a enfin reçu notre courrier et arrivera le lendemain à Kagha, où il nous prie, si nous le pouvons, de retourner.

Trop heureux de l'incident, nous revenons, le lendemain, sur nos pas, et Alouatta vient, vers quatre heures du soir, nous voir avec sa suite. C'est un grand jeune homme à l'air doux et timide, très foncé de peau, fort intelligent. Il passe pour avoir le don de miracle et de prophétie. On prétend même qu'il a prédit sa mort à Tidiani, l'ancien chef du Massina, un an avant l'événement.

Tout ayant été réglé avec Abiddin, Alouatta n'a plus qu'à confirmer, ce qu'il fait volontiers. On fait fonctionner devant

lui le phonographe, la bicyclette; une lunette astronomique cause son admiration en lui montrant à distance les gens de Kagha qu'il peut reconnaître. Nous passons avec Alouatta la journée du 31 janvier. Puis, et pour de bon cette fois-ci, en route.

Une forte brise d'est des plus contrariantes réduit beau-



PALABRE AVEC ALOUATTA.

coup notre marche, et ce n'est que le 3 février que nous arrivons à Ganto, où nous devons voir les Kel Temoulaï.

A notre approche, les noirs du village (les Touaregs ont leurs campements sur la rive opposée et un peu dans l'intérieur) se mettent à balayer soigneusement la berge sur laquelle nous descendrons tantôt. Bientôt notre tente s'élève, abritant nos pliants, et les Kel Temoulaï arrivent.

Ce sont R'alif, frère de R'abbas, chef de la tribu, et les deux fils de ce dernier, avec une petite suite.

Le palabre est difficile; faute de quelqu'un sachant le

tamachek ou langue des Touaregs, il nous faut causer en songhai, avec mon domestique Mamé comme interprète. C'est la première fois que nous voyons des Touaregs chez eux, et l'intérêt est puissant pour chacun de nous. Ils ont d'ailleurs des types admirables, et j'ai rarement ailleurs ren-



PETITE CAPTIVE DE RHERGO.

contré la pureté de traits des Kel Temoulaï, du moins dans ce qu'on voit de leur figure, dont le bas reste obstinément caché par le voile ou *tagelmoust*. Tous sont habillés de pantalons tombant jusqu'au cou-de-pied, et de manteaux ou boubous en étoffe bleu foncé. Les principaux ont, sur la poitrine, une poche en flanelle rouge. De la main droite ils tiennent une lance en fer de deux mètres de long; au bras

gauche, un poignard est retenu par un bracelet qui le maintient toujours à portée de la main, sans pour cela causer aucune gêne. Enfin quelques-uns ont au côté, pendu par un cordon, un sabre droit dont la poignée en forme de croix rappelle les épées du moyen âge.

Le palabre se termine assez amicalement, et bientôt d'au-



TOUAREGS ET CHÉRIFS A RHERGO.

tres Touaregs passent en pirogue le marigot et viennent grossir la bande de nos visiteurs. Nous faisons connaissance avec un des traits les plus caractéristiques et aussi les plus insupportables de leur race : la mendicité continuelle. Je sais bien que ces pauvres gens n'ont rien que le produit de leurs troupeaux ou des champs que les noirs cultivent en leur payant une redevance. Notre arrivée avec de belles étoffes, des verroteries merveilleuses, des bibelots de toute sorte, est par conséquent une aubaine dont il faut profiter. Mais vrai, ils exagèrent, et le mot *ikfaï* (donne-moi) devient un

refrain que nous ne cesserons plus d'entendre durant des mois. Je dois le dire, d'ailleurs, jamais aucun Touareg ne m'a fait une demande en l'accompagnant d'une menace. J'ai donné souvent, j'ai donné beaucoup, et j'estime que le vrai moyen pour un voyageur de se concilier, à lui et à ceux qui le suivront, les sympathies des populations qu'il traverse,



PALABRE A RHERGO.

est d'être très généreux quand c'est possible, mais de ne jamais donner que ce qu'il veut et à qui il veut.

Il m'est arrivé souvent de céder à l'importunité qui restait respectueuse et courtoise; je ne l'aurais jamais fait devant une demande qui eût donné à mon présent les apparences d'un tribut.

Parmi nos nouveaux amis se trouve le fils de Madounia, ce chef centenaire dont j'ai parlé. Il n'a guère qu'une douzaine d'années. Cela prouve en faveur de la forte constitution des Touaregs, ou bien corrobore tout simplement la

réponse de ce médecin célèbre à un questionneur : « A cinquante ans on a des enfants quelquefois, à soixante jamais, à quatre-vingts toujours. »

Notre petit ami a une bien jolie figure, mais un très mauvais caractère. J'excite son irascibilité en mettant dans une calebasse d'eau une pièce de cinq francs que je le défie de saisir. Il me regarde d'un air narquois et avance la main; mais, au moment où il touche le liquide, il pousse un hurlement et tombe à la renverse en se tenant le bras. Sournoisement, j'ai plongé dans l'eau le fil d'une bobine de Ruhmkorff cachée dans ma chambre. Il est furieux et, comme tout le monde se moque de lui, pleure de rage. Je le console par un cadeau, et nous nous séparons tout à fait bons amis.

Le lendemain, avant le départ, d'autres Touaregs encore viennent nous voir et, il faut bien le dire, mendier un petit cadeau. Deux d'entre eux, avec une confiance qui nous est sensible, prouvant combien ils sont rassurés sur nos intentions, nous accompagnent même, faisant route avec nous sur le *Davoust* jusqu'à midi. L'un est le fils de R'abbas, l'autre de son frère R'alif. Le premier n'a qu'une dizaine d'années et ne porte pas encore le voile. Ils offrent tous deux le type de cette beauté particulière de la race Kel Temoulaï, que j'ai déjà signalée.

Le 6, toujours fort gênés par le vent, nous atteignons Rhergo. Autrefois très grand village, plus ancien, dit-on, que Tombouctou, son importance a fondu au profit de sa voisine. Dans ces derniers temps seulement, alors qu'une politique coupable laissait sans protection les environs de notre poste, Rhergo a failli absorber à son profit le commerce de Tombouctou. Un razzi de Hoggars, ces Touaregs du Sud Algérien qui ont tué Flatters, est venu couper court à cette velléité d'accroissement en ruinant presque entièrement la ville. Je fus étonné d'entendre, si loin de leurs terrains de



ARRIVÉE AU VILLAGE DE RHERGO.

parcours habituel, parler des Hoggars; le fait est vrai cependant, nous devions en avoir bientôt la preuve.

Nous prenons nos dispositions pour passer quelques jours à Rhergo, afin de donner à Abiddin le temps de nous faire parvenir de ses nouvelles.

Le lendemain, la population se décide à entrer en relation avec nous. Une députation nous vient trouver dès le matin. Nous la voyons cheminer le long du sentier qui mène au village, distant d'un kilomètre et demi environ. Un peu avant d'atteindre notre campement, elle s'arrête, et tous ses membres se livrent à un salam solennel. Protestations d'amitié, offres de services, expressions de dévouement. Finalement on me remet en grande pompe un papier : c'est un traité de protectorat conclu avec Tombouctou.

Une douce manie, qui serait bien inoffensive, si elle n'avait le tort de fausser les idées des Français de France peu au courant du fond des questions coloniales, est celle des traités.

Passe encore pour les pays objets de litige, de contestations, entre d'autres puissances européennes et nous. Là, les traités peuvent avoir une importance, toute factice d'ailleurs. Dans le partage de l'Afrique, les chancelleries européennes ont, en effet, commencé par imaginer une sorte de règle du jeu, consistant à donner une valeur fictive à de soi-disant pactes conclus avec les chefs indigènes. Nous avons accepté cette règle, et il serait aussi difficile maintenant de revenir là-dessus que de faire admettre qu'au piquet l'as n'est pas plus fort que le roi. Nous sommes donc bien forcés, pour faire comme tout le monde, de nous présenter devant le tapis vert des conférences internationales avec des atouts, et de passer des traités avec des gens, souvent quelconques, que nous baptisons volontiers princes ou rois. Nos traités valent ceux des Anglais, ceux des Anglais

valent ceux des Allemands, des Espagnols ou des Italiens, et le tout, si on se plaçait sur le terrain de la vérité et de la bonne foi, vaudrait zéro en chiffre; j'aurai l'occasion par la suite de le démontrer.

Mais lorsque ce besoin n'existe pas, qu'est-ce que cela nous fait de posséder, en double ou triple expédition, des



MARCHANDS A RHERGO.

actes diplomatiques en tant d'articles, auxquels une des parties contractantes au moins n'a compris goutte?

C'est ainsi que je vis avec stupeur, sur le traité de Rhergo, que le village devait nous payer un tribut annuel. Or, si quelqu'un commande à Rhergo, c'est Sakhaoui, chef des Igouadaren, et non pas nous, — je parle du moins au moment de mon passage, — et le fait de ce tribut promis, jamais exigé, jamais réclamé, n'a certainement pas été de nature à accroître dans ces parages l'idée de notre supériorité.

Les gens de Rhergo, cauteleux et en dessous, nous plai-

sent peu. Ils se disent chérifs, descendants de Mahomet par conséquent; mais je les croirais fort en peine de prouver leur filiation. Ce n'est, en tout cas, ni la finesse de leurs traits ni la blancheur de leur peau qui permettraient de leur attribuer une origine arabe.

Dans la soirée, Sidi Hamet nous revient, de retour de



CHÉRIFS DE RHERGO.

chez les Igouadaren. Il a été assez bien reçu par eux, mais, lorsqu'il a annoncé notre venue prochaine, ils ont pris peur et, nous croyant une expédition nombreuse, voulaient quitter les bords du fleuve et se réfugier dans l'intérieur.

Les femmes leur ont fait honte, leur reprochant de manquer l'occasion d'avoir des cadeaux; elles ont déclaré, pour couper court à toute discussion, que l'homme assez poltron pour se sauver devant un danger imaginaire ne trouverait pas place, le soir, dans le lit conjugal.

La perspective de voir leurs épouses imiter la grève attri-

buée par Aristophane aux femmes de Mycène, a eu raison des velléités de départ des maris, et Sidi Hamet m'annonce que tout est arrangé, que nous serons bien accueillis. Il a vu, chez les Igouadaren, Mohamed ould Mbirikat, ce cousin de mon ami Bechir pour lequel j'ai une lettre; il nous rapporte un fusil pris à la colonne Bonnier et qui était en pos-



CAMPEMENT DE LA MISSION, A RHERGO.

session du chef des Kel Antassar de l'Est. A l'annonce de notre arrivée, celui-ci est venu le donner à Mohamed, déclarant ne pas vouloir garder par devers lui un objet aussi compromettant.

De fait, si nous avions pu immédiatement nous rendre chez Sakhaoui, nous aurions sans doute reçu assez bon accueil. Malheureusement, nous avions promis à Abiddin d'attendre à Rhergo, et, pendant ce temps, nos ennemis, les marabouts en particulier, avaient beau jeu pour travailler contre nous.

Le 8, Taburet et le Père Hacquart vont au village. Ils y découvrent un marchand de Tombouctou auquel un Igouadaren nommé Ibnou, parent de Sakhaoui et mis là probablement pour nous espionner, a volé ses marchandises. Le marchand a voulu se plaindre à nous, mais le chef de Rhergo l'a menacé, s'il le faisait, de lui couper le cou après notre départ.

Le chef étant, me dit-on, impotent, je fais venir son fils et lui adresse une verte semonce. J'envoie aussi chercher Ibnou, qui se présente et proteste de son repentir. Je fais semblant d'y croire, et il revient, un moment après, traînant deux chèvres, qu'il m'offre. Je les accepte, avec le vif espoir qu'il les aura volées aux chérifs du village, qui, décidément, me plaisent de moins en moins. Puis, à mon tour, je lui fais quelques cadeaux, notamment un vêtement pour sa femme.

Le lendemain, nous recevons la visite d'Alif, frère de Sakhaoui, qui nous offre un beau taureau. On l'abat d'une balle de Lebel, ce qui n'a pas l'air d'effrayer peu le Touareg. Puis, le 9, c'est de nouveau Ibnou avec une chèvre, à vendre cette fois. Mais le principal but de sa visite est de demander une rallonge pour le vêtement de sa femme. Il nous explique que celle-ci est grosse comme le périmètre de notre tente, de sorte qu'avec l'étoffe de notre cadeau, il ne peut habiller qu'un seul côté de son épouse. Ce doit donc être, au point de vue touareg, une superbe femme, car la beauté se mesure au poids chez ce peuple. On arrive à la corpulence rêvée par un gavage de lait caillé, analogue à celui des oies que l'on engraisse en mues.

Notre horizon politique s'assombrit; notre séjour prolongé à Rhergo, où nous ne recevons toujours pas de lettres d'Abiddin, doit sembler très étrange aux Touaregs, qui n'en saisissent sans doute pas la raison. Nous avons, en outre, reçu un courrier en pirogue de Tombouctou, et, bien que

l'ayant fait repartir immédiatement, je suis sûr qu'il a été vu. Je me mets à la place de Sakhaoui, et, connaissant le caractère ombrageux des Touaregs, je suis persuadé que, pour lui, nous sommes l'avant-garde d'une expédition plus nombreuse qui va venir de Tombouctou et dont il se défie. L'arrivée du courrier doit l'avoir affermi dans sa conviction.



SOUCIS POLITIQUES.

Évidemment, il faudrait partir tout de suite, si même il en est temps encore, pour réussir à établir des relations vraiment cordiales avec les Igouadaren. Seulement, entre deux buts d'importance inégale, je pense plus sage de faire un choix. Or, pour nous, les Igouadaren sont peu de chose, — n'ont-ils pas, d'ailleurs, eux aussi, un traité de protectorat avec Tombouctou? — tandis que, comme je l'ai dit, les Aouelliminden sont tout, et je ne veux qu'à la dernière limite perdre l'avantage que peut me donner un voyage d'Abiddin chez eux.

Le 10 au soir, ça se gâte tout à fait. Sidi Hamet, qui est allé au village, en revient avec une lettre remise par un Touareg à un captif de chérif. Drôle d'administration des postes! Cette lettre est absolument incompréhensible, eu égard aux nouvelles que nous avait apportées Sidi Hamet. Sakhaoui m'engage à retourner à Tombouctou, où se trouve, dit-il, tout ce que je puis espérer rencontrer plus loin, et qu'il se charge d'ailleurs de me faire parvenir. Il veillera cependant sur nous si nous voulons continuer. Mais sa lettre devient presque menaçante vers la fin : « Prends garde, dit-il, prends surtout bien garde de ne faire de mal à aucun des miens. »

Le lendemain, Sidi Hamet part avec une lettre, et il revient le 12 dans la nuit. Il n'est pas seul; avec lui est un grand Igouadaren, aux gestes amples, à l'air entendu, qui répond au nom de R'alli.

La lettre de Sakhaoui aurait été, me dit celui-ci, écrite par un marabout Kel es Souk, Sakhaoui ne sachant pas écrire, comme d'ailleurs tous les Touaregs, et la pensée du chef aurait été absolument dénaturée. Sakhaoui est dans les meillures dispositions, il nous attend avec impatience, etc., etc.

Je ne crois qu'à moitié tout ce que me dit notre ami R'alli. Il ajoute d'ailleurs que des marabouts, un en particulier qui était à Kabara avant notre arrivée, cherchent à faire de l'agitation contre nous.

Mais, comme depuis huit jours nous attendons sans succès des nouvelles d'Abiddin, je ne pense pas, dès lors, qu'il nous en envoie, et je me décide à aller chez Sakhaoui, chef des Igouadaren.

Le 14, nous mouillons sur une petite langue de terre qui sépare du fleuve un lagon formant un port admirable. Derrière les dunes, que nous voyons du mouillage, est, nous dit-on, le campement de Sakhaoui.

Sur le soir, une pirogue nous accoste, portant un petit Arabe au corps rabougri, aux grands cheveux en broussailles, à l'œil vif et intelligent : c'est le principal serviteur de Mohamed ould Mbirikat. Il se nomme Tahar et est l'élève du grand Beckay, l'ami de Barth.

Il nous apporte une mauvaise nouvelle : Mohamed est malade, il a la fièvre. Mais, ajoute-t-il, selon toutes probabilités, il viendra vous rejoindre demain.

Le lendemain au matin, nous tournons la presqu'île pour pénétrer dans le petit lac qui se nomme Zarhoï. Nous jetons l'ancre en face de notre ancien mouillage. En route, Mohamed, fidèle à sa promesse, nous a rattrapés.

Vers dix heures, la plage, qui jusque-là est restée déserte, s'anime : ce sont les envoyés de Sakhaoui, son frère d'abord, sale, déguenillé plus qu'aucun Touareg que j'aie vu jusqu'ici, et le chef des Kel Oulli, une tribu de la petite confédération qui prend le nom d'Igouadaren.

La conversation s'engage : Sakhaoui est malade, puis il n'est pas nécessaire qu'il vienne, puisque ses envoyés autorisés apportent sa parole.

En somme, la réception n'est pas précisément celle que Sidi Hamet, puis R'alli, nous avaient laissé espérer. Pourtant Mohamed confirme les dires de notre envoyé : il y a quelques jours, Sakhaoui l'a fait appeler pour lui demander conseil, et sur son avis formellement exprimé qu'il ne courait aucun danger, il a dit vouloir nous recevoir en personne.

Evidemment, depuis, les marabouts, Kel es Souk ou autres, ont accompli leur œuvre, nous dépeignant comme des traîtres et peut-être comme des gens armés d'un pouvoir magique fatal ; ils ont mis tout en œuvre, selon leur habitude, pour nous empêcher d'entrer avec les Touaregs en des relations de confiance : ce serait la perte de leur influence.

L'abstention de Sakhaoui me peine énormément. Non que je tienne à voir le personnage. Il ne m'appartient pas d'ailleurs de lui rien proposer, il relève directement de Tombouctou; mais je crains, et à juste titre, que, ne venant pas nous voir, lui premier, les autres chefs touaregs imitent son abstention. C'est effectivement ce qui est arrivé.

Mohamed se rend au camp pour essayer de décider Sakhaoui, mais sans succès. En revanche, nos amis du matin et quelques autres viennent nous mendier des cadeaux ; je les leur fais bien volontiers : c'est ma dernière cartouche pour voir le chef.

D'autres ennuis nous assaillent. C'est d'abord l'*Aube* qui fait énormément d'eau. Nous débarquons tout le contenu des cales, et nous cherchons à boucher avec du mastic les fissures d'où elle s'écoule, mais nous y parvenons assez mal. Durant tout le voyage, nous serons poursuivis par cette inquiétude de perdre un de nos bateaux, incapable de continuer.

Puis, un de mes laptots, Samba-Soumaré, a une pneumonie grave, et Taburet craint pour son existence. Il délire, heureusement d'une façon assez tranquille, mais il faut veiller sur lui, par crainte qu'il ne devienne plus furieux et ne fasse quelque sottise.

Le 16, nous séjournons encore. Notre ami R'alli vient à bord ; avec de grands gestes et son éloquence cocasse, il proteste que Sakhaoui viendra. Il est très tiraillé, nombre de gens le détournent de nous rendre visite, mais lui, R'alli, se charge de le décider. Il y a peut-être du vrai dans ce qu'il dit, et, quoique peu convaincu de son influence sur le chef des Igouadaren, je lui donne un beau cadeau. Il faut savoir ne pas compter et faire largement la part de la « réclame ».

Le soir, l'affluence des visiteurs augmente encore si possible, et nous voyons quantité de gens intéressants par les souvenirs de Barth qu'ils rappellent; le fils d'El Ouaghdou,

qui fut l'ami fidèle du voyageur, celui de Konga, un petit Touareg qu'il avait pris en affection et qui, nonobstant les pressentiments moroses sur sa destinée dont il était affligé, a vécu de longues années. Tout le monde parle d'Abdoul Kerim, tout le monde se souvient de lui, et il m'est, une fois de plus, donné de constater, comme je pourrai si sou-



LES ENVOYÉS DE SAKHAOUI.

vent le faire plus tard, quelle empreinte profonde a laissée derrière lui le génial voyageur.

Tandis que nous sommes à causer, arrivent des messagers de Sakhaoui. Ils rapportent les cadeaux que j'ai faits le matin à R'alli. « C'est un vulgaire imposteur, me fait dire le chef, il est honteux de sa conduite, car il parle sans cesse, sans rime ni raison, et nous a promis en cadeau une vache, alors que chacun sait qu'il n'en possède point. »

R'alli fait demander s'il peut se présenter. Sur ma réponse

affirmative, il s'introduit et me tient un long discours. Il déclare d'abord qu'il voudrait être mort. Il désire rendre les cadeaux, sentiment bien extraordinaire pour un Touareg. L'assistance hurle contre lui avec des démonstrations hostiles, les poignards sont à demi tirés des fourreaux; je me demande un moment si tout cela n'est pas une comédie destinée à faire naître un tumulte, à la faveur duquel nous pourrions être plus facilement pillés. Mais non; sans aucune effusion de sang, les armes réintègrent leur gaine. Les autres Igouadaren en veulent à R'alli par jalousie, parce qu'il a été mieux servi qu'eux, et peut-être aussi lui font un crime des sentiments bienveillants qu'il a exprimés à notre égard. Si R'alli est un farceur, ce dont j'ai d'ailleurs toujours eu l'impression, il a été, du moins, le premier à venir vers nous, sans éprouver cette défiance stupide qui nous empêchera si longtemps de vivre en absolus bons termes avec les Touaregs. C'est ce que j'exprime à l'assemblée, et j'ajoute : « Si R'alli est un individu de peu de confiance, Sakhaoui a été au moins léger en nous l'envoyant à Rhergo comme messager. »

Je déclare, en outre, que j'entends rester libre de disposer de mon bien à ma guise, même en faveur d'un esclave ou d'un chien, et je commande à R'alli de reprendre ses présents, ce qui n'a pas l'air de lui faire un mince plaisir. Tout s'apaise.

Viennent nous visiter, en outre, Achour, frère de Sakhaoui, chef des imrads ou serfs, et le fils du chef des Kel Antassar de l'Est. Celui-ci n'a, du reste, pas suivi son parent N'Gouna dans sa lutte contre nous, aux environs de Tombouctou, mais s'est tout de même éloigné à notre approche.

J'ai perdu tout espoir de voir Sakhaoui. A-t-il eu peur de se compromettre auprès des siens? Les marabouts lui ont-ils monté la tête, fait craindre quelque chose de notre part? Le mieux est de ne pas insister et de nous rendre chez son frère

ennemi, Sakhib, dont les campements sont en face, sur l'autre rive.

Notre passage, ainsi limité dans ses effets, ne peut, s'il ne fait pas de bien, faire du mal. Si près de Tombouctou, avec des populations qui sont, virtuellement du moins, nos protégées, je ne saurais engager *motu proprio* aucune action, pas plus diplomatique que militaire : cela regarde l'autorité supérieure du Soudan. Est-ce trop présumer que d'espérer avoir contribué par notre douceur, notre patience, à rendre des relations ultérieures plus faciles à établir ? Nous aurons montré que nous ne sommes pas les bêtes féroces que nos ennemis se plaisent à représenter. Enfin, quelques-uns des Touaregs, si petit qu'en soit le nombre, nous seront reconnaissants des cadeaux donnés, et, comme ils ont été relativement fort beaux, j'espère qu'un renom de générosité nous précédera, et incitera les tribus que nous allons rencontrer par la suite à lier amitié avec nous.

Pour éviter de donner de nouveaux présents, nous appareillons, le 17, à la première heure. Mais la brise se lève et nous force à mouiller dans les herbes à l'entrée du lagon de Zarhoï. Un instant après, comme nous l'avions prévu, les Igouadaren arrivent à notre ancien campement, et font une mine fort déconfite en voyant la poule aux œufs d'or envolée. Mais ils ont bientôt découvert notre mouillage et viennent en face, avec de grands gestes, nous crier d'accoster. Ils voudraient recommencer la conversation profitable, mais *e finita la commedia.* Vers onze heures, nous pouvons nous mettre en marche le long de la rive gauche où, pendant un instant, toute une cavalcade nous suit. Parmi les cavaliers, Sidi Hamet croit reconnaître Sakhaoui lui-même. Nous traversons et allons mouiller sur une langue de terre, un peu en amont du campement de Sakhib, à Kardieba. Mohamed ould Mbirikat doit venir nous y retrouver.

Il est bien évident que nous ne verrons pas plus Sakhib que Sakhaoui. Eût-il eu la plus grande envie d'abord de nous rendre visite, il serait obligé, pour conserver sa dignité, de ne pas faire autrement que son frère. Mais ses envoyés sont arrivés, porteurs de bonnes paroles, accompagnés, ou plutôt précédés de Mohamed.



CAMPEMENT DES LAPTOTS A ZARHOI.

Sakhib est, par droit de naissance, le vrai chef des Igouadaren. Son frère s'est déclaré son ennemi, et a entraîné avec lui une partie de la tribu, à la suite d'une affaire d'amour que l'on m'a ainsi contée : Une belle de l'endroit aurait été, encore jeune fille, la maîtresse de Sakhaoui. Avec une candeur qui est de toutes les latitudes, Sakhib, séduit par les charmes de la demoiselle, l'épousa. Instruit plus tard de son malheur avant la lettre, il l'a répudiée, et cette autre Hélène est allée contracter une nouvelle union avec Sakhaoui, l'ancien ami de son cœur. *Inde iræ.*

Le conte peut être vrai, mais c'est dans le caractère même des Igouadaren qu'il faut, à mon avis, chercher la cause de l'état d'anarchie dans lequel ils vivent, et de la ruine presque absolue des rives du Niger, de Rhergo à Tosaye.

Je parlerai plus tard du caractère des Touaregs, me réservant de les montrer à l'œuvre, avant d'essayer de les juger. J'en pense beaucoup de bien, si je les envisage sous certains côtés, tout en ne me dissimulant pas leurs défauts à d'autres points de vue. Mais, dans ce plaidoyer, concernant surtout les grandes confédérations soumises à des règles, à des lois sanctionnées par la tradition, je fais immédiatement, dans l'intérêt même de ma démonstration, exception pour les petites tribus, bien inférieures au point de vue moral, qui existent, comme une sorte d'écume, à la limite de ces grandes agglomérations.

Il y a d'abord des hordes de brigands, n'obéissant à personne, et tirant toutes leurs ressources du banditisme et du pillage. Mais il y a aussi, dans le cas particulier qui nous occupe, une tribu importante qui, peu à peu, par ambition d'indépendance et de commandement, a perdu, au contact des étrangers, la plupart des qualités du Touareg, en en conservant tous les défauts.

Les Igouadaren, — dont la tribu des Ioraghen, qui commande aujourd'hui à nos Azgueurs algériens, est sortie, — sont restés longtemps alliés et soumis aux Aouelliminden. Au moment même du passage de Barth, ils avaient essayé de s'en séparer et de prendre la prépondérance, en s'appuyant sur les Peuls, envahisseurs du Massina; nous voyons dans le récit de Barth que le plus grand souci de son protecteur El Beckay était précisément d'empêcher la scission, et que sa plus grande douleur fut de n'y pas réussir.

Les Aouelliminden repoussèrent les Peuls, et, dès lors, les Igouadaren, traîtres à leurs compatriotes, furent regardés

par eux comme des ennemis bons à razzier à l'occasion. J'avoue ne pouvoir en tenir rigueur aux Aouelliminden.

Lorsque, une seconde fois, El Hadj Omar et ses Toucouleurs essayèrent de faire prévaloir par les armes la suprématie d'un islamisme intolérant et barbare, El Beckay, nous l'avons vu, se dressa encore devant lui au nom de doctrines plus humaines. Les Aouelliminden, comme aussi les Iregenaten de la rive droite du Niger, furent ses auxiliaires. Le grand homme put mourir, l'élan était brisé. Une dernière vague de cette tempête qui s'était levée de l'Ouest, vint déferler au pied de Tombouctou : une armée de Toucouleurs y parvint; mais, près de Goundam, elle fut détruite et massacrée. Encore une fois, les Touaregs étaient sauvés. Toute la politique du prudent successeur d'El Hadj, Tidiani, ne put faire avancer d'un pas l'envahissement; il dut, et encore fallut-il qu'il y employât toutes les ressources de son génie souple et astucieux, consacrer tous ses efforts à maintenir en servitude le territoire conquis. Il nous appartenait d'en chasser son cousin et successeur Amadou.

Mais, dans ces luttes qui durèrent plus de trente ans, nous voyons encore les Igouadaren, toutes les fois que cela leur a été possible, s'allier à l'étranger contre leurs compatriotes.

De la tribu, l'anarchie est descendue aux chefs; des chefs, aux simples guerriers. Si, dans les grandes confédérations, il existe une coutume, une tradition qui peut modérer le pouvoir de la force brutale, rien de semblable chez les Igouadaren. Sakhaoui et Sakhib se sont disputés, ont bataillé. Chaque guerrier a suivi celui des deux frères qu'il préférait, mais, par cela même, l'autorité du chef a été réduite à néant. S'il avait voulu l'imposer pour empêcher pillages et exactions, il aurait été abandonné au profit de son rival. Les villages de noirs sont passés alternativement d'une main à l'autre, à la suite des fortunes diverses de la guerre, les marchands ont été dépouillés de leurs biens sans pouvoir en

appeler à aucune protection. Le résultat le plus clair a été la ruine du pays.

Notre arrivée à Tombouctou a été très heureuse pour les Igouadaren. Ne pouvant plus compter sur l'appui des Toucouleurs aux prises avec nous, ils eussent été facilement réduits par les Aouelliminden, et, sans doute, leurs tribus seraient devenues, sans notre présence, des imrads ou serfs, comme il est arrivé à tant d'autres.

Bien conseillé par Mohamed, Sakhaoui a envoyé des messagers à Tombouctou. Il a signé ou soi-disant, car aucun Touareg ne sait lire ni écrire l'arabe, tous les traités que l'on a voulu, et cela avec d'autant plus de facilité qu'il ignorait le premier mot de leur texte. Tandis qu'il professait pour nous les bons sentiments dont il venait de nous donner la preuve, il se couvrait de notre protection morale contre ses puissants voisins de l'Est. Ayant ainsi, et très habilement en somme, tiré parti de nous, lui et ses gens ont pu tout à leur aise continuer leurs méfaits. Sakhib, en guerre avec son frère, a su tout de même s'entendre avec lui pour cette fructueuse campagne diplomatique.

Aussi les Igouadaren devaient-ils redouter surtout de nous voir contracter amitié avec les Aouelliminden, car alors leur plan devenait vain. S'ils n'osèrent empêcher de force notre marche, ils nous représentèrent du moins sous les plus noires couleurs à leurs voisins immédiats ; nous leur devons le mauvais accueil que nous reçûmes à Tosaye, des Tademeket Kel Bourroum, leurs parents, et les difficultés de nos premières relations avec les Aouelliminden.

On m'a dépeint Sakhib comme plus juste et moins pillard que son frère, avec lequel il s'est empressé de conclure une trêve momentanée à l'annonce de notre approche. Les Igouadaren Aoussa de Sakhaoui ne songent d'ailleurs guère, en ce moment, à la lutte. On a annoncé la venue d'un razzi

d'Aouelliminden, et nous voyons les bœufs, les moutons, les femmes, se presser sur la rive, en face de nous, et chercher à gagner un abri dans les îles du fleuve. Je ne crois pas beaucoup à l'exactitude de la nouvelle. Si elle est vraie, c'est une complication dont nous nous passerions bien volontiers.



SUZANNE CHEZ LES TOUAREGS.

Toute la journée du 19, nous recevons la visite de tous les frères, fils, cousins, oncles, neveux grands et petits, du chef. Cela fait, à un moment donné, un déploiement de forces assez imposant et un tableau des plus pittoresques. J'ai entouré notre camp d'une corde, barrière morale contre la curiosité de nos visiteurs, et empêchant aussi nos laptots de se trop mêler à eux, au risque d'une dispute.

Baudry enfourche Suzanne et, au grand ahurissement des Touaregs, pédale sur le terrain plat qui nous sépare d'une petite ligne de dunes. Le cheval de fer est bientôt célèbre

dans le campement, et on vient en foule le contempler.

Tous nos visiteurs ont véritablement grand air sous le long boubou touareg, orné de la poche rouge sur la poitrine. Leurs poses, naturellement pittoresques, les feraient volontiers prendre pour de nobles seigneurs fiers et hautains, lorsque, appuyés sur leur lance, ils regardent autour d'eux,



PALABRE CHEZ SAKHIB.

de leurs yeux grands et noirs abrités par le voile. Mais vienne la distribution des cadeaux, le vernis s'effrite, le noble seigneur disparaît, et il ne reste plus qu'un sauvage très rapace, très avide, jusqu'au moment où, sa vaste poche remplie, il reprend son air dédaigneux.

En somme, bien excusables. Que l'on s'imagine un nabab parcourant nos campagnes, et distribuant autour de lui diamants et pierres précieuses. Nos compatriotes, je gage, ne seraient pas plus dignes d'aspect que les Touaregs. Or, malgré le peu de valeur de nos cadeaux, pipes, petits cou-

teaux, bracelets et bagues en celluloïd, étoffes blanches et de couleur, chacun d'eux représentait là-bas autant qu'un bijou chez nous.

Mais si la foule est nombreuse, Sakhib y brille par son absence. Les femmes non plus ne se montrent guère, preuve qu'on n'est pas entièrement persuadé de nos bonnes intentions. Quelques-unes viennent pourtant, entre autres une forgeronne qui se dit malade et réclame les soins du docteur. Taburet cherche vainement à déterminer ce dont elle souffre ; je crois d'ailleurs que la maladie n'est qu'un prétexte, et, autant qu'on en juge par le langage des gestes, cette jeune personne accepterait volontiers de l'un de nous une hospitalité nocturne, écossaise, mais bien rétribuée.

Nous repoussons, avec une pudeur toute britannique, l'occasion, pourtant rare, d'une fusion des races, et, la nuit tombant, nos amis, qui se sont comportés de façon plus discrète que les gens de Sakhaoui, se décident à se retirer.

Mohamed ould Mbirikat reste seul avec nous sur la plage, et, jusqu'à une heure avancée, nous causons ensemble. Ce brave homme s'est relativement très bien conduit, et, si nous n'avons pas réussi à voir Sakhib et Sakhaoui, ce n'est pas faute qu'il ait employé toute son éloquence en notre faveur. D'ailleurs, ses intérêts sont intimement liés à ceux des Igouadaren, chez lesquels il vit sans défense, achetant du grain pour le revendre à Tombouctou ; il y avait donc dans l'aide qu'il nous portait une limite à ne pas dépasser sans se compromettre. Je lui fais un cadeau de valeur, et, de son côté, il me donne une provision de riz qu'il possède au village de Goungi, situé dans l'île Aoutel Makkoren, où nous serons demain.

Après une nuit tranquille, nous faisons route. Mais l'éternelle, l'énervante brise, nous force à mouiller, et nous sommes rejoints par une pirogue, dans laquelle est aux fers

le propre frère de Sakhib, fou depuis cinq ans. Il est tranquille tant qu'on le met ainsi dans l'impossibilité de nuire, mais, dès qu'on le lâche, il devient furieux, frappe et blesse tout le monde. Taburet prescrit un traitement quelconque, vu l'absence de douches et de camisoles de force. Nous dépassons le village d'Agata, où réside le chérif Hameit, pour



VILLAGE DE GOUNGI.

lequel nous avons une lettre d'Abiddin, et où nous apercevons au sec une cinquantaine de pirogues. Le soir, nous accostons près d'un petit village, dans une île. Le chef a le bras cassé d'un coup de sabre, œuvre d'un Igouadaren de Sakhib, à qui il refusait de laisser prendre son riz. Décidément ceux de la rive droite valent ceux de la rive gauche; ce que l'on comprend difficilement, ce sont les noirs, les Songhais, qui, plus nombreux que leurs oppresseurs, aussi bien armés, se laissent ainsi maltraiter sans se défendre. Cette lâcheté m'ôte les sentiments de sympathie que je

pourrais avoir pour eux, étant donnée leur situation misérable.

Nous repartons de très bonne heure, mais notre guide se trouble, et ne reconnaît plus la route qui doit nous conduire à Goungi. Une pirogue nous remet dans le droit chemin ; il faut remonter jusqu'au-dessus d'Agata, et prendre un autre bras que nous avions laissé à gauche. Nous arrivons non sans peine au village, passant sur des digues de retenue, derrière lesquelles sont des rizières maintenant inondées. Goungi, petit, misérable, est peuplé de captifs des chérifs d'Agata. On nous remet le riz de Mohamed, mais il est encore recouvert de sa balle, et il nous faut le faire décortiquer ; cela nous prendra toute la journée du lendemain.

Un Kel es Souk, à l'air très affairé, vient me demander pendant la nuit, se disant porteur des plus graves nouvelles. Tout le Sahara est allié contre les Français et marche sur Tombouctou, Aouelliminden, Hoggars, Maschdoufs, etc. Madidou lui-même est avec sa colonne à Bamba. Le conte est réellement trop gros, il ne passe pas. Sans perdre mon sang-froid, je remercie, par l'intermédiaire du Père Hacquart, mon renseigneur qui parle bien arabe, et je le prie d'aller porter mes meilleures salutations à Madidou. Le vieux coquin, entrant plus directement dans la question qui l'amène, essaye de m'extorquer un vêtement, sans succès d'ailleurs, et je le mets à la porte.

Dès que nous nous arrêtons, c'est une pluie de visites, presque aussi ennuyeuse que celle, au sens propre du mot, qui tombe depuis la veille. Le 22 au matin, arrivent d'abord des messagers de Sakhaoui. Ils viennent, en son nom, me demander conseil. Le commandant de Tombouctou lui a envoyé une lettre annonçant la venue prochaine du colonel de



DÉCORTIQUAGE DU RIZ, A GOUNGI.

Trentinian, gouverneur du Soudan. Il lui fait dire de se rendre à Tombouctou, et Sakhaoui est très effrayé. Je rassure de mon mieux l'envoyé, mais je suis bien persuadé que Sakhaoui ne bougera pas. Pour nous, ce message fera évidemment le plus déplorable effet, et je lis sur mon journal que, ce jour-là, j'ai dû me mettre fort en colère contre la politique du Soudan. « Nous sommes réellement des gens bien extraordinaires, y vois-je ; nous nous imaginons que les Touaregs vont venir d'eux-mêmes se jeter dans nos bras, sans employer, pour les y amener, ni moyens persuasifs ni action coercitive. Mais, bon Dieu ! si ces braves gens pouvaient nous envoyer au diable, d'où leurs marabouts prétendent que nous venons, ils le feraient volontiers. Et je ne saurais leur en tenir rigueur : je vois bien ce qu'ils ont à perdre à notre présence, mais pas trop ce qu'ils ont à gagner. Etant donnée l'apathie avec laquelle on traite les questions commerciales, je ne prévois pas encore le jour où ils pourront remplacer, soit par des droits de passage, soit par la fourniture des moyens de transport, les impôts qu'ils lèvent maintenant par la force. »

J'ai pu m'en convaincre depuis : parler des questions coloniales en France, c'est prêcher dans le désert. Aussi m'exciterais-je moins le cas échéant. Je n'en demeure pas moins persuadé que j'écrivais, alors comme maintenant, l'exacte, la stricte vérité.

C'est ensuite le tour de R'alli. Depuis longtemps on ne le voyait plus, celui-là. De l'instant où nous nous sommes conduits à son égard comme nous l'avons fait à Zarhoï, il est devenu, il le jure trois fois par Allah, notre fidèle, notre dévoué, notre soldat. Il n'a pas voulu nous laisser partir sans aller, devant nous, préparer les voies. Il a donc précédé nos chalands et a trouvé, sur la rive droite, des chérifs, des imbéciles, des gens qui ne nous connaissent pas comme

il nous connaît, qui battaient le *tabala* (tambour de guerre). Ou plutôt il n'en a trouvé qu'un; mais comme les sons de l'instrument auraient pu en faire venir d'autres, il l'a d'abord confisqué. Puis, lui, R'alli, ayant demandé pourquoi tout ce bruit, l'autre lui a répondu qu'il craignait que les blancs ne vinssent lui prendre ses biens, bœufs, moutons, etc.



CASE DE CHÉRIFS, A GOUNGI.

« Alors, ajoute-t-il d'un air aimable, pour bien lui montrer qu'il n'avait rien à craindre, je lui ai tout enlevé. » — Je me mets à hurler : « En voilà une façon de nous faire des amis! — Pour le lui restituer après votre passage », ajoute-t-il avec un sourire. Si l'histoire est vraie, et je n'en mettrais pas ma main au feu, je puis déclarer, sans l'avoir vérifié, que le malheureux chérif ne retrouvera pas tout au complet. « Seulement, ajoute R'alli, de même que tu habilles tes hommes, tu dois me vêtir, moi, ton soldat. » Je lui fais remarquer que je lui ai déjà donné de quoi faire des com-

plets à toute une famille. « Oui, mais maintenant mon boubou et mon pantalon sont sales. — Lave-les donc, animal ! — Fi ! voudrais-tu que ton soldat s'abaisse à de pareils soins, lorsqu'il a un chef tel que toi ? »

Chérif Hameit, à qui j'ai envoyé la veille la lettre d'Abiddin, nous répond très impoliment, déclarant que la religion lui défend d'avoir rien de commun avec des infidèles.

Je me console de ce nouvel insuccès en causant avec le petit Kounta Tahar, le compagnon de Mohamed, venu à Goungi voir si on nous remettait le riz de son patron.

Il me raconte la mort, en 1890, près de Saredina, d'Abiddin, fils de Hamet Beckay, dont il a été un des fidèles, à Gardio, près du lac Debo.

Ils étaient venus faire un pèlerinage au tombeau du grand marabout, et aussi tâcher de recruter des partisans contre les Toucouleurs du Massina, avec lesquels Abiddin continuait la guerre. Deux colonnes parties l'une de Mopti, l'autre de Djenné, les cernèrent. Ils se battirent en désespérés, mais furent accablés sous le nombre. Abiddin, blessé une première fois, tombé aux mains de l'ennemi, en fut retiré par les fidèles Bambaras du Djenneri, qui toujours suivirent sa fortune. Trois balles vinrent en même temps l'achever. Alors, il s'éleva une tornade tellement forte que l'on dut cesser le combat et que les rares survivants purent s'enfuir.

Le début du vent, extrêmement violent et sec, souleva une telle quantité de sable, que le cadavre d'Abiddin y fut enseveli, et personne n'a jamais pu retrouver la place où gît son corps, comme si la nature avait voulu le mettre à l'abri des profanations et des insultes.

Les tornades jouent d'ailleurs un grand rôle dans l'histoire guerrière des Kountas. Hamet Beckay passait pour les

déchaîner à son gré, et avoir fait ainsi plusieurs fois périr des armées qui venaient l'attaquer. Celle de Saredina arriva trop tard pour sauver son fils.

Est-ce cette histoire qui a excité les cieux à s'ouvrir? mais dans la soirée survient une violente tornade : éclairs, ton-



TISSERAND, A GOUNGI.

nerre, pluie diluvienne, rien n'y manque, et tout est trempé à bord, nous compris, naturellement.

Notre riz décortiqué, mis en sac et en cale, nous allons mouiller, le lendemain, devant Bamba, pour y déjeuner. L'ancienne ville, la kasbah des Touaregs, encore debout au temps de Barth, n'existe plus, mais l'accumulation des immondices de ce qui fut le village a produit des buttes, comme à Tombouctou; leur nombre et leur étendue montrent qu'il a dû exister là une cité importante.

L'aspect du paysage est extrêmement pittoresque ; les alentours ombragés de buissons épineux servent maintenant de cimetière aux habitants, qui ont émigré un peu en aval, sur une dune complètement entourée d'eau et formant île à l'époque de la crue. On trouve à Bamba quelques dattiers redevenus sauvages et d'un aspect très majestueux. Nous visitons l'emplacement du village, et allons mouiller devant le nouveau Bamba. Déjà, les eaux baissant, les habitants ne se trouvent pas en sûreté sur leur dune, qui n'est plus que presqu'île, et se disposent à transporter leur village sur une île du Niger, située en face. Les premiers arrivés y ont dressé même quelques cases, qui tachent de points blancs le vert du bourgou.

Nous recevons des envoyés du chef Abder Rhaman, avec une lettre : s'il ne vient pas en personne, déclare-t-il, c'est de crainte que nous ne puissions nous comprendre et qu'il en résulte du mal.

Arrive ensuite une bande de Kel Oulli, serfs des Igouaraden, avec dix, vingt, trente moutons ; ils viennent, disent-ils, nous les donner. Sur l'instant, et le nombre des bêtes croissant sans cesse, je me demande si cette générosité inaccoutumée ne cache pas de mauvais desseins. Mais non ; ce sont là de très braves gens ; le mérite de leur munificence s'atténue bien, il est vrai, si l'on va au fond des choses. Cadeau pour cadeau, ils le savent : je ne prendrai pas leurs bêtes sans leur donner quelque chose en échange. J'ai toutes les peines du monde à faire comprendre aux Kel Oulli que nos bateaux ne sont pas des parcs à moutons, et je me borne à choisir dans le troupeau les cinq animaux les plus gras.

Les imrads ou serfs m'ont semblé partout de très bonnes gens, doux et inoffensifs quand on ne leur cherche pas querelle. Chose curieuse et absolument contraire à ce qui se

passe pour les Touaregs algériens, ils sont beaucoup plus blancs de teint que les nobles ou Ihaggaren.

Abder Rhaman, malgré ce que dit sa lettre, se décide tout de même à nous visiter. C'est un Arma, un descendant des



LE PÈRE HACQUART ET SON PETIT AMI.

anciens conquérants marocains. Sa contenance est fière; il paraît énergique et bon.

Nous avons avec lui une très amicale conversation, pendant laquelle tous les éclopés, tous les malades du village viennent demander des soins médicaux. Le docteur se multiplie au milieu d'une vraie cour des miracles.

Durant la nuit du 23 au 24, nous sommes mis en éveil

par un remue-ménage singulier. Nous prenons les précautions voulues pour être en état de parer à tout événement. Au matin, Abder Rhaman revient nous donner l'explication du mystère : un razzi de Hoggars est tombé sur les campements des Igouadaren. Sakhaoui a envoyé dix hommes en reconnaissance avec son frère. Ils ont rencontré l'ennemi, supérieur en force, et ont dû battre en retraite avec deux blessés. Le frère de Sakhaoui a eu son cheval tué.

A la nouvelle de l'approche des Hoggars, portée à Bamba durant la nuit, le village a déménagé. Le bruit nocturne était causé par le passage des pirogues, transportant le pauvre mobilier des habitants et les matériaux de leurs cases sur la pointe d'Aoutel Makkoren. On n'a pas osé nous prévenir, dans la crainte de recevoir un coup de feu du factionnaire.

Je regrette profondément de ne pas avoir été à Zarhoï au moment de la nouvelle de l'arrivée des Hoggars. Nous aurions pu peut-être donner un coup de main à Sakhaoui pour les repousser, contribuer ainsi à venger le massacre de Flatters, et le danger aurait probablement jeté le chef des Igouadaren dans nos bras.

J'ai eu plus tard, du moins, la consolation d'apprendre que la colonne des Hoggars, s'étant avancée vers Tombouctou, fut surprise et en partie détruite par les spahis du capitaine Laperrine.

Une courte marche l'après-midi nous met à Eguedeche, où nous jetons l'ancre, à côté d'un petit village de captifs, situé sur la rive même du fleuve. Tout d'abord les noirs prennent la fuite, et ce sont des cases désertes que nous trouvons, lorsque nous mettons pied à terre. Pourtant, un vagissement sort de l'une d'elles; le Père Hacquart y plonge, et ressort portant sur ses bras un petit garçon d'un an environ. Il hurle, effrayé; mais bientôt les caresses du Père le rassurent, et il se met à jouer avec sa grande barbe.

Les parents ne sont pas loin, ils ont vu le manège de derrière des bouquets de palmiers nains, où ils s'étaient cachés, et les voilà qui reviennent, rassurés, eux aussi, et suivis de leurs compatriotes, que l'exemple entraîne.

Le grand village d'Eguedeche est un peu dans l'intérieur, caché à nos yeux par une dune. Les habitants, les maîtres



PETITS NOIRS A EGUEDECHE.

des esclaves du petit village où nous sommes mouillés, sont des Kountas. On nous montre les ruines d'une case en terre qui a appartenu à Sidi el Amin, un des frères de Hamet Beckay. Le chef d'Eguedeche vient en personne avec un de ses parents, qui appartient précisément à la fraction de tribu commandée par Baba Hamet, fils d'El Beckay. Je l'engage à retourner vers son chef nous annoncer, dire que je suis le neveu d'Abdoul Kerim, et que je désire voir Baba Hamet et son frère Baye.

Les nouvelles du razzi des Hoggars sont confirmées.

Si nous restons en assez bons termes avec les habitants de la rive gauche, nous sentons une hostilité sourde qui croît de plus en plus sur la rive droite. Durant la journée du 25, une aventure lui donne corps.

Nous avons dû nous arrêter vers huit heures. L'*Aube* est mouillé au pied d'une dune ; le *Davoust* s'est mis dans l'herbe près d'un village, dont les habitants viennent nous vendre œufs et poulets contre de la verroterie. La brise est tombée, et j'ai déjà donné le signal de marcher, lorsque, d'un groupe de Touaregs posté sur la dune depuis une demi-heure, examinant nos bâtiments sans s'approcher, un noir se détache et demande à nous parler.

Il porte à la main une couverture de laine rouge que j'avais envoyée de Rhergo à Mohamed ould Mbirikat, et que ce dernier nous a dit lui avoir été soustraite par Abou, frère de Sakhib, moitié par persuasion, moitié d'autorité.

Cette couverture est, me déclare l'envoyé, destinée à nous montrer qu'il vient de la part d'Abou. Il nous enjoint de nous éloigner de la rive droite, de passer sur le fleuve si nous voulons, mais sans accoster.

L'*Aube* est déjà en route, et nous avons bien peu de temps pour marcher durant la journée, à cause de la maudite brise qui, presque chaque jour, nous fait perdre les meilleures heures : je résiste au désir de demeurer en place pour voir ce que fera Abou. Je lui fais répondre toutefois que je me mets en route non point d'après ses ordres, mais parce que j'allais le faire de ma propre volonté. M'étant au préalable entendu avec son frère aîné, ajoutai-je, je n'ai rien à démêler avec Abou, et ne lui reconnais aucune autorité dans le pays.

Le soir, nous essayons vainement de mouiller au village de Mareïkoïra; le bourgou nous empêche d'approcher, et nous sommes forcés de séjourner dans une petite île en face.

Nous tâchons sans succès d'attirer les habitants ; ils viennent bien, avec leurs pirogues, jusqu'à la limite des herbes, mais refusent d'accoster notre île. J'aurais voulu, cependant, obtenir des renseignements sur ce qui se trame, et aussi acheter du bois à brûler. Dans ces parages, où l'herbe empêche souvent d'atteindre la rive même, la question du bois pour la cuisine devient parfois fort gênante, et il nous faut en être très économes. Cependant, loin de manquer, ce qui serait une grande difficulté pour la navigation à vapeur, il existe en abondance ; mais il faut, pour se le procurer, aller jusqu'à la première ligne de dunes, au delà des plus grandes inondations. Là, on rencontre du gommier, excellent pour la chauffe ; le tout est de décider les indigènes à le couper et à l'apporter.

Le 26, une pirogue nous croise, montée par des gens de Bamba ; ils nous disent que les Tademeket Kel Bourroum se sont réunis à Dongoe pour nous attaquer.

C'est l'occasion pour Sidi Hamet d'une crise de larmes ; il la termine en me demandant l'autorisation de nous quitter à Tosaye pour regagner Tombouctou.

Depuis notre passage chez les Igouadaren, le caractère de notre guide a subi une transformation peu à son avantage. Je sais qu'il y a reçu une lettre venant de Tombouctou. Que contenait-elle? Je l'ignore. Le brave garçon est amoureux fou, et très jaloux de sa femme. Une si belle femme, nous a-t-il dit un jour, et si bien habillée! Elle a au moins pour quatre barres de sel sur les épaules. Craint-il le sort des maris de Molière? La peur qu'il témoigne est-elle réelle? Toujours est-il qu'il est, ou feint d'être, en proie à la terreur la plus profonde. Lui qui, jusqu'à Kardieba, a toujours été gai, hardi, content de mener à bonne fin toutes les entreprises que je lui commandais d'accomplir, lui qui témoignait d'une confiance inébranlable dans la réussite de mes projets

d'entente avec les Aouelliminden, il ne parle plus maintenant que du triste sort qui l'attend ; nous serons massacrés, lui aussi, bien entendu, et il ne reverra plus sa femme, sa chère femme, qui porte pour quatre barres de sel sur le dos, etc. Au début, j'ai cherché, en le prenant par la douceur ou en le rudoyant, à remonter son moral tombé à un niveau très bas. Rien n'y a fait. Et comme j'estime qu'il est extrêmement dangereux pour nous de placer notre confiance en un pareil poltron, très capable de nous cacher la vérité, s'il croit réussir ainsi à éviter d'aller plus loin, je lui accorde, assaisonnée de quelques mots peu aimables, l'autorisation qu'il me demande. Cela le calme pour un temps, mais il recommence bientôt des jérémiades sur ses dangers au retour ; pour y couper court, je lui interdis de me parler.

Il est certain pourtant qu'il y a du vrai dans ce que prétend Sidi Hamet. Les figures que nous rencontrons deviennent de plus en plus hostiles. Le 27 au matin, nous franchissons le passage rocheux de Tinalschiden, puis Dongoe, où nous devions être attaqués. Nous sommes suivis, sur les deux rives, par des cavaliers touaregs, une trentaine d'hommes en tout. Jusqu'ici, ce n'est pas bien terrible, et d'ailleurs ils s'abstiennent de toute manifestation hostile. Le vent nous force à nous arrêter quelques instants en face de Dongoe, sur la rive gauche. Un cavalier se détache et vient héler le *Davoust*. J'échange avec lui des salutations, prélude obligé de tout entretien, même lorsqu'il doit tourner à l'aigre. Je lui demande des nouvelles du pays ; il me répond que j'en aurai à Tosaye, chez Sala ould Kara.

Vers deux heures, nous apercevons devant nous, au milieu du fleuve, deux puissantes masses rocheuses. Ce sont Baror et Chabor, rocs signalés par Barth ; comme des jalons, ils marquent le défilé de Tosaye. Une pirogue se détache de la

rive gauche, elle porte un parent de Sala qui vient s'offrir pour guide. La troupe des Touaregs de la rive droite s'est augmentée; je voudrais leur parler, mais notre pilote m'en empêche. Quelques coups d'aviron nous conduisent devant la ville de Sala, Sala Koïra ou Tosaye. Nous accostons.



OBSERVATION ASTRONOMIQUE.



TOSAYE. — BAROR ET CHABOR.

CHAPITRE IV

DE TOSAYE A FAFA.

Tosaye est un village de chérifs. Ce sont gens pacifiques et peureux au suprême degré; pourtant, devant nous, sur la plage, circulent des groupes en tenue de campagne : pour remplacer le courage qui leur manque, les paisibles chérifs se sont armés jusqu'aux dents; chacun d'eux est un véritable arsenal ambulant. Cela nous fait rire; mais, chose plus grave, derrière le village nous apercevons des groupes de Touaregs qui ont l'air d'attendre. Notre guide, dès l'accostage, saute à terre et ne reparaît plus. Personne n'a l'air désireux d'engager avec nous la conversation. Je dis à Sidi Hamet de descendre et de me ramener le chef Sala ou un de ses envoyés : notre agent politique refuse d'abord énergi-

quement. Il me faut le jeter presque de force hors du bord. Il aborde un des groupes, celui qui paraît le moins hostile, entre dans une case et nous fait attendre une demi-heure son retour.

Il revient avec un frère de Sala et de mauvaises, très mauvaises nouvelles : Sala, coïncidence fâcheuse, est parti en voyage; les gens du village, redoutant de nous voir en lutte avec les Touaregs, seraient bien heureux que nous ne descendions pas chez eux. Puis toute une série de renseignements souvent contradictoires, mais toujours alarmants. Un grand rassemblement s'est formé, au défilé de Tosaye, pour s'opposer à notre passage : Aouelliminden, Tademeket, Kountas, etc. Sala lui-même s'y trouve.

Quel parti prendre? Nous avons besoin de vivres, notre réserve commence à s'entamer, et je voudrais acheter du grain. Qui sait ce qui nous attend plus bas?

Je veux aussi des guides. Depuis notre départ de Tombouctou, on nous rebat les oreilles avec le défilé de Tosaye, son étroitesse et ses difficultés. Barth lui-même n'est pas très rassurant à cet égard. Il prétend qu'une pierre vigoureusement lancée peut aller d'une rive à l'autre; il laisse supposer aussi l'existence de courants puissants, peut-être de rapides.

On nous a raconté qu'il y a une dizaine d'années, une armée de Toucouleurs essaya, montée sur des pirogues, de descendre le Niger. A Tosaye, elle fut anéantie, écrasée sous les quartiers de roche que les indigènes roulaient et précipitaient du haut des falaises. Je sais qu'il faut faire la part de l'exagération; malgré tout, je n'en crains pas moins qu'au passage resserré du fleuve nous n'entrions en lutte dans de mauvaises conditions avec les riverains. Essayons donc de moyens politiques tant que cela demeurera possible.

Et, sans avoir l'air de m'inquiéter autrement des discours de Sidi Hamet et de son air terrorisé, j'entame avec le frère

de Sala une conversation que je fais bientôt tomber sur Abdoul Kerim.

Je révèle ma parenté, et cela, comme toujours, produit un effet escompté à l'avance. Sala ne sait pas que je suis le neveu de Barth; il faut le lui apprendre. Et comme marque de reconnaissance, comme signe que je dis bien la vérité, je lui fais citer le nom de la cuisinière de son maître El Beckay. Elle s'appelle Diko.

Certes, lorsque, avec sa précision germanique, Barth enregistrait le nom de cette utile mais humble servante de son protecteur, le renseignement ne semblait pas d'une haute importance pour les générations futures. Lui-même ne se doutait pas du service qu'il rendrait ainsi, presque un demi-siècle plus tard, à son parent d'emprunt.

Avec une pareille preuve, comment ne pas reconnaître en moi le neveu de mon oncle? D'autant que Diko n'est pas morte; elle réside dans un campement de l'intérieur. Du coup, Sala n'est plus parti en voyage, peut-être même viendra-t-il nous visiter. Son frère saute à terre lui rapporter la nouvelle; son aspect, ses manières sont complètement transformés.

Il ne tarde pas à revenir. Effectivement, Sala ne s'est pas éloigné; il est dans le village. Au récit de son frère, il s'est mis à pleurer, il voit ainsi réalisée une prophétie de son maître.

Lorsque, en effet, Barth, accompagné d'El Beckay, arriva à Tosaye, le voyageur allemand courut, sans s'en douter, un des plus grands dangers qu'il eût jamais rencontrés au cours de son aventureuse expédition.

Les Tademeket Kel Bourroum avaient résolu sa mort, et toute l'éloquence, toute l'influence religieuse de son protecteur, ne purent les ramener à des sentiments plus humains.

Se voyant sur le point d'être débordé par l'explosion des

haines et du fanatisme, El Beckay joua, en faveur de son ami, une grosse partie. Il déclara aux Touaregs que ni lui ni eux n'étaient assez puissants pour trancher leur litige, et que le grand chef, l'amenokal de la confédération des Aouelliminden, El Khotab, devait juger en dernier ressort.

Abandonnant les rives du fleuve, il se rendit tout seul chez ce dernier, le persuada et obtint un sauf-conduit pour son protégé.

Barth n'a jamais connu ce danger qu'il courut. Nous lisons seulement dans son ouvrage qu'El Beckay fit une absence de quatre jours, pour aller chercher des chameaux frais et remplacer ceux que le voyage avait déjà fatigués : simple prétexte, qui fait encore ressortir la délicatesse des procédés du grand marabout kounta ne voulant pas alarmer son ami.

Or, pendant qu'il discutait avec les Tademeket, El Beckay, saisi d'un délire prophétique, pronostiqua qu'un jour le fils d'Abdoul Kerim reviendrait dans les mêmes parages avec trois bateaux.

Nous avions trois bateaux; je me donnais, avec preuves à l'appui, comme neveu de Barth : impossible de nier la réalisation de la prophétie.

Ajoutons, en outre, que Madidou est précisément le fils de cet El Khotab sauveur de mon oncle.

Sala me fit dire par son frère qu'il ne viendrait pas lui-même à bord, par crainte de me desservir en dévoilant à tous l'amitié qui désormais nous unissait; mais, désireux de nous être utile, il allait se rendre auprès de Madidou ou tout au moins lui écrire, et il espérait avoir le même succès qu'autrefois son maître El Beckay. En attendant, il pourvoirait à tous nos besoins.

De fait, durant la journée du lendemain, nous achetâmes autant de grain qu'il nous en fallait, et Sala nous donna comme guide son propre fils Ibrahim.

Nous partons le samedi 29 février, vers une heure, et passons entre Baror et la rive gauche. Bientôt nous voyons de nouveau surgir sur la rive droite ces Touaregs que j'ai déjà signalés. Ce sont des Tademeket, et Sala nous a prévenus de nous en défier. Ils accompagnent les bateaux, mais, pour le moment, sans gestes hostiles.



TOSAYE. — BAROR.

Nous arrivons sans incident devant la très pittoresque entrée du défilé.

De la rive droite se détache une ligne de roches barrant en partie la passe. Dans l'étroite porte ainsi laissée, le courant est peut-être très fort lorsque les eaux sont complètement basses; pour l'instant, au contraire, le fleuve est absolument calme et l'eau tourne lentement, couverte de flocons d'écume, dans un espace assez resserré, mesurant cent vingt à cent cinquante mètres de largeur.

A droite et à gauche, des falaises noires et rouges, comme

calcinées, coupées çà et là de filons de quartz blanc, donnent au paysage un aspect majestueux, mais profondément triste. Barth raconte que, selon les indigènes, la peau d'un jeune bœuf découpée en lanières n'atteindrait pas le fond en cet endroit. Des préoccupations d'une autre nature nous empêchent de vérifier son dire.

Bientôt, et précisément à l'endroit que Barth marque, à tort d'ailleurs, comme le plus grand resserrement du fleuve, un groupe de cavaliers se détache de la troupe des Tademeket, et l'un d'eux s'avance, porteur d'une lettre qu'il montre de loin.

Dès la veille, nous avons prévu et étudié les manœuvres à opérer dans les divers cas qui peuvent se présenter. J'accoste le *Davoust* à la berge pour prendre la lettre du Touareg, mais le *Le Dantec* et l'*Aube* restent à droite et à gauche, à cinquante mètres de terre, prêts à battre la plage de leur feu croisé, si quelque embûche cachée se découvrait.

Je prends la lettre, et le Père Hacquart la déchiffre aussitôt. C'est une vraie déclaration de guerre, au reste conçue dans les termes les plus convenables; le protocole n'aurait rien à y reprendre.

Younès, chef des Tademeket, me salue mille fois, m'envoie tous ses vœux de prospérité. Son plus grand plaisir serait de nous laisser passer sur le fleuve et même de nous y aider. Malheureusement, nous suivons deux routes, deux religions différentes. Je n'ai plus qu'à m'en retourner à Tombouctou, sinon il se verra forcé de me faire la guerre.

Je réponds que, pour faire la guerre, il faut être au moins deux à la vouloir. Mes goûts, comme aussi les instructions reçues de mon chef, me prescrivent de l'éviter à tout prix. En conséquence, je passerai tranquillement sur le Niger, tant qu'il sera possible d'y naviguer. Si le fleuve devenait assez mauvais pour que les riverains pussent s'opposer à

notre voyage, les Tademeket n'avaient qu'à attaquer, ils verraient ma réponse.

Tandis que le Père et Tierno traduisaient cette lettre, j'observais notre héraut d'armes. Prudemment, après avoir remis sa missive, il s'était abrité derrière un quartier de roc. Voyant que nous ne nous occupions pas de lui, il se décida à avancer un œil, puis l'autre, et bientôt fut dehors tout entier.

« Eh bien ! me dit-il, malgré tout cela, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'avoir un pantalon ? »

La question me parut charmante ; l'inexpressible du pauvre diable se définissait facilement : des trous attachés avec de la ficelle ; mais ce n'était guère le moment d'en demander un autre !

Voilà bien, direz-vous, le Touareg quémandeur. Le défaut a pourtant son bon côté. Je suis convaincu qu'en satisfaisant d'abord notre interlocuteur, en donnant en outre quelques cadeaux aux autres Tademeket, on les aurait vite et facilement conduits de l'hostilité à la bienveillance.

Si je ne l'ai pas tenté, c'est qu'à vrai dire je voulais me réserver pour les Aouelliminden proprement dits ; je craignais de plus, en cas d'erreur, quelque querelle, quelque rixe, rendant plus difficile l'établissement de bonnes relations ultérieures.

Ma réponse remise, nous fîmes route. En nous voyant nous éloigner, les Touaregs poussèrent des cris sauvages. Devant nous, pas un écueil, rien qu'une eau noire resserrée entre les hautes falaises sur lesquelles nous apercevons bientôt les Tademeket. Il y a bien maintenant cent cavaliers et nombre de gens à pied. Ils crient, s'excitent, se livrent à une fantasia furieuse, brandissant leurs lances, frappant du sabre leur bouclier blanc en peau d'antilope. C'est un spec-



LES TADEMEKET.

tacle qu'on payerait cher dans un cirque. N'était l'appréhension de l'avenir, nous nous enthousiasmerions pour ce tableau. Des femmes, des enfants même se joignent au cortège, tandis que nous défilons lentement sur les eaux sans courant de la passe.

Bientôt les berges s'abaissent, des rives verdoyantes contrastent avec les roches noires de Tosaye, et, avisant une petite île, Adria, nous allons y mouiller.

Des gens qui ne sont pas contents, par exemple, ce sont mes laptots. Les cris, les menaces, les défis des Touaregs, ont excité leurs instincts guerriers, et, sombres, ils causent entre eux. Pour un peu ils m'accuseraient de lâcheté. Digui me demande à prendre la pirogue et à aller tout seul se mesurer avec les ennemis. Je le rabroue vertement. Il n'y a pas d'ailleurs que les noirs à être furieux : Bluzet et Taburet sentent à leur tour leur bile remuer et me font grise mine. J'avoue que, moi aussi, je commence à m'énerver, et il me faut appeler à mon aide tout mon raisonnement pour rester impassible. Aurais-je réussi à me calmer si le Père Hacquart n'avait pas été là? je n'en réponds pas.

Heureusement il a, plus que nous, conservé son sang-froid. En somme, me dit-il, il n'y aurait qu'un mince courage de notre part à répondre par des coups de fusil ou de canon aux insultes de gens armés de lances et de sabres; dans son voyage chez les Azgueurs avec d'Attanoux, eux aussi ont été d'abord accueillis d'une façon hostile; du calme, de l'adresse, ont fait de leurs ennemis de la veille leurs meilleurs amis du lendemain.

Je harangue mon monde. Le calme se rétablit un peu dans les esprits, si bien que par gaminerie nous nous amusons à capturer une vingtaine de chèvres qui paissent dans notre île et à les orner de colliers en velours multicolores.

Des noirs, qui ont leur village dans une petite île voisine

de la nôtre, viennent nous voir et nous apporter des moutons. Ils n'ont pas l'air de moins du monde troublés de ce qui arrive. Sans doute, ils en ont vu bien d'autres.

« Ce sont des danseurs », me dit l'un d'eux en me montrant les Touaregs, qui continuent à gesticuler.

Le lendemain, 1er mars, nous continuons notre route accompagnés sur la rive droite par les Tademeket. Nous côtoyons les îles de Bourroum. Le fleuve est ici très large; il coule ensuite nettement délimité par deux lignes de dunes sur chaque rive.

L'aspect est peut-être plus grandiose que tout ce que le Niger a offert jusqu'ici à nos regards. La dune puissante semble toujours inviolée, car le vent efface immédiatement sur le sable la trace du passant; elle a une poésie triste, soulignée plutôt qu'atténuée par la ligne vert sombre du bourgou baignant dans l'eau du fleuve. Comme je comprends bien, malgré sa monotonie apparente, l'effet produit par le Sahara sur ceux qui l'ont parcouru! On a, en regardant l'immensité du sable, un peu de cette attraction hypnotique que donne la contemplation de la mer. Je ne suis point seul à sentir ainsi, car Baudry nous lit le sonnet suivant de sa composition :

LA DUNE

A l'horizon confus se dressent des mirages ;
Jusqu'aux oueds, où, vers le Nord ultramontain,
Les troupeaux, en été, cherchent des pâturages,
La Dune ondule et se confond dans le lointain,

Silice illuminée, ocre d'or et d'étain
Irradiés, micas éblouissants, parages
Où depuis six mille ans les soleils ont déteint.
Les ravins sont taris, qu'ont creusés les orages.

Près du fleuve arrêté, sur le sable roussi,
L'Homme apparaît, très bien campé, très maigre aussi,
Et, sans dépareiller la chose déhanchée

Que dessine au ciel bleu sa chamelle couchée,
Ayant, à son côté, planté son javelot,
L'Amacher (1) accroupi regarde couler l'eau.

De temps en temps, sur les hauteurs, derrière la crête jaune du sable, nous voyons réapparaître nos compagnons touaregs. Mais leur bel enthousiasme du matin s'est refroidi. Les chevaux sont fatigués, les gens aussi. Les seconds tirent les premiers par la figure et font une mine piteuse. En telle compagnie, nous arrivons, vers cinq heures du soir, au village de Bia, sur la rive gauche.

Ibrahim, le fils de Sala, ne tient pas à aller plus loin. Il décide un vieux Songhaï, habitant du village, à le remplacer. Chose remarquable et qui me donne quelque espoir pour la suite, si les Tademeket continuent leurs vociférations sur la rive droite, la gauche du moins ne montre aucun signe d'hostilité. Nous avons vu passer des piétons et des cavaliers qui ont curieusement regardé les embarcations, mais sans marque de crainte ou de haine.

La nuit tombée, nous nous mettons à table. Soudain s'élève du fleuve, en face de nous, un grand bruit, comme de pagaies qui battraient l'eau ou de chevaux à la nage. Aux armes! En un instant chacun est à son poste. Le tumulte cesse. Du village de Bia on nous crie qu'il était dû aux bœufs des Touaregs traversant un petit bras du fleuve. Malheureusement pour cette version, le lendemain nous constatons qu'il n'y a en face de nous ni bras ni marigot.

Quoi qu'il en soit, je suis enchanté de l'incident : il m'a démontré mieux que tous les exercices que, le cas échéant, nos hommes se conduiraient avec sang-froid.

Un instant après, une pirogue venant de la rive droite accoste, montée par un homme qui nous apporte un mouton.

(1) Touareg.

Il se dit gabibi (noir) et habitant d'un village un peu dans l'intérieur. Mais la couleur rèlativement claire de sa peau nous fait penser que c'est plutôt un Touareg venu pour espionner. Il est arrivé au moment où nos laptots étaient encore à leur poste, il peut rapporter ce qu'il a vu.

Le 2 mars, nos ennemis les Tademeket ont disparu, non sans céder leur place à une nouvelle tribu, les Tenger Eguedeche, auxquels se mêlent des Kel es Souk. La guerre sainte est décidément proclamée dans le pays. C'est aux cris de *La illa il allah!* que l'on nous fait la conduite. De temps en temps la troupe s'arrête et un salam solennel la prosterne contre terre. Nous recommençons à être singulièrement agacés. Pour un rien, je donnerais l'ordre de commencer le feu. Heureusement, encore une fois, une circonstance imprévue calme mes velléités belliqueuses. Ce ne sont plus seulement des hommes qui nous suivent, mais beaucoup de femmes et d'enfants. Il y a un de ces gamins, grand comme une botte, qui, tout à fait sur le bord du fleuve, envoie dans notre direction des poignées de poussière. La première balle serait pour lui, restons patients. En tête du cortège, un Kel es Souk, monté sur un grand chameau blanc, nous suit depuis Tosaye. Celui-là ne saura jamais à combien peu a tenu sa vie. Vingt fois je l'ai eu au bout d'une carabine, vingt fois m'a retenu la réflexion que nous ne courions aucun danger immédiat; il n'y aurait aucune bravoure à tirer à la cible sur un malheureux qui n'est peut-être qu'un ignorant.

Nous arrivons ainsi au village de Ha, situé sur un bras latéral du Niger. Nous accostons et essayons de parlementer. Les habitants se sauvent comme une nuée de sauterelles. On nous crie de partir, et, comme nous demandons le chef de village, on nous répond qu'il est chez les Touaregs. Nous attendons une heure. Le village est maintenant entièrement déserté, mais le chef ne vient toujours pas. En revanche,

le *tabala* (tambour de guerre) résonne tout autour de nous, et une masse compacte de cinq à six cents guerriers s'est réunie dans la plaine en face du mouillage. Vociférations encore plus épouvantables que la veille.

Essayons de l'intimidation. Depuis le matin, on nous crie que nos canons et nos fusils ne peuvent tirer, qu'Allah le leur a défendu. Pour montrer ce dont ils sont capables, je me décide à envoyer à toute volée, à 2,400 mètres, par-dessus le groupe hostile, un obus dont nous percevons bien faible l'éclatement dans le lointain. La bande s'égaille d'abord comme une volée de moineaux, mais, la première terreur passée, se reforme et s'avance avec un courage que je ne puis m'empêcher d'admirer. Nous n'avons plus, à moins d'engager la lutte, qu'à appareiller, et nous allons mouiller à quelques kilomètres de là, en face du mont Tondibi, « montagne noire » en langue songhaï, ainsi nommée je ne sais pourquoi, puisqu'elle est d'un beau rouge d'ocre.

Et le lendemain commence comme la veille. La horde des Tenger Eguedeche nous poursuit en hurlant. Lorsque nous mouillons pour déjeuner sur la rive droite, ils prennent quelque distance, mais continuent à nous épier et recommencent leurs fantasias et leurs vociférations à notre départ.

Soudain, vers deux heures, nous voyons, suivant la rive et venant de l'aval, un Touareg grand et de belle mine, monté sur un cheval noir superbe. A ses habits propres et même soignés on reconnaît un chef. Il s'avance vers la foule arrêtée à sa vue, dit quelques mots, et tous au même instant se taisent et s'accroupissent. Il redescend alors vers nous, fait un signe de la main comme d'amitié, et, gravement appuyé sur sa lance en fer, dont nous voyons les ornements de cuivre briller au soleil, nous regarde passer.

Depuis, plus un mot, plus un cri; la rive droite semble

déserte en apparence. Seulement, derrière un buisson, de-ci de-là, un reflet sur des armes nous révèle une sentinelle touareg cachée, épiant nos mouvements.

J'ai su depuis que le Touareg au beau cheval était un envoyé de Madidou, dépêché au-devant des Tenger Eguedeche, pour leur enjoindre de cesser leurs démonstrations hostiles. L'amenokal leur faisait dire qu'il entendait se prononcer seul sur la façon dont devaient être traités les étrangers ; en conséquence, jusqu'à sa décision personne n'avait à nous manifester l'amitié ou la haine.

Nous avons un peu de difficulté à comprendre notre guide. Le songhaï qu'il parle est déjà assez différent de celui de Tombouctou. Vers le soir, il veut nous engager dans un petit marigot se dirigeant vers la gauche et à l'extrémité duquel nous distinguons, à la jumelle, une quantité considérable de chameaux au pâturage. Par prudence, laissant au lendemain le soin de savoir pourquoi ce rassemblement d'animaux, qui généralement sont tenus plus loin des rives, je fais accoster dans une île en face du village de Forgo. Nous entendons battre le tabala autour de nous. Vers huit heures on nous hèle, et une pirogue amène le frère du chef de village. Je n'aime pas son allure pleine de réticences. Il parle avec obstination du tabala de Madidou, qui, dit-il, s'entend dans tout le pays, de Bourroum à Ansongo, lorsqu'on le frappe. Il nous promet des cadeaux de la part de son frère. Inutile de dire que nous ne les avons jamais vus.

Au petit jour nous repartons, sur un fleuve semé d'îles nombreuses.

Devant nous à gauche, nous apercevons de très beaux arbres au feuillage touffu, et brusquement, du sein de la verdure, émerge une masse grise, en forme de pyramide tron-

quée. Il n'y a pas de doute possible, c'est le tombeau du fondateur de la dynastie songhaï, Mohamed Askia, et Gao est devant nous, Gao, l'antique capitale du Soudan occidental, Gao, la plus puissante cité que jamais civilisation nègre ait su fonder, la métropole d'où les routes rayonnaient, apportant au Niger les produits du Tchad et de l'Egypte, Gao, que seuls deux Européens avant nous, Barth et Mungo-Park, avaient pu contempler.

On comprend notre émotion à l'aspect de cette étape du voyage, de Gao émergeant des brumes matinales du fleuve, ville morte maintenant, mais que peut-être nous sommes appelés à faire revivre.

Un grand peuple a existé dont le cœur était là. Les Askias avaient réuni sous leur domination toutes les contrées africaines du Tchad au Sénégal et du désert à Say; l'empire songhaï était alors non seulement le plus puissant de l'Afrique, mais encore du monde contemporain.

Félix Dubois, dans *Tombouctou la Mystérieuse*, a donné, d'après le Tarich es Soudan, une histoire des Songhaïs qui, très heureusement, complète et discute les renseignements qu'avant lui Barth avait rapportés sur ce peuple.

Vouloir y ajouter serait oiseux. Je dois dire cependant que j'ai été frappé de voir, plus bas, sur le cours du Niger, les Songhaïs prendre le nom de Djerma, commun au peuple, à sa langue et à la contrée qu'il habite. Ce même nom, Djerma, désigne l'oasis nord-africaine déjà connue des anciens comme étant Garama, patrie des Garamantes : le rapprochement s'imposait.

Et je me demande si les deux vocables n'ont pas même origine, si la race garamantique ou, comme on l'a nommée aussi, sub-éthyopienne, n'a pas été la souche première de toutes les tribus noires actuelles qui peuplent le Soudan occidental.

Dans cette hypothèse, la plupart des révolutions ethniques qui ont bouleversé sa surface ne seraient, en définitive, que la lutte entre trois races : la noire, dont je viens de parler; la race berbère, dont les Touaregs sont les représentants les plus purs, et enfin la race peule, venue de l'Est et peut-être descendant des anciens Égyptiens.

Je donne ma supposition pour ce qu'elle vaut, en attendant qu'une étude plus complète des langues locales ou la découverte de manuscrits anciens jettent un jour plus vif sur la question.

L'empire songhaï de Gao, qui brilla un moment d'un tel éclat, portait en lui les germes de sa perte : ses chefs étaient mulsumans. La polygamie permise par l'islam donnait à chacun d'eux, en ses nombreux enfants, une légion de concurrents prêts à le déposséder pour usurper son trône. C'est à ces mœurs et surtout à la détestable morale musulmane, toujours disposée à trouver une excuse à tous les méfaits, que les Askias durent leur rapide déclin.

Mais d'autres émotions encore, en dehors de celles évoquées en notre esprit par ces souvenirs historiques, nous étreignaient à la vue de Gao.

C'était là, en effet, nous avait-on dit, ou dans les environs, que nous arriverions ou non à nous entendre avec le chef des Aouelliminden. Ma propre prédiction, si bien vérifiée par la suite, restait sans cesse présente à mon esprit : j'estime qu'il nous sera aussi facile de passer avec le consentement et l'aide de Madidou, que difficile de le faire contre sa volonté.

Nous chenalons entre des îlots immergés, recouverts de bourgou, et nous passons devant de gros villages en paille où se voient à la jumelle des rassemblements considérables.

Tout cet ensemble porte le nom de Gao, ou mieux Gao-Gao. Nous nous efforçons, non sans difficultés, d'approcher du village central, où la mosquée sert de repère. Mais la rive est basse, à demi inondée; c'est une rizière que cultivent les habitants. Il nous faut bientôt nous arrêter.

L'aspect du village et des berges n'est pas rassurant : les noirs déménagent leurs cases, qui à pied, qui en pirogues, emportent leurs objets les plus précieux ; sous les arbres, sur les rives, de nombreux groupes de Touaregs, montés ou à pied, contemplent, immobiles, nos manœuvres. Tous ont le grand attirail de guerre, lance, sabre et vaste bouclier. D'une serviette je fais un drapeau blanc, je l'attache à un bambou planté dans le sol mouillé, et nous attendons.

Longue et anxieuse attente. Les noirs continuent à fuir, les Touaregs semblent se concerter. Enfin, deux individus se détachent de la berge et, dans la vase jusqu'à mi-cuisse, s'approchent, mais à distance respectueuse. Leur peur est grande, et la conversation s'engage de loin; quand nous voulons approcher, ils se sauvent. Une bonne demi-heure se passe à les apprivoiser; enfin ils se décident, tremblants, à venir près de nous.

Ce sont deux parents du chef de village, des Armas. Leur première parole est une prière, celle de nous en aller dans une île qu'on nous montre, à deux kilomètres environ, car, disent-ils, ils craignent de nous voir nous battre avec les Touaregs et leur village en souffrir.

Nous essayons de les rassurer : nous ne venons pas faire la guerre, mais bien au contraire nous entendre avec les Touaregs. Et, d'abord, où est Madidou? Madidou est près d'ici, mais pourtant pas dans le village. Et que signifie ce rassemblement de forces comme si la guerre menaçait? C'est pour résister à un razzi de Kel Aïr qui est signalé. J'évite de répondre que, les Kel Aïr se trouvant fort loin à l'est et

PANORAMA DE GAO.

au nord, il est étonnant qu'on se soit ainsi rassemblé sur les bords du Niger pour leur tenir tête.

Rentrons dans le vif de la question. Je prie les ambassadeurs d'annoncer à Madidou le neveu d'Abdoul Kerim, que son père a reçu et bien traité il y a une cinquantaine d'années. Nous ne sommes en aucune façon venus pour faire le mal ; la preuve, c'est que, les Tademeket et les Tenger Eguedeche nous ayant déclaré la guerre, nous n'avons pas même répondu.

Mon oncle a donné à El Khotab un cheval, j'apporte la selle à son fils. Je découvre alors une superbe selle en velours brodé d'or, le plus bel article de cadeau de la mission : c'est le moment ou jamais de le placer. Le sultan des Français m'a envoyé près du chef des Aouelliminden pour l'entretenir d'affaires les concernant comme nous ; je désire une entrevue avec lui ou au moins avec ses mandataires autorisés.

Nos interlocuteurs s'en retournent, et nous restons sans nouvelles jusqu'à quatre heures. Les mêmes personnages reviennent : Madidou est ici avec beaucoup de monde (ça, je m'en doutais); il discute avec ses principaux conseillers en ce moment. « Mais, disent-ils, pour prouver vos bonnes intentions aux indigènes, allez dans l'île, ce qui vous montrera en même temps qu'on ne vous veut pas de mal. Là vous verrez les envoyés de Madidou. »

J'aime mieux avoir l'air de céder à cette invitation pressante que d'agir *motu proprio*. Au fond, je ne suis pas fâché de m'éloigner un peu des Touaregs. Évidemment, dans leur palabre, sur dix avis émis, neuf auront comme conclusion de nous attaquer : dans notre île, nous serons à l'abri de toute surprise ; on verra demain.

Nous avons évalué à plusieurs milliers le nombre des guerriers dont la rive est couverte ; c'est autre chose, cette fois, que les Tademeket et les Tenger Eguedeche.

Nous appareillons donc, et à la nuit tombante nous sommes campés à notre nouveau poste. En souvenir de mon vénérable et digne ami Gauthiot, qui a été, comme je l'ai raconté, le défenseur de la mission contre toutes les influences mauvaises qui se liguaient contre elle en France, je baptise de son nom ce coin de terre enserré par le fleuve, notre fleuve, là où notre destinée va vraisemblablement se décider.

Si je disais que je dormis bien et l'esprit tranquille dans



PALABRE A GAO.

la nuit du 4 au 5 mars, je pense qu'on ne me croirait pas.

A courir des dangers matériels, à combattre la nature ou les hommes, on apporte un courage plus ou moins grand, mais on s'y fait, en somme, comme le mineur aux risques de grisou ou d'écrasement, qui sont pour lui de tous les instants. Ce à quoi on ne s'habitue jamais, ce qui produit à la longue une grande fatigue cérébrale, c'est la responsabilité, c'est la pensée qu'un seul mot maladroit, ou seulement mal traduit, peut perdre ceux qui vous ont suivi de confiance, pour lesquels on est tout maintenant.

Le Père Hacquart non plus n'a pas beaucoup dormi cette nuit-là. Aurait-il reposé si je l'avais laissé s'étendre sur sa

couchette? Je ne sais, mais j'avais besoin de ses conseils et de son expérience, et nous passâmes une nuit blanche, discutant ce qu'il y aurait à dire le lendemain.

Résultat de notre conférence : voir venir, tirer parti le mieux possible d'une situation que nous n'avons guère d'éléments pour prévoir; en un mot, selon l'expression des marins, faire la voilure du temps.

Pourtant le Père est optimiste, par caractère d'abord, et ensuite parce que nos aventures, par un singulier hasard, ont absolument l'air de coïncider, en date et en nature, avec celles qui lui sont advenues deux ans auparavant dans le Sahara.

C'est précisément le 5 mars que d'Attanoux et lui sont arrivés à s'entendre avec les Touaregs Azgueurs; donc...

Toute la nuit, la rive gauche a été éclairée par les feux des bivouacs touaregs, un véritable incendie. Nous ne nous sommes pas trompés, il y a un gros, très gros rassemblement.

Et, au matin, le cœur me bat fort lorsqu'une pirogue vient vers nous et que nous distinguons, outre un noir, envoyé du chef de village, un Touareg et un autre indigène, qu'à ses cheveux crépus nous reconnaissons pour un Maure ou un Kounta.

Le bateau accoste; le troisième personnage est bien un Kounta; quant au Touareg, c'est le forgeron de Madidou.

Pourquoi le forgeron? C'est que, dans le Soudan, cette caste, car c'en est une, a su prendre auprès des chefs noirs une influence considérable, et les Touaregs riverains du Niger ont imité les nègres.

Tous les forgerons, il s'en faut, ne forgent pas. Ce sont des familiers, des conseillers, et, en définitive, ce sont eux qui détiennent véritablement l'autorité. Comme il arrive souvent, le premier ministre est plus que le roi.

Salutations de part et d'autre, on s'assied. J'ai le bout des doigts froid et la gorge sèche; pourtant je m'efforce de conserver mon air le plus calme et le plus détaché.

Je commence mon discours. Le Kounta sait l'arabe, ce qui me permet, chose heureuse, de me servir du Père Hacquart comme interprète; il répète en tamaschek mes paroles au forgeron :

« Je salue Madidou; le commandant de Tombouctou salue Madidou; le sultan des Français salue Madidou. Nous sommes le peuple blanc qui a chassé il y a deux ans les Tenguereguif et les Kel Temoulaï de Tombouctou. Nous étions déjà venus deux fois en bateau, pour lier amitié et faire du commerce, sans aucune intention de conquête; les Touaregs nous avaient mal reçus, insultés, provoqués; nous les avons attaqués, battus, punis. Allah nous a donné la ville, nous y sommes, nous y resterons.

« Mais les Touaregs de Tombouctou n'ont rien de commun avec les Aouelliminden; ils étaient même leurs ennemis. Entre Madidou et nous il n'y a jamais eu de guerre.

« Maintenant que nous sommes voisins, le sultan des Français a pensé qu'il était mauvais de rester plus longtemps sans se connaître.

« Si nous parvenons à lier amitié, il n'en résultera que du bien pour les uns et les autres. Eux viendront à Tombouctou vendre leurs bœufs, leurs moutons, leur gomme, et ils acquerront en échange des étoffes, des perles et tous les objets que les seuls blancs savent fabriquer.

« Rester plus longtemps sans faire connaissance, ce serait laisser la poudre à côté du feu. Un jour viendrait où, sans même le vouloir, sans qu'il y ait de leur faute ni de la nôtre, un malentendu amènerait une rixe et celle-ci la guerre.

« Or, si nous n'ignorons pas leur puissance, eux doivent

aussi savoir la nôtre. Nous pourrions avoir du mal, mais eux encore plus.

« En tout cas, il est bien plus digne, bien plus loyal, pour eux comme pour nous, qui sommes les uns et les autres de noble race, de savoir à quoi nous en tenir. Le sultan des blancs m'a choisi comme envoyé en raison de ma parenté avec Abdoul Kérim, qui fut l'ami des Kounta et des Aouelliminden. Que dois-je lui rapporter de la part de Madidou : la paix ou la guerre ? »

Le discours était net, la réponse ne le fut pas moins :

« Madidou vous salue. Si vous venez animés de sentiments pacifiques, comme vous l'avez dit hier à l'homme de Gao, il est votre ami, il vous donnera des guides pour aller où vous voudrez, Say ou Sokoto. Si le mal advient, il viendra du ciel ; la terre, Madidou en répond. »

Ce début ne pouvait que nous plaire.

Nous apprenons au jeune Kounta, le second envoyé, que nous sommes en bons termes avec ses parents de Tombouctou et de Kagha ; puis nous cherchons à amuser nos gens : phonographe, bicyclette, boîte à musique, etc., tout notre matériel défile ; enfin, après m'être consulté avec le Père Hacquart, je me décide à tenter un grand coup : sans rien demander, sans rien ajouter, je congédie l'ambassadeur en lui donnant, pour la porter à Madidou, la belle selle en velours.

La pirogue traverse le fleuve. Nous voyons un Touareg se détacher d'un groupe de cavaliers ; il monte un beau cheval bai et, chose exceptionnelle, est armé d'un fusil. Il vient au-devant de l'embarcation, on lui présente la selle, et les Touaregs qui sont derrière lui, en voyant l'objet, agitent leurs boucliers et poussent des cris stridents.

La pirogue repasse immédiatement. Le cavalier que nous venons de voir est Madidou en personne ; il remercie mille

fois du cadeau qu'on lui fait, et voulait même venir; mais ses frères, craignant quelque trahison ou quelque maléfice, l'en ont empêché. Notre générosité a porté; rien qu'à l'attitude du forgeron, on peut préjuger des sentiments de son maître.

A son tour, maintenant. Je lui fais un beau présent d'étoffes, perles, couteaux, voiles, et il est enchanté. Pourtant Madidou désirerait encore deux choses. Il n'ose cependant insister si c'est trop difficile, car on lui a déjà donné plus que ni lui ni ses ancêtres ne reçurent jamais.

La première, c'est dix pièces d'argent, non pas pour lui d'ailleurs, mais pour sa femme. Celle-ci a entendu parler de ce métal blanc, qui se travaille comme le cuivre et dont on fait aussi des bijoux, mais qui n'est pas du cuivre, et elle voudrait le connaître autrement que de réputation. C'est trop facile à satisfaire, et même aux dix pièces de cinq francs j'ajoute deux anneaux d'or.

Quant au second désir de l'amenokal — je le donne en mille à deviner — c'est... le portrait du président de la République.

Un cadeau que les voyageurs allemands ou anglais n'ont jamais manqué de faire aux chefs indigènes, c'est le portrait de leur souverain. Le fait peut prêter à un rire irréfléchi; il n'en est pas moins exact qu'il est d'un grand effet de montrer une photographie, un dessin, une chromo mieux encore, en disant : « Voilà notre sultan ! »

Nous avions dans cette intention emporté, deux ans auparavant, au début de la mission, cent portraits coloriés de M. Carnot.

Celui-ci mort, nous n'avions pu nous procurer que quelques gravures du président Félix Faure, de celles-là mêmes qu'on voit dans toutes les mairies, et qui sont réglementaires dans les appartements des commandants, à bord des bâtiments de la flotte.

Le portrait du sultan des Français était, partout où nous passions, un objet de grande curiosité; je l'avais épinglé dans ma cabine, et tout le monde voulait le voir. C'était le portrait en buste, au bas duquel se distingue le monocle, pendu au bout d'un ruban. Généralement, après avoir considéré la gravure en silence, les Touaregs me posaient deux questions :

— Est-ce ton père?

— Pourquoi a-t-il trois yeux?

Voulant parler du monocle.

J'avais trouvé un moyen simple de répondre à la fois à ces deux demandes. « Certes, c'est mon père, c'est notre père à tous, et, s'il a trois yeux, c'est précisément qu'il a tellement d'enfants qu'il ne lui en faut pas moins pour les regarder tous à la fois. »

Jamais mon explication à double détente n'a rencontré un incrédule, mes raisons paraissaient bonnes et suffisantes.

Pendant que nous en sommes au portrait du Président, permettez-moi de raconter comment, à Koulikoro, le domestique du lieutenant Osterman avait trouvé moyen d'en tirer parti. Le soir, il nous dérobait la gravure et la portait au village. Pour la contempler, les hommes devaient payer quarante cauris (un peu moins d'un sou); quant aux femmes, la petite crapule se contentait d'un salaire en nature.

Sur la plainte d'un mari ainsi trompé pour le plaisir de contempler l'image de M. Félix Faure, nous surprîmes le manège. Inutile d'ajouter que le coupable expia par quelques journées de fers, précédées d'une admonestation par la voix et le geste, d'avoir ainsi mis au service de ses passions la sympathie que les femmes bambaras ressentaient pour le sultan des Français.

Revenons à Madidou. Il avait entendu parler du portrait,

et, désireux de le posséder, il me le faisait demander. Cela partait d'un trop bon sentiment pour qu'il pût y avoir de notre part l'ombre d'une objection, et c'est ainsi que le portrait du président de la République orne en ce moment la tente du chef des Aouelliminden, et voyage avec lui des rives du Niger au plateau de l'Aïr.

Après le déjeuner, notre Kounta revient encore. Madidou nous demande quand nous désirons partir. Le Kounta laisse même entrevoir la possibilité de sa visite, un peu plus bas sur le fleuve. Dans tous les cas, l'amenokal promet d'envoyer quelqu'un de ses proches pour nous remettre une lettre. Par écrit seront fixées les diverses promesses qu'il nous a faites et qu'il nous renouvelle, en ce qui concerne notre amitié et la protection de nos compatriotes ou sujets respectifs.

Madidou a hâte de partir. Le razzi des Kel Gheres ou Kel Aïr, dont on nous a parlé à l'arrivée, n'est que trop réel ; il a même, me dit-on, attaqué le campement de Kountas, amis des Aouelliminden, où commandent Baye et Baba Hamet, fils d'El Beckay. C'est ce qui explique l'absence de ceux-ci.

Le chef a donc hâte de voir tout réglé de notre côté pour se retourner contre ses ennemis. Il va envoyer partout, le long du fleuve, des messagers et des lettres enjoignant aux chefs, ses vassaux, de nous bien traiter, de nous donner des guides, des vivres, et de nous aider au besoin.

J'aurais bien voulu avoir une entrevue personnelle avec l'amenokal. Mais j'étais payé pour savoir qu'on ne voit pas facilement les chefs touaregs. Il était bien évident, en outre, que si Madidou, par largeur d'idées, par tolérance, et grâce aussi à la tradition qu'il tenait de son père, avait refusé de céder aux conseils hostiles, un fort parti devait pourtant exister contre nous ; il fallait éviter de donner des armes

à nos adversaires en leur fournissant matière à des interprétations malveillantes. Insister pour prolonger notre séjour, ou pour voir le chef, eût présenté ce dernier inconvénient.

Je fixai donc le départ au lendemain matin.

Nous renvoyons nos guides, bien payés, et ils passent avec la pirogue. Mais, pendant leur traversée, la colonne touareg s'est disloquée. Un groupe attend l'embarcation à l'accostage. Nos guides pensent que c'est pour voir si nous n'avons pas été trop généreux et pour... partager avec eux; aussi préfèrent-ils rebrousser chemin et revenir encore une fois vers nous.

A ce moment s'élève un grand bruit sur la rive droite; ce sont tous les petits chefs qui avaient commandé à leurs forgerons de passer le bras de fleuve et de venir nous saluer de leur part, visite intéressée et dans l'espoir d'un cadeau. Madidou n'a pas voulu auprès de nous cette affluence de gens, il n'est sans doute pas sûr de tous, et il a fait rebrousser chemin aux messagers, d'où quelques récriminations dont nous avons entendu l'écho.

Néanmoins El Yacin, un des principaux chefs de tribus ou Amrars, nous expédie son conseiller. Comme la pirogue ne revient pas le chercher, il prend son parti de l'incident et, gaiement, s'installe dans un coin à bord sans manifester aucune crainte.

Mais auparavant il a voulu tout voir, tout entendre, tout toucher.

J'ai dit qu'un des ornements de ma cabine était un panneau composé de photographies d'une cantatrice célèbre. Ces portraits n'excitaient pas moins la curiosité que celui du Président, qui leur faisait face, d'autant que les costumes d'Elsa, de Brunhilde, d'Elisabeth ou de Salammbo parais-

saient aux Touaregs le comble de l'élégance, ce qui, par parenthèse, prouve en faveur de leur sens esthétique.

Notre forgeron, après un long moment de contemplation, se retourne vers moi : « C'est une des femmes de ton pays, ça? — Oui. — Et sont-elles toutes aussi jolies? — Mais certainement. — Alors il faut que vous soyez de bien grands imbéciles pour les avoir quittées et être venus jusqu'ici. »

J'essayai de faire comprendre à mon interlocuteur les satisfactions qui pouvaient nous attendre au retour : éloges de nos chefs, estime de nos concitoyens, notoriété dans tout notre pays; il demeura réfractaire.

Pour bien montrer notre intention de décamper dès le lendemain, nous avons replié nos tentes, la rive devient peu à peu complètement déserte en face de nous. La nuit faite, nous renvoyons définitivement nos guides.

Le 6, de bon matin, guidés par un pilote que le chef de Gao nous a envoyé, nous nous mettons en route pour Bournou, où Madidou a son campement, et nous y arrivons vers onze heures.

Le fleuve reste facilement navigable, bien que de place en place des remous indiquent des écueils affleurant sans doute aux eaux basses. En revanche, les rives prennent un aspect de plus en plus rocheux et sauvage.

Ce sont de hautes falaises noires ou rouges, couvertes de gommiers et de sycomores. Bournou a été très exactement décrit et même dessiné par Barth. Nous mouillons au pied de la berge à pic haute d'une centaine de mètres. Notre guide va au village dont on aperçoit les cases à un kilomètre environ, et revient avec un remplaçant.

Quant à Madidou, il a, paraît-il, couché à son campement, mais est reparti à la première heure. Nous le rencontrerons peut-être à Dergona, où nous changerons de pilote.

Après déjeuner, nous repartons. La rive gauche devient extrêmement pittoresque, des falaises de roches rouges bizarrement découpées simulent par endroits des ruines de châteaux forts. Au loin, sur la droite, s'estompe une ligne de hautes montagnes rocheuses. Décidément, nous avons abandonné la région des dunes.



BOURNOU.

Nous passons la nuit près de Dergona, dont nous voyons les feux, et le lendemain nous y arrivons de bon matin. Pas de Madidou. Il s'est enfoncé dans l'intérieur, toujours à cause du razzi des Kel Aïr. A la nuit tombante, nous sommes à Balia (Tabaliat de Barth).

Près du débarcadère est une pirogue chargée de grains dont les marins s'enfuient d'abord. Peu à peu, rassurés, ils reviennent et nous apprennent quantité de choses intéressantes sur la situation des pays voisins de Say.

Près de Zinder habite une population de marins pil-

lards; ce sont les Kourteyes. Récemment ils ont razzié Balia.

Nous devons aussi rencontrer là Amadou Cheikou. Il possède le long du fleuve quelques villages dont l'un est entouré d'un tata (muraille en terre). Il a décidé une tribu peule, les Gaberos, qui vivaient auparavant près de Gao sous la suzeraineté des Aouelliminden, à émigrer pour le re-



BEBA. — ROCHES AVANT ANSONGO.

joindre. Dernièrement, il a envoyé à Dergona l'ordre d'en faire autant, mais sans succès.

Le fleuve devient de plus en plus rocheux; ça sent les écueils et les rapides, sans que toutefois jusqu'ici il y ait eu de difficulté de navigation. Nous arrivons ainsi devant la pointe de l'île d'Ansongo.

Orientés sur une même ligne sud-est, nord-ouest, quatre gros blocs de cailloux, de l'effet le plus pittoresque, semblent les jalons destinés à repérer un point remarquable du fleuve.

De fait, c'est très exactement en aval de cet endroit que commencent les difficultés qui rendront à jamais cette partie du Niger pratiquement innavigable.

Le 8 mars, pour déjeuner, nous mouillons sur la rive gauche, en face de l'une de ces masses rocheuses, Beba; puis, prenant le bras le plus à gauche, à deux heures nous sommes devant le village d'Ansongo, habité par des Kel es Souk. Le chef de la tribu, El Mekki, s'y trouve lui-même.

Devant, à toucher le mouillage, une ligne de rochers barre entièrement le bras du fleuve où nous nous trouvons. Leurs têtes affleurent presque, et il est impossible de passer par-dessus. Baudry, en pirogue, découvre, tout à fait sur la gauche, contre la berge, un chenal étroit, sinueux, mais susceptible pourtant de nous donner issue.

Pendant ce temps, les Kel es Souk et les noirs, leurs tributaires, se sont assemblés sur la plage. Après quelques cadeaux de peu de valeur, nous engageons la conversation, et tout paraît devoir aller pour le mieux. El Mekki fournira vivres et pilotes, et viendra même sans doute nous voir.

J'en suis extrêmement heureux. J'ai fort appréhendé le contact des Kel es Souk : on les a vus à l'œuvre, d'ailleurs. Tant que leur hostilité a été le fait d'individus isolés, elle n'a pas pu grand'chose contre nous; mais à présent nous avons affaire au chef de toute la tribu, et il importe au plus haut degré de se le concilier.

Les Kel es Souk, nous le dirons plus loin, sont de même race, de même souche que les Touaregs.

Séparés toutefois du tronc commun, lors de la prise de Tademekka par les Songhaïs de Gao, ils se sont convertis de meilleure heure à l'islam, de telle sorte qu'ils sont aujourd'hui les marabouts des Touaregs.

Il en résulte pour eux une force morale considérable, et je

m'étais laissé dire que, seul, El Mekki pourrait mettre son *veto* aux résolutions favorables ou défavorables de Madidou à notre égard.

L'amitié du personnage avait, on le voit, son prix.

Avant la brume, nous appareillons pour traverser le bar-



LES KEL ES SOUK D'ANSONGO REFUSENT DE DONNER DES GUIDES.

rage, ce qui se fait sans accident; mouillés en face du village, nous attendons le lendemain.

Le 9, nous retraversons de bonne heure. Hélas! la journée commence mal : El Mekki ne vient pas, mais à sa place deux messagers qui, sous je ne sais quel mauvais prétexte, nous expriment qu'il est impossible de nous fournir des guides.

Je proteste, invoquant le nom de Madidou, sans rien obtenir.

La nécessité politique nous commandait de nous faire un

ami d'El Mekki ; mais il y en avait une autre, plus pratique et plus immédiate encore : les rapides.

Comme je l'ai dit, ils commencent à Ansongo. Nous ne connaissions pas encore toute leur difficulté; mais ce qu'en dit Barth, — et nous ne l'avions pas jusqu'ici pris en défaut, — suffisait à nous démontrer l'absolue nécessité de pilotes; à chaque instant il fallait en effet choisir, entre les divers bras du fleuve, le plus praticable.

Je m'arme de patience, je cherche à discuter; peine perdue. Même, quelques noirs s'étant avancés jusqu'à la rive, les Kel es Souk les font rentrer au village.

Arrive une seconde députation, gens hostiles, figures fermées...

« Quelles sont vos intentions? — Le bien et la paix. — Quelle est votre religion? — Celle d'Issa, du prophète que le vôtre donne comme son prédécesseur. Nous sommes des Kitabi, des gens du livre. Votre religion même vous ordonne de nous traiter en amis, lorsque nous avons à votre égard des sentiments amicaux. » Tierno s'empoigne avec ses collègues marabouts pour leur faire entendre raison, mais sans grand succès. « Pourtant, dis-je, vos pères ont laissé un chrétien passer en paix sur leur territoire, et même ils l'ont aidé. Ce chrétien, mon oncle Abdoul Kerim, était l'ami et le protégé de Sidi Hamet Beckay : pensez-vous mieux faire que vos pères et que le cheik vénéré dans tout le Soudan, en agissant autrement qu'eux? »

Surprise, interrogations : « Quoi! tu es le neveu d'Abdoul Kerim? »

Chaque jour je relis l'ouvrage de Barth; aussi suis-je difficile à prendre en défaut sur ses aventures.

Or, il lui est arrivé, précisément un peu avant Ansongo, ce que j'appellerais volontiers « une bien bonne ».

Sans manquer au respect que je dois à sa mémoire, je soupçonne mon oncle, mon digne et excellent oncle, d'avoir ébauché sur les rives du Niger au moins une idylle avec une jeune beauté des Kel es Souk.

Elle avait nom Neschroun. Barth, généralement plus réservé sur l'esthétique des filles d'Ève noires ou seulement brunes qu'il lui était donné de contempler, s'étend longuement sur sa figure avenante, ses airs gracieux, la beauté de ses yeux noirs et de ses cheveux partagés sur le front, *à la Vierge*. Il ne néglige même pas de nous instruire qu'elle portait une tunique à bandes, alternativement rouges et noires, des mieux seyantes.

La sympathie sans doute fut réciproque, car, dit-il, « elle me demanda, moitié en plaisantant, si je voulais l'épouser ».

Ce qui empêcha ce penchant de se donner un libre cours, au moins légalement, ce fut une question de chameaux.

« Je lui exprimai tous mes regrets, ajoute Barth, et, tout en lui montrant combien j'étais sensible à l'honneur qu'elle me faisait, je lui fis remarquer que mes chameaux étaient trop fatigués pour la porter. »

J'ai dit un mot de l'embonpoint, beauté recherchée, des femmes touaregs. Lorsque cet embonpoint est arrivé à la limite voulue, par un gavage méthodique, une belle femme peut hardiment demander à entrer dans la société des Cent kilos.

Cette beauté a un nom, *teboulloden* en langue touareg, et cette onomatopée rend assez bien le balancement gélatineux de toutes les parties pendantes de la Vénus touareg qui ne se contente pas d'être callipyge.

Neschroun était sans doute légèrement *teboulloden*, et c'est pourquoi les chameaux fatigués du voyageur allemand n'auraient pu porter ce supplément de bagage.

Une bonne histoire, comme on voit, à donner pour preuve d'identité aux messagers d'El Mekki.

Mais précisément Neschroun est la propre sœur de ce

dernier, et elle existe encore ; on pense si à cor et à cri je demande à la voir. Son campement est malheureusement trop loin dans l'intérieur des terres, elle ne saurait venir, mais je lui envoie en cadeau une glace à trois faces garnie de peluche, article à 3 fr. 75. — On voit que je suis généreux.

Les messagers s'en retournent raconter l'affaire à El Mekki. Nous voilà derechef amis. On nous donne pour guides deux propres captifs de case du chef des Kel es Souk, et nous partons, non sans avoir envoyé nos plus affectueux compliments à celle qui aurait pu être ma tante, si elle avait été moins grasse ou les chameaux de Barth mieux portants.

Mon cher oncle, mon brave oncle, mon oncle providentiel, vous nous avez encore tiré une rude épine du pied le jour où vous eûtes l'heureuse idée de raconter vos amours avec la fille des Kel es Souk.

Le courant, très violent, atteint sept kilomètres à l'heure. Nous ne tardons pas à voir que notre pain blanc a été mangé le premier, et qu'il ne faut plus naviguer sans une extrême prudence.

Une fausse manœuvre de l'*Aube*, causée par une brise fraîche du sud, le fait échouer sur un fond de gros gravier. C'est peu dangereux ; nous l'en tirons. Mais, sorti du chenal, il va cette fois donner, très violemment, contre une pointe de roche sur laquelle il reste planté. Beaucoup d'eau tout autour de l'écueil, ce qui rend le déséchouement très difficile ; les laptots ne peuvent prendre pied dans l'eau. Pourtant, après une heure d'efforts à la nage, l'*Aube* est remis à flot.

Cent mètres plus loin nous doublons la pointe aval de l'île d'Ansongo.

Le bras de droite, visible maintenant, est absolument



DISTRIBUTION DE CADEAUX AUX TOUAREGS, A BOURÉ.

encombré de roches et de rapides. Nos chalands n'y seraient certainement pas passés.

Devant nous, des remous indiquent encore des écueils. Nos guides sont de braves gens, mais je ne leur crois pas beaucoup la pratique du fleuve. Je me décide à faire mouiller les deux grosses embarcations. Nous enlevons la paillote du *Le Dantec,* qui donne prise au vent, et, après avoir armé tous les avirons qu'il peut porter, nous partons, Baudry et moi, reconnaître le chenal, très tortueux, mais en somme assez



LE « LE DANTEC » CHERCHANT LA PASSE.

large et profond. Nous revenons à bord, et, sans autre incident, nous passons et allons mouiller, à la rive gauche, dans les herbes.

L'*Aube* depuis son échouage fait énormément d'eau. Quatre hommes avec des seaux suffisent à peine à le vider. Il y a évidemment une voie d'eau. Notre charpentier Abdoulaye plonge et reconnaît qu'une planche du fond est déclouée. On la remet en place tant bien que mal.

Pour achever cette journée, déjà fertile en émotions, une tornade nous trempe, tandis que, des herbes de la rive, il se dégage une odeur de musc écœurante à faire vomir.

De temps à autre un remous près du bateau : c'est un caïman qui plonge. Il ne ferait pas bon tomber du bord en cet endroit.

Un bief à peu près dégagé nous conduit le lendemain devant la pointe de l'île de Bouré, probablement Tibouraouen de Barth. Un village est très pittoresquement juché sur de grosses masses de roc. Sur la rive gauche, en face, un mamelon a ses flancs couverts de tentes. Au sommet, un véritable bataillon carré de Touaregs prêts à la défensive. Les piétons sont aux premiers rangs, au centre les cavaliers et les méharistes. Tous, immobiles, regardent les bateaux



BOURÉ.

avancer. Nous accostons l'île. Timides d'abord, les noirs approchent. Puis une pirogue traverse, amenant quelques Touaregs. Nos guides, avec force gestes, expliquent qui nous sommes, ce que nous voulons. Alors le bataillon carré fond en un clin d'œil; c'est un va-et-vient continuel de la rive gauche à l'île, et nous sommes en un moment entourés de trois ou quatre cents personnes. Ce sont des Ifoghas et des Chérifs. D'abord ils ont eu peur en voyant nos bâtiments, mais maintenant nous sommes les meilleurs amis du monde. En avant les petits cadeaux, bagues, bracelets, pipes, couteaux. Du coup, c'est du délire. On nous donne en échange des œufs, du beurre, des poules et quelques jolis sacs en cuir (*abelbodh*). Nous reprenons notre marche par le

bras de gauche. Il est étroit, tout hérissé de cailloux. Sur la rive, de belles masses rocheuses. D'innombrables troupeaux paissent l'herbe et le bourgou succulent.

Toute une population nous suit en hurlant, comme au-dessus de Gao; mais cette fois ce sont des sentiments pacifiques et amicaux qui l'animent. L'enthousiasme redouble chaque fois que nous accostons la rive pour distribuer des



PIROGUES A BOURÉ.

cadeaux, aux hommes, aux femmes, aux enfants même, petits gaillards à l'air éveillé, qui se précipitent dans l'eau et s'y battent pour se disputer une bague ou un grain de verre. De temps en temps, un chef plus important reçoit le *complet*, objet des vœux de tout Touareg : huit mètres de guinée, cinq pour le boubou, trois pour le pantalon. Certainement le souvenir de notre passage subsistera longtemps, et j'espère que le premier qui nous suivra pourra se recommander d'Abd-el-Kader, puisque ainsi je me nomme, de même que je me suis, moi, recommandé d'Abdoul Kerim.

L'île de Bouré n'appartient pas aux Touaregs. Par un fait que je crois unique sur tout le cours du Niger de Tombouctou à Sansan Haoussa, un chef songhaï, Idris, en est le légitime propriétaire. Il ne paye aucun tribut à Madidou, et si les troupeaux des Chérifs et des Ifoghas sont maintenant dans son territoire, c'est avec son autorisation et par crainte du razzi des Kel Aïr.

Nous nous arrêtons au village d'Idris, qui vient nous voir.



TROUPEAUX A BOURÉ.

Nous concluons amitié avec lui, lui laissant un écrit, sorte de traité de protectorat, et un pavillon. Il nous donne trois de ses sujets, dont l'un est son propre frère, en remplacement de nos guides d'Ansongo. Ceux-ci, bien récompensés, s'en vont rejoindre leur village.

Ces Songhaïs d'Idris sont des hommes superbes, voilés comme les Touaregs et armés comme eux, mais d'un noir foncé. Ils sont en général d'une très haute stature et d'une force herculéenne.

Véritablement on a plaisir à trouver, au lieu des populations nègres abruties que nous avons rencontrées jusqu'ici, de véritables hommes, et l'on comprend ce qu'a dû

être la race, lorsqu'elle dominait le Soudan occidental avec pour chefs les Askia et pour capitale Gao.

Malgré tous leurs efforts, toute leur adresse, nos guides n'ont pu empêcher de nouveaux échouages et des avaries dans la journée du 11. L'*Aube* touche dès le départ sur un



GUIDES DE CHEZ IDRIS.

caillou gros comme une tête d'homme. Pendant trois heures il y reste accroché par le milieu, dans un courant d'enfer, avec un écueil à droite et un à gauche, sur lesquels il paraît impossible qu'il ne se jette, si nous parvenons à le déséchouer.

Tout le monde est arrivé au secours. Nos hommes se sont mis à l'eau, montrant autant d'énergie que de dévouement. Nos guides en ont fait autant.

Nous nous attendions à chaque instant à voir le bateau se partager en deux, l'avant d'un côté, l'arrière de l'autre. Enfin on a pu placer un grappin sur la rive gauche, et, après

deux essais infructueux marqués par combien d'efforts, une partie du monde soulevant le bord échoué, l'autre halant par l'arrière sur le grappin, on a réussi à faire tourner le bateau. Pris en flanc par le courant, il s'est déséchoué et a pu rejoindre le *Davoust*, non sans avoir encore touché en route.

Départ vers deux heures. Toujours des cailloux de tous côtés. Pourtant il paraît que ce n'est rien ; les guides disent : « Quand vous serez à Labezenga, vous verrez. » Charmante perspective !

Le soir, nous couchons à Bintia (Bitin de Barth).

Arrivée à Fafa le 12 vers sept heures du matin. — Le fleuve y est partagé en deux bras par une île où se cache le village, et l'entrée n'en est pas faite pour rassurer. Mais d'autres soins nous réclament avant d'aller l'étudier.

Dès que nous sommes mouillés, arrive vers nous un Touareg. C'est l'envoyé de Djamarata, neveu de Madidou. Djamarata est au village, spécialement délégué par son oncle au-devant de nous pour compléter les négociations ouvertes à Gao et nous remettre la lettre que j'ai demandée.

Le village de Fafa est peuplé de Peuls. Comme partout où nous nous trouvons face à face avec les Touaregs, les sédentaires sont affolés.

Que va-t-il sortir de ce contact entre des blancs, des individus de race supérieure? Vont-ils se disputer, se battre? Et la peur de jouer le rôle du fer entre l'enclume et le marteau les trouble profondément.

Le vieux brave homme de chef monte sur le *Davoust*. Il ne veut pas que je descende à terre; il faut que Djamarata vienne à bord, il ne sort pas de là. Heureusement nos Songhaïs d'Idris sont plus braves. Ils cherchent à rassurer le vieux et finalement le rabrouent. Djamarata s'est assis à une centaine de mètres de la rive, entouré d'une douzaine

de Touaregs. Le frère d'Idris me prend par le bras, et nous allons vers lui. Nous nous saluons, nous nous donnons la main, nous n'avons, ni les uns ni les autres, l'air de gens qui vont se manger. Mais cela ne rassure pas notre vieux fou, qui, par un sentiment qui l'honore d'ailleurs, et pour me protéger, vient s'accroupir entre mes jambes.



PALABRE DU GUIDE.

Djamarata est un jeune homme d'une trentaine d'années, autant que nous permet d'en juger le tagelmoust qui cache le bas de sa figure; il est extrêmement élégant et noble d'allure; ses immenses yeux noirs trahissent une intelligence peu ordinaire. Les enfants mâles de Madidou étant encore en bas âge, c'est lui le bras droit, le confident et aussi le principal chef de guerre de l'amenokal.

Notre palabre est très bref : je répète simplement mon discours de Gao, et Djamarata me confirme que c'est bien ce qui a été redit au chef des Aouelliminden.

Reste la question de la lettre. Comme il n'a pas dans sa suite de marabout sachant écrire l'arabe, il accepte sans répugnance, preuve de confiance, que ce soit Tierno qui la rédige, et, sur-le-champ, ce dernier se met en devoir de le faire. Voici quel en est le texte :

Lettre de Madidou et de son neveu Djamarata au Sultan des Français.

L'objet de cette lettre est de t'apprendre que nous nous sommes entendus avec ton envoyé nommé commandant Hourst, connu sous le nom de Abd-el-Kader, sur les points suivants : Entre nous et vous il n'y aura que le bien et la paix; vos commerçants viendront chez nous par terre ou par eau et s'en retourneront, assurés que personne chez nous ne les molestera en aucune façon. Vous n'apporterez aucun trouble dans nos possessions ni dans nos usages traditionnels civils ou religieux. Sachez aussi que, dès que vos envoyés seront revenus et vous auront garanti notre véracité, vous nous verrez aller chez vous isolés ou par groupes, par terre ou par eau. Ceci est l'exacte vérité, qui ne comporte ni réticences ni mensonges, et dont il n'y a pas à douter. Quand vous nous aurez fait les promesses que nous mentionnons, nous serons des frères. Et le salut.

Djamarata demande qu'à mon tour je laisse entre ses mains une preuve écrite de notre entente verbale. Cela me semble trop juste, et voici ma réponse :

Lettre du commandant Hourst, surnommé Abd-el-Kader, à Madidou, amenokal des Aouelliminden, et à Djamarata, son neveu.

Le but de la présente est que vous sachiez que, envoyé ar le Sultan des Français vers vous avec la mission d'éta-

blir entre nous la paix éternelle et des relations de commerce et d'amitié, ayant reçu de lui les pouvoirs nécessaires pour parler en son nom, je puis vous assurer que notre désir n'est pas autre chose que ce que vous exprimez dans votre lettre. Nous ne voulons pas construire de postes chez vous, ni toucher à vos possessions, ni rien changer à vos traditions civiles ou religieuses.

Vous pouvez venir chez nous pacifiquement, par groupes ou isolés, pour le commerce ou pour nous visiter. A partir de nos possessions, qui sont à l'ouest de la dune d'Ernessé, vous ne trouverez que le bien et la paix.

Quant à ce que vous dites au sujet de votre religion, nous sommes régis par la loi de Sidna Issa (Jésus), nous savons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, nous prions, nous jeûnons, nous faisons l'aumône. Par conséquent, nous ne pouvons empêcher cela chez les autres sans être indignes de la protection de Dieu.

Sachez que tout ceci est l'absolue et l'exacte vérité, que nous sommes de race noble, que le mensonge nous est inconnu tout comme à vous, qui êtes de race noble.

Venez donc sans crainte chez nous, à Tombouctou ou bien partout où vous voudrez. La vérité se montrera.

Le restant de la journée se passe en causeries avec les Touaregs et aussi en distribution de présents. Pendant ce temps, Baudry va avec Digui reconnaître le passage au-dessous de Fafa.

Pour la deuxième fois, un traité ou plus exactement une entente écrite est intervenue entre une confédération touareg et nous. A la suite du splendide voyage de Duveyrier dans le Sud algérien et chez les Touaregs Azgueurs, une mission, qui comprenait le prince de Polignac, avait passé Rhadamès une convention avec ceux-ci.

Pour la deuxième fois aussi, ceux qui ont conclu ces arrangements, qui ont eu affaire directement, d'homme à homme, de voix à voix, avec les chefs touaregs, déclarent les avoir trouvés loyaux et, dans une certaine mesure, conciliants.

Je vais, en parlant des Touaregs en général, dire toute mon opinion sur ces traités, en même temps que sur la race et sur le parti qu'on en peut tirer. Je demande la permission d'arrêter pour un moment ici le récit de notre voyage, afin d'essayer de faire connaître ce peuple si intéressant et peut-être si calomnié.



TOUAREGS.



BERGER AMRID.

CHAPITRE V

LES TOUAREGS.

Depuis mon retour en France, lorsque je rencontre quelqu'un qui, selon l'expression usitée, s'intéresse au mouvement géographique et colonial, je subis un interrogatoire extraordinaire; il m'est même arrivé d'avoir la conversation suivante :

— Vraiment, monsieur, vous êtes allé chez les Touaregs? ce sont des sauvages, n'est-ce pas? Est-ce qu'ils mangent les gens?

Je proteste que, même dans les plus grandes disettes, ils n'ont jamais goûté d'un gigot de leur prochain.

— Mais, du moins, ils sont cruels, voleurs, pillards, sans foi ni loi?

Et je ne suis pas bien sûr d'avoir jamais convaincu quelqu'un que, si les Touaregs ont des défauts, ils ne manquent

pas de qualités, que leur état social, pour si différent qu'il soit du nôtre, n'en est pas moins un, et qu'il serait à la fois humain et politique de profiter des qualités de la race et de les développer. Il vaut mieux atténuer et au besoin combattre leurs défauts que proposer l'extermination en masse, d'ailleurs impossible, de toute une grande famille humaine appropriée à un centre où elle seule peut vivre.

Les truismes, les opinions toutes faites, sont une chose bien commode ; par leur emploi, on évite de penser, à plus forte raison d'aller voir sur place; c'est moins fatigant, plus simple et à la portée de tous; il y a gros à parier que la mode n'en passera pas de sitôt dans notre pays, ni dans les autres non plus, d'ailleurs.

Peut-être prêcherai-je encore dans le désert. Je voudrais toutefois mettre ceux qui consentent à faire table rase des idées préconçues en état de juger en meilleure connaissance de cause. Puissé-je réussir!

Il ne faut ni exagérer ni trop généraliser pourtant.

D'une part, je viens de le dire, les Touaregs ont de graves défauts, graves surtout parce qu'ils s'accommodent mal du contact, de la pénétration de la civilisation européenne.

De l'autre, lorsque j'aurai relevé chez les Touaregs des qualités palpables, lorsque je les aurai montrés souvent susceptibles de sentiments nobles et élevés, il faudra pourtant se garder de conclure que *tous* les Touaregs sont taillés sur le même patron.

A mon avis, il faut seulement se demander si, dans leur état de nature, les Touaregs sont inférieurs, au point de vue moral, aux autres populations indigènes avec lesquelles, de gré ou de force, nous avons su trouver un *modus vivendi*, noirs de l'Afrique, Annamites de Cochinchine, Arabes et Kabyles d'Algérie.

A la question posée ainsi je réponds hardiment : Non. Non ! les Touaregs ne sont pas plus barbares que d'autres.

Et j'en donne comme preuve notre voyage. On y a vu à l'œuvre des Touaregs, j'ai montré leur passage de l'hostilité à la bienveillance ; dans le chapitre suivant on nous verra protégés, sauvés par eux. Ce qui nous est arrivé peut, il me semble, advenir encore à d'autres.

Suis-je seul de mon avis ? Barth dut l'existence à la protection active dont les Tademeket à Tombouctou, les Aouelliminden, à Tosaye, le couvrirent.

Duveyrier voyagea plus d'un an en pays touareg. Guidé, soutenu par Ikhenoukhen, le chef des Azgueurs, non seulement il n'eut rien à redouter d'eux, mais encore fut mis à l'abri de toute insulte de la part même des Senoussis et des tribus révoltées contre nous sous la conduite de Mohammed ben Abdallah.

Notre exemple n'est donc pas isolé. Il le sera bientôt encore moins, si on se décide à prendre plus intimement contact avec les Touaregs. N'ayons pas la crainte irraisonnée de ne trouver que traîtres et assassins, mais aussi prenons les précautions rendues nécessaires par l'absence de gendarmerie au Sahara.

Parmi tous les peuples, il en est peu qui aient le droit de revendiquer une descendance, une lignée plus ancienne que les Touaregs.

« Nous sommes Imochar, Imouhar, Imazighen », disent, suivant leurs dialectes, les Touaregs. Et tous ces mots viennent d'une même racine tamaschek (langue des Touaregs), la racine *ahar* : qui est libre, indépendant, qui peut prendre, qui pille (nous verrons ce que piller signifie pour le Touareg). Le lion, en tamaschek, s'appelle Ahar.

Et si nous remontons à l'antiquité, si nous lisons Hérodote, nous constatons qu'il donne comme habitant la Libye

la tribu des Maziques. Ce sont les Numides de Jugurtha et de Massinissa; ce dernier nom se traduit même presque littéralement dans la langue actuelle, *mess n'esen,* leur maître, le maître des gens, et le mot Mazique est une forme grecque dans laquelle on retrouve les Imazighen de nos jours.

Si cette preuve étymologique ne suffisait pas, il en existe une autre, irréfragable : l'écriture touareg.

Un peu partout, gravées au couteau sur les troncs d'arbres, entaillées dans le roc, on rencontre des inscriptions en caractères particuliers : les *tifinar,* et actuellement tout Touareg qui attend, s'ennuie, ne sait que faire, que ce soit sur les rives du Niger aussi bien que sur les plateaux de l'Aïr, ou sur les cimes volcaniques de l'Atakor n'Ahaggar, écrit encore, suivant sa science, son nom, celui de sa belle, des phrases, quelquefois des poésies entières, sur le roc ou dans le tronc des arbres.

Ces *tifinar* sont identiques, ou peu s'en faut, aux caractères dont est composée la fameuse inscription de Tugga, contemporaine de l'époque carthaginoise.

Imochar (singulier, Amacher) est le nom par lequel les Touaregs du Niger se désignent généralement. Ils sont Touaregs (singulier, Targui), disent les Arabes; Sourgou, disent les Songhaïs; Bourdame, disent les Peuls.

Aucune de ces appellations n'a, quoi qu'on en ait dit, de signification, de racine injurieuse. Suivant la langue qu'il parle, un Touareg se servira indifféremment de l'une d'entre elles. On a prétendu que Touareg signifiait abandonné de Dieu : les Arabes expliquent tout par des calembours. Une autre racine arabe, qu'on pourrait aussi bien adopter, voudrait dire les nomades, les errants.

Sans vouloir apporter en la question un supplément de lumière — ou d'obscurité, — je ferai remarquer qu'une tribu berbère s'est appelée Tarka (nous verrons que les Touaregs

sont Berbères), qu'une fraction des Aouelliminden se nomme les Tarkaï-Tamout, que le grand conquérant berbère de l'Espagne s'appelait Tarik.

Je crois beaucoup plus raisonnable d'admettre que les Arabes ont appliqué à tout le peuple le nom d'une de ses tribus, celle peut-être avec laquelle ils étaient le plus en



TOUAREGS.

contact. Le nom même de Berbère, caractéristique de toute une race qui comprend, outre les Touaregs, les Kabyles, les Chambas, etc., n'est-il pas celui d'une de ses fractions, les Berabers du Maroc?

Sous la décadence romaine, les Berbères, les Touaregs, furent les ouailles, fort peu ferventes d'ailleurs, semble-t-il, de saint Augustin et de ses successeurs; puis, après une période d'obscurité dans leur histoire, vint la conquête musulmane. Rebelles d'abord, les Berbères finirent par accepter

l'Islam, sans être plus attachés à leur nouvelle religion qu'à l'ancienne. En ce qui concerne en particulier les Touaregs, il ne fallut pas, paraît-il, les convertir moins de quatorze fois.

Et ce sont précisément ces tribus, si hostiles au joug étranger, fuyant devant lui et s'enfonçant dans le désert pour échapper aux envahisseurs, qui formèrent la souche des Imochars actuels.

En ce qui concerne les Aouelliminden, leur nom même indique leur origine : ce sont les descendants (*ould lemta*) des Lemta ou Lemtouma, tribu sanhadjienne qui finit par conquérir et absorber les tribus consanguines.

Cela, c'est presque de l'histoire.

Grands amateurs de merveilleux, les Touaregs Aouelliminden racontent ainsi leur origine. Je traduis aussi littéralement que possible le récit de l'un d'eux :

« Moi je dis (1) : Les ancêtres des Imochars ne sont autres que des génies.

« Les femmes d'un village du nom d'Alkori allèrent une nuit danser dans la brousse. Elles s'endormirent.

« Survinrent des génies : ils virent les femmes, ils attendirent leur sommeil, ils les entourèrent, ils les rendirent mères.

« Au matin elles retournèrent au village.

« Des lunes étant mortes (des mois s'étant écoulés), les hommes du village virent qu'elles étaient enceintes.

« Le chef du village dit : « Saisissons-les et tuons-les. »

« Le cadi répondit : « Non, attendons qu'elles aient en-
« fanté. »

« Ils attendirent jusqu'à ce que fussent mortes neuf lunes ; chaque femme donna le jour à un garçon.

(1) Les Touaregs commencent ainsi tous leurs récits.

« Quelques-uns dirent : « Maintenant, tuons les mères et « les enfants. »

« Le cadi répondit : « Non, attendons qu'ils aient grandi; « personne, excepté Dieu, ne peut créer une âme. »

« Ils attendirent donc.

« Les enfants grandissaient, ils luttaient avec les autres enfants du village, ils se fabriquèrent des sabres, des poignards de bras, des lances en fer, ce que personne ne connaissait dans le pays.

« Le chef du village dit : « Si nous ne les mettons pas à « mort, ces enfants deviendront nos maîtres; tuons-les tout « de suite, avant qu'ils aient toute leur force. »

« Tout le monde répondit : « Certainement, tu as raison. »

« Ils envoyèrent un d'entre eux appeler les oncles des jeunes gens. Ils leur dirent : « Ce que nous voulons, c'est « que vous tuiez vos neveux, sans quoi nous vous tuerons « vous-mêmes. »

« Les oncles répondirent : « Nous ne pouvons rien que « votre volonté ; cependant, nous ne saurions mettre à mort « le sang de nos nombrils (nos plus proches parents). Prenez « donc vos armes, et faites vous-mêmes selon que vous vou- « drez. »

« — Bien, dit le chef, alors quittez le village et ne revenez « que demain dans la soirée. »

« Ils partirent; pourtant, l'un d'eux put prévenir sa sœur, et les fils des génies surent par elle ce qu'on voulait leur faire.

« Ils se sauvèrent, ils marchèrent du soir jusqu'au matin; au matin, ils gravirent une montagne.

« Au matin, le chef du village battit son tambour de guerre, on mit les selles sur les chevaux.

« Les gens du village suivirent les enfants jusqu'à l'endroit où ils avaient gravi la montagne; là ils perdirent la trace.

« Un des enfants dit : « Est-ce que nous allons nous « battre ici? » Les autres répondirent : « Certes. » Ils s'apprêtaient à crier pour appeler l'ennemi et commencer le combat, lorsqu'un autre dit : « Il vaut mieux aller d'abord « au village et nous battre avec ceux qui y sont demeurés. »

« Ils descendirent la montagne par l'autre versant; ils allèrent au village. Quand ceux qui y étaient restés les virent, ils eurent peur : « Hélas! voici les enfants qui re- « viennent vers nous : ils ont défait la troupe que nous « avions envoyée contre eux. »

« Un homme sortit, les fils des génies le prirent, ils se firent renseigner par lui, puis ils tirèrent leurs sabres et le tuèrent.

« Ils entrèrent dans le village, ils combattirent ; ils arrivèrent jusqu'à la case du chef, un homme très vieux.

« Il se leva, vint vers eux. Ils crièrent : « Tu voulais « nous tuer et, avec nous, nos mères ; maintenant c'est toi « qui vas mourir. Tes enfants, tes petits-enfants, tes neveux « sont morts. C'est fini. »

« Ils lui jetèrent leurs lances, une d'elles atteignit son cœur et ressortit de l'autre côté. Ils poussèrent un cri : « Meure ta mère, fils de prostituée ! » Ils brûlèrent le village, ils tuèrent les femmes et les enfants. Un seul homme se sauva. Il courut vers l'armée, il lui fit des nouvelles (lui donna des nouvelles). Il leur dit : « Vous n'avez donc pas « rencontré les enfants? — Non. — Vous n'avez pas vu leur trace? — Nous l'avons perdue. »

« Il dit : « Allez au village, il ne reste plus un homme en « vie, plus une femme en vie, plus un enfant en vie. »

« Ils mirent leurs chevaux au galop, ils arrivèrent au village. Les enfants des génies sortirent, ils commencèrent le combat. On se battit depuis dix heures du matin jusqu'au coucher du soleil. Les enfants furent vainqueurs, tuèrent tous leurs ennemis et prirent le tambour de guerre.

« Des fils des génies, soixante étaient morts, soixante survivaient et furent les pères des Touaregs. »

Au quinzième siècle, les Touaregs avaient fondé, à quatre cent cinquante kilomètres environ dans le nord de Gao, une grande cité : Es-Souk ou Tademekka. Il est probable qu'ils



GROUPE TOUAREG.

y menaient une existence mi-nomade, mi-sédentaire, comme il arrive encore de nos jours à certaines tribus ou fractions de tribus à Rhat, Tintelloust et Zinder (Gober). A la même époque, l'empire noir songhaï des Askia avait atteint son apogée aux bords du Niger, avec Gao pour capitale.

Un Askia alla attaquer Es-Souk et la détruisit. Plutôt que de subir le joug de l'étranger, les Touaregs, abandonnant leur métropole, s'enfuirent vers les cimes du Ahaggar ou vers les plateaux de l'Aïr. Il ne resta, dit la légende, à Es-Souk qu'un seul homme, Mohamed ben Eddani, qui re-

constitua une tribu nouvelle, les Kel es Souk actuels, en donnant en mariage ses filles à des Arabes, chérifs de la tribu d'El Abaker, descendante des Ansar ou premiers compagnons du Prophète.

C'est ainsi que cette tribu des Kel es Souk fournit aujourd'hui les marabouts des Touaregs et qu'elle a abandonné, pour la stricte observance de la loi musulmane, la plupart des coutumes traditionnelles qui règlent encore l'existence des véritables Touaregs.

Vint l'invasion marocaine : les Arma ou Rouma, soldats du sultan de Fez, détruisirent, grâce à leurs armes à feu, les armées et la puissance songhaï; mais, trop peu nombreux, ils se fondirent, au bout de quelques générations, dans la race noire, et perdirent leurs vertus guerrières.

Protégés contre l'invasion par la nature pauvre et aride des contrées qu'ils habitaient, les Touaregs prirent dans la rude vie qu'ils s'étaient imposée la rusticité, la bravoure, les instincts guerriers que donne l'adversité. A leur tour, ils revinrent sur leurs anciens ennemis, les Songhaïs, qui s'unirent vainement aux Armas, descendants des conquérants marocains. Les noirs furent défaits, réduits en servage, et, depuis, la race touareg commande aux rives du Niger, de Tombouctou presque jusqu'à Say.

Son histoire est dès lors une série de guerres de tribus à tribus, dans lesquelles les Aouelliminden finirent par prendre la prépondérance qu'ils ont encore. J'ai dit comment ils arrêtèrent l'invasion peule, puis celle des Toucouleurs.

La prise de Tombouctou par nos armes marque l'écrasement d'une fraction semi-indépendante : les Tenguereguif et les Kel Temoulaï; nous avons parlé de la situation des Igouadaren. Quant à la puissance des Aouelliminden, elle est restée intacte. Je ne crois pas me tromper en disant que,

si leur indépendance était menacée, ils pourraient mettre vingt mille hommes sur pied, dont un tiers de cavaliers.

Si l'on réfléchit à la bravoure des Touaregs, si on met en ligne de compte la grande difficulté pour nos troupes de parcourir la région qu'ils habitent, on reconnaîtra qu'ils sont loin d'être quantité négligeable, et que la conquête effective de leurs terrains de parcours coûterait cher.

Ces territoires que peuplent aujourd'hui les tribus touaregs, avons-nous, d'autre part, intérêt à les posséder? Je réponds résolument non, et je m'explique.

Il y a lieu de bien distinguer, dans le Soudan occidental, deux sortes de terrains que j'appellerais volontiers terres à sédentaires et terres à nomades.

Les premières, ce sont les rives des fleuves et des rivières, notre Soudan entre Kayes et Bamako et tout le long du Niger, jusque vers Tombouctou. Là peuvent se récolter le caoutchouc, la gutta, le coton, etc.; là habitent les noirs, et il est indispensable, pour que notre commerce s'y fasse en sécurité, que nous ayons une influence territoriale prépondérante, sinon exclusive.

Mais, dans les terres à nomades, sur la rive droite du Sénégal, sur le Niger au delà de Tombouctou, si on en excepte les bords mêmes du fleuve, nous trouvons comme principales richesses à exploiter la gomme et les produits des troupeaux, deux articles dont seuls des nomades peuvent approvisionner nos commerçants.

Dès lors, inutile d'essayer d'imposer à ces populations un joug contre lequel elles se révolteront, tant qu'il leur en restera la force. Il est préférable de leur faire des enclaves, des sortes de terrains réservés, comme les Américains en ont fait aux Peaux-Rouges. On veillera, bien entendu, à ce que les Touaregs n'en sortent pas pour aller piller, mais je suis convaincu que lorsqu'ils sauront leur liberté, leurs cou-

tumes à l'abri, ils accepteront volontiers le *modus vivendi,* surtout si le commerce des produits recueillis par eux-mêmes et vendus à nos marchands améliore leur mode d'existence actuelle.

Mieux vaut donc, au lieu de condamner en bloc, sur des



TOUAREGS.

opinions toutes faites, la race touareg, l'étudier, jauger sa valeur morale, et en tirer le meilleur parti possible.

Des défauts, les Touaregs en ont certes, et de nombreux. Orgueilleux, farouches, pillards, mendiants, ils sont tout cela au suprême degré. Un de leurs travers rendra nos premiers contacts avec eux difficiles : leur susceptibilité ; ils sont prompts à prendre ombrage, à craindre l'asservissement et l'invasion ; ils sont accessibles aux défiances que les ennemis de notre civilisation, les marabouts en particulier, sont toujours prêts à faire naître en eux.

Mais, à côté de cela, de nobles vertus doivent être signalées à leur avantage : leur bravoure est proverbiale ; la défense de l'hôte est chez eux, comme chez les Arabes, une véritable religion ; la fermeté, l'endurance des Touaregs est une des conditions de leur existence même. Enfin, et en cela je m'inscris tout particulièrement en faux contre l'opinion reçue, le Touareg est fidèle à ses promesses et déteste le vol.

« Ne t'engage jamais que pour la moitié de ce que tu peux tenir », dit un proverbe touareg, et, de l'aveu de leurs ennemis mêmes, ce n'est pas seulement paroles en l'air. Nos propres aventures en sont une preuve frappante.

Quant au vol, je puis certifier que, tant que nous sommes restés en pays touareg, jamais le plus petit larcin n'a été commis à bord. Il y avait pourtant dans le plus grand désordre étoffes, verroterie, couteaux, miroirs, etc., toutes choses bien tentantes, répandues un peu partout dans nos chambres, sur le pont des bateaux.

Rien n'eût été plus facile que de nous soustraire quelque objet. Me serais-je aperçu du vol, il est probable que je n'aurais rien dit, de peur de quelque dispute, de quelque rixe.

A voir ces richesses, dépassant tout ce que leur imagination avait jamais pu concevoir, les yeux de nos visiteurs brillaient de convoitise. C'étaient des demandes, de la mendicité à n'en plus finir. J'avais souvent grand'peine à me débarrasser des importuns. Jamais pourtant aucun d'eux n'a cherché à s'approprier ce qui ne lui appartenait pas.

J'ai dit pourtant tantôt que les Touaregs étaient pillards, et le lecteur se demandera peut-être comment des gens peuvent être à la fois pillards et pas voleurs.

C'est qu'il faut, quand on juge de l'âme d'un peuple, éviter de le faire avec les idées courantes de notre monde. Piller

et voler sont deux choses essentiellement différentes chez les Touaregs.

Pillards, tous les nomades le sont. A vrai dire, la manifestation la plus commune de la guerre chez eux, c'est le pillage. Sans cesse, dans les migrations nécessitées par leur genre de vie même, les *casus belli* surgissent. On peut rendre cette justice aux Touaregs que, dans ce cas, ils font d'abord appel à la diplomatie. Dans des assemblées ou *myiad*, la question litigieuse est discutée; souvent on fait appel à des arbitres, généralement à des marabouts influents.

Si la conciliation ne réussit pas, il faut recourir aux armes. Il y a bien la guerre ouverte, le combat comme en champ clos, où les guerriers s'appellent, se défient, mais il y a aussi le razzi, la course, le pillage. On cherchera à enlever à l'ennemi ses troupeaux, et, par cela même, en le privant de ses moyens d'existence, on le contraindra à demander la paix.

Le reproche fait aux Touaregs de piller les caravanes est aussi mal fondé. Ils les respectent quand elles ont payé le droit de passage, par lequel elles achètent encore la protection de la tribu contre les coupeurs de route; et il en est, au Soudan, tout comme en Italie des voleurs de grand chemin.

Il est vrai que, si les commerçants, se croyant assez forts pour s'ouvrir passage, même par la violence, refusent l'impôt, la caravane devient de bonne prise pour qui s'en empare.

Y a-t-il bien loin de là à ce qui se passe chez nous? Avisez-vous de refuser le payement des douanes ou des octrois : les préposés feront main basse sur la contrebande, sans préjudice de l'amende, voire de la prison, qui vous frappera. Pour n'avoir point à leur service de gens revêtus d'un uniforme, on ne peut cependant refuser aux Touaregs le droit de prélever un impôt de transit. Quant à piller des marchands une fois le tribut touché, non. S'ils agissaient ainsi,

aucun commerce ne serait possible à travers le Sahara, et, très logiquement, ils répondent lorsqu'on leur fait ce reproche : « On ne casse pas l'écuelle dans laquelle on a l'habitude de manger. *Our irezz aouadem akous oua der'itett.* »

Vis-à-vis de chrétiens, d'infidèles, de keffirs, il est vrai, on pourra trouver le Touareg moins jaloux de tenir sa parole, d'user de bonne foi ; la faute en est surtout aux marabouts, qui leur répètent qu'ils n'y sont point tenus, appuyant leur dire de raisons tirées ou soi-disant du Coran.

Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, piller, c'est encore montrer du courage, exposer son existence. Il n'y a pas si longtemps que nos ancêtres, allant *gahaigner* en Sicile ou en Palestine, n'étaient pas beaucoup plus excusables que les Touaregs.

Tout autre est le vol, le larcin bas et lâche commis en cachette, et, de cela, le Touareg a l'horreur et la honte autant, peut-être plus que nous.

Si l'on cherche à pénétrer, à étudier plus profondément la société touareg, on est tout d'abord frappé de l'analogie que présente son organisation avec celle de la société européenne au moyen âge.

A vrai dire, — châteaux forts mis à part, — un Touareg entouré de sa tribu ou de sa fraction de tribu sans cesse guerroyant pour se défendre ou pour attaquer, brutal et violent, mais chevaleresque et d'âme élevée, trouvant dans le respect de la femme un contrepoids à ses instincts sauvages en même temps qu'un soutien de son courage, pillant les marchands qui veulent se soustraire à l'impôt, mais protégeant ceux qui ont payé le droit traditionnel, ne possède pas une âme bien différente de celle que pouvait avoir le sire de Coucy.

Toujours comme nous au moyen âge, les Touaregs se

divisent en deux grandes castes : les Ihaggaren et les Imrads, les seigneurs et les vassaux.

D'où provient cette scission? De causes bien dissemblables sans doute. Certaines tribus vaincues par d'autres sont devenues leurs vassales. Ailleurs il y a eu des soumissions pour obtenir le droit de s'établir sur des territoires déjà possédés.

Mais, quelle que soit l'origine de cette sujétion, en principe le Ahaggar (singulier de Ihaggaren) est propriétaire des pâturages et des troupeaux ; l'Amrid (singulier d'Imrads) les exploite, mais n'a rien à lui.

Au premier, le combat, la lutte, la protection de ses Imrads; ce qui lui vaut de percevoir un impôt. L'Amrid est censé n'avoir que l'usufruit du bien de son suzerain, mais en fait, et depuis de longues générations, tout ce qu'on peut exiger de lui, c'est qu'il paye redevance.

Aussi, généralement, les Imrads sont-ils plus riches, mieux habillés, quelquefois plus influents que les Ihaggaren.

Lorsque la tribu est menacée gravement, que les nobles ne suffisent plus à la lutte, les Imrads se battent, et fort courageusement, mais seulement en ce cas; en temps ordinaire, il appartient aux Ihaggaren de les défendre.

Au-dessous des Imrads, nous trouvons les Bellé ou Bellates, esclaves noirs nés depuis plusieurs générations chez leurs maîtres.

L'attachement des Bellates pour les Touaregs est incroyable, preuve qu'ils sont bien traités par eux. Dans les combats livrés autour de Tombouctou aux tribus qui s'opposaient à notre établissement, fréquemment on a fait prisonniers des Bellates. Quelque douceur dont on ait usé envers eux, malgré la perspective d'une liberté complète gagnée par le seul fait de rester parmi nous, jamais on n'en a conservé un. Ils se sont tous enfuis pour rejoindre leurs

maîtres. Dans les expéditions, ils donnent un appoint sérieux à l'infanterie des Touaregs, et leur valeur ne le cède pas à celle des hommes libres.

Un point du caractère touareg tout spécial et très particulièrement en leur faveur, c'est que, s'ils ont des esclaves, ils n'en vendent point. Avant notre arrivée à Tombouctou, cette ville était le centre de l'exportation des captifs vers Tripoli d'une part, le Maroc de l'autre. C'étaient des convoyeurs mossi qui amenaient la triste marchandise jusqu'à la ville et la vendaient aux Marocains et aux Touatiens.

Nous avons vu, nous verrons encore, que toute la population noire qui borde le Niger est dans un tel état d'abaissement, vit dans une telle soumission vis-à-vis des Touaregs, qu'il ne viendrait pas à l'idée d'un Songhaï ou d'un Arma d'opposer la moindre résistance à leurs ordres.

Rien n'eût donc empêché un Touareg, manquant d'argent ou de vêtements, de saisir parmi les noirs des villages — les Gabibis, comme on les appelle — un ou plusieurs esclaves et de les vendre à Tombouctou. A vrai dire, cela ne lui eût pas coûté plus que de prendre un bœuf dans son troupeau pour l'amener au marché de la ville.

Eh bien, jamais le cas ne s'est présenté : j'ai interrogé à ce sujet bien des noirs; leur réponse a été unanime.

Au dernier échelon de l'échelle, nous trouvons enfin les noirs riverains, Songhaïs, Armas. Ils cultivent le mil, le riz et le tabac. Lorsque leurs maîtres sont dans un état d'anarchie analogue à ce que nous avons rencontré chez les Igouadaren, ils sont assez à plaindre, souffrant du contre-coup des luttes entre tribus. Chez les Aouelliminden, leur sort paraît plus heureux. L'impôt perçu, ils sont tranquilles. Les grands chefs, tels que Madidou, les protègent contre de trop rudes exactions de la part des simples Touaregs.

J'avoue n'avoir d'ailleurs pour eux qu'une pitié très relative. Ils sont aussi nombreux que les Touaregs, aussi bien armés; le courage seul leur manque donc pour recouvrer leur indépendance. Si l'on cherchait une justice historique, on pourrait faire remarquer que les ancêtres des Songhaïs ont eux-mêmes préparé l'état actuel de leurs descendants en allant détruire Es-Souk, en forçant les Touaregs à vivre de leur existence présente.

Pour ce qui est du projet de s'appuyer sur les noirs pour refouler les Touaregs, c'est une simple et dangereuse utopie; la race songhaï est trop complètement aveulie par trois siècles de servitude.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer l'erreur grossière qui consiste à dire : « Nous devons favoriser les noirs aux dépens des Touaregs, parce que ce sont des producteurs et les Touaregs des inutiles. » Le Touareg travaille autant que le noir, à autre chose, il est vrai : il paît des troupeaux au lieu de cultiver la terre. Lorsque les moyens de transport seront suffisants pour pénétrer facilement jusqu'à Tombouctou, c'est lui au contraire qui, prêtant ses chameaux, récoltant la gomme, vendant des peaux et des laines, sera le principal producteur.

On a accusé les Touaregs d'être cruels. Encore une erreur grave. Seuls peut-être, parmi les Africains, ils ne tuent pas leurs prisonniers après le combat. Il faut avoir assisté à la prise d'un village par des noirs pour savoir l'épouvantable boucherie qui la termine. Tout ce qui n'a pas de valeur marchande comme esclave est passé au fil de l'épée; les vieillards sont égorgés; aux enfants trop jeunes pour suivre on écrase la tête contre une pierre. Jamais les Touaregs ne se rendent coupables de pareille atrocité. Au moment de notre passage à Zinder, Bokar Ouandieïdou, chef des Logomaten, avait plus de deux cents prisonniers toucouleurs provenant

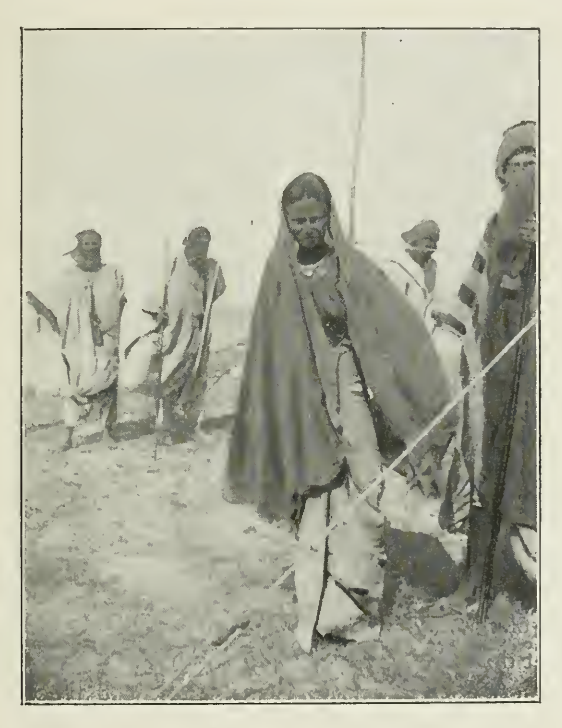
des combats livrés deux ans auparavant; il les nourrissait. Après le fatal combat des Tacoubao, où le colonel Bonnier fut tué, un de ses officiers, le capitaine Regad, put, dernier officier survivant avec le capitaine Nigotte, se soustraire aux coups de l'ennemi. Mais, tandis que le dernier revenait vers Tombouctou et parvenait à se sauver, Regad prit vers l'Ouest et fut capturé par les noirs des villages de Dongoï. Ceux-ci l'amenèrent aux Touaregs Tenguereguif. Malgré la surexcitation encore récente du combat, les Tenguereguif ne voulurent pas tuer eux-mêmes notre malheureux compatriote. « Faites-en ce que vous voudrez », dirent-ils aux noirs, et ceux-ci l'assassinèrent.

Enfin, on a dit encore que les Touaregs étaient fanatiques. Jamais je n'en ai vu un seul faire salam, encore moins jeûner. Que les marabouts aient sur eux une grande influence, cela n'est que trop vrai, malheureusement. Mais c'est l'ascendant de gens astucieux sur de grands enfants, de sorciers sur un peuple superstitieux. « Vous êtes chrétiens, et nous ne devons rien avoir de commun avec les infidèles », nous disait Younès à Tosaye. Bon prétexte, et qui le ferait rire lui-même! Younès, pas plus que ses compatriotes, n'a jamais suivi les préceptes de l'islam, et je l'en félicite.

Comment se fait-il que, livrés à eux-mêmes, sans presque de contact avec les civilisations plus avancées, en butte à l'influence dissolvante de l'islamisme, portés par leur caractère vers tous les défauts inhérents aux violents, les Touaregs aient conservé ces qualités morales? Ici, nous retombons encore en plein moyen âge. La femme, son influence, sa douceur, ont accompli cette œuvre bienfaisante. Telle la dame du seigneur, facilement brutal et emporté, grossier et sauvage, savait l'assouplir, lui inspirait le goût et le désir des gestes héroïques dont elle devenait le prix, telle la

femme touareg, sous la tente, chantant les hauts faits de l'ami de son cœur, lui a donné des instincts chevaleresques, des sentiments hauts et nobles.

Le Touareg, à l'inverse de tous les musulmans, n'a qu'une épouse, mais c'est véritablement la moitié de lui-même.



FEMME TOUAREG.

D'abord la femme est libre de son choix. Durant notre séjour à Say, on nous avait annoncé le mariage de Reichata, fille de Madidou, avec le fils d'El-Yacin, un des chefs de tribu les plus puissants de la confédération. Je lui envoyai même des cadeaux à cette occasion. Un mois après, un nouvel envoyé du chef des Aouelliminden nous racontait que la jeune personne, quoi qu'aient pu faire ses parents, avait

refusé son fiancé. Sa volonté était sacrée, l'Amenokal lui-même n'aurait point passé outre.

Son futur choisi, la plus grande liberté est donnée à la jeune Touareg pour le voir. Elle fait parfois seule une centaine de kilomètres à chameau pour lui rendre visite. Les Touaregs prétendent que cette liberté est sans inconvénient. Il y a pourtant dans la langue tamaschek jusqu'à trois mots à ma connaissance pour dire bâtard, et s'il est vrai que l'abondance des mots dans une langue correspond à la fréquence de ce qu'il exprime, il faut penser que ces *flirts* sont quelquefois du genre de celui que définissait la *Vie parisienne :* « Un jeune homme et une jeune fille vont se promener ensemble; si au bout de neuf mois elle n'a pas d'enfants... c'est qu'ils ont bien flirté. »

Quelle que soit la réserve ou la liberté des filles touaregs, il est certain qu'une fois mariées, elles se conduisent généralement d'une façon très correcte. L'honneur touareg ne plaisante pas avec les infortunes conjugales, et, sous peine de honte, le mari trompé doit laver son insulte dans le sang.

Cependant, la femme touareg peut, doit même avoir des amis du sexe fort, pour les yeux et le cœur seulement, assurent-elles, et, cette fois, nous revenons au siècle des rondels et des cours d'amour. Ces amis, véritables sigisbées, chanteront leur belle dans le combat; c'est avec son nom comme cri de guerre qu'ils se précipiteront sur l'ennemi. La femme, de son côté, dira *en vers* les exploits de ses chevaliers, elle ornera pour eux le cuir des boucliers ou des fourreaux de sabre. Tout se borne là, paraît-il. Ne se croirait-on pas au temps où Pétrarque chantait Laure, bonne grosse dondon d'ailleurs, mère de sept enfants?

Hélas! il faut tout dire, et ce mot me ramène à mon sujet : les dames touaregs. Que ne puis-je, après leur esprit, leurs

manières, leur rôle bienfaisant dans la société du désert, admirer leur plastique! La vérité m'oblige à avouer que jamais bœuf Durham à l'engrais, jamais oie en mue, n'ont atteint leur adiposité.

Leurs figures sont agréables, parfois même fort jolies. Des traits fins, mobiles, un nez élégant, de grands yeux expressifs et des cheveux très longs et très noirs, partagés sur le front en bandeaux et rattachés ensuite en une longue tresse. Mais le reste! Un Niagara de chairs molles, des bras comme des cuisses, et les cuisses à l'avenant, l'aspect tremblotant d'un plat de gelée à la devanture d'un charcutier.

Ce genre de beauté, car c'est une beauté aux yeux des Touaregs, porte le nom de *teboulloden,* ainsi que je l'ai dit au précédent chapitre.

On m'a raconté à ce sujet l'histoire que voici :

Au campement, lorsque les dames sont assises, recouvrant de leurs appas postérieurs de larges surfaces du sol, les gamins, il y en a partout, s'approchent en sournois et, armés d'une épine de mimosa, piquent sans pitié les rotondités de leurs sœurs, tantes ou cousines. « Aïe! fait la victime. — Qu'est-ce qu'il y a donc? — Mais tu me piques, petit imbécile. — Comment! je te pique? Ah bien! c'était à toi tout ça? que veux-tu, c'était si loin que je croyais que c'était à une autre. »

Les guerriers touaregs sont, à l'inverse de leurs épouses, généralement secs et nerveux; leurs attaches sont d'une extrême finesse, leur démarche grave et lente, avec ce pas relevé que l'on a comparé à celui de l'autruche et que donne l'habitude de s'appuyer, en marchant, sur la lance.

Ce qui frappe tout d'abord dans le costume touareg, c'est le voile, *litham* en arabe, *tagelmoust* en tamaschek, qui, couvrant la figure, ne laisse voir que les yeux. C'est une bande d'étoffe généralement noire ; elle enveloppe d'abord

la tête comme un turban, puis passe devant la bouche et revient une dernière fois former sur le front comme une sorte de visière.

Le tagelmoust est caractéristique du Touareg, à quelque confédération qu'il appartienne. Un Amacher bien élevé ne



COSTUME TOUAREG.

le quitte jamais, pas même pour manger ou dormir. Les noirs riverains ont par imitation adopté cette pratique. Mais souvent leurs voiles sont blancs, comme aussi quelquefois ceux des Touaregs eux-mêmes, lorsqu'ils sont trop pauvres pour se procurer les étoffes noires lustrées du Haoussa.

L'origine de la coutume du voile paraît être une raison d'hygiène. Dans les grandes courses au milieu des sables,

il protège contre la poussière les organes respiratoires. Mais, à la longue, il s'est attaché au port du tagelmoust une idée de décence, et il serait très inconvenant pour un Touareg de se laisser voir à visage découvert.

Les femmes, elles, ne se cachent pas la figure. Il faut encore remarquer cette différence entre les coutumes musulmanes ordinaires, qui commandent à la femme de se voiler, et celles des Touaregs. En revanche, c'est une très grande marque de politesse de la part d'une femme, lorsqu'elle parle à une personne à qui elle veut marquer du respect, de se couvrir la bouche d'un pan de son vêtement.

Pour expliquer l'origine de leur coutume, les Touaregs racontent une légende ; ils en ont pour tout.

« Autrefois, disent-ils, ainsi que chez tous les musulmans, les femmes portaient le voile et les hommes avaient la figure nue.

« Certain jour, l'ennemi vint surprendre un campement de nos ancêtres. Si brusque fut l'attaque, si inopinée la tentative des assaillants, qu'une terreur panique s'empara des guerriers. Abandonnant leurs familles, leurs biens, ils s'enfuirent, jetant leurs armes, ne cherchant le salut que dans la rapidité de leur course.

« Mais les femmes, ramassant sabres, lances et poignards, firent tête à l'ennemi et le repoussèrent.

« Depuis ce jour, en signe d'admiration pour le courage de leurs épouses et de honte pour leur conduite, les hommes prirent le voile, les femmes montrèrent leurs traits. »

Le costume des Touaregs se compose, outre le voile, d'une tunique en étoffe de coton noire et lustrée, qui tombe jusqu'à mi-jambes et porte sur le devant une énorme poche.

Le grand « chic », le dernier cri de la mode, est d'avoir cette poche en étoffe rouge. Mais, quelle que soit sa cou-

leur, elle offre toujours cette particularité : elle est immense. On ne saurait s'imaginer tout ce qui peut tenir dans la poche d'un Touareg. Etoffes, perles, couvertures même, s'y engouffrent, et vraiment, à voir le petit volume qu'elles y font, on croirait à ces prestidigitateurs qui logent dans le fond d'un chapeau un boulet de canon, une cage avec des oiseaux, un aquarium où nagent des poissons rouges.

Un pantalon ample et long couvre les jambes, serré à la ceinture par une coulisse, et des sandales en cuir de bœuf ou d'antilope protègent les pieds contre la chaleur cuisante du sable, surchauffé par le soleil.

Pour compléter le costume, attachés au cou par de minces cordons, pendent des quantités de sachets en cuir contenant des amulettes destinées à appeler tous les bonheurs sur leur possesseur, à écarter de lui toutes les influences néfastes.

L'armement des Touaregs est composé entièrement d'armes blanches. Il est très rare que l'un d'eux possède un fusil, et encore ne s'en sert-il pas volontiers. Ils ont pour l'arme à feu une sorte de crainte superstitieuse mêlée de mépris. « Ce ne sont pas des armes dignes d'être portées par des hommes, disent-ils, que celles qui permettent même à une femme d'avoir raison du guerrier le plus courageux. »

L'arme nationale par excellence est le *tellak,* le poignard de bras, long de quarante à cinquante centimètres, et dont le fourreau est attaché au poignet gauche par un bracelet en cuir. La poignée du *tellak* est en forme de croix, elle ne gêne pas la main gauche, qui s'appuie dessus en temps ordinaire. Vienne un danger, et l'arme est, sans aucune peine, retirée du fourreau par la main droite.

La lance est entièrement en fer, ornée généralement de cuivre, ou bien sa pointe est seule de métal, et le manche en bois. Les Ihaggaren ont seuls le droit de porter la lance en fer, comme aussi le *takouba,* sabre pendu au côté par un cordon en coton ou en soie.

Suivant le cas, la lance est une arme de jet ou de hast. A cheval, les Touaregs l'emploient comme les lanciers de chez nous, mais aussi, et très habilement, ils savent la jeter au loin quand ils combattent à pied. A quinze mètres, il est rare qu'un Touareg manque son but.

Pour se garer, enfin, des coups de l'ennemi, le guerrier a son bouclier, en peau d'antilope ou de jeune éléphant, qu'il porte à son côté lorsqu'il est à cheval et soutient du bras gauche pendant le combat. Ces boucliers sont parés d'ornements en cuir rouge et vert, de beaucoup de goût quelquefois. N'oublions pas l'*ahabeg*, à la fois arme et parure, anneau de pierre passé sur le bras gauche, à la hauteur du biceps.

Les chevaux sont petits et laids, mais vigoureux. Les Touaregs les montent au moyen d'une selle en bois recouverte de cuir, un épais tapis de feutre protégeant le dos de l'animal. Les mors sont en fer très bien forgé, la bride en cuir tressé; les étriers en cuivre, très étroits, gros comme un bracelet d'enfant, donnent passage seulement au gros orteil du cavalier.

Mais la monture par excellence, celle qui sert à la guerre comme au voyage, porte les ballots de marchandises ou les objets de campement et fournit, par surcroît, la viande et le lait, c'est le chameau.

La langue tamaschek est prodigue de noms pour cet utile animal ; suivant son âge, ses qualités, elle a des appellations différentes. Le chameau de charge, *amnis*, est une forte et lourde bête servant au transport ; l'*areggan*, chameau de selle, plus vif, mieux découplé, sert de monture. L'un et l'autre se conduisent au moyen d'une bride tirant sur un anneau fixé, dès le jeune âge, au nez de l'animal.

Le chameau, c'est la richesse : « Combien de chameaux possède ton père? » me demandait un Touareg. Et il me fut

bien difficile de lui persuader que, chez nous, l'utile animal n'avait pas son emploi.

Le costume des femmes, plus simple que celui de leurs maris, est constitué par une pièce d'étoffe qui s'enroule autour de la taille, un pagne, et par un châle (*fariouel*) qu'elles posent sur leur tête ; elles s'y drapent aussi gracieusement que le permet leur grosseur.

Les bijoux, en cuivre, sont rares, mais par cela même appréciés. D'une façon générale, tout ce qui peut se pendre au cou et faire breloque est le bien reçu. Une vieille boîte de sardines est un galant cadeau à offrir à une dame.

La maison du Touareg, c'est sa tente. Les plus pauvres seulement logent sous des abris en paille, des gourbis (*ehan*).

La tente (*ehakit*) est en peau, soutenue par un pieu central. Les bords en sont irréguliers, et l'on se sert des dentelures pour les attacher à des piquets fixés au sol.

La nuit, la tente se ferme, enclôt son propriétaire ; mais, dans le jour, elle reste ouverte du côté opposé au soleil ; des sortes de stores, en minces lattes de bois retenues par du cuir tressé, tamisent les rayons réverbérés par le sable.

Un camp de tentes est un *amezzar'*; un groupe de campements voisins est généralement occupé par la même tribu (*taousi*), dont le chef (*amrar*) a autorité sur ses parents.

Les Imrads ont autour de leurs camps des clôtures en palissades (*afaradj*) où se réfugient le soir, à l'abri de la dent du lion, les troupeaux de bœufs et de moutons.

Les Ihaggaren n'ont généralement pas de troupeaux avec eux, ou, alors, une partie de leurs Imrads vivent dans le campement et s'occupent du bétail.

Dans la tente, la femme est maîtresse. A elle appartient

le soin de commander aux esclaves. Elle trait le lait et s'occupe de la cuisine.

Mais, chez les tribus prépondérantes surtout, ces soins de surveillance n'absorbent qu'une partie de la journée. Les nuits sont si douces, d'ailleurs, que tout bon Touareg ne cherchera pas le repos avant minuit.

Que fait-elle, alors ? Elle travaille le cuir comme on brode chez nous. Elle chante en s'accompagnant de l'*amzad*, violon à une seule corde. Elle compose des vers.



TOUAREGS.

Oui, des vers. Que ne puis-je, pour plaider la cause de mes amis touaregs, appeler à mon aide tous les bas bleus de notre Europe ! La conformité d'occupation les intéresserait à leurs sœurs du désert.

Encore dois-je dire que les vers touaregs ont toujours le nombre et la rime. Que n'en est-il de même de toutes les élucubrations lyriques féminines !

Les hommes, eux aussi, se livrent à la poésie. Je n'ai pu rapporter, manque de temps et de sujets, aucune de ces productions du Niger, mais je ne résiste pas au plaisir d'en citer deux exemples, donnés dans sa grammaire tamaschek par le commandant Hanotaux et qui proviennent des Touaregs du Nord.

Le premier est un madrigal écrit par Bedda ag Ida sur l'*album d'une jeune fille d'Alger*. Notons que ce Bedda fut le premier Touareg qui vint en Algérie.

Je dis : Ton nom, Angelina,
A produit dans mon âme un amour éternel ;
Pour ton amour nous irions en France.

Ton œil qui tue par son éclat
Prive de raison le cœur du fils d'Adam ;
Si l'on pouvait t'assigner une valeur, je donnerais pour toi
Six mille pièces d'or, je donnerais mon cheval.

. . . .

Celui qui te possédera trouvera un doux sommeil.
Avant que cette jeune fille eût l'âge nubile,
Nous ne pensions pas que la gazelle prît forme humaine ;
Maintenant nous l'avons vu.
Si elle venait dans nos pays de plaine,
Il n'est pas un homme qui n'irait vers elle.

Est-ce assez galant pour un prétendu sauvage !

Quant au second morceau de poésie, c'est une satire : la fille d'Aboukias avait dû repousser les désirs de quelque admirateur fervent, mais rancunier :

Toi, fille d'Aboukias, tu es venue,
Et le soleil était chaud quand tu nous as dit bonjour ;
Naguère, quand je ne faisais qu'entendre rapporter tes paroles,
Le désir nous tuait d'aller où tu étais.
Je pensais que tu ressemblais aux houris.
Maintenant nous savons ce que tu as fait.
Ta bouche est indiscrète, tu n'as pas de retenue,
Tu mourras dans la trahison.
Si tu étais de bonne race, sais-tu ce que tu ferais ?
Tu ne parlerais d'aucune femme,
Tu te connaîtrais toi-même.
Moi, je te dirai une parole,
Des gens qui te valent te la confirmeront,
Ils étaient mariés quand tu n'étais pas née,
Ils ont fait des voyages dont tu n'as pas entendu parler,
Ils sellent leurs chameaux dans les lieux que tu ignores,
Ce sont des jeunes gens que tu voudrais connaître,
Ils traient le lait de chamelles qui ne t'appartiennent pas.
Quant à toi, l'homme dont tu as parlé,
Ce que tu lui as donné ne nous fait pas défaut,
A lui, ou à d'autres si tu aimes mieux.

Rien ne peut donner une idée de la vigoureuse tournure de ces vers dans la langue tamaschek. Celle-ci est d'ailleurs forte, pleine et chantée, sans cet abus des gutturales, que les Touaregs reprochent aux Arabes, les apppelant par dérision *Takhamkhamen*.

En disant ces vers, en narrant des histoires qui se prolongent souvent durant plusieurs veillées, les dames touaregs « tiennent salon ». Autour d'elles se pressent les hommes revêtus de leurs plus beaux habits, attentifs à se faire briller. De ceux qui ont été braves aux derniers combats, on raconte les prouesses; les lâches, au contraire, qui n'ont eu garde de se montrer, on les persifle. Il est facile de comprendre que de pareilles coutumes, si contraires à celles des musulmans, donnent à la femme un grand ascendant sur ses admirateurs.

Ainsi se passent les jours tant que les pâturages suffisent aux troupeaux de la tribu. Mais un moment vient où l'herbe se fait rare, il faut décamper pour aller plus loin chercher un meilleur emplacement.

Alors l'amezzar' prend l'animation d'une ruche d'abeilles. Les chameaux de charge sont rassemblés, chacun s'occupe à abattre les tentes et à les charger sur les animaux, à emballer la modeste vaisselle du ménage.

Pendant ce temps les jeunes gens sont allés reconnaître un endroit propre à un nouvel établissement. Ils reviennent et prennent la tête du convoi, guides et protecteurs à la fois.

Derrière eux s'avancent, jacassant, les femmes, dans des sortes de berceaux recouverts de peaux et portés sur le dos des chameaux. Plus graves, les vieillards entourent l'amrar.

Enfin cheminent, conduits par des esclaves, les animaux de bât. L'armée des guerriers les garde contre un pillage, qui, au désert, est toujours à prévoir et à redouter.

Voici atteinte la place du nouveau camp. Tentes et mobilier sont déchargés. On les dresse, on le range, et la vie ordinaire reprend pour quelques semaines ou quelques mois, suivant la fertilité du nouveau territoire où s'établit la tribu.

Telle est l'existence en temps de paix. Mais chez les

Ihaggaren toujours, chez les Imrads souvent, la guerre vient compliquer de ses dangers les occupations pacifiques.

Pour les nomades, la lutte est en effet presque une nécessité. Certaines années de sécheresse, les pâturages sont misérables et infertiles. Il faut pourtant que les troupeaux mangent; d'où des disputes, des rixes, dans lesquelles l'autorité de l'Amenokal, lorsqu'il en a une, intervient le plus souvent pour empêcher l'effusion du sang, si les belligérants appartiennent à la même confédération.

Lorsqu'il n'en est pas ainsi, de particulières, les querelles deviennent générales, et c'est pourquoi nous voyons les Aouelliminden en lutte depuis des temps très reculés et presque sans interruption avec les Hoggars au nord, avec les Kel Gheress à l'ouest.

De la guerre, les Imrads, les travailleurs, souffrent peu. Tout est tellement réglé par la tradition chez les Touaregs que la bataille elle-même a pris les apparences d'une figure de quadrille.

En général, on a d'abord tenu palabre; la conciliation ayant échoué, on a résolu d'en venir aux mains. On se sépare en se donnant rendez-vous, et au jour dit, comme au combat des Trente, les armées (*attabou*) sont en présence.

Elles s'avancent en bataillon serré. Quelquefois, le Touareg se bat à cheval, mais souvent il préfère descendre avant le combat. On se défie, on crie, en marchant les uns contre les autres. A quinze mètres, les lances volent, généralement parées par le bouclier.

Cependant la mêlée devient plus confuse. D'un rang à l'autre ce sont des défis personnels, et fréquemment les deux armées s'arrêtent d'un commun accord pour laisser leurs chefs s'attaquer en combat singulier.

Les lances, devenues inutiles, ont été jetées, mais le poignard (*tellak*) et le sabre (*takouba*) brillent à la main. De part

et d'autre le sang coule à flots. Là deux guerriers, en se tenant à distance de bras, cherchent à se percer de leurs épées. Ici deux autres plus acharnés se sont pris corps à corps, usant du poignard pour frapper, ou de l'anneau de bras en pierre pour s'écraser le crâne.



CAVALIER TOUAREG.

Un des partis se trouve inférieur en force ou en nombre. Les guerriers s'enfuient : « *Ia! Ia. Our adellin rour'ouen imzaden*. Ah! ah! Il n'y aura pas de violons pour vous », crient les vainqueurs. Et à ce sarcasme qui leur montre leurs femmes irritées, méprisantes, à la pensée que, s'ils triomphaient, ils seraient accueillis par des chants de louange, les fuyards reviennent tenter encore le sort des armes.

Dans ces combats on se tue sans pitié, mais, comme je l'ai dit, la lutte finie, les prisonniers ont la vie sauve.

On m'a même affirmé, et je tiens de plusieurs excellentes sources, que, la guerre terminée, lorsqu'un parti a demandé la paix, les vainqueurs, avant de les renvoyer chez eux, habillent à neuf ceux de leurs ennemis encore captifs entre leurs mains.

Mais, le plus souvent, la manifestation de la guerre, c'est la course, le razzi arabe.

Aussi dangereuse quelquefois que le combat de front, elle offre l'avantage de donner du butin, un profit immédiat, à l'assaillant victorieux.

Elle permet enfin, se faisant toujours par surprise, de déployer non seulement le courage personnel, mais encore la ruse, la promptitude à l'attaque, l'endurance aux privations, la connaissance du pays, qualités militaires dont les Touaregs ne sont pas moins fiers.

Et ici j'ouvre une parenthèse. Un des graves reproches formulés contre eux, précisément à cause de leur façon de se battre, c'est celui de traîtrise.

Je ne puis condamner leur habileté à surprendre. Les surprises, les combats de nuit, ne sont pas, que je sache, tenus en déshonneur en Europe.

Le règlement militaire lui-même en traite, et dit seulement qu'elles ne doivent s'employer qu'avec des troupes très disciplinées, très dans la main. C'est donc à l'éloge des Touaregs, puisque cette façon d'agir constitue leur principale manière de combattre.

La nature même de l'existence nomade, forçant à tenir les campements peu nombreux et relativement éloignés, facilite la course.

Dans le plus grand secret se font les préparatifs; des pié-

tons endurants, des cavaliers solides, des meharistes habiles, prennent seuls part à l'expédition.

On se met en marche, généralement en petite troupe, cent au plus si la route est longue, et elle l'est souvent. Des guides experts conduisent le razzi par des chemins peu fréquentés. La connaissance parfaite des points d'eau est la principale garantie du succès.



MAURE ET TOUAREG.

Puis, se glissant entre les campements ennemis situés sur la frontière, toujours aux aguets, car leur position les rend plus exposés, l'expédition tombe sur un amezzar', sur une tribu.

L'habileté consiste à ce que rien n'ait prévenu les assaillis du danger qu'ils courent. Parfois, cependant, ils en sont avertis, mais généralement trop tard pour envoyer des courriers à leurs amis et les appeler au secours.

Alors tout fuit, hors les femmes : car, si les hommes qui résistent sont mis à mort, jamais un Touareg ne se souillera

du sang d'une femme sans défense. Les troupeaux, bœufs, moutons, chameaux, sont poussés au hasard dans la brousse. Mais les assaillants, les pillards (*imohagen*) savent les rassembler.

Le tout est maintenant d'emporter le butin assez vite pour ne pas avoir à craindre un retour offensif des pillés (*imihagen*).

Ceux-ci pourtant ne sont pas restés inactifs. Prévenus par des messagers ou par des feux allumés au sommet des dunes, leurs parents se sont rassemblés. Une colonne est formée et part pour rattraper les capteurs.

A ces derniers maintenant le mauvais rôle. Les lourds chameaux de charge, les troupeaux, gênent leur marche. S'ils n'ont pas une avance suffisante, ils seront rejoints et risqueront, embarrassés de leur butin, souvent inférieurs en nombre, de se voir enlever leur prise et fréquemment de payer cher leur audace.

Le talent, pour une troupe qui poursuit un razzi, est même, bien plus que de le rejoindre directement à la course, de le devancer, de le tourner, d'occuper un point d'eau, puits, mare, où l'ennemi doit forcément passer.

Il arrive ainsi fatigué, tandis que les autres sont frais et dispos ; il meurt de soif, quand les autres se sont désaltérés à leur aise.

Et c'est ainsi razzi sur razzi, jusqu'à ce qu'un des partis, trop éprouvé, demande la paix ou qu'un marabout intervienne. Alors, après d'innombrables pourparlers, des assemblées où les Touaregs sont aussi jaloux de faire briller leur éloquence qu'ils ont été soigneux de maintenir leur honneur guerrier, on conclut une paix, généralement peu durable, mais qui sert en tout cas de prétexte à des ripailles, rares chez les frugaux Touaregs.

Les enfants sont très doucement traités dans les camps

touaregs. Sauf pour ingurgiter aux jeunes filles les jattes de lait caillé qui leur donneront l'embonpoint recherché, on ne les bat jamais. Dès qu'ils peuvent se tenir sur leurs jambes, les petits garçons sont exercés au jet de la lance avec des armes appropriées à leur taille. Le père donne tous ses soins à cette éducation guerrière. La mère s'occupe plus spécialement des filles, leur enseigne le travail des peaux, le chant, et la lecture des caractères dont j'ai parlé.

C'est ainsi que les femmes sont généralement plus habiles que les hommes à tracer ou déchiffrer les tifinar.

Une singulière coutume, qui n'est pas d'ailleurs particulière aux seuls Touaregs, règle, dans la plupart des tribus, l'ordre de succession ; le neveu hérite de l'oncle, et non le fils du père. La même loi fait de l'enfant d'une femme imrad un serf, du fils de la femme esclave un esclave aussi, quel que soit le père, homme libre ou non. Le ventre teint l'enfant, disent les Touaregs. C'est la loi Beni-Oumia.

Les grandes tribus des Aouelliminden repoussent cette coutume, prétendant qu'elle provient d'une injurieuse défiance à l'égard de la vertu des femmes. « On est toujours certain d'être le fils de sa mère, non de son père, disent-ils ; c'est pourquoi de moins nobles que nous ont adopté ce mode de succession. Ils sont sûrs que dans les veines du neveu coule le sang de l'oncle. »

Mais les autres Touaregs, toujours galants, prétendent que c'est calomnie et font remonter l'origine de la loi Beni-Oumia à Gheres, père de la tribu des Kel Gheres.

Gheres avait une épouse, Fatimata Azzer'a, et une sœur, Gherinecha. Chacune avait un fils. Celui de la première s'appelait Itouei, l'autre R'isa.

Se sentant devenir vieux, Gheres voulut éprouver sa femme. Il se dit malade et alla consulter un vieux sorcier, dans sa demeure, sur une haute dune dont il ne descendait

jamais. Il n'y avait pourtant là aucun puits, et le sorcier ne possédait ni bœuf, ni mouton, ni chameau. Personne ne savait ce qu'il buvait ni ce dont il se nourrissait.

A son retour au campement, Gheres fit appeler Fatimata : « Femme, dit-il, toi seule peux me guérir. Mes jours sont comptés, à moins que je ne fasse avec la cervelle d'un enfant une pommade magique pour m'enduire le corps. Donne-moi ton fils.

— Mon fils est à moi, dit Fatimata, j'ai eu la peine de l'enfanter et de l'élever. Certes, après lui, c'est toi que je préfère, mais cependant, dussent tes jours en dépendre, je ne veux pas qu'il meure. »

Le chef manda alors Gherinecha et lui fit la même demande qu'à sa femme.

« Après toi, mon frère, dit-elle, c'est R'isa que j'aime le mieux. Mais, puisque Dieu m'inflige la douleur de perdre l'un des deux, je choisis : prends l'enfant, fais ce que t'a dit le sorcier, et qu'Allah te protège ! »

Gheres cacha son neveu dans la brousse, puis il tua un chevreau, en prit la cervelle, s'en frotta le corps et revint au campement, où il appela tous ses parents et ses sujets.

Il narra l'aventure. Chacun admira le dévouement de Gherinecha. Alors, découvrant l'enfant qu'un captif avait amené sans qu'on s'en aperçût, caché sous un manteau :

« Voici, dit-il, mon successeur et mon héritier. Puisque ma sœur m'aime plus que ma femme, il est juste qu'à son fils reviennent, après ma mort, mes biens et mes droits. »

La loi Beni-Oumia a eu ce résultat heureux de protéger, là où elle est appliquée, la pureté du sang des Touaregs. Le fils d'une femme noire captive était et restait captif, quelles que fussent la puissance et la lignée de son père.

Chez les véritables Aouelliminden, chez les trois grandes tribus des Kel Koumeden, des Kel Ahara et des Kel Tedjiouane, qui commandent au reste de la confédération et

n'ont pas suivi la règle commune, la couleur s'est au contraire foncée par le mélange du sang des esclaves noires.

Les Touaregs sont extrêmement superstitieux. J'ai dit l'abondance de talismans dont ils se parent.

Chez eux, les démons (*alchinen*) jouent un grand rôle. Ils semblent les considérer comme des êtres presque humains, habitant les montagnes, y campant, vivant d'une vie analogue à celle de leurs tribus. Les génies ont leurs querelles, leurs guerres, leurs razzis.

Cependant ils jouissent de la propriété de se rendre invisibles. Ils viennent alors traire les vaches et boire le lait. Prenez garde, lorsque vous sortez la nuit, de ne pas heurter un *alchin* (singulier d'*alchinen*). Rien ne paraît d'abord, mais le lendemain, quand vous vous réveillez, votre pied endolori vous refuse service. Vous avez marché sur le pied du démon.

Les Touaregs sont d'une bravoure indiscutée, et cependant l'idée de la mort leur est souverainement désagréable. Ils ne disent pas : Il est mort, mais : *Aba,* il est disparu. C'est une marque de parfaite mauvaise éducation de parler d'un parent défunt, de prononcer son nom; on doit dire *mandam,* un tel. Seuls les descendants de chefs illustres, les fils d'amenokal, tolèrent qu'on leur parle de leurs ancêtres. L'orgueil est alors plus fort que la superstition.

Nous avons trouvé sur notre route deux confédérations, les Igouadaren et les Aouelliminden. Les premiers, avons-nous vu, sont en proie à l'anarchie, et pillent les commerçants; mais leur importance est infime.

Il en est tout autrement des Aouelliminden. Je ne dis pas que certaines de leurs tribus ne soient dangereuses à rencontrer; de fréquents essais d'insubordination contre l'autorité centrale se produisent même : durant notre séjour à

Say, les Cheibatan essayèrent de se soustraire à la suzeraineté de l'Amenokal; Madidou et son neveu Djamarata les punirent cruellement.

Mais on peut, en général, faire fond sur la protection promise par le chef, et, à ce titre, les Aouelliminden seront sans



JEUNE TOUAREG.

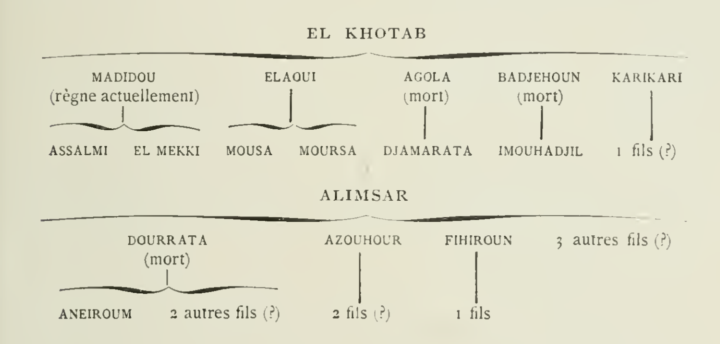
doute les premiers Touaregs que nous entraînerons dans une voie plus civilisée.

Les véritables Aouelliminden, les descendants directs des Lemta, sont peu nombreux. Ils comprennent, à l'heure actuelle, trois tribus : les Kel Koumeden, les Kel Ahara, les Kel Tedjiouane. La première fournit l'Amenokal dans l'ordre ordinaire de progéniture, c'est-à-dire que tous les frères rè-

gnent d'abord, puis les fils de l'aîné d'entre eux, et ainsi de suite.

La volonté de la confédération pourrait d'ailleurs changer cet ordre. L'Amenokal n'est régulièrement investi qu'après le consentement des Ihaggaren réunis en assemblée. Mais le cas est rare, sinon inconnu, où ce droit de *veto* se soit produit.

Le prédécesseur de Madidou était Alimsar, qui avait succédé à son frère El Khotab, le protecteur de Barth. Je donne ci-dessous la généalogie de la descendance d'El Khotab et d'Alimsar, telle que j'ai pu me la procurer :



Voici maintenant la liste des tribus composant la confédération des Aouelliminden avec le nom de leurs chefs :

TRIBUS NOBLES OU IHAGGAREN

Kel Koumeden, chef Madidou.
Kel Ahara, chef El Yasan.
Kel Tedjiouane, chef Arreian.
Iderragagen.
Tarkaitamout.
Tahabanat.
Ibehaouen, chef Sar'adou.
Ifoghas, chef Ourouziga.
Ihegaren, chef El Aouedech.
Kel Tekenioüen, chef Bourhan.
Kel Takabout, chef Alouania.
Teradabeben, chef Sidaouat.
Tenguereguedeche, chef Ouarigorou.
Tademekket, chef Younès.
Idalbabou, chef Ihouar.
Ahianallan.

TRIBUS SERVES OU IMRAD

Kel Gossi, chef Our illies.
Irreganaten, chef Our orda.
Iouerarouarar'en, chef Mahamoud.
Imideddar'en, chef Houberzan.
Ibongitan, chef Allabi.
Tafagagat, chef Karrabaou.
Tar'ahil, chef Ekerech.
Ikairiraen, chef Ezemek.
Erkaten, chef Elanousi.
Ikaouellaten, chef Ibounafan.
Ihaiaouen, chef Abba.
Kel R'ezafan, chef Amachecha.

A ces tribus, qui forment la véritable confédération, il faut joindre les suivantes, soumises par la force il y a plus ou moins longtemps ou qui ont accepté de bonne grâce le protectorat des Aouelliminden :

Oudalen, chef Niougi.
Cheibatan, chef Rafiek.
Logomaten, chef Bokar Ouandieïdou.
Eratafan, chef Yoba.
Ibendasan.
Ahiananourde, chef Amadida.
Tabotan, chef Mouley.

Chacune de ces dernières tribus possède des tribus imrads ; je n'en connais de nom qu'une seule, celle des Ekonou, vassaux des Oudalen.

Qu'ils soient de la rive droite ou de la gauche, les Touaregs du Niger, outre les déplacements qu'ils font à la recherche des pâturages, ont deux migrations annuelles bien tranchées.

En saison sèche, de décembre à mai, les hauts pays sont stériles, les mares, les puits sans eau. Alors, les Touaregs gagnent le fleuve. Les gras pâturages de bourgou qui le bordent nourrissent leurs bestiaux. Il leur est facile, en tenant leurs chameaux un peu dans l'intérieur, de parer à l'inconvénient que j'ai signalé à propos de Tombouctou, la maladie résultant de la pâture d'herbes trop aqueuses.

C'est l'époque où les noirs payent l'impôt de mil, de maïs, de tabac; c'est celle aussi où se font les expéditions de guerre.

Mais, durant le reste de l'année, la pluie tombe à torrents sur les rives du fleuve. Quoiqu'elle y soit moins abondante, elle fertilise les hauts pays; les mares se remplissent, les puits sont pleins d'eau, et, souvent, débordent.

Les nomades remontent alors. Les Aouelliminden, en particulier, vont s'établir dans leurs campements d'hivernage sur les bords d'un oued, d'une de ces rivières ensablées analogues à celles d'Algérie, et dont l'embouchure est près de Gao.

Il résulte des renseignements que j'ai pu recueillir que l'oued de Gao remonte très haut vers le nord. Dans sa partie supérieure, il coule en toutes saisons. Ce serait l'Igharghar du Sud, signalé par Duveyrier, l'Astapus des anciens, qui descend de l'Atakor n'Ahaggar.

Ainsi se trouve confirmée cette appréciation de Barth que les dépressions marécageuses, les dallouls, qui débouchent sur le Ngilbi Sokoto, ne peuvent venir de plus haut que l'Aïr.

A mon avis, d'ailleurs, l'oued de Gao a été, avant son ensablement, un affluent du Niger. Le fleuve, alors, coulait bien plus puissant qu'aujourd'hui.

Si on examine en effet la nature de ses rives, on ne tarde pas à constater que partout, ou à peu près, une ligne de falaises érodées par l'eau forme comme un second lit qui a dû servir à l'ancien Niger.

Dans leur émigration annuelle, les Aouelliminden remontent jusqu'aux environs de l'Aïr. Ils y sont en contact avec les Kel Gheres, leurs ennemis, et la possession des pâturages de saison sèche a dû être l'origine de leur inimitié, plusieurs fois séculaire.

Les tribus de la rive gauche gagnent aussi l'intérieur de la boucle du Niger, s'avançant jusque près de Dori. Là se

trouve une série de mares et de lacs, Oursi, Belli, etc., dont j'ai essayé sur la carte de donner, par renseignements, une esquisse, sans être certain d'y avoir très exactement réussi.

L'hydrographie de l'intérieur de la boucle réserve de grosses et curieuses surprises aux explorateurs de l'avenir.

Que pensent mes lecteurs des Touaregs, maintenant que j'ai essayé de les faire vivre sous leurs yeux?

Certes, je ne les ai pas présentés comme de petits saints, comme des habitants d'une moderne Utopie, où tout est bien, où tout est bon, l'homme sans vices, la femme sans défauts.

Mais peut-être pensera-t-on avec moi qu'ils ont un caractère assez tranché, beaucoup de qualités à côté de défauts indéniables. Leur intelligence mérite qu'on essaye de les amener à un genre de vie meilleur, plus facile surtout à supporter pour leurs voisins.

Je ne me dissimule pas avec quelle peine on remonte les courants, on combat les idées toutes faites. C'est toujours difficile, et quelquefois dangereux.

En 1859, un jeune Français de moins de vingt ans, Duveyrier, débarquait à Constantine. Trois ans durant il parcourut le Sahara algérien. Protégé par l'émir Ikhenoukhen, chef des Azgueurs, il vécut plus d'un an parmi les Touaregs.

Après son retour, une mission envoyée par le gouverneur de l'Algérie signait avec les Azgueurs le traité de Rhadamès.

Puis, selon la tradition immuable de la politique coloniale française, au lieu de pousser de l'avant en profitant des résultats acquis, on s'endormit dans l'inaction.

Duveyrier avait représenté les Touaregs tels qu'il les avait vus ; il avait dit, comme je viens d'essayer de le faire, leurs qualités et leurs défauts, avait affirmé la possibilité de s'en-

tendre avec eux. Il en avait bien le droit, puisqu'il y avait réussi lui-même.

Lorsque Flatters périt, vingt ans après, il n'y eut pas assez de pierres pour lapider Duveyrier, accusé d'un optimisme mensonger.

Flatters cependant avait été tué chez les Hoggars, tribu dont le voyageur avait signalé lui-même l'état anarchique, état qui n'avait fait que s'accroître. Il avait voulu passer, malgré l'amrar qui se déclarait incapable de le protéger. Duveyrier, lui, recommande de ne jamais s'avancer en pays touareg sans une sauvegarde efficace. N'importe, on le rendit responsable du désastre.



TOUAREGS.

Et comme épilogue, désespéré de ces accusations, malade encore des fièvres rapportées de son voyage, dégoûté de l'ingratitude de ses compatriotes, Duveyrier arma son revolver et s'en alla, par delà la vie, chercher la justice, si elle existe.

Les Anglais l'eussent fait pair du royaume et lui eussent élevé des statues; notre ignorance, pour ne pas dire pis, le conduisit au suicide.

L'exemple n'est pas encourageant.

Certes, pour nous faire briller, « mousser », il eût été plus simple à moi de présenter les Touaregs comme d'irréconciliables sauvages, de raconter mille entraves soulevées par eux, de narrer des combats imaginaires avec leurs bandes, où ma présence d'esprit, mon sang-froid, notre courage à tous, auraient seuls sauvé l'expédition.

J'ai préféré dire la vérité pour la vérité elle-même, et dans l'intérêt de mon pays.

Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends la mort de deux officiers et de leurs hommes, tués près de Tombouctou, dans un combat contre un razzi de Hoggars, — toujours les Hoggars.

Et j'en conclus, une fois de plus, ce que j'ai bien des fois répété lorsque j'étais à Tombouctou : on ne viendra à bout des nomades que par les nomades eux-mêmes.

C'est en apprivoisant certaines tribus, en recrutant chez elles des corps auxiliaires, des Maghzen, qu'on assoira, avec le minimum de frais possible, notre influence sur les Touaregs.

Parmi les tribus qui se prêtent le mieux à ce rôle, je mets en première ligne les Aouelliminden, ennemis héréditaires des Hoggars.

Ou plutôt, je dis qu'en augmentant l'autorité de leur chef, on arrivera, si on sait s'assurer de lui en même temps, à une pacification complète.

Dans cet ordre d'idées, j'avais proposé le projet suivant : armer les Aouelliminden d'une centaine ou deux de fusils à piston *dont les cheminées très grosses ne pourraient employer qu'une capsule spéciale fabriquée dans nos pyrotechnies.*

Avec cent fusils, les Aouelliminden seraient invincibles. Ils ne feraient qu'une bouchée de leurs ennemis Kel Gheres ou Hoggars.

La nécessité d'avoir nos capsules les mettrait dans nos mains, forcément soumis et dévoués. En ne leur distribuant que peu à peu ces munitions, nous aurions le moyen de supprimer leur puissance le jour où ils ne se plieraient pas à nos volontés.

Contre un pareil service, l'Amenokal, qui me l'a d'ailleurs

formellement promis, et par ses envoyés, et par écrit, protégera nos commerçants.

Que ceux-ci pourtant soient prudents! Je suis convaincu que mes compagnons ou moi pourrions retourner sans crainte chez les Aouelliminden, parce que nous y sommes connus. Je l'ai proposé, sans obtenir plus de succès que je n'en ai eu pour ma demande de fusils.

Mais des personnes nouvelles ne devront pas s'engager à la légère, pénétrer dans les territoires touaregs sans la protection formelle du chef.

Que diable! Quand un grand-duc manifeste l'intention de visiter les cabarets des boulevards extérieurs, on lui adjoint bien un Jaume ou un Rossignol. Si une protection est utile à Paris, on admettra qu'elle puisse être indispensable au Sahara.

Quand Madidou dit : « Oui, venez », vous pouvez aller. Je suis convaincu qu'on ne courra aucun risque dans les territoires qui lui sont soumis.

Avec les Aouelliminden, nous conquerrons le Sahara. Vers le Tchad, vers l'Aïr, vers l'Algérie-Tunisie, le Touareg nous donnera le moyen de pénétrer. Il y trouvera son compte et s'en apercevra bientôt à l'amélioration de son genre de vie.

Le pense-t-on assez sot pour repousser l'occasion de gagner étoffes, verroterie, couvertures, etc.? S'il l'était, même, je réponds que sa femme ne le serait pas.

La race se civilisera; ses défauts, qui dérivent tous de la violence, disparaîtront : la société moderne aura conquis un nouveau terrain en Afrique.

Et pourtant il me vient une réflexion : pour les Touaregs, sera-ce un bien?

Quand j'imagine leur vie errante, libre de toute entrave, leur monde où le courage est la première des vertus, où

les gens sont presque égaux à qualités égales, je me demande s'ils ne sont pas plus heureux que nous.

Leur existence est pénible et frugale, il est vrai, mais l'habitude la leur a rendue facile à supporter. D'ailleurs, la fortune est à qui sait la conquérir, et ce sont les razzis qui l'apportent. Dépouiller les vaincus, c'est aussi laver l'injure héréditaire; la vendetta sépare souvent les tribus au pays touareg. L'épée, en frappant l'ennemi, donne ses biens. On venge l'ancêtre massacré, pillé, et du même coup on s'enrichit.

Contre les Chambas, leurs adversaires séculaires, les Azgueurs chantent le chant de R'otman, cité par Duveyrier, qui le nomme à juste titre la *Marseillaise* touareg.

Meure ta mère ! Ma'atalla le diable est dans ton corps!
Ces hommes (les Touaregs), tu les prends pour des lâches;
Cependant ils savent voyager et faire la guerre,
Ils savent partir de bon matin et marcher le soir,
Ils savent surprendre en son lit l'ennemi couché,
Le riche qui dort au milieu de ses troupeaux agenouillés,
Celui qui a orgueilleusement dressé sa large tente,
Celui qui a déployé en leur entier ses tapis et ses doux lainages,
Celui dont le ventre est plein de blé cuit avec de la viande,
Et arrosé de beurre fondu et de lait chaud sortant du pis des chamelles.
Ils le clouent de leur lance pointue comme une épine,
Et il se met à crier jusqu'à ce que son âme s'envole.
Nous le laverons de son bien sans même lui laisser l'eau.
Sa goulue de femme ne pourra plus supporter son désespoir.

Mœurs sauvages, mais du moins sentiments héroïques et fiers. A leur transformation, que gagnera le Touareg?

Dans quelques siècles, là où se dresse l'amezzar', s'élèveront des villes.

Les fils des Ihaggaren de maintenant seront des citoyens. Rien ne rappellera plus en eux les anciens chevaliers du désert.

Ils ne partiront plus en guerre, en razzi contre les tribus voisines, ils ne pilleront plus, dira-t-on. Mais peut-être

aussi, dans une Bourse qui remplacera la tente de l'Amenokal, essayeront-ils de lancer des affaires véreuses, des mines problématiques. Que seront-ils alors ? des voleurs.

Décidément, j'aime mieux mes pillards : Imochar qui est libre, qui pille comme le lion Ahar.



UN CHAMEAU.



RONIER A FAFA.

CHAPITRE VI

DE FAFA A SAY.

Depuis, nous en avons vu bien d'autres, et notre appréhension devant le passage de Fafa a pu nous paraître enfantine; mais il faut l'avouer cependant : pour un début, il n'est pas commode.

Etroit, embarrassé, et surtout rendu difficile par un courant violent, tel est Fafa. Il y a deux passages très durs, le premier surtout. Nous embarquons comme guide le propre fils du chef de village qui devait plus tard nous rendre visite à Say. Grâce à lui et à ses aides, nous franchissons sans trop de difficultés le premier rapide. La drosse (cordage qui communique au gouvernail les mouvements de la roue de la barre) cassa cependant juste au moment où nous en sortions. Trente secondes plus tôt, le *Davoust,* incapable de manœuvrer, se serait jeté sur les écueils. Notre avarie réparée, nous nous lançons de nouveau dans le courant, au milieu des innombrables îles qui parsèment le lit du fleuve,

et notre bonne étoile nous amène dans un bief calme, s'étendant jusqu'à Ouatagouna, où nous retrouvons les cailloux.

Le soir, nous sommes à Karou. L'*Aube* a encore touché, mais très légèrement; tous ces chocs ne sont pas faits pour améliorer l'étanchéité de sa coque, et l'eau qu'il embarque est, de plus en plus, un sujet d'inquiétude et de fatigue. Il



FAFA.

faut, toutes les heures, vider la cale, au grand détriment du repos de ses passagers, éveillés périodiquement par le bruit des seaux.

Karou est un joli village en paille. On y remarque un grand nombre de ces greniers à mil, en forme de ruche d'abeilles, signalés par Barth. Nous en voyons en quantité depuis quelques jours. Les habitants sont des captifs de Peuls ou *Rimaïbès,* et des *Bellates,* esclaves des Touaregs.

Le chef de ces derniers nous exprime sa satisfaction d'avoir vu des blancs avant de mourir. Il voudrait bien, dit-il, nous

donner des moutons, mais il a appris que nous nous nourrissions exclusivement de la chair d'animaux noirs, et il n'en a pas de cette couleur.

Je proteste; la couleur du poil nous inquiète beaucoup moins que la qualité de la viande, et il va nous chercher un magnifique bélier. Ce sont les marabouts qui, pour augmenter notre réputation de sorciers nuisibles, ont imaginé la fable des moutons noirs. Il est, en effet, une coutume dans tout le Soudan : les bêtes données en cadeau doivent être autant que possible de couleur blanche, en signe de paix. On nous dit que Bokar Ouandieïdou, chef des Logomaten, réunit une colonne et s'apprête à nous attaquer.



KAROU. — GRENIERS A MIL.

De Karou, on nous montre des montagnes qui bordent le fameux rapide de Labezenga, où nous serons demain. On nous donne un guide, un vieux bonhomme très réputé, paraît-il, mais qui ne nous paraît pas, à nous, briller par l'intelligence.

C'est le 14 mars que nous avons vu ce terrible Labezenga; nous pouvons vivre longtemps, je suis certain que personne de nous ne l'oubliera.

Notre guide a commencé la journée par une quantité de mômeries destinées, paraît-il, à nous rendre propices les génies malfaisants. D'un sac en cuir, il a sorti des cailloux plats, schisteux, qui ont été recueillis dans le rapide. Il a enveloppé chacun d'eux dans un morceau de toile, a craché dessus, et les a disposés, un peu partout, sur le bateau.

Le courant nous emporte avec une belle vitesse sur un fleuve assez facile. De temps à autre, j'essaye de distraire notre pilote de la confection de ses sortilèges, pour en tirer quelques renseignements; mais il me répond du bout des lèvres qu'il n'y a aucun danger, qu'il nous arrêtera à temps.

Soudain, devant nous, au détour d'une petite pointe qui



LES RAPIDES DE LABZENGA.

intercepte la vue, je perçois un bruit singulier, une sorte de mugissement vague. En même temps, le courant augmente, nous sommes entraînés avec une rapidité d'au moins huit kilomètres à l'heure. Nous prêtons l'oreille, mais au même instant nous apercevons le fleuve barré sur toute sa largeur — neuf cents mètres environ — par une muraille de rochers au-dessus de laquelle bondissent les eaux.

Notre idiot de guide a levé la tête, il voit le danger maintenant; il fait signe d'aller à la berge, l'animal! Avec le courant qui nous entraîne, tenter cette manœuvre serait à coup

sûr vouloir être entraînés inertes, sans vitesse, et pris par le travers sur la ligne d'écueils. Nous nous approchons avec une rapidité qui me paraît vertigineuse. Au tiers de la largeur, sur la droite, il me semble qu'il y a moins d'écume; effectivement, c'est la passe, la porte, c'est là qu'il faut nous lancer. Pourrons-nous y arriver?

Nos laptots forcent sur leurs avirons à les casser, la sueur ruisselle sur leur épiderme luisant. J'ai eu tout juste le temps de hisser le signal : « imiter la manœuvre »; heureusement, Baudry et le patron du *Le Dantec* m'ont compris, ils sont derrière nous. Maintenant, lève rames! et au petit bonheur. Notre vitesse s'accélère encore, le fleuve aspire le bateau vers la passe où il se déverse dans le bief inférieur, on se sent tomber, on éprouve l'attraction du tourbillon; enfin, comme une flèche, nous avons franchi le pas.

Aux autres, maintenant. Nous nous retournons; un cri d'effroi sort de nos bouches. Le *Le Dantec,* qui venait derrière nous, s'est subitement arrêté, son mât craqué s'est abattu sur l'avant sous la violence du choc, les hommes ont été précipités au fond de l'embarcation : le chaland a rencontré, à moins d'un mètre de l'endroit où nous avons passé nous-mêmes, une roche dont les tourbillons cachent la présence. Il est échoué. Heureusement, il n'enfonce pas. Mais une pensée nous vient comme un éclair : Et l'*Aube!*

L'*Aube* arrive, emporté par le courant. Devant lui, la passe est obstruée, il va écraser le *Le Dantec* et s'écraser lui-même; nos amis sont perdus!

Mais non! un jet d'écume jaillit sur l'avant, un autre sur l'arrière; Baudry a fait jeter l'ancre et le grappin. Pourvu qu'ils mordent!

Ça y est, les ancres ont croché, l'*Aube* s'est arrêté court à moins de cent mètres du *Le Dantec,* à la marge du rapide.

Mais que se passe-t-il donc? Nous voyons l'*Aube* s'incliner à près de 45 degrés. La force du courant est telle que,

prenant l'embarcation en dessous, tandis que la chaîne de l'ancre et l'amarre du grappin résistent en haut, il produit l'effet qui nous a d'abord terrifiés.

J'accoste le *Davoust* à la rive. Il faut maintenant tâcher de sauver nos deux autres chalands.

Pour le *Le Dantec,* c'est relativement facile. Cette petite embarcation est extraordinaire, tellement flexible, tellement élastique, qu'elle en est quitte pour deux planches du fond fendues. Digui, que j'envoie avec du renfort, la ramène.

Reste l'*Aube,* et son sauvetage est plus que difficile, d'autant que son gouvernail a été cassé dans la manœuvre. On lève l'ancre, mais pour le grappin, impossible; il est pris sans doute entre deux quartiers de roche, et tous les efforts ne réussissent qu'à le fixer plus fortement.

Et, sous l'action du vent et des remous du courant, voici le chaland qui se met à décrire des demi-cercles autour de son grappin. Quand l'amarre sera coupée, il n'y aura matériellement pas le temps de tenter une manœuvre quelconque. Il faut que la section soit faite juste au moment où le bateau se présente devant la passe. Une seconde plus tôt, une seconde plus tard, il est perdu.

J'ai gravi une petite butte et je suis, le cœur serré, les préparatifs de la manœuvre que Baudry s'apprête à tenter. C'est le moment que choisit un Touareg pour me frapper sur l'épaule et me saluer de la formule : *Salam raleikoum, mahindia*. On pense si je le reçois.

Mais, sans se départir de son calme, il me dit :

« Je vois que tu as de la peine. De mon campement, derrière les collines, j'ai suivi vos manœuvres depuis ce matin et je vous ai crus perdus. Dieu t'a sauvé, et il va sauver aussi tes parents. Moi, j'ai défendu à ma tribu de venir vous importuner, car tu sais que nous mendions toujours. Maintenant, je m'en vais; mais si tu as besoin de nous,

Touaregs ou noirs, envoie-moi seulement un messager, nous sommes à ta disposition; c'est d'ailleurs l'ordre de l'Amenokal. »

Et comme il terminait, je vois Digui asséner un coup de hache sur l'amarre du grappin. L'*Aube* tombe dans le rapide, mais il ne peut éviter l'écueil déjà fatal au *Le Dantec*. Il touche, se déjauge complètement du côté tribord. Est-il crevé? — Non, sa vitesse est telle qu'il passe quand même. Il est sauvé. Un instant après, il accoste à côté de nous.

« Pas de trou, Baudry? — Non, je ne crois pas, mais nous l'avons échappé belle. » Vérification faite, il n'y a pas de voie d'eau. Baudry prétend même que ça doit avoir recloué les planches.

Mon Touareg, que j'ai oublié, m'adresse de nouveau la parole. « *Enhi!* vois! » Et sous son voile, ses yeux noirs sauvages sont brillants de plaisir, comme s'il lui était arrivé à lui-même quelque chose d'heureux.

Ça des brutes, ça des gens accessibles seulement aux sentiments mauvais? Allons donc!

Où était son intérêt? n'eût-il pas mieux valu pour lui que nos bateaux s'engloutissent dans le rapide? Nos personnes et nos biens devenaient alors sans conteste sa propriété.

La Providence me fasse seulement la grâce de ne jamais trouver parmi mes compatriotes pire que les Touaregs.

Il eut son « complet », le brave homme, et d'autres choses encore. De son pas allongé et cadencé, il retourna chez lui en nous criant comme adieu : « *Ikfak iallah el Kheir.* — Que Dieu te donne le bien. »

C'était là le premier passage de Labezenga, le plus facile. Nous faisons à peine quelques centaines de mètres, une véritable chute de $0^m,60$ de haut nous barre la route. A droite, des hauteurs couronnent la rive; à gauche, plusieurs

îles forment des bras; mais, d'un côté comme de l'autre, nous semble-t-il, la route est coupée, sans aucun espoir de pouvoir franchir les obstacles qui l'obstruent.

Tout l'après-midi, Baudry est allé chercher la passe praticable, avec notre guide de Karou. C'est partout spectacle effrayant, une chute ininterrompue, des bouillonnements, et un courant de sept à huit milles au moins. Le fleuve se tord littéralement sur lui-même, et se déverse deux fois alternativement d'une de ses rives vers l'autre. Il y a certainement une différence de plus de deux mètres de niveau à niveau.



L' « AUBE » DANS LES RAPIDES.

Le moins impraticable est encore sur la gauche de notre mouillage, entre deux îles ; mais je n'aurais jamais cru qu'un bâtiment pût passer là. Il faut cependant bien tenter la fortune; tout retard rendrait notre passage encore plus difficile, car l'eau baisse rapidement.

Le dimanche 15, au matin, le Père Hacquart nous dit la messe, et nous nous préparons au passage. — L'équipage de nos deux grands chalands est isolément insuffisant pour chacun d'eux. Il va falloir, et c'est d'ailleurs ce que nous ferons tant que nous serons dans des passages aussi difficiles, faire franchir, l'un après l'autre, à chaque embarcation, les points dangereux, en doublant son équipage d'une escouade supplémentaire, prise à bord de l'autre bateau.

En outre, Digui est le seul patron capable de tenter de

pareils tours de force. Idris, le quartier-maître de l'*Aube*, perd un peu la tête devant les rapides, et comme il ne sert de rien de commander, une fois la manœuvre commencée, comme tout ce qu'on peut faire, c'est l'indiquer à l'avance et en laisser ensuite l'exécution à l'intelligence du pilote, Digui est le seul de mes hommes capable de tenir la barre.

Nous prenons une bonne tasse de café, peut-être la dernière, et le *Davoust* se met en route. Baudry nous suit en pirogue.

C'est le même spectacle que la veille, un passage étroit, un courant d'enfer, ce sentiment d'aspiration de l'abîme qui fait le cœur se serrer, la respiration s'arrêter. A droite, à gauche, avec un vacarme effroyable, l'eau rejaillit sur d'énormes blocs. Tout à coup une secousse formidable, le bateau manque sous nos pieds. C'était le jour du *Davoust*. Un écueil inaperçu a crevé le bateau sur l'avant, dans ma cabine. Par la déchirure, d'une trentaine de centimètres, l'eau entre à flots. Il y en a, en dix secondes, plus d'un pied dans le fond.

Il était écrit que nous devions aller jusqu'à la mer, terme du voyage. Contre toutes les chances, contre le raisonnement, contre la logique, le miracle demandé s'est toujours produit au moment voulu. Et certes, c'est par douzaines qu'il nous en a fallu, des miracles.

Nous avions une telle vitesse, en choquant notre écueil, que le chaland grimpa dessus et y resta un instant suspendu avant de le franchir, avant de se retrouver en eau profonde.

Par un bonheur inouï, mon domestique, Mamé, se trouvait au moment de l'accident dans ma cabine, et la voie d'eau s'ouvrit presque sous ses pieds.

Oter son burnous, le rouler en boule, l'introduire dans la blessure de la coque, fut pour le brave garçon l'affaire de quelques secondes, juste le temps pendant lequel la roche nous soutint, nous empêchant de couler à pic. Nous étions

sauvés. Le miracle s'était produit. Qu'on remarque seulement le concours de circonstances qu'il fallait pour qu'il fût possible : vitesse énorme nous faisant monter sur l'écueil, présence de Mamé dans ma chambre, voie d'eau à sa portée.

Le *Le Dantec* passe avec nous sans accident. C'est au tour de l'*Aube*. Digui tente avec lui une manœuvre extraordinaire d'audace. Convaincu que l'écueil qui faillit nous être fatal ne peut être évité, de toute la vitesse que lui communique le courant, il lance, sur la berge couverte d'herbe, le bateau qui opère une véritable ascension. Puis, se retenant au bourgou, il le laisse descendre par l'arrière, *culer*, selon le terme maritime.

Il était pourtant dit que nous devions tous payer notre impôt à cet infernal Labezenga : une pointe imprévue arrête l'*Aube* au moment où il revenait tranquillement nous rejoindre.

Il était deux heures de l'après-midi. Nous avions mis huit heures pour faire mille mètres en ligne droite. Nous étions affamés, rien ne creusant comme les émotions. Je m'institue cuisinier, et, plongeant dans notre réserve de conserves, qui, pensons-nous, peut être entamée, vu la solennité de la circonstance, je ramène ce qui me tombe sous la main. J'en opère le mélange dans une casserole, et nous dévorons un plat, sans doute inconnu jusqu'à ce jour, que je baptise *tripes à la Labezenga*. J'en donne la composition aux émules de Vatel : tripes à la mode de Caen, truffes, cèpes, haricots verts; poivrez largement, pimentez abondamment, et servez chaud. Dans les environs du 15ᵉ degré, quand on vient d'échapper à la noyade et à la dent des caïmans, c'est exquis. Je n'ai jamais osé recommencer en France mon *olla podrida*.

Après quelque repos, bien mérité, pensera-t-on, Baudry se rend avec Digui au village de Labezenga pour y chercher des guides. Il revient terrifié de ce qu'il a vu.

Pendant près d'un mois encore nous devions vivre de cette existence. Mon récit en donne un aperçu. Je désire avant tout ne point dramatiser après coup notre voyage. Une fois engagés, quand la nature même des choses vous pousse, qu'il faut à tout prix aller de l'avant, on finit par prendre une certaine accoutumance du danger. Je jure bien pourtant que, pour tout l'or du monde, je ne recommencerais pas ce que nous avons fait, dans de pareilles conditions. Dix fois par jour : rapides devant! la reconnaissance, les émotions de l'attente, puis cette sensation épouvantable du passage, alors que le bateau se dérobe sous vous, plonge dans l'écume, et qu'il semble de toute évidence qu'il ne va plus se relever.

Ou bien encore lorsqu'un écueil barre le passage, que l'on fait force de rames, gagnant pouce à pouce contre le courant qui vous entraîne, et qu'on finit par passer au ras du rocher, sentant qu'à dix centimètres près c'est la vie ou la mort.

Et ce serait sans doute possible, la mort, si on coulait dans un rapide. Le meilleur nageur ne saurait lutter avec de pareils courants; lancé contre une roche, il s'y écraserait.

Mais, en admettant même que par miracle on échappe à la noyade, le rapide passé, un autre danger se présente.

En dessous de chacun d'eux se trouvent, nombreux, d'énormes caïmans attendant pour le saisir le poisson étourdi, et l'on n'échapperait pas à ce nouveau genre de mort, un des plus affreux auxquels on puisse songer.

Le caïman ne tue pas sa proie comme le requin; il la plonge sous l'eau et la noie. Se sent-on, par la pensée, happé par les énormes dents de la bête et entraîné jusqu'à ce que s'ensuive la mort par asphyxie?

Le général Skobeleff disait un jour : « Si quelqu'un prétend devant vous qu'il n'a jamais eu peur, crachez-lui au visage en l'appelant menteur. »

Nous, je puis l'avouer, nous pouvons l'avouer, nous avons eu peur pendant un mois, peur le jour à chaque passage, et peur encore la nuit, car le rêve continuait la réalité sous



L' « AUBE » DANS LE DERNIER RAPIDE DE LABZENGA.

forme d'affreux cauchemars, dans lesquels caïmans et rapides continuaient à jouer leur rôle.

J'en appelle d'avance au premier qui, après nous, descendra le Niger pour dire si j'exagère et si je dramatise.

Il fallait pourtant passer, et, pour cela, tout d'abord remplacer par quelque chose de plus étanche le vêtement de Mamé, qui bouchait toujours la voie d'eau du *Davoust*. Nous avions bien emporté, en vue d'un pareil événement, une plaque d'aluminium, mais nous n'avions ni le temps ni la possibilité

de la river. Provisoirement, un morceau de bois fut taillé à la demande des formes de la coque ; nous l'appliquâmes sur le trou, en interposant un matelas d'étoupes goudronnées, et en serrant le tout par deux forts boulons. Du mastic assura tant bien que mal l'étanchéité. Cela pouvait marcher ainsi.

La journée du lendemain, 16, fut encore grosse d'émo-



COTE EN AMONT DE KATOUGOU.

tions. Trois rapides successifs, très durs, très difficiles, complètent le passage de Labezenga. Chaque fois les chalands se sont arrêtés en amont de la chute ; on est allé reconnaître, puis les embarcations ont passé à tour de rôle avec équipage renforcé. Digui a continué à montrer une audace tranquille, un sang-froid, un courage, un coup d'œil, une précision absolument remarquables. Nous pouvons dire hautement que nous lui devons les bateaux et nos existences.

Un petit bief à peu près tranquille nous mène à Katougou,

dont la population nous fait un accueil excellent. Nous y prenons de nouveaux guides, qui doivent nous conduire à Ayorou.

Des rapides, des rapides, des rapides. Nous approchons d'Ayorou, et le fleuve ne cesse pas d'être terrifiant; cinq ou six fois par jour nous nous échouons, risquant à chacune de



LE CHEF D'AYOROU.

crever nos bateaux. Nous sommes le 18 à Ayorou, joli village en paille sur une île rocheuse. Mes nerfs sont à bout. Le soir, pendant le dîner, je m'évanouis et ne reviens à moi que deux heures après, très surpris de me trouver couché sur une natte, enveloppé de couvertures et gardé par un laptot qui m'évente.

J'envoie d'Ayorou vingt fusils à Madidou, en témoignage de reconnaissance pour la façon dont nous ont traités ses populations.

Nous continuons, le 19, vers Kendadji, sans que la navi-

gation soit plus facile, au contraire. Le fleuve devient impossible, des milliers d'îles, des bras se ramifiant de tous côtés, des rapides ininterrompus. Une végétation magnifique couronne les îlots : palmiers, rôniers et sycomores.

Nous crevons les deux bateaux sur une même pointe de roche. Le *Davoust* se refait son ancien trou. Comment aucune de nos embarcations n'y est-elle restée? Comment sommes-



VUE D'UNE ILE ENTRE AYOROU ET KENDADJI.

nous encore tous au complet? Le mot miracle que j'ai déjà employé n'est pas trop fort pour l'expliquer.

Enfin, après des difficultés extraordinaires, des passages inouïs, des manœuvres admirables de Digui, nous arrivons devant Kendadji.

Hélas! nos misères ne sont pas finies, le fleuve devant nous roule terrible. Des cailloux partout. Par où passer?

Jusqu'ici du moins les indigènes, Touaregs ou noirs, nous ont prêté toute l'aide qu'ils ont pu. Les ordres de Madidou

ont été exactement accomplis. Pas la plus petite entrave ne nous a été apportée, depuis Ansongo.

Mais, à Kendadji, la scène change. Nos guides de Katougou sont allés au village, nous priant de les laisser d'abord palabrer, et c'est seulement le soir, après avoir été tenus en quarantaine toute la journée, qu'un émissaire du chef se décide à entendre raison : « ils avaient peur, car



MONTICULE ROCHEUX AVANT KENDADJI.

notre parent (le capitaine Toutée) a tué beaucoup de monde à Zinder l'année précédente. »

Je m'efforce de rassurer l'envoyé; il promet pour le lendemain la visite du chef lui-même, qui, en effet, vient nous voir. Il nous amène enfin des guides.

Digui est allé reconnaître les rapides aval. Vers midi il rentre absolument affolé. « Il faut partir tout de suite, il y a tout juste assez d'eau pour nos bateaux, et elle baisse rapidement; dans une heure, il sera peut-être trop tard. »

Quel passage! nous marchons mouillés sur une ancre et un grappin dont on file successivement les amarres. Les hommes, à l'eau, poussent le bateau. Nous cognons de tous côtés sur les roches, heureusement avec une vitesse insuffisante pour nous faire grand mal. Puis nous nous lançons dans un formidable dédale d'écueils. Il y en a partout; nous touchons encore à plusieurs reprises, sans nous faire de trou, heureusement. Devant nous, encore des cailloux. *Quousque tandem?*

Le 22 à onze heures, nous sommes à Toumaré. Le chef de village commence par refuser des guides, puis, devant un beau cadeau, il s'amadoue.

Décidément, c'est comme chez feu Nicolet, de plus fort en plus fort! Nous avons fait en tout sept kilomètres dans la journée du 23. Le fleuve n'a plus de fleuve que le nom, c'est un labyrinthe de petits bras, très resserrés entre des îlots innombrables, couverts de champs de mil et de beaux arbres. Le lit de ces chenaux est encombré de rochers, entre lesquels nos chalands doivent se livrer à une véritable danse serpentine, à laquelle ils sont peu préparés. Nous arrivons à deux heures au village de Desa. La soirée se passe en vaines paroles. Une sourde hostilité s'accentue autour de nous. Le premier soin des naturels est de s'informer « si nous sommes les mêmes blancs qui sont venus l'année précédente ». Enfin, nous finissons par obtenir des guides qui nous mèneront jusqu'à Farca.

Les caïmans font leurs œufs, et tous les ans à cette époque, nous disent nos laptots, il pleut et il vente. C'est pourquoi, devant le mauvais temps, nous sommes obligés de séjourner toute la matinée mouillés devant Desa. Nous partons vers deux heures. Quel fleuve! Avant d'arriver au mouillage où nous couchons, devant un petit village qui se nomme encore Desa, nous passons dans un endroit de cinq

mètres de large. Les habitants du petit Desa sont ces Kourteyes qu'on nous a représentés en dessous de Gao comme farouches et inhospitaliers.

De fait, leur premier accueil n'est pas des plus chauds. « Pourquoi êtes-vous venus chez nous? Pourquoi n'êtes-vous pas restés dans le grand village? » Avec beaucoup de patience, beaucoup de douceur, nous les apprivoisons peu à peu. Ils nous donnent une version originale du combat qu'a livré l'année dernière le capitaine Toutée. Ce n'est pas, d'après eux, avec les Touaregs qu'il s'est battu, mais avec les habitants mêmes de Zinder. Tous les noirs riverains du Niger portent le costume, le voile et l'armement touaregs, et cela explique la méprise. Les Touaregs attendaient l'expédition à Satoni pour l'attaquer, mais elle a fait demi-tour avant d'arriver à ce passage. Les Ouagobés de Zinder, sur l'ordre de Bokar Ouandieïdou, et aussi parce qu'un factionnaire avait, maladroitement, tué le neveu du chef de village, le prenant pour un voleur, encouragés par le mouvement de retraite des blancs qu'ils ont attribué à la crainte, ont attaqué les pirogues. Ils ont eu cinquante hommes tués.

Nous sommes le lendemain, vers midi, devant Satoni, et nous mouillons le soir près de la rive droite, où nous distinguons de hautes dunes, sur lesquelles sont perchés trois villages et un campement touareg.

Nous touchons, j'en ai l'intuition, à un instant singulièrement périlleux de notre expédition. Toutes ces défiances, ces résistances, sont de mauvais augure, et, d'autre part, *nous sommes complètement à la merci des indigènes*.

Plus haut, en effet, lorsque les Kel-es-Souk et les Tademeket voulaient nous barrer la route, le fleuve libre de tout obstacle nous permettait de rire de leurs efforts. En dessous d'Ansongo, si les difficultés de navigation étaient considérables, du moins pouvions-nous compter sur la bonne

volonté des indigènes à nous rendre service, ou du moins sur leur neutralité.

Ici, je sens que d'un instant à l'autre la poudre peut parler ; à notre approche les femmes, les enfants se cachent. Pour avoir des guides, il me faut user de tous les moyens, caresses, cadeaux, menaces même, *et sans guides nous sommes perdus.*

Le fleuve se divise en effet en milliers de bras. Comment, sur dix qui se présentent de front, choisir le bon? Dans les passes même où le meilleur d'entre eux nous mène, la moindre hésitation, la plus petite incertitude de manœuvre, voilà l'embarcation perdue, trouée, coulée. De place en place, des buttes de cailloux couvertes d'arbres nous dominent; vingt hommes armés de flèches ou de javelots auraient facilement raison de nous.

Peu après notre arrivée, une pirogue nous aborde; elle contient le fils du chef de Farca, qui ne peut dissimuler un mouvement de satisfaction en apprenant que *nous ne sommes pas les mêmes blancs que l'année précédente.* Nous avons à peine entamé la conversation que trois Touaregs accostent à leur tour.

C'est un parent de Bokar Ouandieïdou, chef des Logomaten, son forgeron, et un jeune homme, fils d'El Mekki, le chef des Kel-es-Souk d'Ansongo.

La situation va se dénouer. Nous avons la gorge sèche d'émotion. Que va-t-il sortir de l'entretien, la paix ou la guerre?

« Bokar te salue ; il te fait dire qu'à la nouvelle de ton approche, il avait réuni une colonne. Les Ouagobés de Zinder, les Kourteyes, les Peuls et les Toucouleurs d'Amadou Cheikou, avaient palabré avec lui, et nous étions tous d'accord pour rassembler nos forces et vous barrer la route. Il y a encore, chez Bokar, des Toucouleurs venus pour prendre avec lui les dernières dispositions.

« Mais, il y a deux jours, le jeune homme que tu vois est venu chez nous, envoyé par Madidou, nous donner l'ordre non seulement de ne te faire aucun mal, mais encore de t'aider si besoin était. Ne crains donc rien; personne *ne parle sur les paroles de l'Amenokal.* Si tu jetais un poignard en l'air en disant : « Il est pour Madidou ! » il ne toucherait pas terre avant d'être en ses mains. »

Ainsi, je ne m'étais pas trompé; une coalition formidable se formait devant nous, et je ne saurais trop le répéter : *nous étions perdus sans rémission.*

Respectueux de sa parole, en fils de cette noble race qu'il est et dont, à juste titre, il commande la plus belle peut-être des confédérations, l'Amenokal interposait, juste au moment voulu, sa toute-puissance. Je le dis bien haut, en face de nos concitoyens : si nous avons revu notre pays; si nous avons pu, les premiers, redescendre jusqu'à la mer le cours du grand fleuve des noirs; si nos squelettes ne blanchissent pas aujourd'hui sur les bords du Niger, nous le devons au grand chef des Aouelliminden, à Madidou Ag el Khotab, et à lui seul.

Je ne crois pas avoir pareille dette de reconnaissance envers aucun homme de ma race.

Son rôle de sauveur accompli, notre jeune ami, le fils d'El Mekki, devint promptement fatigant.

N'avait-il pas mis dans sa tête de nous convertir à l'Islam? A vrai dire, les raisons sur lesquelles il étayait sa tentative de prosélytisme faisaient plus honneur à son cœur qu'à sa puissance de logique.

« Nous nous connaissons maintenant, disait-il, et voilà que vous partez. Nous vous aimons et nous pensons qu'aussi vous nous aimez. Nous ne pouvons guère avoir l'espoir de vous revoir en cette vie, ne nous ôtez pas celui de vous rencontrer dans l'autre.

« Lorsque nous serons tous morts, nous, bons sectateurs de la vraie foi, nous irons jouir dans le paradis de biens impérissables. Vous qui êtes pourtant de braves gens, vous ne sauriez passer el Sirat, le pont qui va aux jardins du Prophète, et vous roulerez dans l'enfer, où vous brûlerez éternellement, sans que nous puissions pour vous autre chose que vous plaindre.

« Eh bien, ne continuez pas dans la mauvaise voie, restez quelque temps parmi nous, on vous instruira des vérités essentielles, et nous pourrons espérer nous réunir dans l'éternité. »

Le plus amusant est que le Père Hacquart, dont le costume arabe l'avait séduit, était la principale victime de l'ardent prosélytisme du jeune Touareg.

Être missionnaire, et se voir catéchiser! le Père en bondissait.

La nuit tombant, il fallut se séparer, et notre ami s'en alla, tout triste du peu de succès de son éloquence.

Nous arrivons à Farca le lendemain 26, vers deux heures.

Le chef du village, le frère du chef de Zinder, propre père du jeune homme tué par le factionnaire du capitaine Toutée, et un nombre assez considérable de notables viennent au-devant de nous.

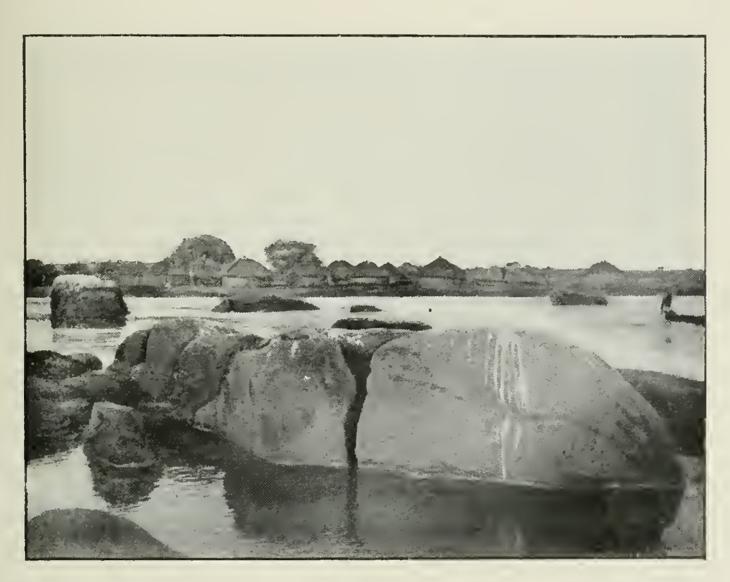
Ils confirment ce qui nous a été dit : c'est bien avec les gens de Zinder, non avec les Touaregs, que l'expédition précédente s'est battue.

Bokar a fait dire aux Ouagobés de nous bien traiter ; aussi nous serviront-ils eux-mêmes de guides. Mais on me prie de ne pas mouiller au village de Zinder. Je désirerais pourtant visiter ce centre, important par l'abondance des céréales qu'on cultive aux alentours.

Farca est dans une île couverte de faux rôniers ; une vraie forêt des mêmes arbres s'aperçoit dans une autre île en face.

Le village, abandonné après le passage du capitaine Toutée, commence à se reconstruire.

C'est le point le plus haut atteint par la précédente expédition ; il est situé par 14° 29′ N. de longitude et 0° 57′ E. de latitude, à trente kilomètres de Zinder et à huit cent soixante de Tombouctou (1).



FARCA.

La liaison entre les missions parties de la côte de Guinée et celles venant du Soudan français était faite. Sur son cours entier, le Niger avait été parcouru par des Français.

En dessous de Farca, le fleuve devient moins difficile. Nous sommes suivis, le lendemain, et encore le surlende-

(1) J'insiste sur la place exacte de Farca. Le capitaine Toutée dit dans une note de son ouvrage *Dahomey, Niger, Touareg,* qu'il se croyait beaucoup plus près de Tombouctou, n'ayant pas fait d'observations astronomiques et ayant commis une erreur d'un jour sur son journal. Cette rectification paraît un peu tardive après les articles publiés à son retour par les

main, par une vraie flottille de pirogues. Un neveu du chef de Zinder, du nom de Boso, voyage avec nous. Je pense qu'au moins jusqu'au moment où nous entrerons en contact avec Amadou Cheikou, tout danger est conjuré quant à l'hostilité des habitants.

Les îles qui parsèment le fleuve sont peuplées de Kourteyes et de Ouagobés. C'est à cette dernière race qu'appartiennent les habitants de Zinder, et pas du tout à la race songhaï. Leur nom indique clairement que ce sont des Soninkés, des parents, par conséquent, de nos laptots. Sarakolais, Markas, Dafins, etc., sont en effet les diverses appellations, suivant les pays, des Soninkés. Le fait paraîtra surprenant d'abord, de trouver, à une si grande distance du bassin du Sénégal, une population qui passe pour y avoir son habitat; mais nous devions, plus près encore de Say, rencontrer une autre tribu de même origine, les Sillabés, pour lesquels on ne peut en aucune façon hésiter, car ils ont conservé la langue de leurs ancêtres.

Quelques kilomètres avant Zinder, le fleuve redevient rocheux et difficile, du moins dans les bras où nos guides nous ont conduits, en nous faisant sans cesse appuyer vers la rive gauche.

J'ai tout lieu de croire qu'il y a, près du village lui-même, un meilleur chenal, mais on nous le fit éviter.

Le 28 au soir, nous voyons par notre travers les cases

journaux et le Bulletin du Comité de l'Afrique française, et qui laisseraient croire que Farca est dans la banlieue de notre dernier poste soudanais. Notre expédition se trouverait alors réduite à des résultats vraiment bien minces. *Suum cuique.*

Au sujet de la reconnaissance de notre protectorat par les habitants de Farca, il a dû se produire une grosse erreur d'interprétation pour le moins. Les lecteurs ont pu se rendre compte que, malheureusement, notre influence ne s'étendait pas aussi loin. L'attitude hostile des gens de Zinder, parents et suzerains de ceux de Farca, et qui ont attaqué le capitaine Toutée, aurait pu suffire à le lui prouver à lui-même.

de Zinder, et une députation du village nous apporte des vivres. Je manifeste l'intention d'aller rendre visite au chef; on m'en détourne d'abord sous divers prétextes; j'insiste, et je reçois cette réponse : « Viens si tu veux; mais si tu désires nous être agréable, ne viens pas. Nous le savons maintenant, tu ne veux pas nous faire de mal; mais le dernier



LES GUIDES DE ZINDER.

blanc passé ici a tué beaucoup de monde; les mères, les femmes des morts auront leur peine renouvelée, si elles te voient. »

Exact ou non, le prétexte me paraît respectable. Nous avons d'ailleurs frisé de si près la guerre avec Zinder et les Touaregs, que cela me rend extrêmement prudent. Je ne verrai donc pas Zinder, mais du moins ceux qui viendront après nous pourront se recommander de notre souvenir, et ne courront pas, de notre faute, les dangers auxquels nous avons échappé.

En dessous de Zinder, le fleuve redevient désespérant. Après avoir fait péniblement quinze cents mètres, nous trouvons de nouveaux guides qui nous attendent (on a hâte de nous voir partis). « Je ne sais pas comment nous passerons », dit Digui. Nous nous en tirons encore ; l'*Aube* trouve pourtant le moyen de racler un caillou, mais doucement. Dans la journée, nous avons fait, en tout, sept kilomètres.

Le lundi 30 est encore fertile en émotions. L'*Aube* s'échoue trois fois, dont la dernière sérieusement, au passage de Kokoro. Décidément nous n'en finirons jamais! Le pauvre chaland a trois planches du fond cassées et fait de l'eau comme un panier.

Les rives sont superbes. Partout de gros villages, de magnifiques cultures de mil. Toutes les îles sont recouvertes d'une couche d'humus excessivement gras, qui sent très mauvais d'ailleurs, mais dont les indigènes ont fait des champs fertiles.

Au mouillage, nous trouvons notre vieil ami, le forgeron de Bokar Ouandieïdou. Lui-même, paraît-il, aurait voulu nous rendre visite et nous a attendus jusqu'à hier. Amadou a essayé une dernière fois de le tourner contre nous; il lui a envoyé des courriers pour le presser de nous attaquer ; mais Bokar a répondu qu'aux ordres de Madidou, il n'avait qu'à obéir.

La journée du 31 commence par un nouvel échouage de l'*Aube*, puis le fleuve devient parfait, comme nous ne l'avons pas vu depuis longtemps. Quelques petits cailloux à peine, juste de quoi rompre la monotonie du voyage.

Mais cela ne peut durer, les écueils se multiplient, et c'est au tour du *Davoust* de se jeter à toute vitesse sur une pointe, sans se trouer toutefois, mais il s'en est fallu d'un rien. Nous passons devant le gros village, ou plutôt la grosse agglomération de villages de Malo, dix mille habitants peut-

être, et nous couchons un peu au delà d'Azemay, avant un passage difficile qui demande à être reconnu. Nous avons fait vingt-cinq kilomètres. Une belle journée!

Nous rencontrons au mouillage un nommé Ousman, de Say. Il est venu, dit-il, voir un de ses parents, mais s'inquiète surtout de nos intentions à l'égard d'Amadou; il nous demande passage à bord.

La chaleur commence à être cruelle : rester toute une journée debout, les yeux fixés sur la page blanche du cahier d'hydrographie, sans compter les émotions des passages, devient vraiment pénible. Nous nous consolons en pensant au repos prochain, à Say. Je ne partage pourtant pas toute la confiance de mes compagnons et surtout de Taburet, toujours optimiste; il rêve de lait par calebasses, d'œufs par monceaux, et se livre déjà à des châteaux en Espagne culinaires. Or, toutes les fois que nous nous sommes attendus à un accueil excellent, il a fallu en rabattre, et c'est précisément là où nous nous sommes défiés des populations qu'elles ont été le plus accueillantes. Le souvenir de Zinder est encore présent pour le prouver : notre prédécesseur a dit et écrit qu'il y avait été reçu en libérateur; nous avons, nous, manqué d'y trouver le terme fatal de notre voyage.

Nous atteignons, le 1er avril, Sansan-Haoussa, vers deux heures. C'est un très gros village, et cependant nous éprouvons une désillusion. Nous nous attendions à voir une ville avec tata ou mur en terre (Sansan veut dire enceinte fortifiée). Il y a bien une enceinte, mais elle est en paille. En paille également sont les maisons. Mais les greniers à mil sont superbes. Nous sommes mouillés en face de l'emplacement du marché, et il a lieu, paraît-il, le lendemain. Le chef du village vient nous voir; c'est un Kourteye; il nous fera conduire chez le chef de sa tribu, un peu plus bas, à Sorbo.

Après une nuit où, par extraordinaire, nous n'entendons pas mugir de rapide, nous allons mouiller sur la rive gauche, au village même. Nous sommes vite entourés d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants; ceux-ci et celles-là marquent une confiance dont nous sommes déshabitués depuis quelque temps; les malades affluent chez Taburet; les marchands d'ivoire et de plumes d'autruche accourent. Les



A SANSAN-HAOUSSA.

plumes sont pourtant relativement chères, une belle dépouille complète vaut 250,000 cauris, près de 75 francs. Il est arrivé, nous dit-on, une caravane de Rhat qui a beaucoup fait monter les prix. Effectivement, un petit Rhatien d'une douzaine d'années vient nous voir, et s'entretient longuement en arabe avec le Père Hacquart. Il fait confectionner, par le marabout de sa caravane, un gris-gris pour nous protéger dans les rapides à venir.

Nous trouvons, pour la première fois depuis Gao, la précieuse noix de Kola, si goûtée de nos noirs, et je leur fais

le plus grand plaisir en mon pouvoir en leur en distribuant une bonne quantité. La noix vaut 150 cauris, soit environ trois sous.

On recommence ici, comme on le voit, à parler des cauris, ces coquillages qui constituent la monnaie usuelle depuis les sources du Niger jusqu'à Tombouctou. On sait que ce sont de petites coquilles univalves; elles viennent de la côte est africaine.

Nous allons avec le Père Hacquart rendre au chef de village sa visite de la veille. Il paraît peu désireux de nous voir trop longtemps séjourner dans son pays. Il a peur. Pourquoi? Les Toucouleurs, dont nous reconnaissons, à n'en pas douter, de nombreux représentants dans le village, doivent le travailler ferme contre nous.

Deux individus viennent nous demander passage : l'un est un Peul de Moumi (Massina) fixé dans ce pays-ci depuis neuf ans; il se nomme Mamadou. Nous devions avoir souvent affaire à lui durant notre séjour à Say.

L'autre est Toucouleur; il s'appelle Suleyman, parle ouolof, et a suivi Amadou Cheikou dans son exode, de Nioro jusqu'à Dounga. C'est un vieux, sourd, l'air pas très intelligent. Il nous expose qu'en récompense de sa longue fidélité, Amadou lui a pris son fusil, son seul bien, pour le donner à un de ses sofas (captifs militaires). Ce dernier malheur l'a dégoûté de la guerre sainte, où, dit-il, on gagne plus de coups que de bénéfice, et il veut rentrer en nous accompagnant dans son pays, le Fouta sénégalais, dont le chef actuel est un de ses parents.

Il ne sait pas ce que nous venons chercher, il ne sait pas quel est notre chemin de retour. Rien ne peut, mieux que ce fait, montrer la confiance que nous inspirons, même à nos pires ennemis.

Au premier abord, je me défiai de Suleyman, peut-être

espion, peut-être traître destiné à détourner nos hommes de leur devoir. Cependant, tout en me promettant de le surveiller de près, j'acceptai de l'emmener, en lui tenant un discours à peu près ainsi conçu : « Je ne sais si tu es menteur ou de bonne foi. Tes parents sont généralement traîtres et trompeurs, et ce n'est pas une recommandation pour toi que d'appartenir à la race toucouleur. Cependant, je ne veux pas supposer le mal peut-être à tort. Viens avec nous, tu seras traité comme mes propres hommes. Si nous sommes dans l'abondance, tu en auras ta part; si nous manquons du nécessaire, tu te serreras, comme tout le monde, le ventre avec une corde. Mais si jamais tu nous trompes, ta tête ne restera pas un instant sur tes épaules. Tu es prévenu, va-t'en si tu veux, reste s'il te plaît. »

Et j'ajoute que Suleyman le Toucouleur, ou, comme on l'appela tout de suite, Suleyman Foutanké, nous fut toujours fidèle. Je l'ai ramené à Saint-Louis, et il jouit en ce moment, dans son village natal, d'un repos qui doit lui paraître doux, après trente ans de vie errante.

Nous partons le 2 dans l'après-midi, et le soir nous couchons non loin de Sorbo, où nous devons voir le chef des Kourteyes.

Nous y arrivons le lendemain et y passons la matinée. Nous sommes très bien reçus par le chef, Yousouf Ousman. Ne lui dites pas que j'ai révélé son état civil à mes compatriotes, car chez les Kourteyes, c'est une grande inconvenance d'appeler quelqu'un par son nom. Pareille superstition existe pour les chefs, dans les pays bambaras du haut Niger, où j'ai pu l'observer.

Yousouf est un homme grand et avenant, de quarante-cinq ans environ, qui a succédé tout dernièrement à son père. Au moment de notre arrivée, il était malade, atteint d'une conjonctivite. Taburet le soigna, le guérit, et contribua à nous mettre dans ses bonnes grâces.

L'ancien chef a été grand ami d'Amadou, lui a fourni des pirogues pour traverser le fleuve, et si les Toucouleurs ont réussi à asseoir leur autorité sur les pays arrachés aux Djermas de Karma et de Dounga, ils le lui doivent en partie.

Mais Yousouf, et il ne le cache pas, commence à s'inquiéter de l'avenir. Autant qu'il l'a pu sans se compromettre trop ouvertement, il a cherché à nous être utile. Si jamais nous venons chasser Amadou des environs de Say, ce que j'espère, nous trouverons certainement des auxiliaires dans les Kourteyes.

Il nous donna pour guide, avec charge de nous conduire à Say, son propre chef de captifs, Hugo, excellent homme et bon pilote. Inutile de dire que nous le baptisâmes irrespectueusement : Victor.

Rassurés sur ce point qui m'inquiétait, certains d'avoir un guide pour Say, nous allons coucher, après une navigation facile, près du village de Koutoukolé.

Le 3, nous passons devant Karma. Nous sommes chez les Toucouleurs. De tous côtés, on nous signale par des feux ; le tabala (tambour de guerre) bat à notre approche. Un groupe de cavaliers nous suit et nous observe. Mais le fleuve est maintenant commode : un dernier rapide, celui de Boubo, que nous franchissons le même soir, et il n'y a plus devant nous que quelques roches faciles à éviter.

Boubo, en face duquel nous couchons, est, comme Karma, sous l'autorité directe d'Ali Bouri, cet ancien chef ouolof qui, chassé du Cayor par les Français, est allé chercher un refuge à Nioro, auprès d'Amadou, dont il a suivi la fortune. C'est à tort que le capitaine Toutée l'a cru tué dans l'attaque de Kompa, au moment de son passage. Ali Bouri, toujours vivant, malheureusement pour nous, se trouve, nous dit-on, dans le pays de Sorgoé, proche des terrains de par-

cours des Kel Gheress. Il y travaille à créer des partisans à Amadou.

En face de notre mouillage, sur la rive droite, Bokar Ouandieïdou s'est battu l'an dernier avec les Foutankés, et leur a infligé une défaite sérieuse. Plus de deux cents des guerriers d'Amadou sont encore, à l'heure actuelle, prisonniers du chef touareg. Malheureusement, après l'affaire de



LE RAPIDE DE BOUBO.

Zinder, le chef de Say a réussi à réconcilier les deux ennemis, et nous avons vu que cette entente avait failli se réaliser à nos dépens.

Le dimanche 5 avril, c'est Pâques. Le Père Hacquart nous dit la messe, et nous défilons, sur un fleuve charmant, précédés par la pirogue de Hugo qui nous guide, devant de gros villages appartenant tous aux chefs de guerre d'Amadou. Nous couchons en face de Saga.

Demain nous dépasserons Dounga, le village d'Amadou.

Par un sentiment de coquetterie, je fais tout ranger à bord. Nos mâts, qui avaient été abattus pour donner moins de prise au vent, se relèvent, couronnés du pavillon tricolore, et nous voilà en route.

Notre brave Hugo n'est pas partisan des démonstrations : « Qu'est-ce que tu vas faire sur la rive gauche ? Ne peux-tu pas me suivre et passer à droite, où tu ne crains rien ? Quand tu auras reçu des coups de fusil, tu seras bien avancé. D'ailleurs, si tu ne me suis pas exactement, qui te montrera les cailloux ? »

Mais il nous a dit la veille qu'il n'y avait plus d'écueils jusqu'à Say. Nous le laissons donc suivre tout seul sa rive droite et nous défilons devant Dounga, à cent mètres de la rive.

Un groupe d'une vingtaine de cavaliers nous suit depuis le matin ; il s'arrête devant le débarcadère du village ; les Foutankés dessellent leurs chevaux et les font boire. Sur la hauteur où domine le village, un millier de guerriers se presse en un bataillon carré.

Tous gardent un calme absolu : pas un cri, pas une menace. Nous passons très doucement, entraînés par le courant, faisant fière mine ; mes ennemis sont, de leur côté, vraiment très dignes ; bref, c'est un peu l'attitude prêtée aux chiens de faïence, quand ils se regardent.

Quoi qu'il en soit, je devais m'applaudir d'avoir, en quelque sorte, offert le combat aux Toucouleurs, leur laissant la liberté de l'accepter ou non. Cela paraissait une bravade et l'était peut-être un peu ; mais vieux combattant du Soudan, collaborateur pour ma faible part des Galliéni et des Archinard, j'aurais préféré courir tous les risques que de laisser penser aux Toucouleurs, nos ennemis historiques, que je les craignais. Cette attitude nous donna, plus tard, un ascendant dont nous eûmes besoin.

Quarante kilomètres, et nous couchons à côté de Say,

assez près pour en distinguer les arbres; le lendemain nous atteignons la ville, objet de nos désirs depuis si longtemps.

Say est un village relativement grand, mais loin pourtant d'avoir l'importance qu'on lui a quelquefois donnée. Des cases en paille, recouvertes d'un toit pointu, entourées de palissades également en paille, le composent; une seule maison en terre, le vestibule d'entrée du chef.

Le fleuve coule à l'est de la ville. A l'ouest est une dépression, prairies en saison sèche, marais durant l'hivernage.

Nous prenons un premier mouillage, puis, comme des odeurs nauséabondes s'exhalent des tas d'ordures bordant le fleuve, nous allons nous établir à l'extrémité sud du village, où la rive est plus propre.

Nos passagers sont allés annoncer notre arrivée, et bientôt nous recevons la visite du vieil Abdou, qui commande les captifs du chef de Say. Baud et Vermesch ont eu affaire à lui et nous l'ont recommandé; Monteil en parle aussi. Il paraît un très brave homme.

Après l'échange obligé des politesses, je lui demande à rendre visite à son maître, Amadou Satourou, connu généralement sous le nom de Modibo (lettré, savant). Il s'en retourne porter mes paroles, et nous attendons longtemps, longtemps.

L'impatience nous grille; mais j'ai de mauvais pressentiments, surtout en voyant tant tarder la réponse.

Cependant, le Modibo a signé traités sur traités avec Monteil, avec Baud et Decœur, avec Toutée; mais je sais trop combien peu un instrument diplomatique, tel qu'un traité, engage un noir, pour m'y fier absolument.

Les musulmans sont en général, je parle des chefs et des marabouts du moins, menteurs et de mauvaise foi. Il y a

cent manières, y compris la restriction mentale, de jurer sur le Coran sans être en rien tenu. Aurait-on été entièrement de bonne foi, le Prophète n'enseigne-t-il pas qu'on rachète un serment violé par quatre jours de jeûne?

Si, même lorsqu'ils s'engagent *à leur manière,* les musulmans sont aussi fourbes, qu'est-ce que cela doit être lorsqu'ils emploient des moyens qui ne leur sont pas coutumiers, des moyens qui n'ont pour eux aucune valeur morale? Parmi ceux-ci, je tiens au premier chef les traités en tant d'articles que nous passons avec eux.

Pour prendre patience, on fait la causette avec un marabout kourteye qui vient nous dire bonjour. Il lit la lettre de Madidou difficilement, mais avec intérêt. Je lui demande si c'est l'habitude du Modibo de faire ainsi poser les visiteurs. « Oui, me répond-il, c'est pour se donner plus d'importance, mais tu le verras quand la chaleur sera tombée. »

Nous patientons donc, et, en effet, vers cinq heures, Amadou Satourou m'envoie chercher. Que de protocoles!

Selon mon habitude constante, je vais chez le chef sans armes, accompagné seulement de Suleyman et de Tierno Abdoulaye.

On nous fait d'abord faire antichambre dans la case en terre dont j'ai parlé; les murs en sont creusés à l'intérieur de centaines de petites niches qu'on dirait faites pour un pigeonnier.

Enfin, Sa Majesté consent à nous faire introduire.

Ni beau, ni sympathique, ni propre, le « Roi » de Say. C'est un gros homme aux yeux chassieux toujours fuyants, une sorte de poussah nègre. Il est accroupi sur un lit en tiges de palmier, drapé dans une couverture du pays dont la couleur est difficile à distinguer sous une couche de crasse. Une trentaine d'hommes armés l'entourent. A sa gauche se tient son chef de captifs, Abdou ; à sa droite, un grand

vieillard sec qu'on me dit être le cadi du village, puis, à ma forte et désagréable surprise, quantité de Toucouleurs. Suleyman, Abdoulaye surtout, qui les ont reconnus, échangent avec moi un regard anxieux. Dès lors, je sens que mes appréhensions étaient fondées. Je m'assieds toutefois de l'air le plus tranquille, sur un mortier en bois renversé, et je commence mon discours :



VUE DE SAY.

« Le sultan des Français te salue, le chef du Soudan te salue, etc. Nous venons de Tombouctou. Partout nous sommes passés avec la paix. Nous sommes maintenant fatigués, le fleuve est bas; conformément aux conventions que tu as conclues avec nous, nous te demandons l'hospitalité pour nous reposer, pour réparer nos embarcations trouées par les rocs; il me faudrait aussi un courrier pour prévenir, à Bandiagara, nos parents que nous sommes arrivés à bon port. Tout ce dont nous avons besoin pour notre existence sera, d'ailleurs, payé à tes gens, selon des prix librement

consentis. Je désire enfin aller voir Ibrahim Galadjo, ton ami, le nôtre.

« — Impossible, répond le Modibo. Galadjo n'est pas en ce moment dans sa capitale, il rassemble une colonne; puis, tu n'aurais pas le temps de faire ce voyage.

« — Ah ! et pourquoi?

« — Parce que, comme tes prédécesseurs, tu ne dois passer ici que quatre ou cinq jours au plus : c'est l'habitude. »

S'il me restait une illusion, elle m'aurait été vite enlevée. D'ailleurs, l'aspect de l'assistance ne me permet, ni de douter de ses sentiments, ni d'ignorer ceux qui ont fait le coup : les Toucouleurs ricanent et agitent leurs fusils d'un air hostile. Seul, Abdou veut parler en notre faveur, mais le Modibo lui impose silence et le cadi fait chorus contre nous. Un griot commence un chant dont les quelques mots que je saisis ne sont guère à notre louange. Cela paraît devoir se gâter tout à fait.

Que faire? Je l'ai dit, nous étions rendus, épuisés, le fleuve était à demi sec, les bateaux avariés. Pourtant, il ne nous aurait pas été impossible, — mon Dieu, quand on a déjà tant fait le Juif errant, un peu plus, un peu moins, n'est pas pour embarrasser, — il ne nous aurait pas été impossible de poursuivre encore pendant une centaine de kilomètres, d'aller chercher en d'autres pays un accueil plus hospitalier, et d'y passer la mauvaise saison, rapprochés d'autant de notre objectif ultérieur, Boussa et les bouches du fleuve.

Une chose dicta ma conduite, — et je me rends cette justice que j'eus la décision prompte, — le souci d'accomplir à la lettre, militairement, les dernières instructions reçues avant le départ. Ces instructions, les voici :

« Bamako de Saint-Louis, n° 5074. Dépôt le 23 novembre à 4 h. 30 du soir. — ..... *Prendrai mesures pour que vous trouviez instructions complémentaires à Say. Dans le cas où circonstances imprévues feraient qu'elles ne seraient pas*

parvenues à votre arrivée en ce point, vous les attendriez. »

On voit que c'était net, clair, précis. Évidemment, de pareils ordres ne pouvaient venir que de l'ignorance où on était en France de l'état des choses à Say, sinon ils eussent été ridicules. Evidemment encore, un ordre n'est impératif que si celui qui le donne sait, au moment de l'exécution, la situation exacte où se trouve celui qui doit l'exécuter.

Mais il pouvait d'autre part arriver, — cela s'est rarement vu en politique coloniale, mais se verra peut-être un jour, — que notre présence à Say fût reliée à un plan d'ensemble d'opérations dans la boucle du Niger ou par le Dahomey. Cela n'était pas, il est presque inutile de le dire; mais j'étais autorisé à le penser; je n'avais pas, en tout cas, le droit de croire le contraire.

Donc, envers et contre tout et tous, je me décidai à rester.

Ah! si nous étions partis un an plus tôt, si M. Grodet ne nous avait pas arrêtés, retenus au Soudan, si nous avions accompli à Say notre jonction avec la mission Decœur-Baud, ou même avec l'expédition Toutée, que les choses auraient été changées!

Si même on avait voulu, mais voulu sérieusement, nous faire parvenir les instructions annoncées, et qu'on eût envoyé, soit du Dahomey, soit de Bandiagara, une petite mission, une petite troupe, chargée de nous les porter, je suis convaincu qu'à l'heure actuelle Amadou Satourou serait en fuite comme Amadou Cheikou, que le Niger vers Say serait purgé des marchands d'esclaves. Tous ces bandits, aussi lâches que cruels et pillards, se seraient enfuis au premier bruit d'un mouvement des Français vers leur pays.

Il devait en être autrement, voilà tout. L'instant n'est pas de récriminer. Je me considérerais même comme très heureux si ce qui nous est arrivé servait d'exemple, et em-

pêchait à l'avenir d'abandonner sans ordres les missions qu'on a lancées, généralement d'ailleurs d'assez mauvaise grâce, au cœur du continent africain. On semble trop souvent les oublier jusqu'au jour où parvient la nouvelle qu'elles ont rejoint la limite des pays civilisés, après un raid quelquefois plus glorieux que productif, — à moins qu'elles n'aient péri, quelque part, sur la terre des noirs.

Vouloir demeurer, c'était bien; restait à le pouvoir.

Nous étions exactement vingt-neuf, cinq blancs et vingt-quatre noirs, plus trois enfants, les domestiques de Bluzet, du père et de Taburet, et le Toucouleur Suleyman, sur lequel on ne pouvait provisoirement beaucoup compter. C'était peu contre les cinq cents fusils d'Amadou et de ses Toucouleurs ou Foutankés, comme on les appelle plus souvent, contre les gens de Say et tous ceux qui plus ou moins dépendaient du Modibo.

Il m'est arrivé quelquefois, à certains de mes lecteurs sans doute aussi, de jouer au poker.

On sait que l'habileté consiste, lorsqu'on n'a rien ou pas grand'chose dans son jeu, à faire croire à l'adversaire qu'on est au contraire amplement fourni : cela s'appelle le *bluff*. Si ma bourse a parfois souffert de ce jeu américain, du moins devait-il me servir en l'appliquant à la politique.

Et je le fis... énergiquement.

Si jamais homme s'en est allé dîner après avoir reçu une poignée de sottises, c'est bien le Modibo en ce 7 avril, date de notre entrevue.

« Voilà sept ans que je vis avec les noirs, je connais ce fleuve qui coule devant ton village depuis l'endroit où il sort de terre, je suis allé encore dans beaucoup de pays, j'ai connu Amadou Cheikou, qui est un grand menteur (tête des Toucouleurs de l'assistance), et son fils Madani qui ne vau pas mieux que lui.

« Mais je dois avouer que nulle part je n'ai rien vu de comparable à ce que je vois aujourd'hui.

« Nos parents sont venus ici, les uns seuls, les autres avec des soldats : tous t'ont gorgé de cadeaux. Tu as promis, juré alliance avec nous, Français; aujourd'hui tu trahis ta parole, c'est bien! Mon sultan, qui est un vrai sultan, et



PIROGUES A SAY.

non un mauvais chef comme toi qui t'allonges sur une couverture pourrie dans une case sale, a bien voulu te compter comme de ses amis; il t'a fait un trop grand honneur. Tu es plus vil que les animaux immondes dont votre prophète défend la chair. Ecoute ce que je te dis : Mon chef m'a commandé de rester ici, et j'y resterai, un jour si je veux, un an si je veux, dix ans si je veux. Nous ne sommes que trente; vous êtes nombreux comme les grains de sable : essayez de nous chasser. Je ne commence pas moi-même la guerre, parce que mon chef me l'a défendu; mais commencez, vous,

et vous verrez. Nous avons pour nous Dieu, qui punit les parjures; il me suffit, je ne vous crains pas. Adieu, nous allons chercher, pour nous établir, un endroit où il n'y ait que des bêtes : dans ce pays, elles sont meilleures que les hommes. Fais ta colonne et viens me chasser — si tu le peux toutefois. »

Suleyman était un interprète précieux lorsqu'il avait de pareils discours à traduire. Le brave garçon, d'humeur peu amène, répugnait aux belles phrases flatteuses et souvent les écourtait; mais lorsqu'on lui faisait traduire quelque chose dans le genre du discours que je viens de citer, de quel cœur il y allait! Il y aurait plutôt ajouté de son cru.

Aussi, sous cette apostrophe véhémente, le Modibo resta-t-il aplati, et avec lui son entourage. Quels grisgris, quels fétiches ne devaient pas avoir ces infidèles, ces blancs maudits, pour se permettre une pareille audace, seuls, sans armes, au milieu de trente fusils?

Il importait pourtant de ne pas laisser le temps à notre hôte déloyal de revenir de sa stupeur. Nous filâmes — à l'anglaise — et je crois que nous fîmes bien de ne pas nous attarder trop. Ce ne fut pas, pour ma part, sans une certaine satisfaction que, franchis les deux à trois cents mètres qui nous séparaient du fleuve, je vis flotter les pavillons de nos bateaux.

Mais ce qui ne se peut décrire, c'est la mine déconfite de tout mon monde lorsque, arrivé en coup de vent et de l'humeur que l'on conçoit, au milieu des tentes déjà dressées, des cuisines préparées, je dis : « Ramassez tout ça, bonne garde, et parés à partir! »

Adieu la bonne chère, notre installation en sûreté. C'était la veille, les quarts de nuit à reprendre, l'attention de tous instants. Pour nos laptots, dont quelques-uns avaient déjà lié connaissance avec les citoyennes de Say, c'était aussi la

perspective d'amours avec de noires Vénus qui s'enfuyait, et, dame! quatre mois de vie cénobitique commençaient à leur peser.

Une nuit pendant laquelle nous fûmes tout yeux et oreilles, et qui fut une nuit blanche pour moi, me permit de prendre un parti. Je voulais séjourner à Say coûte que coûte; le mieux était, tout en restant des animaux aquatiques, gardés par notre Niger, d'étendre un peu la surface des ponts de nos bateaux, réellement étroite pour notre commodité. Une île ferait donc notre affaire. Il fut convenu que le lendemain nous partirions à sa recherche.

Dans la matinée du 8, Abdou essaya d'opérer un rapprochement. Le pauvre diable y perdit son temps et ses paroles. C'est le seul homme de Say qui, dans son for intérieur, eut pour nous quelque sympathie, et il le prouva : jamais il ne se mêla des intrigues incohérentes qui occupèrent notre temps durant cinq mois et demi; jamais nous ne le revîmes; jamais il ne revint mendier quelque cadeau, comme les marabouts faux et faméliques qui forment la pseudo-cour de son chef : l'esclave valait mieux que le maître.

Le 8, à midi, chargeant mentalement Say de toutes les malédictions que méritait sa conduite, assez navré toutefois de nos espérances déçues, je commandai : Pousse ! et une fois encore les eaux du Niger nous emportèrent.



PIROGUE DE GUIDES.



L' « AUBE » A FORT-ARCHINARD.

CHAPITRE VII

SÉJOUR A SAY.

Bientôt, on aperçoit, à un détour du fleuve, un bouquet d'arbres, dans une île qui semble faite exprès pour nous.

On accoste, on dresse les tentes.

Le propre d'une île, c'est d'être entourée d'eau de tous côtés. La nôtre n'y manque point, du moins pour l'instant. A gauche, en regardant l'aval du fleuve, coule le grand bras, le plus profond, mais où les cailloux affleurent déjà, se devinent; à main droite, un bras moindre, barré en tête par un rapide; puis s'enfonçant dans les terres, sur la droite extrême, un tout petit embranchement allant, à gros courant, rejoindre le lit principal je ne sais où.

Notre île a deux cents mètres de long sur quarante de large; en amont, elle est formée d'un banc rocheux, prolongé à l'aval par des terrains bas d'alluvions. Tout cela est

hérissé de termitières, désertes en avril. Quelques beaux tamariniers très élevés, peu touffus, et d'autres arbres à gros troncs, à feuillage maigre, à bois dense, nous ombragent. Avec ces termitières, ces cailloux, ces arbres tortus et décharnés, notre îlot, quand nous y abordons, a l'aspect sauvage et désolé.

Le site toutefois n'est pas laid. Sur la rive gauche, tout à fait déserte, les terrains d'inondation ne s'étendent guère en profondeur; tout près s'élèvent des collines boisées, parfois même la rive tombe à pic dans le fleuve. Presque en face de nous, une grande falaise, blanche de guano ou de calcaire, serait tout à fait propice à l'établissement d'un poste durable. Dénudée, elle fait tache sur la verdure; et, du soir au matin, du crépuscule au lever du soleil, d'immenses bandes de grands singes noirs viennent y tenir « palabre », comme des nègres. Souvent, la nuit, leurs cris, presque humains, nous effrayèrent, mirent en éveil les factionnaires.

Toute cette rive gourma, de Kibtachi jusqu'aux villages des Toucouleurs en amont, est déserte et mal famée. Quelquefois nous y voyons passer des rôdeurs armés de flèches, en quête de captifs à voler, ou bien des biches y viennent boire. La rive droite est plus gaie. En face de nous se montre Talibia, petit village de culture de Say. On distingue les pignons de ses cases pointues, entourées de palissades et de saniés (1). Quand le mil fut haut, ces toitures disparurent dans la verdure, formant un coin riant de paysage. Les femmes puisent l'eau sur la berge, ou se baignent dans le bras du fleuve. Les jours de marché à Say, les vendredis, c'est grand tralala à Talibia : hommes, femmes, enfants, dès le matin, partent pour la ville comme nos maraîchers, avec, sur la tête, le beurre, les nattes, tout le travail de la semaine.

En amont de Talibia et du confluent du troisième bras,

(1) Clôtures de nattes.

la futaie s'épaissit, devient touffue, impénétrable. Une petite route suit la rive, à travers les hautes herbes, et ce fut, pendant notre long séjour, la quotidienne distraction du matin, d'interroger, de la pointe de notre île, cette voyette, par laquelle seulement nous arrivaient pêle-mêle rois, ambassadeurs, marabouts, vendeuses, ou... hétaïres de marque, tous



FORT-ARCHINARD. — VUE DE L'ILE ET DU PETIT BRAS.

personnages que nous vous présenterons tout à l'heure.

Notre île était déserte. Les gens de Talibia y faisaient bien, avant notre passage, des lougans, des champs de mil; mais jamais ils n'y habitaient, jamais même ils n'y passaient la nuit. C'est qu'elle avait très mauvaise réputation. Des diables la hantaient, des diables horribles, qui, dès le coucher du soleil, sous forme de grands singes fantastiques, grimpaient aux tamariniers et se livraient dans l'ombre à un sabbat d'enfer.

Sans faire intervenir le surnaturel, il est certain que des

gens attardés dans l'île ou sur la rive gauche n'ont jamais reparu. Peut-être bien des Djermankobès pillards les ont-ils faits captifs, à moins que les hyènes ou les lions...!

Toujours est-il que ces diables de Talibia, comme plus tard ceux de Ouro et de Géba, nous furent propices. Tous ces êtres-là, qu'ils soient de Koulikoro, du Débo, ou de Pontoise, sont cousins germains. Les nôtres étaient les esprits du Niger. « Ils ne peuvent donc rien, expliquaient nos Noirs, contre une mission dont le chef, ami de Soumangourou, le grand diable de Koulikoro, connaît le fleuve à sa source, quand tout petit il sort de terre, là où personne ne l'a vu. »

J'imagine que, depuis notre départ, les indigènes de Talibia n'ont pas fréquenté davantage l'île. Notre passage n'a pas dû la réhabiliter, et il est probable qu'à présent courent d'étranges bruits sur les esprits qui hantent nos ruines.

C'était quelque chose que d'être dans une île. On était garé des hyènes. Encore fallait-il mettre notre campement à l'abri des Toucouleurs et de leurs amis.

La première défense que nous dressâmes, défense toute morale, fut de baptiser notre demeure. En témoignage de reconnaissance, on l'appela Fort-Archinard, et cela valait bien des abatis. Ce nom était comme un bâton fétiche à deux bouts : il donnait confiance à nos hommes, il effrayait superstitieusement les Toucouleurs. Il n'est pas, au Soudan, un marabout, ni un tirailleur, ni un sofa de Samory, ni un talibé d'Amadou, ni un ami, ni un ennemi de nos armes, qui n'ait profondément gravé dans la mémoire, case peur, ou case confiance, le nom du *Colonel,* — le général Archinard restera toujours au Soudan le « colonel », — à qui, légendairement, jamais un village n'a résisté un jour entier.

Puis on fit dire partout, crier bien haut, ce nouveau bap-

tême, pour que la nouvelle en parvînt, de bouche en bouche, à Amadou.

Cela lui a sûrement donné de mauvais rêves.

A côté de la barrière morale, il en fallait une matérielle : deux cents mètres sur quarante, c'est peu de surface, quand il faut, à trente-cinq, y vivre, s'y créer son univers, mais c'était déjà trop pour y établir une défense efficace.

Il était prudent de réduire le camp proprement dit à la pointe nord de l'île. Entre six termitières, comme points d'appui, on dressa des abatis. Tout était bon, les branches, les souches, les épines, les broussailles. On fit tomber tous les arbres qui couvraient le bas de l'île. Ce travail, par la même occasion, dégageait le champ de tir, tout en appauvrissant le paysage. On nivela le terrain, on rasa des termitières, on monta deux canons. L'un en amont, sur une énorme souche qui semblait là tout exprès, battait le pays presque jusqu'à Say; l'autre, sur un gros tronc d'arbre, qu'on enfonça solidement, tenait en respect l'aval. A côté de chacun d'eux, des factionnaires restèrent en permanence. Puis le pauvre *Aube* fut délesté, tant bien que mal réparé, aménagé à seize avirons, armé du canon-revolver du *Davoust,* prêt à marcher, pour l'attaque comme pour la défense, jusqu'à Say, jusqu'à Dounga.

Bref, les premiers travaux urgents, fiévreusement entrepris, vigoureusement poussés, furent terminés en quelques jours. Alors, en sécurité relative, on se mit avec entrain à la construction du tata (1).

Bien que vous n'ayez peut-être jamais été maçon, vous le deviendriez rapidement au Soudan, tout au moins à la manière des nègres. Il n'y a ici ni pierres, ni chaux, ni

(1) Défense en terre dont sont entourés les villages de sédentaires, ou réduit fortifié servant de résidence aux chefs.

sable, mais seulement de l'eau, et de la terre plus ou moins argileuse. Avec cela, il vous faut fabriquer les briques, le mortier, le lait à crépir. L'argile est pétrie en la foulant aux pieds, puis on en fait des *toufas* (1), grosses boules que le maçon, le *baré,* juxtapose horizontalement, entre deux couches de mortier. Quant à lui, « baré », il se tient à califourchon sur la crête, et chante, toujours le même motif, du reste, tandis que des aides lui passent silencieusement les toufas. Dans tous les pays du monde, les maçons sont gais, comme les couvreurs et comme les oiseaux.

Notre meilleur maçon était un grand diable de Sarracolais, nommé Samba Demba, le palefrenier de Suzanne la bicyclette. Quand il s'y mettait, on voyait le mur monter, monter. Et cela nous rendait plus gais, car, avec le mur, grandissait la sécurité.

Et puis... « quand le bâtiment va, tout va ».

Notre tata se composait d'un mur à tracé triangulaire, ayant dix à quinze mètres sur chaque face. L'épaisseur de son profil nous mettait à l'abri des balles des fusils de traite, des fusils « bougnouls ». Il était même à l'épreuve des armes à tir rapide que les Anglais ont vendues jadis à notre ennemi Samory. A deux mètres cinquante de hauteur étaient ménagées une quarantaine de meurtrières, distribuées entre les trois faces. Puis, adossés intérieurement au mur, des contreforts, épais d'un mètre, servaient à la fois de banquettes et de magasins à munitions. Cette construction sera bien, un jour ou l'autre, si elle n'est pas réoccupée, lavée, délayée par les tornades ; il s'y fera des éboulis et des brèches ; mais, longtemps encore, j'imagine, des ruines imposantes attesteront, en ce point du Niger, le séjour de la mission française et notre occupation effective.

(1) Briques plates ou cylindriques.

Je ne sais plus quel roi de Ségou rendit son tata imprenable en en jetant les fondations sur des cadavres humains. Faute de cette précaution, dont nous nous abstînmes, quelques centaines d'hommes bien déterminés auraient, à tout moment, pu emporter d'assaut Fort-Archinard. J'imagine toutefois qu'il leur en aurait coûté gros.



FORT-ARCHINARD.

Au sommet d'une termitière, au bout du plus long bambou qu'on pût trouver, on hissa le pavillon tricolore.

Et dans cette île perdue d'Archinard, à plus de deux cents lieues de tout être européen, en dépit du vieil Amadou, et du chef de Say, et de leurs menées, et des coalitions hostiles, et du mortel hivernage, et des nostalgies déprimantes, nous sommes restés, nous avons vécu cinq mois, nous nous sommes fait respecter, nous, nos laptots, le nom français, sous la garde du pavillon.

Le tata construit, il fallait un peu songer à notre confort,

puisque nous n'avions rien de mieux à faire. Bluzet, qui fut déjà l'architecte du fort, entreprit la construction des cases. Nous eûmes chacun notre palais, mais combien simple! Une meule de foin creuse, de quatre mètres de diamètre, soutenue par un piquet central. Des perches entrelacées constituaient la carcasse de la toiture; un réseau de cordes formait filet sur la paille. Une petite fenêtre était ménagée, un trou, un « hublot », pour aérer sans donner prise à la pluie; puis, une porte basse, orientée à contre des tornades.

Enfin, pour se garer des balles possibles, on édifia, à l'intérieur des cases, une murette de terre, haute de cinquante centimètres (c'était à peu près là qu'affleuraient nos abdomens pendant la nuit), et chacun s'ingénia à donner l'aspect le plus confortable à sa meule creuse. Il faut être juste et reconnaître que deux cases surtout brillaient par leur désordre : la mienne et celle de Baudry. C'était, chez ce dernier, un capharnaüm de montres, d'instruments, de médicaments, d'échantillons, d'objets d'échange et... de crapauds.

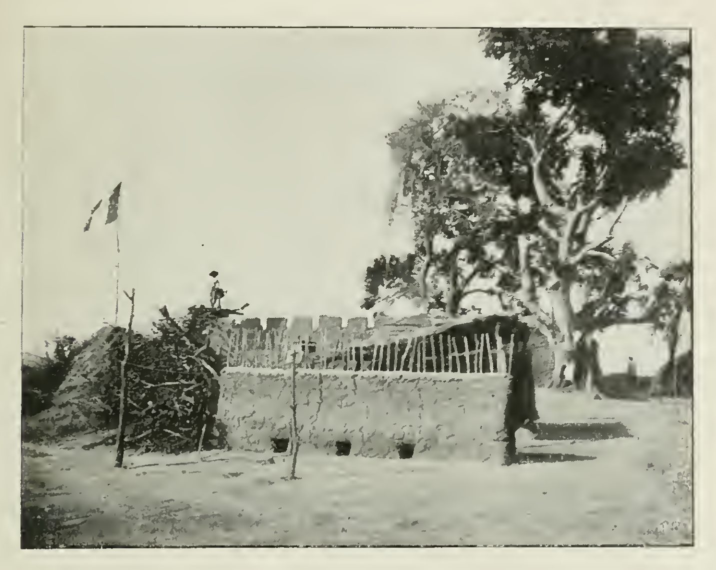
Chez le Père Hacquart, décoration très sobre : des images de piété clouées au piquet central et, sur la murette, j'allais dire dans un coin, un... cornet à pistons, qui fit plus tard la joie du chef de Boussa, mais dont jamais, je l'avoue à regret, nous n'entendîmes un son. Chez Bluzet, la note artistique dominait. Il y avait des tentures de velours à dix-huit sous, un peu fripé, et des draperies indigènes. Dans la case de Taburet, pharmacie en même temps, une odeur épouvantable d'iodoforme, ou plutôt de tous les désinfectants connus, et, précieusement gardé sur une caisse-table-commode-étagère, dans une boîte en fer-blanc veuve de palmers, un souvenir longtemps contemplé et qui ne le quittait jamais, le portrait de la fiancée qu'il devait épouser au retour.

Le jeune Fili Kanté, garçon de Bluzet, cuisinier en pied de la mission, qui joignait à ses nombreuses qualités domes-

tiques celle de forgeron et un peu celle de pitre, coiffa chacune de nos cases d'un chapeau pointu.

Après quelques tornades, elles le portaient sur l'oreille.

Les habitations des hommes étaient à peu près analogues : il y en avait deux, une par bordée, plus spacieuses, naturellement, et rectangulaires. Puis on fit un grand ma-



FORT-ARCHINARD.

gasin étanche, où toutes nos richesses furent transportées. La paillotte avant de l'*Aube,* piquée en terre, servit telle quelle de refuge aux interprètes, marabouts, garçons et autres irréguliers; on recouvrit le tout, dans la limite du possible, de toiles de tentes, de bâches.

Et nous voilà à l'abri — vous voyez comment! — des intempéries de l'hivernage et des balles des Toucouleurs.

Il n'était du reste que temps. Déjà nous avions reçu, sans gîte, quelques tornades. Nous possédions bien des tentes, mais le mieux était encore, en entendant la bourrasque pré-

liminaire, à la vue de la fantasia des feuilles sèches sur la rive gauche, de vêtir, au galop, son complet de cuir ou son caoutchouc, et d'aller recevoir l'ouragan dehors, en lui présentant les épaules, tout en raidissant les haubans de sa tente. C'était le seul moyen de ne pas la recevoir sur le dos — la tente, mais pas la pluie.

Tout cela fut le travail d'un mois, d'un mois de dur labeur, sans relâche pour aucun. Le matin, une bordée allait à la paille ou au bois ; l'autre gardait le camp et faisait monter le tata. Un grand soulagement pour tous fut de voir la fin de ces travaux, mais il n'allait pas sans une certaine appréhension d'ennui, comme en témoignent ces fragments de notes de voyage :

« *16 mai.* — Le tata est terminé, ce matin : les cases, une salle pour manger, un gourbi de palabres pour nos serviteurs, une cuisine, et un four qui ne servira guère. Il n'y a plus de gros œuvre à exécuter pour le poste. Suzanne seule reste sans gîte. Dieu ! que nous allons nous ennuyer ! »

Certes oui, nous en avons eu, des jours d'ennui ! Mais qui n'en a pas, même à bord, même en garnison ? Heureusement encore avions-nous, pour rompre la monotonie des heures, tout un petit monde en miniature qui s'était constitué autour de nous, des hôtes assidus, des courtisans, des marchands attitrés, des traîtres, et nous aurions pu, sur un signe, avoir... le reste.

Passons aux présentations :

Deux hommes surtout jouèrent un rôle prépondérant dans notre existence à Fort-Archinard : ce furent Ousman et le Poullo.

Ousman était cet homme de Say, ce Koyrabero, qui nous était venu attendre avant Sansan-Haoussa, sans doute pour

espionner, et qui descendit jusqu'à Say sur le *Davoust*. Être vulgaire, sans intelligence et sans dignité, il garda, pendant tout notre séjour, un rôle ignoble et louche d'entremetteur. Songhaï mâtiné de Peul, il avait la duplicité du Peul, tout en conservant la bêtise du Songhaï. Physiquement assez



OUSMAN.

beau diable, aux traits fins, d'un noir de corbeau, mais déjà âgé, tuberculeux et lépreux, ce qui ne l'empêchait point de nous donner la main trois fois au moins par jour.

Il venait souvent avec un marabout plus phtisique encore que lui, nommé Ali.

Le Poullo, le Poullo Sidibé, était un tout autre homme. Très grand, très maigre, assez clair de teint, il portait, un

peu sur l'oreille, une chéchia superbement sale. Ses bras levaient, agitaient, en des gestes de sémaphore, un grand boubou en loques. Toujours l'air mystérieux et sibyllin, il vous entraînait à part dans un coin, sur un tertre ou une termitière, loin des oreilles indiscrètes, et vous contait, avec le plus grand sérieux, les fausses nouvelles les plus invraisemblables, comme nous en aurons tout à l'heure des spécimens. Et il faut signaler encore son sourire dégagé quand on lui faisait amicalement remarquer ses tentatives d'exploitation : « Tant que tu seras là, me disait-il en riant, je n'irai plus à mon champ, je ne soigne plus mon troupeau. C'est toi ma vache à lait, c'est toi mon grand lougan. »

Celui-ci ne cachait pas son jeu. On pouvait du moins espérer le tenir par l'intérêt.

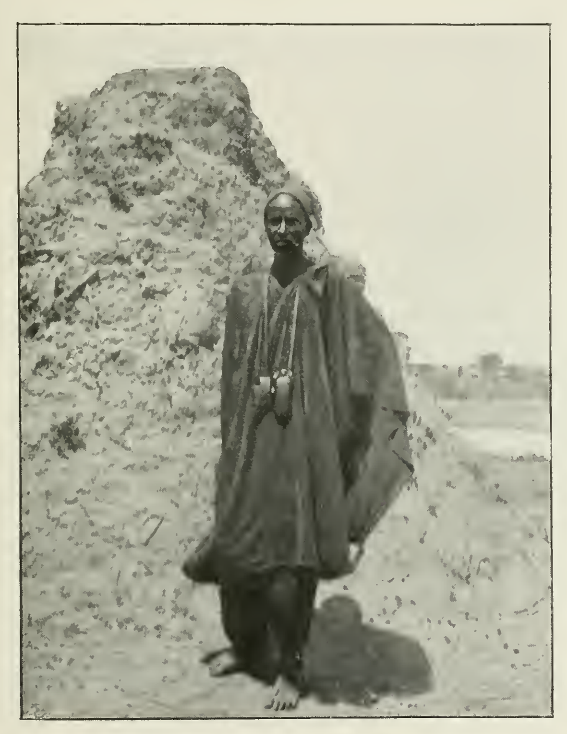
Ces deux hommes, Ousman, le Poullo, avaient des qualités communes : l'âpreté au cadeau et l'imperturbable sérieux dans le mensonge. Mais, tandis que le Poullo opérait avec l'allure d'un grand seigneur, un sourire entendu d'homme supérieur, le chic que peut avoir un Peul qui s'est frotté aux Touaregs, Ousman ne laissait percer que ses mauvais instincts, sa veulerie, son avarice.

Tous deux avaient le monopole des nouvelles, presque toujours fausses, ai-je dit, qu'on nous apportait du marché de Say. Ils en prirent un autre, également très lucratif. C'était l'introduction, la présentation d'envoyés plus ou moins authentiques, plus ou moins intéressants, des chefs de village ou de canton des environs. Au début, le Poullo — Khalifa était son nom — opérait seul, et c'était pour nous la première distraction matinale d'aller, montés sur la termitière amont, interroger l'horizon. On distinguait — la chose manquait rarement — un point rouge qui s'avançait de notre côté.

« Vers huit heures, loin sur la lisière du bois, côté Say, on aperçoit la maigre silhouette du Poullo Sidibé, son fez sordide en équilibre instable. Il a derrière lui un monsieur à

boubou blanc propre. Beau page, mon beau page, quelle nouvelle apportez?

« Avec cet étonnant personnage, toutes les suppositions sont possibles. Je m'attends à le voir, un beau matin, nous annoncer, avec son geste très protocolaire d'introducteur



POULLO KHALIFA.

d'ambassadeurs : « Amadou Cheikou! » « l'Emir-el-Moumenin! » à moins que ce ne soit le Grand Turc, ou *the Queen!* » (Notes de route, 16 mai.)

C'était bien, mais dès qu'Ousman comprit les bénéfices à tirer du métier de nouvelliste, il établit la concurrence. Les envoyés, généralement recrutés au marché du vendredi, à Say, vinrent alors deux par deux, chacun avec son cornac.

Après la concurrence, suivit, logiquement, le syndicat. J'imagine toutefois que, dans cette association, si Ousman tira quelquefois les marrons du feu, ce fut le plus souvent Khalifa qui les mangea.

Il fallait s'étendre plus particulièrement sur ces deux individus : leur rôle fut prépondérant. Mais avec eux gravitaient, plus ou moins importants dans notre ciel, des personnages secondaires.



TYPE KOURTEYE.

D'abord le chef effectif du village d'en face, un Kourteye nommé Mamadou, comme une bonne moitié de ses coreligionnaires. Assez clair de teint, intelligent et canaille, homme à vendre pour toutes les trahisons. Il y a dans la langue peule un mot spécial pour signifier : « Donner un petit cadeau pour en recevoir un très gros. » J'ignore si le mot existe, avec la nuance, en songhaï, mais à coup sûr le Koyrabero pratique la chose, et le Mamadou d'en face y manquait moins que tout autre. Un jour cependant vint où ses espérances de cadeau furent déçues. Il fut, en cette occasion, tout à fait incorrect. On dut le mettre brutalement à la porte, et, depuis ce moment, il fila doux. Les laptots, dans leur franc-parler, l'avaient surnommé Mamadou-Charogne, et il avait bien dû leur jouer quelque tour de sa façon pour mériter cette épithète.

Parmi nos hôtes habituels était aussi un tout petit enfant, le fils du fameux Abd-el-Kader de Tombouctou, hôte des Sociétés de géographie, membre correspondant de celle de Paris, le grand « fumiste » qu'on fit en France ministre

plénipotentiaire malgré lui, et qui servit de guide à mon ami Caron dans son beau voyage. Abd-el-Kader, chassé de Tombouctou, vagabonda par toute la Boucle. Il continue encore sans doute, sous prétexte de pèlerinage à la Mecque, vivant, en bon marabout, de l'exploitation du Koyrabero, prenant des femmes, les laissant, et semant un peu partout des enfants sur sa route. On dit qu'il est chez Samory.



L'ARABOU.

On appelait son fils l'Arabou. Il était très fier de sa naissance et considérait son papa comme un saint. Tout petit pour son âge, avec une grosse tête d'hydrocéphale, il était très sensible, d'une grande intelligence et de sentiments fort délicats. Dès notre arrivée à Say, il était venu bravement sur nos chalands, et, bien qu'il tremblât de tous ses membres, nous avait expliqué sa situation. Nous lui fîmes fête, en lui donnant du sucre. Les gamins de Say le considéraient un peu comme un blanc, comme un toubabou. Et, chose curieuse, quand il y avait des tiraillements avec les femmes du marché, à cause du bruit qu'elles faisaient, des chants séditieux qu'elles dansaient, chansons d'Alibouri ou d'Amadou, c'était lui qu'elles députaient pour tout concilier.

« Fils d'ambassadeur, ambassadeur moi-même! »

Cet enfant nous était sincèrement attaché. De par son père, plus ou moins Touatien, il se jugeait blanc comme nous, et, de tous nos hôtes, c'est vraisemblablement le seul qui fût tout à fait désintéressé, — au sucre près.

Du reste, dans toute cette population de Koyraberos, les plus séduisants sont les enfants, garçons ou filles. Le noir, jusqu'à douze ou quinze ans, s'il n'est pas complètement dégénéré, a l'esprit alerte et l'œil gai. Mais, dès qu'il devient adulte, les appétits, chez l'homme, la maternité sans cesse répétée, chez la femme, les abêtissent rapidement. Le fatalisme de sa religion donne en outre au musulman noir l'œil terne du bœuf qui attend sans savoir quoi. Il semble qu'en isolant des enfants, choisis avec soin, sans tares, en leur donnant une éducation raisonnée, en les soustrayant aux mauvaises influences extérieures, on arriverait, de génération en génération, à améliorer la race, à former des sujets industrieux, travailleurs et progressant.

Peut-être aussi cet arrêt subit, ce retour en arrière de l'intelligence chez les nègres adolescents, provient-il de la manière qu'ont adoptée les femmes de ces pays pour porter leurs petits. Elles les ont, comme on sait, tout le long du jour à cheval sur le dos, tenus par un pagne noué au-dessus des seins. Elles s'en occupent à peine, même lorsqu'ils crient. C'est toujours avec leur enfant qu'elles vont au fleuve, battent le linge, font la cuisine, et même, et surtout, pilent le couscous. La tête du petit, qui sort seule du pagne, est ébranlée, rejetée rudement en arrière à chaque coup de pilon. Il est possible que l'effet de cette sarabande, subie par un tout jeune cerveau, se retrouve plus tard, quand l'enfant est arrivé à sa croissance, qu'il concourt à l'abrutissement de la race.

En tout cas, cette manière de comprimer la poitrine avec le pagne déforme physiquement, et avec une effrayante rapidité, les femmes même très jeunes. Personne n'ignore qu'on a vu des négresses donner le sein à leur enfant pardessus leur épaule ou sous l'aisselle.

A l'heure qu'il est, — à moins que nous n'ayons fait le

pas décisif sur Say, par l'occupation effective, — Amadou Cheikou est le maître incontesté du pays, dès qu'y cesse l'influence touareg de Madidou, c'est-à-dire depuis Zinder. Dounga est le premier gîte d'étape un peu durable de l'exode des Toucouleurs. Les circonstances ont admirablement servi leur chef. Chassé du Ségou, du Nioro, du Macina, par nos armes, en punition de ses innombrables trahisons et de ses crimes, il se réfugia à Douentza, puis à Dori. Mais ayant voulu, saintement, en bon marabout, empoisonner le chef du pays pour prendre sa place, on l'expulsa de la ville, et il dut recommencer à fuir. Beaucoup de ses fidèles le quittèrent pour revenir en vaincus au Macina. Fugitif de village en village, il passait ses journées sur le seuil d'une case, essayant en vain de retenir les transfuges.

Les jours furent durs à la horde toucouleur. Plus moyen de vivre en marabouts exploiteurs. Les Peuls du Torodi refusèrent la route. Ibrahim Galadio, dont l'influence était prépondérante dans tout le pays, ne lui était guère favorable. Les Toucouleurs s'emparèrent alors de Larba, dans le Songhaï indépendant; mais les Logomaten, Touaregs de Bokar Ouandieïdiou, leur infligèrent une sanglante défaite, reprenant Larba et faisant trois cents prisonniers.

Le cercle se reformait, hostile, sur Amadou, qui sentait, bien avant qu'ils y fussent, les tirailleurs français sur ses derrières (l'expérience l'avait rendu sage), quand se présenta un sauveur.

C'était le chef de Say. Il s'en fut trouver Ibrahim Galadio et l'Amirou du Torodi, les convainquit, les rallia à la bonne cause de la vraie religion, et, en même temps qu'il signait un traité avec nous, livrait passage à Amadou, contre lequel il feignait de désirer notre assistance.

Amadou passa le fleuve et reçut l'hospitalité des gens du Djerma, qui lui donnèrent Dounga comme résidence.

Profitant de querelles de famille, d'hôte bientôt il devint

maître et s'empara du gros village de Karma. C'est seulement quand ils furent captifs que les Djermankobès s'aperçurent qu'ils n'avaient réchauffé qu'un serpent.

A présent, Amadou est grand marabout, de par son père El-Hadj-Omar. Il est grand chef militaire, de par les cinq cents fusils de ses Toucouleurs. Il commande ou donne le mot d'ordre de Zinder à Kibtachi. Des circonstances malheureuses, le sang versé par des chrétiens, ont groupé autour de lui tout le pays musulman. Il peut disposer de dix à vingt mille archers, ou hommes armés de lances.

Son but, ou plutôt celui d'Alibouri, le véritable homme d'action de son entourage, semble être de donner la main d'un côté à Samory, de l'autre au sultan du Sokoto, de qui il est encore coupé par le Kebbi, le Maouri, le Gober. Il a d'ailleurs chez Samory un frère, chef de colonne, qui s'y est enfui après notre succès de Nioro. Il parviendra à ses fins, si nous n'y mettons bon ordre. Sa confédération est unie par les pratiques musulmanes, tandis que ses adversaires indigènes, beaucoup plus braves, beaucoup plus résistants individuellement, sont sans lien entre eux.

Ce serait la jonction des trois grands chasseurs d'esclaves de l'Afrique occidentale, Samory, Amadou, Emir-el-Moumenin du Sokoto. On peut s'attendre alors à la dépopulation complète des pays du Niger, au-dessus de Say. Amadou a déjà commencé en aval : les rives y sont désertes, les villages ruinés, et il pousse des fleurs et des gousses soyeuses sur les berges, où les femmes, avant l'arrivée des Toucouleurs, venaient puiser l'eau et laver leurs pagnes.

Espérons toutefois que la récente occupation de Fandou, et la politique de protectorat effectif sur les populations fétichistes, produiront un résultat salutaire (1).

(1) L'occupation de Say est maintenant un fait accompli. Amadou s'est enfui vers le nord-est. Mais nous devons plus que jamais rester en défiance contre ses troupes aidées par l'émir de Sokoto. Nous devons surtout nous

Le seul homme en situation de tenir tête à Amadou était Ibrahim Galadio. Galadio est un étranger dans le pays. Son père y vint, chassé du Macina par les Peuls d'Amadou-Maoudo (Amadou le grand), le fondateur de l'éphémère dynastie d'Hamdallahi. Galadio a des fusils, Galadio a un « tata », il est aussi fort que les Toucouleurs, et on ne sau-



FORGERONNE TOUAREG D'IBRAHIM GALADIO.

rait expliquer son ralliement, sa subordination à Amadou Cheikou, que par le prestige qui s'attache encore au nom d'El-Hadj-Omar. Et cependant, l'ancien sultan de Ségou est, au su de tous, un musulman sans foi ni loi, couvert de crimes, traître à son père, maudit par lui, cruel à ses femmes, bourreau de ses frères, avare pour ses sofas, et, par-dessus tout, fondateur d'une hérésie!

mettre en garde contre une action offensive de Samory. Une partie de la presse anglaise ne parle-t-elle pas d'armer et de pousser contre nous ce monstre à face humaine qui, sous prétexte de guerre sainte, détruit par an cent mille existences?

Le Torodi marche tout à fait avec les Toucouleurs. Avec eux aussi gravitent les gens de Say, mais ceux-ci sont peu à craindre, en tant que guerriers. Say n'est qu'une pépinière de marabouts médiocres et intolérants. On y défend les tamtams, les jeux, les danses publiques. Il n'a guère qu'une importance historique.

Avec Amadou également sont les Gaberos, vassaux révoltés des Aouelliminden. Ils furent volontairement, librement, ses soldats de la première heure, puis un jour qu'ils battaient leur tabala (1), un envoyé de Dounga parcourut les villages en crevant les tambours, ce qui, en pays nègres, est la suprême insulte à un peuple. Avec lui, un héraut d'armes allait criant : « Désormais, dans le pays, il n'y aura d'autre tabala que celui d'Amadou Cheikou, fils d'El-Hadj-Omar. »

Et, à l'évocation de ce nom prestigieux, les Gaberos baissèrent la tête. Bientôt après, ils payèrent l'impôt.

Les Sidibés se joignirent à eux. Gaberos et Sidibés sont des tribus peules.

D'autres tribus, les Sillabés, par exemple, sont, comme les Ouagobés de Zinder, des Sarracolais du Sénégal, émigrés là à la suite de querelles intestines avec les Diaouara de Nioro. Les Kourteyes, eux, seraient des Peuls du Macina, joints à des Rimaïbés (2), à des Bozos, émigrés du Fitouka, au temps des Ardos du Macina, sous les derniers Askias.

C'est ce qui explique sans doute leurs qualités, leur valeur nationale, qu'on ne trouve guère chez les Peuls purs, mais souvent chez les hommes de cette race, mélangés au sang noir.

Les Ouagobés, les Kourteyes, les Sillabés ont marché avec Amadou, c'est certain, pendant notre séjour, mais

(1) Tambour de guerre.
(2) Captifs de case.

mollement. Peut-être, s'ils avaient su notre présence dans le pays définitive, s'ils n'avaient pas craint les représailles après notre départ, auraient-ils pris — mollement également — fait et cause pour nous. C'est sur ces éléments, qui ne sont ni franchement songhaïs, ni franchement peuls, que devra faire fond l'occupation future.

Toutes ces tribus sont musulmanes. En outre, dans l'état politique du pays de Say, il faut tenir grand compte du Gourma, des gens de Fandou et de ceux du Mossi. Ceux-ci sont païens. Malheureusement, l'islamisme gagne chaque jour dans ces régions sur le fétichisme. Certes, les païens ne valent pas cher. Ils sont cruels, défiants, ivrognes, crédules en leurs sorciers ; mais ils valent encore mieux que les musulmans : si le fétichiste est perfectible, le musulman ne l'est point.

La politique qui s'impose dans la région de Say est d'opposer, à la coalition maraboutique groupée autour d'Amadou, les gens du Gourma fétichiste, ceux du Dendi, du Kebbi, musulmans des plus tièdes. Ce sera la barrière à l'intrusion du fanatisme et de l'intolérance.

Étant donnés ces éléments et le cadre où ils opéraient, voyons un peu comment, à Fort-Archinard, nous occupions la journée.

Le matin, vers cinq heures et demie, celui de nous cinq qui a le quart commande : « Branle-bas ! » comme à bord. Il est rare qu'il s'attarde. Avec le branle-bas vient la fin de la veille, et, quand on détient le quart depuis des heures, on s'empresse d'aller dormir encore un peu, fît-il jour, le seul sommeil réparateur, par ces nuits étouffantes, étant celui du matin.

Puis les laptots s'étirent paresseusement. Digui, le premier levé, les sort de leurs couvertures, les bouscule, chavire les moustiquaires, en criant, parodie du bord : « Entends-tu,

les laptots, debout, debout, debout au quart! debout! » Ils aiment beaucoup se rappeler qu'ils sont marins, et ils en sont fiers.

Puis levé, étiré, réveillé, chacun, se tournant vers le soleil levant, commence son salam.

La plupart de nos noirs sont musulmans. Certains qui n'étaient au Sénégal que fervents très tièdes deviennent zélés, à mesure qu'ils s'éloignent de leur patrie. Chez beaucoup, c'est une manière de snobisme. Chez d'autres, c'est un sentiment religieux instinctif, une sorte de frayeur superstitieuse, la religion naturelle de la crainte. Et cependant il serait injuste de les accuser d'avoir peur. Ce sont personnellement, pour la plupart, des gens courageux à l'excès, nous en avons eu maintes fois la preuve.

A remarquer, à ce sujet, un fait assez curieux : les périodes de zèle outré, les salams à n'en plus finir, avec des airs penchés et des poses confites, coïncident souvent avec des phases de malhonnêteté, de mensonge, de trahison. Un de nos garçons — très fidèle jusque-là — a commencé à faire salam le jour même où il se mettait à « chaparder » des perles; un homme en qui j'avais toute confiance portait ostensiblement, depuis quelques jours, des chapelets au cou et aux bras : cela me donna l'éveil. Certes il avait raison de demander pardon à Dieu, de marmotter toute la journée : « *Astafar oullaye, astafar oullaye!* Pardon! pardon! » car il s'était mis en même temps à dévaliser consciencieusement la boutique du marché, dont, circonstance aggravante, il était chargé.

Il y avait toutefois, parmi nos hommes, des musulmans de bonne foi : Samba Ahmady, le quartier-maître, qui se cachait pour faire sa prière, mais qui se montra foncièrement probe; Digui, surtout, mais c'était un croyant, un philosophe, plutôt qu'un mahométan aveugle. Il savait remercier

Allah sans ostentation, quand les difficultés étaient passées, et, tout en disant leur fait aux mauvais marabouts, parlait parfois d'une façon touchante parce que naïve, mais élevée, du rôle de la Providence.

Et c'est bien rare, surtout chez un noir illettré.

Quant à Ahmady Mody, encore un très honnête celui-là, il avait là-dessus une théorie :



L'« AUBE » EN RÉPARATION.

« Pourquoi ne fais-tu pas salam comme les autres, Ahmady Mody ?

— Commandant, je suis trop petit. Je ferai quand je serai marié ! »

Puis on se mettait au travail; toujours il y avait quelque chose à faire : réparations aux bateaux, annexes au tata, déballage ou remballage des marchandises, corvées extérieures pour aller au bois ou à la paille, recensement, exercice ou tir. On entendait le charpentier Abdoulaye raboter

consciencieusement ses planches à avirons en chantant. Et sa chanson n'a pas varié d'un iota pendant toute la durée du séjour. C'était sur un rythme très monotone, toujours le même mot : « *Sam - ba - la - o - bé - é - é - é - é - é - é - é*(1). » Je crois qu'il n'en a jamais su davantage, et, bien que ce fût un chant séditieux, sans qu'il y pensât, c'était si drôle qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir.

Abdoulaye, grand diable de Ouolof, admirablement découplé, n'avait qu'une ambition, pendant notre séjour à Fort-Archinard, aller « casser la gueule » à son compatriote Alibouri, originaire du même village que lui. De ce que Alibouri est l'âme damnée d'Amadou, le champion de la guerre à outrance contre les Français, Abdoulaye lui en veut à mort : « Alibouri, c'est mauvais Ouolof ! »

Lorsque le camp était nettoyé, arrivaient les marchands, hommes et femmes, car nous avions un marché à Fort-Archinard. Au début de l'occupation, étant donnée l'hostilité déclarée d'Amadou Satourou, une de nos craintes avait été qu'il n'essayât d'avoir raison de nous par la famine. Il est vrai qu'il y avait un village en face, et nous aurions eu, à tout prendre, la ressource d'aller réquisitionner à main armée jusqu'à Say même. Mais ces moyens me répugnaient. Ils auraient occasionné des accrocs trop sensibles à la ligne de conduite, toute pacifique, qu'enjoignaient mes instructions et que je désirais tenir. Certes, dès le début, les gens de Say montrèrent plutôt de la mauvaise volonté à nous vendre. Ils risquaient fort, il est vrai, d'être pillés sur la route, — ce qui se produisit, du reste, — et le chef de Say, s'il les laissait venir, ne les encourageait guère; ceux qui venaient, en tout cas, affichaient les prétentions les plus extravagantes. On

(1) Samba Laobé est un des héros de la résistance contre nous au Cayor. Tué en combat singulier par le sous-lieutenant de spahis Chauvey, en 1886.

nous demandait trente-cinq, quarante coudées d'étoffe (vingt mètres) pour de maigres moutons. Mais enfin, nous avions des provisions pour nous et nos hommes, et c'était le principal.

Dès le matin, on voyait les marchands s'accroupir en face du poste, sur la rive opposée, attendant que le petit chaland,



MARCHÉ A FORT-ARCHINARD.

avec quelques hommes, vînt les chercher. C'étaient quelques vendeurs, mais surtout des femmes. Il semblait qu'à Say, avant leur départ, on leur fît passer un examen de laideur; je n'ai jamais vu ailleurs guenons aussi affreuses que les premières marchandes qui nous vinrent de Say. On se fait, au bout de peu de temps, à la beauté des femmes noires; on arrive à trouver à leurs traits autant de charmes peut-être qu'à ceux des femmes d'autre couleur; on les apprécie même, en tant que noires, en raison du type. Mais il est une chose qu'on ne peut enlever aux négresses, c'est

que, comme les Anglaises, quand elles sont laides, elles le sont à faire peur.

Elles installaient leur petit commerce sur un terre-plein, à l'amont de l'île. Le marchand « bougnoul (1) » a une manière très particulière de procéder. On ne marchande pas avec lui, ou bien c'est seulement par gestes. Le dioula (2), accroupi, étale ses marchandises devant son échoppe. Passe



MARCHÉ A FORT-ARCHINARD.

l'acheteur, qui propose ses cauris ou sa toile : si le prix convient, le marché est conclu, sinon le dioula remue la tête, fait signe que non, et le chaland passe, ou bien, s'accroupissant à son tour, attend. De temps en temps, il laisse tomber un prix ou ajoute quelques cauris au tas qu'il avait offert d'abord. Rien d'analogue au bruit de nos foires, au verbiage de nos marchés. C'est toujours à qui lassera l'autre, mais sans l'accabler de paroles.

(1) Nègre.
(2) Marchand.

Le prix que fait un noir n'est jamais, jamais, celui auquel il veut vendre. On doit, en moyenne, obtenir un rabais de moitié, quelquefois de beaucoup plus.

Notre première occupation au marché fut (nous ne savions pas quelle attitude prendraient, dans l'avenir, les Koyraberos, et il fallait tout de suite profiter de leur bonne volonté relative), notre première occupation fut de nous constituer un stock de grain et un troupeau.

En peu de temps, — la chose était normale, étant donnés nos prix d'achat, — nous eûmes devant nous trois mois de grain, riz ou mil, et des moutons. Après cela, on pouvait voir venir, et, songeant alors à l'économie, imposer nos prix. La monnaie courante était la toile blanche, et j'imagine fort qu'il se produisit à Say une opération commerciale qui semblerait déceler une certaine intelligence chez quelques-uns des notables. On accapara nos marchandises : la toile, le cuivre, les perles.

Voici ce qui se passa :

Comme nous donnions seulement une ou deux coudées de toile en payement d'objets de peu de valeur, il était impossible de l'utiliser directement. Ces petits morceaux étaient revendus à des spéculateurs. Ils les achetaient à vil prix aux besogneux qui venaient à Fort-Archinard; cette toile ne fut jamais remise sur le marché de Say, tout au moins jusqu'à notre départ. Elle dut alors atteindre des prix considérables.

Notre mercuriale eut des hauts et des bas. Après Suleyman, qui causait trop, d'autres en furent chargés. Nous n'eûmes pas, parmi nos laptots, un seul bon dioula. Baudry fut, en désespoir de cause, obligé de s'y mettre lui-même. Tous les matins, il allait aux provisions, achetait le grain, les moutons, le lait, le beurre. Peut-être est-il le seul à n'avoir point fait danser l'anse du panier.

On en était venu à connaître toutes les horribles guenons qui nous fournissaient. On causait avec elles par gestes d'abord, puis chacun en la langue qu'il étudiait. Le Père Hacquart avait auprès d'elles un grand succès, parlant l'arabe des pseudo-marabouts et baragouinant le songhay aux Koyra-



JEUNE FILLE DE SAY.

beros et aux Koyraberottes. Beaucoup de moricaudes avaient trouvé un truc lucratif : au lieu de vendre, elles donnaient. On venait porter en cadeaux au Père, au commandant, aux autres officiers, quelques calebasses de miel, d'arachides, de lait, des œufs, des poulets. C'était toujours le même principe : donner un peu pour recevoir beaucoup en retour. Et il est bien difficile de refuser, quand on vous offre aimablement.

Nous montâmes ainsi un superbe poulailler. Les poules

vivaient dans les abatis de l'enceinte. Mais leur vie ne fut pas toujours rose à Fort-Archinard : elles étaient trop familières, les pauvres bêtes, et cela leur coûta cher. Moi d'un côté, Bluzet de l'autre (cet âge est sans pitié), nous installâmes un tir à la silhouette sur ces malheureuses. Avec un arc minuscule, des bouts de bambou armés d'une épingle, nous blessions impitoyablement celles qui venaient boire à l'eau commune, ou qui, à l'heure de la sieste, allaient jusqu'à troubler notre repos, cherchant un peu de fraîcheur dans les cases.

Ce fut même le sujet d'une expérience assez concluante : Ousman ayant apporté — clandestinement — des flèches empoisonnées, on enfonça la pointe de l'une d'elles dans la cuisse d'une poule déjà blessée par Bluzet. L'effet fut foudroyant : le surlendemain, elle était guérie de sa première blessure, elle se remettait à courir comme devant.

Il ne faudrait cependant pas conclure trop rigoureusement de cette expérience et faire fi des flèches empoisonnées. Il en est de mortelles. L'enduit qu'elles portent est formé de cire et de kouna, extrait d'une strophantée assez commune. C'est un poison très violent, mais il semble perdre rapidement son efficacité. Le meilleur réactif est de brûler immédiatement la blessure, ou bien de l'entourer d'injections sous-cutanées de chlorure d'or. Le plus simple est encore de mettre un peu de poudre dans la plaie et de l'allumer. Mais c'est là remède de Spartiate.

Notre marché était la grande distraction de la matinée. C'est là qu'on put recueillir des types, là qu'on put faire une petite étude sur les marques des tribus. A Say et dans les environs, la population est très mélangée : Songhaïs, Peuls, Haoussas, Djermankobés, Macinankés, Mossis, Gourounsi, Kourteyes, etc. Toutes ces populations ont des cicatrices différentes sur les joues, comme dans beaucoup de peuplades africaines.

C'était aussi là qu'on apprenait certaines nouvelles, quelquefois les plus sûres. Du reste, on reconnut bientôt l'état des populations et leur degré d'hostilité, rien qu'à la façon dont les marchands se présentaient. Étaient-ils nombreux, c'est que tout allait bien, c'est que des bruits d'expédition française circulaient réellement et que Amadou Satourou fai-



FORT-ARCHINARD. — TYPES DU MARCHÉ.

sait semblant de venir à résipiscence. Devenaient-ils rares, alors des colonnes hostiles se réunissaient, on ne savait pourquoi, mais vraisemblablement pour nous attaquer; ou bien une nouvelle entrave venait d'être apportée à notre commerce. Une fois, entre autres, Amadou Satourou voulut nous prendre par la famine : les moutons ne nous arrivèrent point comme d'habitude. Sur la menace d'aller en chercher à Say, faite à Ousman pour qu'il la répétât, nous eûmes dès le lendemain ce qu'il nous fallait; jamais nous ne mangeâmes si bonne viande, à si bon compte.

L'heure du marché était aussi celle où Taburet donnait ses consultations aux indigènes. La malpropreté, la nonchalance, le manque de soins, la misère surtout, font de terribles ravages chez toute cette population. Il y aurait ample moisson à observation pour un médecin qui voudrait étudier sur le vif quantités de maladies devenues rares dans les pays civilisés. On aurait formé, des visiteurs matineux qui venaient trouver Taburet, une effrayante Cour des Miracles : des tuberculeux et des syphilitiques arrivés sans traitement aucun aux derniers accidents ; des aveugles, des goîtreux, des hydrocéphales, des éléphantiasiques, des lépreux surtout ; peu de maladies nerveuses, semble-t-il. Mais le traitement était difficile à suivre, la plupart du temps impossible. Ils arrivaient quelquefois, les malheureux, les éclopés, de très loin, au médecin blanc, avec l'espérance d'en obtenir la guérison immédiate, alors qu'ils étaient incurables. Comment leur recommander la propreté, alors qu'une de leurs médications consiste à traiter les plaies, et même les ophtalmies, par des applications de limon et de bouse de vache ? Comment leur prescrire les reconstituants ? la viande saignante ? Ils sont trop pauvres. Les vins généreux ? Aurions-nous pu leur en procurer, ils l'auraient jeté avec horreur, parce que musulmans. La quinine ? Son amertume leur aurait donné le soupçon d'un empoisonnement. Ils venaient là comme au miracle. Quelques badigeonnages à l'iode, des lavages, des pansements antiseptiques, une solution d'iodure de potassium, voilà tout ce qu'on pouvait leur prescrire, quelquefois sans résultat.

On consultait Taburet à tout propos.

Une jolie Peule de Saga, au teint clair, aux attaches fines, a manqué à la réserve que les mœurs de sa tribu imposent, paraît-il, aux jeunes filles, et sa grossesse est déjà très apparente. Elle vient timidement demander « médicaments ».

Et comme on lui dit que son cas est incurable, que notre religion nous défend de supprimer une existence, elle arrive le lendemain avec sa mère. Celle-ci conte que dans son village on les tuerait toutes les deux à coups de pierres, si elles rentraient ainsi, ou bien, par mesure de clémence, on les laisserait aux fers jusqu'à mourir. La jeune fille était jolie; beaucoup de ceux du village l'ont demandée en mariage; elle les a repoussés. Aussi, tous veulent se venger et appliqueront, sans y rien adoucir, les « justes lois » musulmanes dans toute leur rigueur. Elle n'a plus ni père, ni frère, ni défenseur. Le séducteur s'est retiré : la coutume n'autorise pas la recherche de la paternité.

Ce sont les gens de Say qui, par dérision, ont dit à la mère de mener sa fille aux Chrétiens, qu'elle n'était plus bonne qu'à ça. Si nous ne pouvons la guérir, elles n'ont plus qu'à s'exiler ensemble dans quelque village fétichiste du Gourma, où elles vivront inconnues et misérables.

Et toutes deux, la mère, les larmes aux yeux, la fille, prostrée, implorent : « Safarikoy, safarikoy! Docteur, docteur! » Je me demande quel serait, dans ces pays fanatiques, le devoir de conscience d'un médecin disposant du nécessaire, ce qui n'était pas le cas.

C'est tout de même navrant, ce drame de famille. Je m'attarde longuement à essayer de les consoler. Mais la vieille tient à son médicament : elle m'offre en échange tout ce que dans sa pauvre cervelle de vieillard elle pense devoir me plaire, sa fille elle-même qui restera avec nous, qui s'attachera à nos pas, qui nous suivra où nous irons.

Je charge Digui de les pousser dehors le plus doucement possible, avec une grosse charité qui leur permettra de gagner quelque village de païens pitoyables.

Et elles s'en vont, la mère pleurant sur ses loques, la petite, les pieds gonflés, louchant sur son ventre.

A ce sujet, Suleyman, l'interprète, qui en sait parfois de bien drôles, me contait :

« De tous temps, les prophètes, les marabouts, les chefs noirs fondateurs de dynastie religieuse, se sont élevés avec dureté contre la dissolution des mœurs chez les jeunes filles. Ce n'est, du reste, que façade : la plupart des marabouts sont des avorteurs.

« Chez Amadou, on pillait l'homme et la femme fautifs; chez Abdoul Boubakar, on saccageait tout le village, excellent procédé pour se procurer chevaux, captifs... et le reste. Dans d'autres pays, encore maintenant, on met aux fers la coupable, mais la coupable seulement. Si le séducteur se déclare, il peut, en payant une forte amende au chef de village, éviter le châtiment. Quant à la pauvre misérable fille, le plus souvent elle meurt aux fers.

— Ce sont mœurs de musulmans, et Dieu sait pourtant ce que sont chez eux les femmes! —

« Samory avait coutume de tuer les deux coupables.

« Tiéba, son ennemi et son voisin, professait sur le sexe faible en général, et sur ses mœurs, une aimable philosophie. Quand Samory fut vaincu par Tiéba, les plus précieux auxiliaires de ce dernier furent des nomades, des Dioulas, des gens étrangers au pays. Ils étaient passés par Sikasso, y avaient connu des femmes aux mœurs faciles, s'y étaient ruinés pour elles, y avaient élu domicile par la force des choses. Or, aux pays noirs, les voyageurs, ceux qui ont beaucoup vu, sont généralement braves et de bon conseil.

« A Samory qui coupait des têtes, conformément au Coran, Sarankéni, sa femme, préférée encore aujourd'hui, fit toucher du doigt, sous le coup de l'échec, la cause de sa défaite : grâce aux femmes faciles, retenant les étrangers, Tiéba avait triomphé. Samory se rendit à de si bonnes raisons. Depuis

lors, me dit Suleyman, — et ici la note me paraît outrée, — si un homme de Samory trouve en défaut une femme ou une fille de sa maison, il est de bon ton de donner quelque boubou au camarade, ou de bonnes paroles, ou des rafraîchissements. La règle est générale dans tous les États du Fama.



FEMMES DE SAY.

« Sarankéni, la grande favorite, la donneuse de conseils, en est seule exceptée. »

C'était peut-être le contraire qu'elle cherchait, étant jeune alors.

Pendant l'heure du marché, nous allions aussi faire un tour au jardin, au potager. Un officier de la garnison de Tombouctou avait bien voulu nous donner, avant le départ, quelques paquets de graines usuelles. On fit, sous la haute direction du docteur, défricher un carré de terre, on la fuma, on y sema.

Ce n'est rien d'avoir semé, encore faut-il récolter. Malgré

les attentions délicates d'Atchino, le Dahoméen, notre jardinier d'occasion, qui, tous les matins, arrosait religieusement les graines; malgré nos visites renouvelées poliment matin et soir, il n'en sortit pas grand'chose. Peut-être les moutons et les chèvres, gourmands, en eurent-ils la primeur, malgré la haie d'épines qu'on dressa tout autour.

Nous n'eûmes guère, et encore fut-ce tout à la fin du séjour, que des tomates, très largement, quelques concombres, de petits radis roses, deux malheureuses carottes et trois têtes de salade. Je vous laisse à penser la joie qui éclata chez tous, quand Taburet nous fit triomphalement servir trois radis par tête!

Et cependant, merci au jardin et au jardinier! Si nous eûmes peu de légumes, du moins eûmes-nous l'espérance d'en avoir, le plaisir de voir pousser quelques herbes sauvages, qu'on prophétisait choux, laitue, betteraves, et de dire avec joie : « Quand nous aurons de ceci... Quand nous aurons de cela... » L'espérance du superflu concourt au bonheur quand on a l'indispensable à côté.

Et puisque nous en sommes sur ce sujet, fastidieux, mais vital, des comestibles, voyons un peu la façon dont nous avons matériellement vécu pendant notre long séjour à Fort-Archinard.

Bien que venant de loin, il faut être strictement véridique. Eh bien, j'ai presque honte de l'avouer, nous n'en avons jamais été réduits à manger nos chiens. Et la raison n'en fut pas l'absence complète de ces amis de l'homme dans notre personnel. Loin de là. Nous eûmes successivement trois chiens, sans compter les chats, tous trois indifféremment appelés Meyer. C'étaient des chiens du pays, jaunes, efflanqués, un peu sauvages. Tous eurent une triste fin. Ils se perdirent, je ne sais où. Mais, encore une fois, nous ne les mangeâmes point, je le jure par Mahomet!

A défaut de chiens, nous pûmes toutefois nous nourrir. Jamais les moutons ni le riz ne firent défaut. Ce n'était pas brillant comme viande : il nous fallait garder toujours tout un troupeau dans notre île; les pâturages étaient rares sur nos deux cents mètres, pour nos trente ou quarante bêtes. Au bout de quelques jours de cette nourriture, ou de ce jeûne, nos moutons s'anémiaient, et leur viande devenait verdâtre. On la mangeait toutefois, dans la demi-obscurité. Puis, le riz était toujours bon. Celui de ce pays est petit, légèrement rougeâtre, gonfle moins à la cuisson que le riz blanc de Cochinchine ou du Pégou, mais il est préférable, ayant un goût plus prononcé. Taburet jura au début ses grands dieux qu'il préférait mourir de faim à manger du riz, et ne put bientôt plus s'en passer. Fili Kanté, déjà nommé, devint un cuisinier hors pair; et certes il eut à cela du mérite, car personne de nous n'était en état de lui donner des conseils; seul, prétendait-on, le commandant; mais après avoir mis l'eau à la bouche de ses compagnons en leur annonçant que, dès l'arrivée à Say, il prendrait la direction de la popote, il ne s'en occupa jamais.

Si, cependant; c'est lui qui présidait à l'exécution des mechouis (1). Et les mechouis de Fort-Archinard étaient réputés fameux... dans l'île!

Riz et mouton, c'était là le fond de la nourriture. Fili Kanté, tous les matins, venait trouver le chef de gamelle, et, comme une trouvaille, lui disait : « Mon lieutenant, je vais faire ce matin du mouton au riz. — Et quoi encore? — Une omelette. — Et quoi encore? — Du nougat et du fromage. »

Oui, vous avez bien lu, du nougat. Rien de Montélimar, toutefois : « Prenez du miel, faites-le bouillir; ajoutez-y des arachides grillées et décortiquées; versez le tout sur une

(1) Mouton rôti tout entier à la broche, à la mode arabe.

surface froide, le dessus d'une caisse en bois sale, si vous n'avez rien de meilleur et que vous vouliez imiter Fili, et laissez refroidir. »

Vous aurez là un dessert qui en vaut bien un autre... surtout quand d'autres font défaut.

Vous avez encore bien lu, du fromage. La plupart du temps, nous eûmes du lait à volonté. On en faisait, du jour au lendemain, un fromage supérieur, tout à fait délicat, assurions-nous. C'était le dessert du matin, et le nougat celui du soir.

Quelquefois, nous pêchions. Le Niger, à Fort-Archinard, n'est pas excessivement poissonneux. Pourtant, avec un pétard de fulmicoton, nous fîmes quelquefois des pêches abondantes qui suffisaient à la ration. Les poissons sont les mêmes que dans le Sénégal. Ceux dits « capitaine » et « ntébé » sont de chair très fine et atteignent parfois de très fortes dimensions. Nous avons pêché à Gourao, sur le Debo, un « capitaine » de trente-six kilos. Il fallait deux hommes pour le porter, et, suspendu à une perche, il traînait à terre. Mais ce furent pièces très rares à Fort-Archinard.

Il y a encore le mâchoiran, poisson de vase, à gueule aplatie ; mais défiez-vous. Si vous mangez par mégarde, à la pleine lune, la graisse de la queue de mâchoiran, et Dieu sait s'il en a, si vous buvez du lait frais par là-dessus, si vous couchez ensuite toute la nuit à l'air, sur une couverture blanche, et qu'au matin vous buviez une écuelle d'eau... vous attraperez la lèpre. Je ne crois pas que les lépreux de Say aient pris tant de précautions.

Il est une chose enfin qui nous rendit les plus grands services. Je veux parler des conserves Prevet en tablettes comprimées. Nous leur devons un témoignage de reconnaissance : julienne, carottes, choux de Bruxelles, poires et pommes, sont surtout à recommander aux voyageurs. C'est léger, peu encombrant, bien divisé. S'en servir, c'est s'en

trouver bien. — Rien de la réclame. — Mais encore faut-il savoir les préparer, et ne pas procéder comme Baudry, nous faisant, un beau jour, servir des épinards Prevet tels quels, sans aucun apprêt, rappelant vaguement le foin bouilli. Si jamais vous voyagez avec lui, ne le nommez pas chef de gamelle.



FORT-ARCHINARD.

Dans la matinée, on travaillait à la carte, et bien nous en prit, car nous n'aurions jamais pu finir à Paris, dans le temps limité qui nous a été attribué. On fit en double, pour parer à toute éventualité de perte d'un chaland, la carte, *grosso modo*, de Tombouctou à Say. Puis venait l'heure de l'apéritif, qui nous réunissait tous : vingt centigrammes de quinine dissous dans deux centilitres d'alcool. C'est, à la vérité, peu aimable au goût. Abdoulaye lui-même aurait, je crois, renâclé devant le tafia servi de cette façon; mais pour ouvrir l'appétit, pour aider à passer l'éternel mouton et l'éternel riz à

l'eau, surtout pour atténuer en simples mouvements fébriles les accès de fièvre qu'on devrait avoir, le procédé est excellent.

C'est, et nous ne devons pas nous lasser de le répéter, c'est à la quinine préventive, quotidiennement, régulièrement administrée par ordre, que la mission doit d'être revenue, malgré les fatigues surmontées, au complet, en bon appétit et en bonne santé.

Je lui dois aussi, revanche bénigne de tant d'accès de fièvre écartés, bénéfice de la santé que nous montrons au retour sur nos figures, un formidable accès... de rire.

C'était en janvier dernier. De retour en France, je venais d'exposer, en séance publique, les résultats de la mission, et nous descendions, assez entourés, mes compagnons et moi, le grand escalier de la Sorbonne. Deux messieurs, rutilants de santé, coloniaux de France, géographes puisqu'ils étaient là, passèrent près de nous, échangeant leurs impressions. « Peuh! disait l'un d'eux avec une moue, *ils n'ont même pas une sale tête!* »

Le déjeuner fini, chacun allait faire un peu de sieste, se reposer pendant la grande chaleur. C'est incontestablement une bien mauvaise habitude que la sieste, si agréable, semble-t-il, dans les pays tropicaux. Beaucoup de lourdeurs, de fatigues d'estomac, lui sont dues. Il est bien préférable de ne la faire qu'occasionnellement, pour réparer des dépenses de force exceptionnelles. Toutefois, il est bon de s'étendre une petite heure après le repas, en lisant, en écrivant, sans dormir. Pour terminer ce conseil, que suivront, je n'en doute pas, tous ceux qui voyageront au Soudan, permettez-moi d'en ajouter un autre : « Faites ce que je dis, et non point ce que j'ai fait. »

Tous les laptots ne dormaient pas, pendant ces heures de

repos. Beaucoup les occupaient à causer entre eux, à discuter les nouvelles du jour, ou encore à se faire mutuellement l'école élémentaire. Le nègre, même adulte, a souvent très bonne volonté pour s'instruire. Son ambition se borne généralement à pouvoir écrire une lettre à ses amis, à sa famille. Il aime, du reste, beaucoup à correspondre. J'ai connu des boys, au Soudan, qui dépensaient le plus clair de leur solde en dépêches télégraphiques. J'en sais d'autres, et celui de Baudry était du nombre, dont le meilleur du temps se passait à faire des lettres, pendant notre séjour à Say, lettres qui n'arrivaient pas, et pour cause. Elles étaient toutes à peu près calquées sur ce thème :

« Mon cher monsieur Fili Kanté. Je t'écris pour te dire que la mission hydrographique du Niger est arrivée à Fort-Archinard, et que tout le monde se porte bien, grâce à Dieu. Quand tu m'écriras, tu me donneras des nouvelles de mon père, de ma mère et de mes amis de Diamou (son village). Je serais bien content que tu m'envoies douze tamba sembé (couvertures), quatre chevaux, dix moutons..., etc.

« Je te salue, mon cher monsieur Fili Kanté.

« *Signé :* MOUSSA-DIAKHITÉ, *garçon du Lt Baudry.* »

Ne dirait-on pas la lettre, émaillée à l'envi de fautes panachées, du soldat Dumanet à ses parents? Rien n'y manque, pas même l'essai de « taper » le correspondant.

A côté de ceux qui écrivaient à leur famille ou à leurs amis, il y avait les enragés de calculs. Samba Demba, le palefrenier de Suzanne, bornait ses ambitions à savoir déchiffrer un « matricule ». Pendant toute la sieste, et souvent même aux heures de travail, on l'entendait lire les nombres les plus fantastiques, pour lui du moins, car ceux des noirs qui ne sont pas du pays où le cauris est monnaie courante ne perçoivent pas très bien les nombres au delà de mille. Et Samba Demba lisait les « matricules » de neuf chiffres et au

delà que lui écrivait, complaisamment, le Père Hacquart, pendant que le doux et honnête Ahmady-Mody, le sondeur de l'*Aube,* s'escrimait, mais en vain, à apprendre, en suivant sur un carton la tête en bas, b-a, ba, b-é, bé, ou deux fois deux font quatre, deux fois trois font six. Le marabout Tierno Abdoulaye, lui, faisait des vers arabes et les chantait. Alors, une voix s'élevait, dominant tout : c'était Taburet, dont la case était proche, et qui ronchonnait de ne pouvoir dormir.

Tous ces braves gens, avides d'apprendre, avaient un côté quelque peu enfantin. Mais il est certain qu'on arriverait très vite à les faire « lire, écrire et un peu calculer », comme on dit aux écoles élémentaires de bord : lire, sans trop comprendre; écrire, sans bien savoir quoi; calculer, sans application, je le reconnais, quoique cependant !... En tout cas, cela les soustrairait à l'influence néfaste du marabout.

Le soleil tombé, la chaleur devenue plus supportable, venait l'heure du bain. A la pointe nord de notre île, se formaient, au fur et à mesure de la descente des eaux, de petits bassins; entre des rochers, sur fond de sable, l'eau se déversait en cascades, en douche naturelle. Quelques-uns d'entre nous étaient enragés pour ce genre de sport. Sur ce sujet aussi, les avis sont partagés en Afrique. La douche journalière est-elle hygiénique? Certes, le bain,


LA TOILETTE DES LAPTOTS.

dans l'eau à moitié tiédie par les ardeurs du soleil est sain, rafraîchit, et une méticuleuse propreté facilite la transpiration. Mais peut-être, à la longue, tous les jours, est-ce débilitant, et on a vu souvent des accès de fièvre consécutifs à des bains froids trop prolongés. Là encore, il y a deux écoles, mais quelle est la bonne? Faites-en ce que vous voudrez.

A Fort-Archinard, on avait dans l'eau le voisinage de poissons, très familiers, qui, à la fin des journées chaudes, cherchaient l'eau tombant des cascades, plus fraîche et aérée. Ils venaient vous heurter le dos ou les épaules, et cette impression inattendue était d'autant plus désagréable qu'on avait encore la compagnie — plus éloignée, il est vrai : ceux-là se tenaient généralement à distance respectueuse, — la compagnie des caïmans.

Dieu ! en avons-nous vu descendre au fil de l'eau, ou faire les lézards — les grands lézards, — au soleil, sur les cailloux à demi émergés, de ces horribles bêtes grises ! Quelques-uns avaient élu domicile, tout près de nous, le long de l'île, précisément aux points où généralement nous pêchions au fulmicoton; mais leur voisinage n'empêchait pas nos laptots d'aller au fleuve, ni nous non plus, du reste.

Enfin, avec le coucher du soleil venait le dîner. Oh ! les beaux couchants admirés pendant cet hivernage ! Toutes les teintes de l'arc-en-ciel s'irisaient sur nos créneaux, tandis que dans l'est, au-dessus de la rive sombre boisée, montaient les cirrus rouges précurseurs, puis l'arc effrayant de la tornade. Et, souvent, le soleil n'était pas encore caché, que flambaient déjà, ininterrompus, les éclairs, et le tonnerre roulait sans trêve, comme une artillerie au fort de la bataille. Les suppositions, et les questions, et la conversation de circonstance, allaient leur train autour de la table. Qu'allait nous apporter la tornade? Les cases tiendraient-elles encore cette fois-ci? Feraient-elles beaucoup d'eau? « Fili, dépêche-toi,

apporte le nougat avant la pluie! » disait Bluzet. Et les chalands, étaient-ils amarrés, bien tenus? Le factionnaire avait-il sa pèlerine? etc.

Le Père Hacquart devint, à cette école, un météorologiste



FEMME A SAY.

remarquable. Il ne se trompait guère plus d'une fois sur deux, dans ses prédictions pour le temps.

L'arc terrible monte, monte, est bientôt presque au zénith. Derrière lui, dans l'est, c'est une grande lueur mouillée, comme un incendie lointain, derrière un verre dépoli, comme la vitrine illuminée d'un magasin du boulevard, vue à travers la pluie.

Alors tout le monde se disperse, pour regagner sa case

allumer sa bougie, pendant que tombe la rafale, dans un tourbillonnement de feuilles arrachées. Les arbres craquent, les toitures plient, la pluie fait grêlons, et dans le grand sabbat de l'ouragan on entend vaguement, quand le tonnerre s'interrompt, l'appel des factionnaires, sous le déluge : Bon quart devant! Bon quart derrière!

Puis, quand s'est un peu apaisé le coup de fouet initial, on va constater les dégâts, le Père Hacquart sort une dernière fois pour examiner le temps, on entend tel d'entre nous qui se fâche : la pluie est entrée sous son toit, comme un voleur; ou bien l'eau ruisselle par le seuil. Et l'on rit un peu de sa mésaventure, car tout le monde est logé à la même marque.

C'est en général à cela que se bornèrent les dégâts; les constructions tinrent bon. Une fois seulement, nous eûmes à déplorer un malheur, pas trop épouvantable, il est vrai, et à en craindre un plus sérieux.

Un ménage de cigognes, noires et blanches, s'était familièrement niché dans le grand tamarinier qui formait l'angle est aval du tata. C'était pour nous grigris de bonheur, talisman certain de la bienveillance d'Allah pendant la durée de notre séjour. Les cigognes sont des oiseaux bien particuliers. On leur prête des actes d'intelligence étonnants qui tendraient à les faire croire assujettis à certaines règles sociales. Ce nous fut une distraction, le soir, et non des moindres, de suivre les détails de leur vie de famille, leur installation, leurs amours, leurs conversations crépusculaires, lorsque, posés sur la même branche, tournés vers nous comme s'ils nous regardaient, ils balançaient posément leurs têtes trop lourdes, comme des vieux en face d'inventions étonnantes, comme des savants discutant sentencieusement de choses abstraites.

Malgré leur air docte et rassis, ce couple, — ce devait être

un tout jeune ménage sans l'expérience des choses de la vie, — pécha par l'instinct : le nid, de brindilles sèches, fut entrelacé sur une grosse branche morte, et, dans une tornade plus violente, tout cassa, branche et nid s'abattirent sur le



GOITREUSE.

canon à tir rapide amont, renversant Ibrahim Boubakar, le factionnaire, qui en fut heureusement quitte pour la peur... et quelques contusions à la jambe. Mais trois jeunes cigogneaux nés de l'union, précipités à terre, furent ramassés morts après la tornade : on les empailla.

Grand désespoir chez nos hommes. Le charme qui nous portait bonheur allait être rompu. Mais ces bonnes bêtes de cigognes, bien que privées de leurs petits, eurent à cœur

sans doute de nous servir de talisman jusqu'à la fin. Elles continuèrent à tournoyer autour de notre tamarinier et à se causer, tristement, le soir. Ce ne fut que quelques jours avant notre départ qu'elles émigrèrent vers le Nord.

Aussi, grâce à elles, eûmes-nous la veine jusqu'au bout.

Sous le coup de fouet de la tornade, la température s'était soudainement rafraîchie. Il faut voir les courbes thermométriques pour se faire une idée de cette soudaineté. En cinq minutes, l'enregistreur sautait parfois de quarante-cinq à trente degrés. Il semblait aussi, à cette détente calorique, en correspondre une autre, électrique et nerveuse. Alors enfin on pouvait dormir un peu, si les moustiques ne se mettaient pas trop de la partie. Oh! cette musique, ce bourdonnement, sans trêve ni merci, plus agaçant que les piqûres, et contre lequel la moustiquaire est sans effet.

A la musique des moustiques se joignait dans les cases le plain-chant des crapauds. Ils venaient, très familiers, se nicher partout, au frais, dans les livres, sous les cantines, dans l'eau des canaris, et leur voix grave, bien timbrée, infatigable, faisait écho aux chœurs lointains de leurs frères sauvages, jasant dans les herbes du fleuve. Bien que ce ne soit pas géographiquement la place, permettez-moi de vous citer ce sonnet, continuation des élucubrations intertropicales de la mission :

HYMNE D'AMOUR.

Lorsque le soir est fait sur la plaine endormie,
Lorsque les chants lointains des Bambaras obtus,
Les pagayeurs et les insectes se sont tus,
Et qu'aux vents désséchants succède l'accalmie,

S'élève, répétée, une plainte gémie.
Son crescendo, dans l'herbe haute et les lotus,
Monte, en accords plaqués, sur des rythmes têtus
De lamentations, comme d'un Jérémie.

Et ces plains-chants, voisins des notes liturgiques,
Credo litaniés d'espoirs déçus, latents,
Aimés du cœur expatrié qui les entend,

Triste accompagnement aux rêves nostalgiques,
Ce sont, aux bords boueux du Niger inondé,
Des crapauds amoureux l'hymne dévergondé.

Dans tous les pays du monde, après la pluie vient le beau temps, et la nuit s'achevait étoilée, limpide, claire d'une clarté humide que n'atteignent jamais nos nuits des pays tempérés. Avec le vent portant du fleuve, on entendait alors comme un ruissellement, conformément au proverbe peulh :

« *Oulouloulou ko tiaygueul, so mayo héwi, déguiet.* »

« Oulouloulou, crie le ruisseau ; le gros fleuve se tait. »

C'était le rappel discret à la réalité, au rapide d'aval, à notre emprisonnement prolongé.

Et les nuits se passaient tranquilles, gardées par un blanc, un sous-officier noir, et deux laptots de veille. De Tombouctou à Lokodja, du 21 janvier au 21 octobre, nous avons fait, à cinq Européens, ce qu'on appelle, à bord, le quart à courir, sans discontinuer. Avouons qu'à certains moments, à Fort-Archinard par exemple, il fallait user de stratagèmes, se donner du mouvement, se pincer, se baigner les pieds, les poignets, la tête, pour ne pas succomber à la fatigue envahissante.

Quelquefois, ces nuits passées sur la chaise pliante du Père Hacquart, et sous la lune, ne manquaient pas d'un certain charme, et, puisque nous en sommes aux citations, qu'on me permette encore celle-ci :

QUART DE NUIT.

Sur mon sigui, la pipe aux dents. Vidé, l'esprit
Qu'à sa corne accrocha, ridicule trophée,
La lune, rognure d'ongle de quelle fée.
— Et je tourne avec vous, pendant ce quart de nuit,

Orion, vieille garde, et jamais relevée,
Et vous, ô croix du Sud, mystique espoir qui luit,

Et toi, vieux char septentrional que conduit
Quel archange, vers quelle fête triomphée !

Et Vénus, toute nue, à l'horizon pâli,
Courtisane baignée au lait astral jailli
Jadis, fardeau trop lourd, de mamelles trop vieilles...

— Vers quoi montent, dans le sommeil des frais matins,
Des hymnes de crapauds lubriques et lointains,
Et la voix des laptots chantant l'appel des veilles.

Et les journées s'écoulaient, uniformément pareilles, d'une monotonie à donner la fièvre. Au début, le travail d'installation apporta quelque variété, mais cela dura peu.

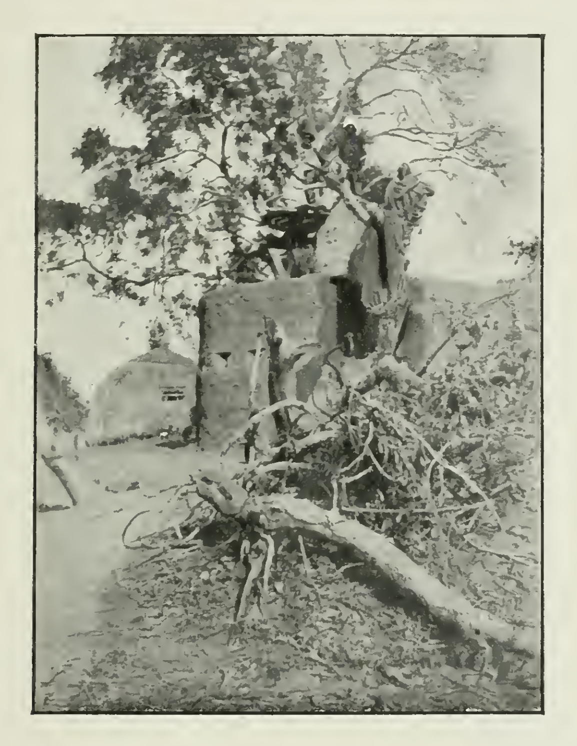
L'hivernage, au Soudan, ne serait peut-être pas une saison plus mauvaise que les autres, à condition de s'y livrer à une certaine activité, de marcher, de faire de la route, de changer d'air. Mais il devient vraiment mortel, quand on est obligé de piétiner sur place, de croupir toujours dans les mêmes miasmes, d'aspirer nuit et jour les mêmes microbes.

C'est fatalement ce qui nous arrivait : les populations étaient hostiles, et nous étions peu nombreux. Même pour une courte excursion, il eût fallu partager nos fusils et les laptots : la moitié pour marcher, la moitié pour la garde du camp. Avec les indisponibles, chaque bordée n'eût suffi à fournir ni un service d'éclaireurs, en route, ni un roulement de sentinelles, à Fort-Archinard. Lorsqu'on devait aller au bois, même en vue du fort, la protection du camp restait aux éclopés, aux marmitons, aux interprètes, et je n'étais pas toujours rassuré, même sur leur compte, quand je voyais partir le matin ces corvées.

La seule route sûre que nous ayons, le fleuve, était bloquée, par en haut comme par en bas; rapide en amont, rapide en aval. Les plus petites pirogues elles-mêmes ne passaient pas.

On a parlé d'hivernage dans les glaces. Cela doit être

évidemment très dur. Mais celui que nous passâmes à Say fut vraiment pénible. J'affirme, sans comparer, qu'il nous a fallu une forte dose d'énergie et de vitalité pour nous en tirer tous les cinq.



FORT-ARCHINARD. — TOURELLE.

La température se mit bientôt de la partie. Elle progressa presque régulièrement, jusqu'en juin, et à partir de là se maintint ferme. Le thermomètre enregistreur, installé sous une petite toiture en bois, atteignait, quotidiennement, de fantastiques maxima. Un mois durant, le maximum a varié entre quarante et cinquante degrés centigrades. Et cette température se maintenait, de plus en plus lourde et

fatigante, jusqu'au coucher du soleil, pour rester, la nuit, un peu au-dessus de trente degrés; notez que c'était une chaleur d'hivernage, un air à peu près saturé d'humidité!

J'ai vu autrefois — dans des livres de voyages — des pays où, pour ne pas succomber à la chaleur, on vivait dans des trous en terre, pendant que des nègres vous versaient sur la tête des calebasses d'eau plus ou moins fraîche. Nous n'en avons jamais été là. Mais je crois, toutefois, que Say peut concourir, au moins pour juin et juillet, parmi les points les plus chauds du globe.

Dans cette étuve, l'appétit tomba.

Alors s'ouvrit une ère d'ennui farouche.

En face de cette effrayante perspective : vivre sur ce bout de terre, dans cette serre chaude, en pays hostile, avec la certitude de n'en pas bouger, cinq mois durant, cinq mois pendant lesquels il nous faudrait supporter patiemment les tornades du ciel, dans des cases perméables, et les menées d'Amadou, toute gaieté, toute énergie, s'évanouirent. On se mit à supputer les jours restants jusqu'à la délivrance, comme des potaches, comme des prisonniers. Les journées, rarement intéressantes, n'apportaient même pas avec elles matière à conversations quotidiennes. On parlait alors plus souvent de France, et cela exaspérait l'ennui. Taburet, doué d'une prodigieuse mémoire des dates, reprenait un à un, en remontant le cours de sa vie, les anniversaires du quantième.

Mais, chose plus grave, avec l'ennui arrivèrent les accès de fièvre, heureusement bénins, grâce à la quinine préventive, mais anémiants à la longue, et, marchant de conserve avec la fièvre, la *soudanite,* espèce de fièvre morale, maladie tout à fait spéciale à la terre d'Afrique.

La *soudanite* se traduit chez chacun par une excentricité différente. C'est l'action du soleil sur un tempérament



LES MEMBRES DE LA MISSION A FORT-ARCHINARD.

anémié, sur une case affaiblie du cerveau. Quelquefois, à quatre heures du matin, au très petit jour, on entendait, dans l'intérieur du poste, des détonations répétées. Emoi! c'était l'un de nous qui s'amusait à casser à coups de revolver des bouteilles jetées à l'eau : *soudanite*. D'autres fois, on entrait dans une case. Le propriétaire de ce palais, sans souci de la chaleur, s'y était hermétiquement enfermé, bouchant toutes les ouvertures, tous les interstices par où pouvait filtrer un rayon de lumière. La case entière était tendue de guinée, d'étoffes bleues, sous prétexte... que la lumière rouge ou blanche donnait la fièvre : *soudanite,* etc.

Et les exemples seraient nombreux à citer, pendant notre séjour à Fort-Archinard.

Chez chacun, cependant, cette maladie a un effet constant : elle donne l'esprit de contradiction absolue, provoque l'intolérance intégrale.

Il faut être juste, et le reconnaître, nous en étions tous atteints à des degrés divers. Cela peut paraître supportable, dans un poste ordinaire, avec des occupations qui vous éloignent souvent les uns des autres ; mais dans cette île, dans cette cage, en contact, en frottements continuels, heurtant nos angles sans les user, anémiés, inactifs, presque oisifs, il ne fallut pas longtemps à nos caractères pour s'aigrir.

Les conversations de table tournèrent à la discussion. Toute discussion était motif à contradictions, souvent orageuses. Chacun de nous, tenant quand même pour son idée, se donnait, comme il sied, toujours raison, même lorsqu'il venait de défendre d'extravagants paradoxes. Parfois, quand un orage de discussion avait éclaté, on restait des heures entières à table, à s'entre-regarder, sans mot dire, et chacun se demandait, à part soi, comment cela tournerait bientôt. J'avais beau jouer sur ma flûte, dans la nuit ou aux heures de sieste, — *soudanite* encore — tous les motifs de l'*Or du Rhin,* ou de *Tristan et Yseult,* même cette musique n'adou-

cissait pas les caractères. La pression était trop forte, tout allait se gâter...

Quand nous tomba du ciel l'idée d'un dérivatif.

Et je vous laisse à penser si chacun s'y précipita comme dans les bras d'un sauveur.

C'était le travail.

Alors tout rentra dans l'ordre.

La chose était simple. On se mit, à qui mieux mieux, à dresser les vocabulaires des idiomes — plus ou moins barbares — qu'on parle sur les bords du Niger.

Il n'y avait qu'à choisir.

L'Afrique est certes le continent où il reste le plus de traces de la confusion biblique des langues : sur la côte, la multiplicité en est presque infinie.

Entre Abo, par exemple, au sommet du delta du Niger, et la mer, on trouve sur les bords du fleuve, m'a dit un employé de la Compagnie du Niger, sept dialectes qui n'existent que là seulement, et qui n'ont entre eux aucune parenté, du moins apparente. Il semble qu'un nombre considérable de migrations, l'une refoulant l'autre, sont venues mourir à la côte, comme des vagues à la plage; et de ces populations, peut-être importantes, sont restés seulement des îlots distincts, isolés dans la forêt tropicale, gardant leurs mœurs, leurs dialectes, leurs sacrifices.

Plus loin dans l'intérieur, les dernières migrations venues se sont superposées, enchevêtrées, plutôt que refoulées. Aussi trouve-t-on, à côté les uns des autres, des dialectes de caractères absolument différents : touareg, peul, songhaï, bambara, bozo, mossi, etc., répandus sur de très grands espaces.

Chacun se mit donc à la tâche. Avec le Père Hacquart je m'attelai au touareg. Le Poullo Khalifa se révéla un professeur médiocre, mais plein de bonne volonté, jamais à

court pour donner la signification d'un mot, quelquefois approximative, du reste. J'ai parlé de la langue touareg dans un chapitre précédent. Après Khalifa vint un autre Peul, encore un Mahamadou, baragouinant plus ou moins, lui aussi, la langue du désert, puis une forgeronne de Bokar Ouandieïdiou, attachée au service d'Ibrahim Galadio et qu'il nous prêta. Ce fut de tous nos professeurs de langues le plus intéressant. Elle avait une voix effrayante, était laide comme les sept péchés capitaux d'un nègre, ne s'en doutait pas, et faisait des grâces. Ces trois personnages et quelques autres permirent d'établir un vocabulaire touareg sérieux et comparé.

Le Père Hacquart s'attacha, en outre, à l'étude du songhaï.

Le songhaï est parlé dans toute la partie du fleuve entre Say et Tombouctou, et beaucoup plus loin dans l'Est et dans l'Ouest, puisqu'on le trouve encore à Djenné et à Aghades. Du côté de Say on appelle cette langue djermanké. Les professeurs de songhaï étaient un peu tout le monde. C'est un idiome simple, qui se parle du nez, mais qui sera bien utile à connaître, et que les Pères Blancs, de Tombouctou, étudient tout particulièrement.

Le Tierno Abdoulaye Dem, un certain nombre de laptots, le vieux Suleyman, ce transfuge d'Ahmadou, qui, las de tant marcher à la suite de son maître, nous était venu rejoindre pour retourner avec nous dans son Fouta, se rassemblaient tous les jours dans la case de Baudry, transformée en Académie peule.

Les choses les plus inattendues jaillissaient de ces séances. Le peul est une très jolie langue, déjà étudiée par le général Faidherbe et par M. de Giraudon, mais sur laquelle on est loin d'avoir tout dit. Elle semble difficile à rattacher à quelque autre. C'est la langue absolument nécessaire pour commercer, pour voyager, de Saint-Louis au Tchad. On a ima-

giné bien des théories sur la migration des Peuls, et il a dû s'y mêler bien des sottises. Baudry, qui s'était donné corps et âme à cette étude, découvrit dans cette langue des règles grammaticales extraordinaires, des formes — des formes! — à faire reculer d'épouvante M. Brid'oison lui-même. On ne pouvait plus dire trois mots à table sans que, à cette manière de parler, il déclarât qu'on pouvait adopter une forme peule. Il est certain que l'exemple suivant donne en un seul mot un sens assez compliqué. Mais il est également certain, de l'aveu de Baudry comme de celui de Tierno Abdoulaye, qu'il est généralement peu employé.

Nannantoundiritde, faire semblant d'aller se demander, mutuellement et réciproquement, des nouvelles l'un de l'autre.

Tierno Abdoulaye, Toucouleur du Sénégal, avait la prétention de savoir à peu près parler le peul, sa langue maternelle. Mais, dès que Baudry lui en eut expliqué les règles de formation des mots, qu'il avait cru démêler, Tierno vit bien qu'il n'était qu'un ignare et se mit à parler le peul gram-ma-ti-ca-le-ment, si bien que beaucoup de ses camarades hésitaient à le comprendre. Ils y perdaient la tête, mais Baudry fut bien content d'avoir fait un prosélyte.

Les gens du Macina ou de la Boucle parlent très doucement, sans, du reste, trop généraliser les *formes*, en s'écoutant dire, comme s'ils connaissaient la beauté de leur langage : il permet d'exprimer un nombre presque infini de nuances, et, s'il n'a guère de littérature, en dehors de quelques chansons très difficiles à obtenir des griots, il fourmille en dictons.

En voici quelques-uns; comme tous les proverbes, ils perdent leur sel à la traduction.

« Quand on ne peut pas teter sa mère, on tette sa grand'-mère. »

« Qui a mangé sa hache et sa pelle ne crache pas sur les pistaches grillées. »

« Un bâton peut pourrir dans l'eau, sans pour cela devenir caïman. »

« Il y a peau de mouton et peau de vache, mais c'est toujours de la peau. »

Bluzet, lui, avait déniché, par l'intermédiaire d'Ousman, un cordonnier, un « garanké », originaire du Mossi. C'était un brave et digne homme, comme m'ont semblé généralement ses compatriotes. Les Mossis, du moins ceux que nous avons vus, sont des brutes faciles à effrayer, comme tous les êtres d'instinct, mais très honnêtes. Bluzet eut, au début, bien de la peine à obtenir de ce brave Mossi quelques notions sur la langue, puis, quand il eut pris confiance, cela marcha tout seul. Il ne dédaignait même pas le monologue, comme il appert de la petite histoire suivante, qu'il raconta un jour, en mossi, dans la case de Bluzet :

« Sur la route de Say, une femme qui allait porter du lait au marché s'était assise et endormie au pied d'un arbre.

« Survinrent trois jeunes gens. Dès qu'il vit la marchande, l'un d'entre eux dit aux autres :

« Suivez-moi et imitez-moi dans ce que je ferai. »

« Ils s'approchèrent, en faisant un détour par la brousse : « Hou ! hou ! » cria le jeune homme quand il fut à côté de la dormeuse. — Et les autres crièrent comme lui : « Hou ! hou ! »

« La femme, effrayée, s'enfuit, laissant la calebasse de lait par terre.

« Alors le plus âgé des jeunes gens dit : « Ce lait est à « moi, parce que je suis l'aîné. — Non, il est à moi, dit le « second, parce que j'ai eu l'idée de faire : Hou ! hou ! — « Non, certes, répliqua le troisième, c'est moi qui le boirai, « car j'ai une lance, et vous n'avez que des bâtons. »

« Vint à passer un marabout. « Prenons-le pour juge. » Et ils lui soumirent leur cas.

« — Je ne vois rien dans le Coran sur votre affaire, dit le « saint homme; pourtant, montrez-moi ce lait. » Il le prit, le regarda, le but. « Ce lait est vraiment bon, ajouta-t-il; « mais, sur votre affaire, décidément, je ne vois rien dans le « Coran. »

Avec deux autres vocabulaires, moins complets, le gourma et le bozo, nous arrivâmes à un total de plus de dix mille mots nouveaux avec d'intéressantes remarques grammaticales.

Et ce travail très absorbant, sinon très intelligent, qui fort heureusement dégénéra pour chacun de nous en monomanie, contribua plus que tout autre à nous faire passer les derniers mois de notre séjour à Fort-Archinard — sans en mourir.



CANON A TIR RAPIDE.



INDIGÈNES DE SAY.

CHAPITRE VIII

INCOHÉRENCES ET FAUSSES NOUVELLES.

Revenons maintenant à notre arrivée à Say. Quoique les journées y fussent ordinairement monotones, elles apportaient quelquefois leur petit stock d'événements ou de nouvelles, dont notre ennui grossissait l'importance. Il serait fastidieux, tant pour le lecteur que pour moi, de reprendre, jour par jour, le journal de notre hivernage. Dans ces notes, écrites sous des impressions souvent changeantes, percent tantôt la mauvaise humeur, tantôt une joie exubérante, tantôt la misanthropie née de l'inaction; des pages voisines se contredisent, comme se contredisaient nos renseigneurs indigènes. Il en est ainsi de l'ouvrage de Barth, où le même individu est présenté, à quelques jours d'intervalle, sous des aspects tout différents, et parfois contraires.

Ces pages *in extenso* pourraient tout au plus servir à une psychologie du mensonge chez le musulman et chez le nègre. En les abrégeant, nous montrerons les alternatives par lesquelles nous avons passé.

Qu'on m'excuse si cette lecture est incohérente, comme étaient incohérentes les nouvelles qui nous parvenaient, comme l'était surtout notre vie dans Fort-Archinard, sans cesse ballottée d'espoir en inquiétude.

Vendredi 10 avril. — Les événements se succèdent. Nos abatis sont terminés, solides, et à l'épreuve d'une attaque. (C'était le lendemain de notre arrivée, nous n'avions pas chômé !)

On a mis aujourd'hui l'*Aube* au sec, et cela n'a pas été tout seul. Gradés, interprètes, domestiques, un peu les blancs, se sont joints aux laptots pour haler sur les palans. Dans cette opération, qui consistait à le retourner sur le flanc, le pauvre *Aube* aurait bien pu tomber en morceaux, car il est complètement délié. Mais il a tenu bon, encore une fois. Vous verrez qu'il ne nous lâchera pas avant la fin.

Nous avons d'aujourd'hui une nouvelle recrue. Avec Suleyman Foutanké, cela fait deux. Voici comment elle nous est arrivée : Pendant la sieste, on entend un homme nous crier, de l'autre bord : « Agony ! Agony ! » en agitant un linge blanc. On l'envoie chercher par le *Le Dantec*. « Agony ! Agony ! » nous répète-t-il, tout essoufflé et très joyeux. Impossible de le comprendre, mais il nous montre avec insistance son bonnet, qu'on voit très bien être de toile européenne. Que signifie donc cet « Agony » ?

Tédian Diarra, une grande brute de Bambara, qui a fait, comme conducteur et ordonnance du général Dodds, la campagne du Dahomey, finit par comprendre et nous explique. Cet homme est un porteur de la mission Decœur ; à Say, il

fut atteint d'un épanchement de synovie, et confié au chef de village, pour être remis au premier Français qui passerait par là. Le pauvre diable, — Atchino est son nom, ou du moins celui sous lequel nous l'avons connu, — est d'Agony, sur l'Ouémé, et c'est ce qu'il essaye de nous faire comprendre. Il a bien cru ne revoir jamais son village, ses bananiers, ses palmiers à huile, et dès qu'il a su notre arrivée à Say, il est venu se réfugier chez nous. Plus tard, j'indemnisai son hôte des soins qu'il avait eus pour lui. Puis d'Atchino, on fit un jardinier. C'était, du reste, un brave garçon, très courageux au travail, une bonne recrue.

Lundi 13. — Terminé les réparations de l'*Aube.* Il fait, malgré cela, de l'eau comme une écumoire. Mais « ça se tassera ». Voilà le grand mot lâché, celui avec lequel on dore les plus amères pilules, en exploration, et dans la vie. Inutile de partir en expédition, si vous n'êtes pas résolu à la philosophie du tassement, s'appliquant à tous les inconvénients de l'existence. Faut-il tenir vingt-cinq sur le pont d'un bateau grand comme la main? Qu'importe! embarquez toujours, ça se tassera. Faut-il prendre des vivres, des objets d'échange? Vous n'avez plus de place à bord, vos cales sont pleines, vos ponts encombrés. Prenez quand même, ça se tassera. Vous trouvez-vous en pays hostile? De tous côtés vous parviennent des bruits de guerre, de colonnes; des milliers et des milliers d'indigènes se réunissent pour vous attaquer. N'ayez crainte, ils ne seront pas si nombreux, ça se tassera. Vous êtes en face de rapides à passer, si nombreux qu'on ne les compte plus devant. Allez-vous reculer, lâcher pied? Non, marchez de l'avant. Quand vous les aurez franchis un à un, ça se tassera, le centième n'ayant pas de raisons d'être plus difficile que le premier, — à moins que vous n'y laissiez votre vie et vos bateaux. Alors, c'est le tassement définitif.

Au camp se présentent un diavandou et sa sœur. Les diavandous, pasteurs, confidents, se retrouvent partout où sont les Peuls. Je ne sais quel commerce, légitime ou non, tient la sœur. Lui, vient nous offrir ses services. Il exerce tous les métiers de diavandou, nous vendra du lait ou espionnera pour notre compte. C'est un petit homme, chétif



TALIBIA.

et malade. On lui fait boire de l'eau claire additionnée de quinine, en lui donnant ce breuvage amer comme un composé de tous les talismans infernaux. Les sorcières de Macbeth, à notre dire, n'auraient pu élaborer philtre plus épouvantable.

Notre diavandou jura sur le Coran, sans restriction mentale, de nous être fidèle ; nos sortilèges et ce grisgris devaient lui donner la mort s'il trahissait. Puis on l'envoya voir ce qui se passait chez Amadou. Je ne sais ce qu'il est devenu. Peut-être, s'il nous a vendus, la quinine l'aura-

t-elle tué par auto-suggestion; peut-être a-t-il été simplement supprimé par nos ennemis; peut-être est-il mort de sa belle mort : on ne le revit jamais au camp, sa sœur non plus.

C'est vers cette même époque qu'apparaît à Fort-Archinard le Poullo Khalifa. Il est envoyé, dit-il, par Ibrahim Galadio, l'ami de Monteil. Il nous demande ce que nous voulons. C'est plutôt lui qui veut quelque chose. On lui donne une belle chéchia rouge pour remplacer la sienne, grasse et dégoûtante. Par la suite, nous l'avons gratifié de bien d'autres cadeaux, mais, chose bizarre, il porta toujours, pour venir chez nous, ses vêtements les plus sordides.

Jeudi 23. — Le soir, alerte assez brusque. Une grande clameur s'élève de Talibia : aboiements de chiens; hululements de femmes; torches promenées dans la nuit. Puis le tumulte s'éloigne. Sont-ce les Toucouleurs qui seraient venus pour nous surprendre et qui s'en vont bruyamment en nous trouvant sur nos gardes? On hèle Mahmadou Charogne; pas de réponse. Mamé tire en l'air un coup de fusil de chasse; rien ne bronche. Le calme s'est fait, mais la nuit, pour nous, se passe à veiller, d'autant mieux qu'un homme en boubou blanc a essayé, le matin même, de démoraliser nos laptos et d'effrayer les marchands. Il criait de la rive gauche qu'Amadou avait lâché sur nous les Sidibès, en leur permettant de nous faire la guerre, en leur promettant la bénédiction d'Allah! Cette coïncidence nous met sur nos gardes.

Le lendemain, le Mahmadou nous donne l'explication de ce tapage nocturne : il n'était pas question d'une attaque, mais bien... d'une noce. Chez les Koyraberos, nous affirme-t-il, on ne consomme le mariage qu'après avoir ravi de force sa femme. Il faut accomplir le rite de l'enlèvement, rite bruyant s'il en est. Quand le jeune homme vient payer la

dot de sa fiancée, il est de bon ton pour les parents de faire la moue : la dot, allèguent-ils, est insuffisante, le mil trop cher, ils ne peuvent donner de festin d'épousailles digne de leur fille, ils doivent la garder encore jusqu'après le travail des champs, etc., etc.

Le jeune homme alors s'en retourne, la tête basse, ras-



TALIBIA.

semble dans son village ses parents, ses camarades, ceux qui crient le plus haut, ceux qui courent le mieux, et, avec leur aide, vient enlever de vive force l'élue de son cœur, au milieu des cris, des bravos, des rires, des malédictions jouées, et de la joie exubérante de tous, parents compris. On accompagne, on poursuit les ravisseurs en tumulte, jusqu'aux dernières cases du village. Et la cérémonie se continue par des festins de Gamache, comme tous les mariages... en pays noir.

Bientôt après commencèrent nos relations avec Galadio.

Pendant tout l'hivernage, cet homme fut notre espérance. Nous avons compté sur lui, jusqu'aux derniers moments, comme sur notre meilleur ami. De fait, il était plus raisonnable que les autres. Mais, ne l'oublions pas, la sagesse, chez le musulman, chez le Peul surtout, a pour corollaire une profonde duplicité. Les Peuls n'ont pas de mot unique pour dire « conseiller », mais ils disent « donner un mauvais conseil », « trahir par le conseil ». C'est l'idée simple, l'idée première qui leur vient à l'esprit; et quand, par extraordinaire, on tient absolument à traduire « conseiller pour le bon motif », il faut tourner toute une phrase ou employer une *forme* dérivée. Cela peint tout le caractère des Peuls.

Galadio était sur ce point resté Peul, quoique Bambara, Coulibaly par sa mère; toujours il nous trompa, toujours il nous abusa par de belles paroles. Mais il faut lui rendre justice : en homme sage, il se montra soucieux avant tout d'éviter la guerre ouverte. Prévoyait-il le fâcheux résultat qu'elle aurait pour sa puissance? Craignait-il cette calamité pour le pays où il vit, pour les sujets qu'il administre? Toujours est-il qu'il sut ménager la chèvre et le chou, Amadou et nous. Pendant notre séjour, il nous amena à croire que, le cas échéant, il aurait tout au moins gardé à notre égard une stricte neutralité. Il gagna à cela de superbes cadeaux. Il fut traité presque à l'égal de Madidou, eut, comme lui, une selle de velours vert brodée d'or. Ses envoyés, munis d'un laissez-passer, se virent reçus avec honneur, car ce fut à la fin, seulement tout à la fin, qu'on découvrit le pot aux roses. Il conclut même avec moi, de son plein gré, sur sa demande, un traité très précis, l'engageant formellement, signé de son nom, en double texte, arabe et français, et manifesta le plus grand désir d'entrer en relation avec Bandiagara.

30 avril. — Khalifa est décidément un homme extraor-

dinaire. Cette nuit, dans l'ombre et le mystère, avec des signaux de reconnaissance convenus, la lune couchée, il devait nous amener en pirogue le propre frère du chef de Say. On guette toute la nuit le signal, la bougie qui doit être allumée sur le fleuve : rien ne luit. Est-ce que tout simplement le Poullo aurait eu envie d'une boîte d'allumettes et d'une bougie? C'est bien possible, car l'une de ses grandes distractions, quand il est dans nos cases, — il devient très familier, — est de faire craquer des allumettes les unes après les autres. Il n'est pas le seul, du reste. Baudry a également cette fâcheuse manie : heureusement, notre provision est suffisante, même pour ces petits jeux, bien pardonnables au Soudan.

Le lendemain, Khalifa et le frère du chef de Saynous arrivent enfin. Encore plus d'ombre et de mystère. On a éloigné jusqu'à l'Arabou, qui voulait coucher au camp, et qui pleurait toutes ses larmes, le pauvre petit, en croyant que les blancs « ses frères » le chassaient. Précautions bien inutiles : le frère d'Amadou Satourou est plus poli que son chef de village, mais il ne semble pas beaucoup plus sincère. Sa démarche est toute personnelle, dit-il. Son plus grand désir est de s'entremettre; mais ce qu'il souhaite surtout, c'est un boubou et un Coran. Comme sa fraternité est fort douteuse, on remet le cadeau à une autre fois, au jour où il aura fait ses preuves d'amitié, en nous procurant un courrier pour Bandiagara. Il s'en va, promettant de s'employer.

Des « grands frères », des « petits frères », on nous en prodigue à foison. Mais, comme les Peuls et presque tous les Soudanais n'ont dans leur langue ni masculin ni féminin, c'est, quand ils veulent parler français, une salade originale de tous les degrés de parenté, sans distinction de sexe. Abdoullaye nous disait très bien : « Mon grand-père, qui était la femme du roi du Cayor », et il n'est pas rare de

voir un tirailleur vous amener « pour gagner cadeau », « pour gagner dimanche », une jeune fille, qui n'est sans doute liée à lui que par des liens éphémères : « Capitaine, voilà mon petit frère ! Il vient dire bonjour capitaine. » A remarquer que toutes ces sœurs de tirailleurs sont généralement jolies et peu farouches. Les malins savent bien ce qu'ils font !

Sur notre journal de bord, à noter, en passant, dans le même ordre d'idées :

1er mai. — Le petit-fils de Galadio, qui nous rend visite, en a trouvé une bien bonne. Il est venu, dit-il, saluer son *grand-père*. Vous l'avez deviné, son grand-père, c'est moi, le grand frère de son vrai grand-père. On s'y perd, mais lui ne perd point la tête, et demande un cadeau.

Dimanche 3 mai. — Avant-hier, nous avons eu des nouvelles curieuses par un gamin d'une quinzaine d'années. Il nous était mystérieusement dépêché par le marabout kourteye que nous avons vu à notre passage à Say. Il se trame des choses horribles. Amadou, se souvenant des sortilèges de son père, qui fut un grand magicien dans Hamdallahi, a fait contre nous un talisman infaillible. Sur du papier écolier, provenant évidemment de nos cadeaux, il a écrit les maléfices les plus effrayants ; il a conjuré sept fois Allah d'exterminer les Kéfirs, et, ayant lavé le papier dans de l'eau, a fait boire cette tisane à une chèvre, qu'on viendra nous vendre. Nous sommes prévenus.

L'épouvantable grisgris s'est présenté, en effet, au camp, hier, sous la forme d'un bouc noir. La pauvre bête n'a, cependant, pas l'air d'être si chargée de venin. Elle est assez replète, bien en chair; ce serait un excellent méchoui.

Toutefois, nos hommes redoutent le grisgris d'Amadou. Tous ont la peur de ces choses ; souvent l'imagination du

noir lui joue de mauvais tours; chez le musulman, c'est quelquefois la foi qui perd. Alors, prenant un air très entendu, nous offrons généreusement deux coudées, soit trente-six centimes, du bouc chargé de sortilèges, et comme le marchand, quoique ahuri, semble à peu près décidé à nous



LE PETIT-FILS DE GALADIO.

le laisser à ce prix dérisoire, nous lui expliquons emphatiquement que nos grisgris à nous, les grisgris toubabous, nous ont appris la noirceur des desseins d'Amadou, que toutes ses machinations sont percées à jour, et nous les faisons reconduire, lui et son bouc, de l'autre côté, *manu militari*. J'allais dire à coups de pied dans le... dos.

Le marabout kourteye qui nous a avertis est, du reste, de

nos amis, si toutefois ce qu'on en raconte n'est pas simplement une invite à y aller, pour lui, de notre petit cadeau. Tous les soirs, la tornade fait rage autour de Say. En amont, en aval, sur Djerma, sur Gourma, crèvent en pluie des arcs chargés d'eau. Le ciel est illuminé aux quatre points cardinaux. Mais rien de tout cela ne tombe sur Say. Et pas de pluie, pas de récolte. Le bruit a été habilement répandu dans le village que nous avons, par nos prières, appelé sur lui la malédiction d'Allah! L'autre jour, Amadou Satourou a publiquement, dans la mosquée, récité la *Fatiha* pour obtenir la pluie. Dans l'assemblée des notables, nous dit-on, s'est levé le marabout kourteye, clamant que Say était puni pour avoir, dans la personne de son chef, mal reçu l'hôte que Dieu lui envoyait, pour avoir trahi sa parole et méconnu ses serments.

Nous voilà, comme notre oncle Barth dans le Sarayamo, dispensateurs d'orages. Lui, passait pour un saint marabout. On lui faisait dire la *Fatiha* pour provoquer le déluge du ciel. Nous, Kéfirs, on nous suppliera bientôt de lever notre interdit.

7 mai. — Tierno, après bien des conciliabules, a trouvé un courrier. C'est un marchand d'ivoire du Hombori. Il se chargera de nos lettres pour Bandiagara, le poste français d'avant-garde au Macina. Précisément, Aguibou, roi du Macina, notre protégé, a envoyé un percepteur dans le Hombori, sur la route. Notre homme marchera pour 200 francs : 100, payables à Bandiagara; 100 au retour. Aussi, depuis quelques jours, sommes-nous tout en remue-ménage. Cartes, rapports, lettres, nous n'avons pas de temps à perdre. Ce courrier, qui ne semble pas très rassuré, demande à envoyer, pendant son absence, sa famille chez Galadio, *qui est notre ami, et la défendra*. Accordé.

Il revint un mois après. Il n'avait pu, disait-il, atteindre

Bandiagara. Des Habés révoltés l'avaient pillé près du village de Dé. Il s'était, à grand'peine, échappé à la faveur d'une tornade, laissant son paquet de lettres aux mains de nos ennemis. Comme il dramatisait fort son évasion, j'imagine qu'en perquisitionnant sérieusement chez Amadou Satourou, on retrouverait notre envoi tout entier, peut-être rongé des termites.

J'eus un doute, cependant. Ma certitude qu'il me trompait n'était pas absolue, et c'est à ce doute, que je n'ai plus, qu'il doit d'avoir encore sa tête sur ses épaules.

Je ne l'ai jamais revu.

13 mai. — *Grrrande nouvelle :* On nous annonce — c'est Ousman — des blancs du côté de Dori. On ne sait au juste combien ils sont.

Autre grande nouvelle, celle-ci est du Poullo, — avec ces deux hommes, une nouvelle à sensation n'arrive jamais seule : — des chalands de blancs descendent le fleuve, ils sont à Ansongo. On parle de trois bateaux en fer. Ils viennent comme nous avec la paix, rien que pour la paix.

16 mai. — Qui nous amène le Poullo, ce matin? Quel est cet homme à l'apparence de Touareg : grisgris sur la tête, lances, javelots à la main, tout de guinée bleue habillé?

C'est un Peul, le frère de lait de Madidou, des nouvelles plein les poches. Il a quitté depuis vingt jours son « grand frère » pour venir à Say vendre quatre bœufs, contre de la toile du pays. Un des bœufs est mort, un autre lui a été volé. Quelle bonne occasion pour demander un boubou de consolation !

Madidou ne savait point notre présence à Say. Sans cela, il aurait envoyé déjà des ambassadeurs, il serait peut-être venu lui-même, lui ou Djamarata, car ils ont descendu le fleuve jusqu'à Ayorou, pour châtier Yoba de je ne sais quel manque de respect.

Notre Peul a entendu parler du voyage de quatre blancs venant faire du commerce. Madidou aurait envoyé deux forgerons pour leur ouvrir la route, et il aurait expédié aussi des ambassadeurs à Tombouctou, pour donner suite à notre traité avec lui. Il ne sait ce qu'il en est advenu, et s'en retourne avec des bibelots plein sa poche, — et Dieu sait si elle est profonde, — plus un cadeau pour Madidou.

Cette nouvelle des chalands prend corps les jours suivants. Je trouve, dans la suite des notes :

17 mai. — Un homme d'Ayorou, venu à Say pour des histoires de captifs, nous a conté qu'il y aurait à Ansongo, avec la paix, rien que pour la paix, trois cents tirailleurs et sept ou huit blancs. La progression continue. Nos compatriotes, selon son récit, sont bloqués par le manque d'eau, et descendront dès qu'ils pourront.

Mardi 19 mai. — Ce seraient cinq cents tirailleurs et huit blancs, qui attendraient la crue à Ansongo. Décidément, ce bruit prend des proportions inquiétantes. Ces *chalands* qui descendent m'ont tout l'air d'un *bateau* qu'on nous monte.

Si, cependant, il y avait quelque chose sous roche! Si de Tombouctou on venait sur Say, pour assurer le ravitaillement et fonder un poste définitif! Ce serait de bonne politique, mais étant données les dispositions des indigènes, il est probable que nous ne le saurions, de façon sûre, qu'en apercevant le pavillon français au tournant du fleuve, à moins que Madidou ne nous en fasse officiellement prévenir.

Mais, si l'on a envoyé quelqu'un derrière nous, pourra-t-il passer? Il est bien téméraire de tenter à nouveau ce que nous avons fait dans les rapides, nous marins, aidés de marins indigènes et d'un patron comme Digui, ayant l'habitude des laptots et sachant les conduire.

17 mai. — Le fleuve baisse toujours. Il s'est formé à l'amont de notre île une petite plage de sable, où on a pu hisser le *Davoust,* pour lui faire la réparation qu'exige son échouage de Labezanga. Aidé d'Abdoulaye, je m'en charge, et ce n'est pas une petite affaire. Heureusement, nous avons une plaque d'aluminium de rechange; c'est la seule, du reste. On la façonne aux formes du bateau, on la boulonne, on la



LE « DAVOUST » A SEC DEVANT FORT-ARCHINARD.

rive, le tout en quelques jours, et, jusqu'à la montée des eaux, notre *Davoust* restera échoué, à sec, sur sa langue de sable.

Cette plage est propice à la baignade des laptots, propice aussi pour les marchandes du marché, qui y lavent leurs pagnes. Les roufs du *Davoust* sont un rendez-vous commode, et la chair est faible. Il ne faut jurer de rien, mais peut-être l'aumônier de la mission et son capitaine d'armes, Baudry, chargé de la police intérieure, feront-ils bien de ne pas aller tous les jours, aux heures de sieste, voir où en sont les réparations du chaland.

On peut quelquefois, sur ces choses, fermer les yeux, tout en maintenant, en théorie, la règle formelle. La plupart des querelles entre noirs ont pour début des histoires de femmes. Si des hommes, ou des tribus, en viennent aux mains, cherchez la femme. Si des tirailleurs désertent, cherchez la femme. La moindre liberté laissée à notre personnel dans les villages aurait pu amener des rixes, des coups de lance, des coups de feu consécutifs ; à Fort-Archinard, la chose n'était pas à craindre ; on pouvait donc user de moins de rigueur, tout en surveillant suffisamment pour arrêter à temps.

18 mai. — Pas de tornades sur Fort-Archinard, mais il pleut tout autour. On dirait que nous avons un grisgris, un fétiche, un bout de la corde à tourner le vent.

Trois hommes de Galadio sont venus demander de sa part le traité dont j'ai parlé. On le leur remet, en double expédition; l'une doit être retournée, signée d'Ibrahim, si le texte lui convient. Ce traité spécifie pacte d'amitié entre les Français et lui ; aide et protection mutuelle, dans toute l'étendue du territoire soumis à son influence comme à la nôtre, pour les gens paisibles, voyageurs ou commerçants, nationaux ou protégés des contractants. En toute circonstance, et par tous les moyens possibles, Galadio et les Français se prêteront assistance. Les deux parties useront de toute leur influence pour rendre sûre la route entre Ouro Galadio et le Macina. Enfin, Ibrahim s'engage à ne prendre d'arrangement avec aucun Européen, avant d'avoir préalablement consulté le résident français de Bandiagara.

Plus tard, un double de cette convention nous revint, signé d'une belle écriture arabe, ferme et correcte, après avoir été lu et discuté en assemblée générale des notables. Ce traité

n'était pas obtenu par l'appât des cadeaux, car dès cette époque nous commencions à faire des économies, en vue des dépenses possibles du retour, et nous avions prévenu Ibrahim qu'il n'eût point à compter sur de grandes libéralités.

Cet acte était net, compréhensible pour tous, très formel, le plus complet, croyons-nous, qu'il soit possible de passer dans ces pays. Nous étions dès lors en droit de compter sur l'absolue bonne foi du contractant, de le considérer comme notre ami, comme notre allié. Vous verrez bientôt ce qu'il valait, et vous en conclurez ce que valent les traités avec les chefs noirs, et surtout ceux qu'on leur laisse, sans leur dire seulement ce qui s'y trouve.

Autre grande nouvelle : il s'est levé un Messie. C'est un nommé Bokar Ahmidou Collado. Il opère dans notre Ouest, entre Say et Bandiagara, au Liptako. Il a réuni beaucoup de monde. Il a reçu l'investiture du Sokoto et un drapeau pour nous faire la guerre. Amadou Cheikou, à qui il s'est adressé pour avoir du renfort, lui a donné sa bénédiction froidement, en lui disant : « Crois-moi, le temps viendra, mais n'est pas encore venu, de chasser les blancs du Soudan, du pays de nos pères. Il y a une contrée dans l'Est, bornée par un grand marigot (le Tchad?), et ils doivent d'abord aller jusque-là. Quant à moi, je connais trop bien les Français pour m'y frotter. »

Bokar Ahmidou Collado est alors allé trouver Niougui, chef des Touaregs Cheïbatan, et lui a demandé des hommes : « Mais, lui a répondu Niougui, Madidou me ferait la guerre, si je t'aidais contre ses amis les Français. — Tu n'as pas la foi, a dit le Messie. Je vais te faire croire. » Et il lui a donné un breuvage consacré. Alors Niougui a, dit-on, vu dans l'air, dans les nuages, des armées de combattants, des fusils, des sabres, des cavaliers, qui suivaient le Messie, et le

Croissant qui triomphait. Mais on dit qu'il hésite encore : la crainte salutaire de Madidou.

Bokar Ahmidou Collado est d'un village du Farimaké, près de Tioko. Un des hommes de Galadio, qui vient de Ouagniaka (Macina), l'a connu tout jeune. « Pauvre fou, ce Collado, nous dit-il, qui n'a même pas été à la Mecque, et veut se gonfler en Messie ! » Moralité : *Nul n'est prophète en son pays.*

Pendant toute cette fin de mai, il semble se passer quelque chose de particulier : de tous côtés les nouvelles affluent, diffuses, mais ayant quelquefois une certaine vraisemblance. Ce sont les chalands d'Ansongo qui augmentent encore de nombre. C'est la défection annoncée de Koly Mody, chef toucouleur, à la veille d'abandonner Amadou. C'est Diafara, un homme du Kounari, fidèle à Aguibou, qui serait dans notre Ouest, tantôt à lever l'impôt du Hombori, tantôt à construire un poste à Dori, tantôt à guider une très forte colonne de Français et d'auxiliaires, dans le Mossi. Les gens de Boussouma auraient été chassés, battus, se seraient réfugiés à Ouagadougou. Cette dernière histoire surtout nous paraît possible. Le Soudan français avait à relever l'injure faite l'année précédente à nos troupes par le naba des nabas. On a dû y retourner. Mais que croire de toutes ces nouvelles qui se contredisent, se multiplient, croissent comme champignons, enflent comme bulles de savon, et crèvent aussi vite qu'elles s'étaient formées ?

20 mai. — Une nouvelle figure apparaît, originale tout au moins. Comme chacun, cet arrivant apporte sa petite chronique : il nous entretient de la colonne française qui opérerait au Mossi. Nous commençons à ne plus attacher grande importance à tous ces cancans. Le nouvel arrivant est païen, chrétien, traduit Sulyman ; il se dit notre coreli-

gionnaire, car il a des coutumes qui n'appartiennent qu'aux chrétiens; comme nous, affirme-t-il, il boit du dolo, s'en soûle, et en est très fier. Il est donc tout à fait de notre famille, et c'est pour cela qu'il est venu voir son « grand frère » le commandant.

Il se dit sorcier, semble un peu fou, et bafouille tout à fait. Pendant qu'on l'interroge, toute son attention se porte sur une peau de bouc, dont il tire, dès qu'il nous a lassés par ses distractions et ses incohérences, une petite fiole, pleine d'huile de piment, des pots minuscules, tout un attirail de magie. Puis, après l'avoir étalé à terre, il commence des gris-gris pour mettre à l'abri des balles la case où il exorcise. Sur le sable du sol, il tire la bonne aventure. Ayant égalisé une petite surface avec la main, très adroitement il dessine du doigt quatre lignes parallèles de points formant des parallélogrammes, les combine deux par deux, trois par trois, quatre par quatre, récite des évocations, efface, puis recommence, sur un autre thème, des figures analogues. Tantôt les lignes sont verticales, formées d'un ou deux points horizontalement, tantôt elles affectent d'autres formes.



TYPES DU MARCHÉ.

Avec un grand sérieux, comme s'il officiait, il tire d'un petit sachet un papier vieilli, écrit en arabe par quelque marabout, et marmotte des mots — en récitant, car il ne sait point lire. — Alors, réfléchissant, sérieux comme le sphinx de Siloé, il prononce : « Vous n'avez eu jusqu'ici que des ennemis. Personne, dans le pays, n'est votre ami. Défiez-vous des marabouts. Défiez-vous surtout d'un marabout,

Un jeune homme est malade ici. (C'est Bluzet, qui se couche presque au même moment, avec un accès de fièvre.) Mais ce sera peu de chose. Il vous faut sacrifier un poulet blanc, le faire griller, le donner aux pauvres, pour vous concilier l'influence du prophète Moïse, Nabi Mossa. Il est préférable de faire la charité à des enfants. Alors tous les grisgris des noirs, des marabouts, du diable, ne prévaudront point contre vous, blancs. Mais défiez-vous-en, toutefois, à cause de vos hommes. Si on coupe toutes les racines d'un arbre, il tombe. De même, si on vous prive de vos noirs, ce sera fini de vous. Je viens vous offrir pour eux un grisgris souverain contre les paroles ensorcelantes, contre les cortés (1) et autres maléfices. Je puis vous donner aussi un corté, tel qu'en en jetant une parcelle à la figure d'un homme, il meurt. »

Nous n'acceptons naturellement pas les offres de corté et de contre-corté du Dioula, mais, pour lui donner une idée de nos maléfices à nous, je lui tends, comme au fils du chef des Kel Temoulaye, une pièce de cent sous dans une calebasse d'eau électrisée. Cela n'a, du reste, jamais manqué son effet. Puis je le charge d'aller au Mossi voir un peu ce qui s'y passe. C'est un vieux toqué, mais, au dire des voyageurs, les sorciers ont plus d'influence sur les Mossi et leurs nabas que quiconque de bon sens. Il partira, la Tabaski passée, et reviendra, *inch Allah,* avec des envoyés de Bilinga ou de Ouagadougou.

Bilinga est à onze jours de marche de Say; huit jours après son départ, le vieux revint, prétendant être allé jusque-là. Il n'avait jamais quitté Say et rapportait des nouvelles stupides. Digui le prit par les deux épaules, et, doucement, le poussa dehors.

(1) Le *corté* est le plus terrible des maléfices; il consiste, dit-on, en une poudre que l'on conserve dans un ergot de coq et qui tue à distance. Les noirs croient qu'en le jetant, il produit son effet à des centaines de kilomètres. La vérité est que les sorciers ont la recette d'un poison très subtil, amenant des désordres graves chez l'individu qui en reçoit sur le corps.

20 mai. — A mesure qu'approche la fête de la Tabaski, les nouvelles, les visites affluent. Le Poullo, Ousman, les ambassadeurs secondaires rivalisent d'ingéniosité. C'est qu'il faut avoir des boubous neufs pour la fête, quelque argent, du cuivre, pour acheter des kolas et bien traiter ses amis, des pagnes brillants pour les femmes : « Que dirait-on,



MARCHÉ A FORT-ARCHINARD.

commandant, dans les villages, si, moi, que tout le monde sait être l'ami des Français, je n'y faisais pas bonne figure ? »

Il y a même de ces visites qui semblent indiquer autre chose que l'appât du boubou, peut-être un peu la crainte de la colonne qui, d'après les dires, opérerait au Mossi. Ousman nous amène le chef du marché. C'est un Ouagobé, Sarracolais par conséquent, intelligent, et à l'air ouvert. Le prétexte de sa venue est de nous offrir une captive à vendre, et il sait bien que nous ne faisons pas achat de semblable

marchandise. Elle vient de chez Samory, où les prix sont très bas, vu la pléthore de captifs et la disette de grains. La jeune fille, en bonne santé, garnie de toutes ses dents, est vendue le prix modique de 10,000 cauris, soit 10 francs, ou deux moutons, ou un béré (sac de mil). A Say, les prix seraient d'après lui bien autrement élevés. L'esclave premier choix, une jeune fille vierge, vaudrait 200,000 cauris, soit 200 francs; le deuxième choix, 150,000 (jeune homme en bonne santé), et en descendant ainsi jusqu'à 100,000 pour le cinquième. Ce sont là les prix du captif commercial, mais, pratiquement, certains sont vendus 20 à 25,000 cauris.

Le chef du marché nous apporte des kolas, du miel, du riz, du lait. Il se lamente des temps durs que traverse Say : « Toutes les routes sont coupées, au nord par les Touaregs, à l'ouest par les Mossi païens, au sud par le Dendi, à l'est par le Kebbi, le Maouri. A peine quelques rares caravanes, escortées, peuvent-elles passer jusqu'à Sansan Haoussa par Sorgoé. Toute une flottille de pirogues, descendue à Yaouri l'année précédente, y est restée, de peur des Dendikobès. Les piroguiers ont fondé un village, et tout cela semble perdu pour Say. Du reste, les choses ne semblent pas aller dans l'Est selon les souhaits des vrais croyants. Rabba d'un côté, le Serki-Kebbi de l'autre, battent en brèche l'empire du Sokoto et son émir. »

Et comme Ousman, revenant à la charge, nous parle encore de la colonne du Mossi : « Tu comprends, lui dis-je, le naba de Ouagadougou a fait, l'an dernier, aux Français qui venaient le voir, le même accueil que nous a fait à Say Amadou Satourou. Alors le chef des blancs a dit qu'on irait casser son village : ce sera votre tour l'an prochain, j'espère. »

Et ils s'en sont retournés, plongés dans leurs réflexions.

Décidément, c'est le moment des visites. Le jeudi 21 mai,

nous voyons arriver, sur notre marché, un jeune homme en boubou bleu, garni de rouennerie à dessins bleus et rouges. Nous connaissons de longtemps cette tête et ce costume. En effet, quand il nous a décliné ses nom et qualités, nous tombons presque dans ses bras.



FEMME DE SAY.

Au moins celui-ci est authentique : c'est le fils du chef de Fafa qui nous a si bien guidés dans les rapides, le fils du vieux Peul qui voulait mettre son corps entre Djamarata et nous, pour nous protéger. C'est Djamarata qui l'envoie, et il n'y a pas pour nous à en douter. Il vient savoir comment se porte le commandant, en quel état sont les bateaux, depuis qu'ils ont passé sur les cailloux. Djamarata proteste de son amitié. Au début de notre passage, il est vrai, les

Touaregs se sont tenus sur leurs gardes. Depuis qu'ils sont convaincus de nos désirs de paix, et qu'ils ont constaté que nous ne lésions personne, les Aouelliminden marchent tout à fait avec nous; leur confiance est absolue.

Notre ami s'en retourne, sa peau de bouc chargée de présents. Pour une fois, en voilà un qui avait mérité salaire, ayant bien fait vingt jours de marche pour nous venir complimenter de la part de son maître.

24 mai. Pentecôte. — Il semble que la colonne du Mossi fasse des progrès, du moins on pourrait le croire, à voir les dispositions des indigènes à notre égard s'améliorer. Les mensonges, les nouvelles improbables ne cessent cependant pas.

C'était hier la Tabaski, fête du Mouton, qui n'est pas, semble-t-il, d'origine musulmane. Le village de Talibia a tenu à « faire camarade » au camp. Quelques pouilleux ont dansé tam-tam. D'autres sont venus chercher la charité. On donnait à chaque pauvre du sel, du couscous, une coudée de toile, et j'ai distribué quelque argent au personnel indigène.

Aussi se sont abattus sur le camp marchands de kola, vendeurs de grisgris, hétaïres. Du nombre de ces dernières était Fanta, une Toucouleur qui se dit native de Tombouctou. Elle vient voir si son frère n'est pas parmi nous. Je jurerais qu'elle cherche toute autre chose qu'un frère. A la longue, elle devint un agent politique funeste contre nous. Après l'avoir avertie à plusieurs reprises, il fallut la chasser du camp; peut-être, sous l'influence dissolvante de cette femme, aurions-nous eu des tentatives de désertion.

Il est de première importance de surveiller les rapports des hommes et des femmes, même en pays ami. Les chefs noirs savent admirablement tirer parti de l'attrait qu'exerce sur le tirailleur, le laptot, l'interprète, une compatriote un peu jolie, comme celle-là, et de mœurs faciles. Fanta, venue

en transfuge, fut au premier chef un agent corrupteur. Il est même très probable qu'elle essaya d'empoisonner un homme qu'elle avait, sans résultat, poussé à la trahison.

La Tabaski se passa très tranquillement. De notre côté, nous nous régalâmes d'un méchoui amoureusement préparé.



ENVOYÉS DU CHEF DE KIBTACHI.

Je fis aux Koyraberos de Talibia, venus nous voir, une petite démonstration de la force pénétrante de nos fusils 86 sur des souches d'arbre : « Bissimilaye! Bissimilaye! » disait le vieux Suleyman Foutanké, qui n'en pouvait croire ses yeux!

Juin. — Il continue à ne pas pleuvoir sur Say. Bien sûr, nous avons dû jeter un sort à ce pays. Cela est d'autant plus évident que les sauterelles se mettent de la partie. Nous avons eu raison de nous placer sous l'invocation de

Moïse : comme lui, j'ai fait descendre sur la ville, pour la punir, des nuages de criquets. Grande tristesse de la population. Sécheresse et sauterelles : la récolte est compromise. Mais à quelque chose malheur est bon ; les Koyraberos se précipitent, armés de bâtons, au plus épais du nuage, frappant de-ci, battant de-là, pendant que les petits enfants ramassent, dans leurs boubous relevés, les insectes abattus, dont ils assaisonneront, paraît-il, un merveilleux couscous.

Nos Sénégalais rient de les voir faire. Eux sont bien trop civilisés pour manger pareille pitance. « Les Koyraberos, me dit Digui, c'est des sauvages ! » Et il faut entendre le ton de pitié dont est jetée cette injure.

Le chef de Kibtachi, gros village haoussa d'aval, nous envoie des cadeaux, des promesses, une invitation polie à nous arrêter chez lui, au passage, en descendant. « Pourquoi n'êtes-vous pas venus jusqu'à Kibtachi, au lieu de rester chez ce Satourou, qui ne vous veut que du mal? » Cadeaux. Puis, c'est Galadio qui renvoie le traité, signé de sa main, avec des présents, des kolas symboliques d'amitié, de pleines calebasses de miel — émollient, — et des sacs de farine de baobab, dont l'effet médicinal est tout contraire. Les chefs des Sidibés, des Kourteyes, des Sillabés, nous envoient émissaires sur émissaires pour affirmer leur amitié. Un autre, celui des Peuls du Torodi, demande un traité aux mêmes conditions que son ami Galadio. « Galadio et lui, nous écrit-il, sont ensemble — heureuse métaphore, admirable trouvaille littéraire — comme deux dents d'un même peigne. »

Ah ! oui, ils étaient bien du même peigne, tous ces gens-là !
Et nous ne soupçonnions pas encore combien il était sale.

Puis, d'après les nouvelles, le parti des Toucouleurs devient le camp d'Agramant : les Gaberos en ont assez d'Amadou. Ils me font demander de m'entremettre auprès de Ma-

didou, qu'ils savent mon ami, pour qu'il les laisse rentrer dans leur pays.

Ce sont, d'autre part, querelles entre Toucouleurs et Sidibés. Amadou a mis aux fers un marabout Hadji des Sidibés. Ceux-ci, en représailles, ont saisi trois Toucouleurs à Youli,



CORDONNIER MOSSI.

en face de Dounga, et des deux côtés du fleuve, on se regarde en chiens de faïence, en chiens tout noirs.

Les Sidibés, par l'organe du Poullo Khalifa et du fils, plus ou moins authentique, de leur chef qu'il nous amène, se disent disposés à nous demander asile. Si, dans trois jours, Amadou n'a pas rendu le Hadji, les femmes et les troupeaux sidibés seront placés sous la protection de nos canons.

Serait-ce l'étincelle qui mettra le feu aux poudres? Alors, hourra! pour notre protectorat devenu effectif; nous aurions un beau rôle à remplir, celui d'intervenir, en faveur d'une coalition d'autochtones, contre les Toucouleurs parasites, ennemis séculaires de notre influence en Afrique.

Allons! tout marche à souhait. Et c'est heureux, car le fleuve baisse, baisse, baisse. Notre île s'est transformée : un large isthme — sable et cailloux — l'unit à la rive droite. Des centaines d'hommes bien déterminés, ou poussés par derrière, y entreraient de nuit comme dans une foire.

Rassurés autant que nous pouvons l'être par l'état politique du pays, par toutes ces démarches d'amitié, nous attendons le 14 juillet et nous comptons le passer le plus joyeusement possible, quand s'infiltre, discrètement, doucement, une nouvelle, d'abord évasive, qui, se précisant peu à peu, prend corps, devient une certitude.

Pour une fois, la nouvelle était vraie, et c'était juste le contraire de ce que les politesses indigènes avaient voulu nous faire croire. Tout le pays, Toucouleurs, gens de Say, Sidibés, Gaberos, ceux de Kibtachi comme ceux du Torodi, marchaient contre nous, et venaient nous attaquer.

Naturellement, il ne se trouva personne pour nous prévenir.

C'est Ousman qui, avec son flair habituel, nous donna l'éveil, bien malgré lui, le pauvre homme. En voulant faire l'ange, il fit la bête, comme souvent.

Un beau jour, à brûle-pourpoint, il nous dit de ne pas nous inquiéter, de dormir sur les deux oreilles, nous assurant qu'Amadou Satourou et Amadou Cheikou ne nous veulent que du bien.

— Pourquoi nous racontes-tu cela, Ousman? Je parie que tu as quelque bonne raison; attention à ce que tu vas dire. Tu mens, bien sûr, Amadou nous cherche noise!

— Bissimilaye! oh! non, Amadou ne pense guère à vous, il n'est occupé que de sa colonne contre le Djermakoy.

On ne nous avait encore jamais parlé de cette expédition, et le fait me sembla étrange.

— Ousman, tu mens. Qu'est-ce que cette colonne contre le Djermayko?



FORT-ARCHINARD.

Alors, en se coupant, en blanchissant, comme tout nègre en mauvaise posture, il nous explique longuement que les gens de Say, les Toucouleurs, tous les indigènes, se sont réunis; qu'ils vont marcher sur Dentchendou, gros village du Djerma, centre de résistance aux Foutankés; mais que, avant de partir, tous viendront se faire bénir à Say, par Satourou, qui dira la Fatiha pour la plus grande gloire du Prophète sur la tombe de son ancêtre, Mohammed Djebbo, fondateur de la ville.

J'avais compris; le plan, pour nous surprendre, n'était

pas mal combiné : — Bien ! Ousman, lui dis-je, tu avertiras le Modibo que si la colonne toucouleur campe dans son village, ou à côté, dans son village où il n'a pas voulu nous recevoir, c'est la guerre avec nous. — Oh ! réplique Ousman, toute la colonne ne viendra pas ; les chefs seulement, avec Ahmidou Ahmadou, le chef de guerre.

Puis, devant de nouvelles menaces de nous fâcher, il affirme bientôt qu'il s'est trompé, que Satourou ira lui-même, sur la rive Djerma, bénir la troupe.

Nous voici donc avertis : une grosse colonne est rassemblée. Alors, en questionnant savamment, de divers côtés, nous obtenons confirmation de ce bruit, et le Poullo lui-même se déboutonne, nous dit de nous défier.

La palme des trahisons revint en cette circonstance à un Peul du Macina, que nous appelions Ahmadou Moumi ; mais ce fut nous qui en eûmes le bénéfice. Né dans ce village de Moumi, près de Mopti, sur le Niger, il avait eu tous les siens tués par les Toucouleurs au moment de la conquête d'El-Hadj-Omar. Lui-même avait été fait captif, traîné derrière les chevaux jusqu'à Say, dépouillé, ruiné, vendu. Il avait, à juste titre, conservé la haine tenace du Toucouleur ; mais racheté, libéré par le chef de Say, il était devenu son confident, son ami. « Alors, nous expliquait-il, mieux que tout autre je puis savoir ce qui arrive, mieux que tout autre je puis trahir Satourou. »

Et il le trahit dans les grands prix, nous révélant tout ce que préparaient contre nous nos ennemis : Amadou, aidé du chef de Say, réunissait tout le monde d'alentour ; on parlait vaguement, pour allécher les tièdes, d'aller faire des captifs chez les Djermas de la rive gauche ou chez les Gourmas de la rive droite. On se rassemblerait à Say, pour la bénédiction ; puis, au moment décisif, le Modibo, dans une petite comédie d'inspiration surnaturelle, s'écrierait : « Ecoutez ce

que dit le Prophète : Les Gourmas, les Djermas, laissez-les. C'est contre les infidèles, les Keffirs de Talibia, qu'il faut marcher. C'est leur destruction qui plaira à Dieu ! » Et alors, tout le monde, entraîné, s'exaltant l'un l'autre, courra, fanatique, à l'assaut de notre petite île.

Les chefs seuls connaissent l'intrigue, nous dit Ahmadou Moumi, et lui personnellement est bien placé pour pénétrer le fond de la pensée des chefs. Il va, comme cela, le bon traître, de Say à Dounga, de Dounga à Fort-Archinard, espionnant, trahissant, pour le compte de l'un, pour le compte de l'autre. Avec nous, assure-t-il, il ne cherche qu'à se venger des Toucouleurs.



FEMME DU MARCHÉ.

Fort bien ! Avec une activité fiévreuse, on doubla les abatis, que les tornades avaient un peu affaissés, on construisit de nouvelles redoutes à meurtrières autour du camp, pour en battre les angles morts. Au 14 juillet, nous étions dans toute l'ardeur de la mise en défense, et certes, ce jour-là, nous ne pensions guère à la revue de Longchamps, ni aux bals populaires sur les places publiques. Comme dans tous les moments difficiles, nos noirs se serraient, mieux disciplinés, plus zélés, tout à fait dans la main des officiers, si bien que, lorsque nous aperçûmes, au-dessus de Say, les fumées du camp des coalisés, nous étions prêts.

Prêts tout au moins à faire payer cher leur audace aux attaquants, car il ne fallait pas compter sortir sains et saufs de cette affaire, trop inégale. Avec Amadou marchaient cinq cents fusils, et les Toucouleurs sont braves, surtout lorsque

fanatisés. Un certain nombre de captifs de Touaregs étaient venus de Sorgoe leur donner la main avec Alibouri, le héros du Cayor, le brave de Youri, et ce sont, dans les combats de nuit, les plus redoutables adversaires. Combien étaient-ils, avec cela, de gens armés d'arcs ou de lances? Il est bien difficile de le savoir : jamais les noirs ne se dénombrent, quand ils partent en guerre ; cela porte malheur. Mais, certainement, Amadou pouvait à cette époque grouper autour de lui dix à quinze mille combattants.

Et nous allions nous trouver trente-quatre, marmitons compris, à tenir tête à cette tourbe.

Le plus grave, c'est qu'un bon tiers de nos cartouches s'était avarié, sous la double influence de la chaleur extrême et de l'humidité. Avarie d'autant plus dangereuse qu'elle pouvait, en déterminant un enrayage en plein tir, immobiliser l'arme jusqu'à la fin de l'attaque.

Nous jouions de malheur !

Plusieurs nuits durant, nous dormîmes mal. On voyait au nord de grandes lueurs mouvantes, des torches promenées dans la forêt. De Talibia à Say, on faisait à l'aide de feux de paille, allumés et éteints trois par trois, des signaux, de nous incompris...

Le 17 juillet, l'attaque est décidée, paraît-il ; nous en sommes prévenus par notre espion ; nous serons assaillis par la rive droite, dans la nuit sans lune. Le camp toucouleur est formé à Tillé, en amont de Say. Au salam de trois heures, Amadou Satourou fanatisera le peuple. Nous pouvons nous attendre vers dix heures à la première alerte. Ahmadou Moumi nous donne la chose comme très probable, sinon comme certaine, et pas une femme n'est venue au marché ce matin. Ousman, du reste, nie énergiquement ; la chose est donc sûre, et nous doublons nos factionnaires dans l'attente d'une nuit qui sera peut-être la dernière.

On attendit, on attendit : rien n'arriva. On ne perçut, cette nuit-là comme les autres, que les cris des singes hurleurs, et le bruit du rapide d'aval qui chuchotait discrètement.

Tout resta calme le lendemain encore, puis, doucement, les fumées qu'on voyait le jour, les lueurs nocturnes, cessèrent; les marchandes, qui avaient déserté le marché de Fort-Archinard, en reprirent le chemin, et tout rentra dans l'ordre, comme devant. Alors, nous le sûmes, la colonne s'était dissipée; ses guerriers, reculant au dernier moment, étaient allés, par petits paquets, faire des captifs dans le Djerma, attaquer Dosso, s'éparpiller sans résultats.



FEMME PEUL.

Il avait suffi pour cela de parler ferme, et que l'on nous sût avertis. Parler ferme, en l'occurrence, c'était un peu jouer les Tartarin. Nous aurions eu bien de la peine à nous défendre. Comment dès lors songer à attaquer? Comment mettre à exécution mes menaces de brûler Say à la première alerte?

Mais Satourou, au dernier moment, avait quand même eu peur pour sa ville. La colonne, campée près de Say, n'y entra pas, ainsi que je l'avais exigé. La bénédiction du vendredi ne fut donnée qu'aux chefs. Leur secret était éventé : des gens nous avaient vus renforcer nos défenses; c'était donc qu'on allait marcher contre nous. Cette perspective, et le carnage qu'on savait devoir s'ensuivre, avaient suffi à refroidir bien des enthousiasmes pas encore fanatisés, à retarder bien des arrivées escomptées comme certaines. Puis la pluie s'était mise de la partie. Les quotidiennes tornades,

enfin venues, achevèrent la démoralisation de la foule. L'objectif — nous — étant manqué, puisque nous étions sur nos gardes, les uns partirent à droite, d'autres à gauche, capturer des esclaves.

Nous l'avions échappé belle, mais définitivement, car, de ce jour, en même temps que la lune croissait, le fleuve se mit à monter, pour de bon cette fois, creusant, chaque jour plus profond, le fossé qui nous isolait de la terre ferme et de nos ennemis.

Nous étions en sûreté, non sans avoir, durant une longue semaine, envisagé de près la triste perspective de finir là, sur cette île; et plus d'une fois, veillant, l'oreille aux écoutes, nous nous sommes demandé si, le cas échéant, nous serions vengés mieux et plus vite que Flatters.

Et alors nous comprîmes tout : les fausses nouvelles de colonnes françaises marchant, opérant dans les environs, n'avaient qu'un but, nous faire abandonner notre tata, où nous étions en sécurité relative, que les Toucouleurs devaient considérer comme imprenable. On pensait ainsi nous faire aller à la rencontre des camarades, et, dans la brousse, on aurait eu beau jeu contre nous.

Puis, quand nos ennemis virent comment nous recevions leurs informations, ils imaginèrent autre chose : endormir notre veille et notre défiance par de belles paroles d'amitié, des demandes de traité, des protestations de tous genres, et, une fois notre confiance revenue, nous tomber tous ensemble dessus à l'improviste. C'était ingénieux, du reste; mais ils avaient compté sans la bêtise d'Ousman.

Qu'advint-il de la colonne des Toucouleurs?

N'ayant pas osé marcher contre nous, par crainte de nos canons, elle pensa à Dentchendou, gros village de la rive gauche. Les chefs hésitèrent longtemps, laissant à ceux de

Dentchendou le temps d'être prévenus, de se mettre en état de défense, de faire sortir de la ville les bouches inutiles.

Quand elle se mit en route, il était déjà trop tard pour elle. D'un autre côté, « le poison des flèches de Dentchendou est très dangereux », nous dit un jour Ousman, qui continuait à venir, malgré les rebuffades qu'il essuyait.



MISE A FLOT DE « L'AUBE » A SAY.

Tous ces guerriers du pays aiment bien se battre et faire des captifs, à la plus grande gloire du Prophète, mais sans qu'il leur en cuise trop. Les Toucouleurs fidèles à Amadou seraient-ils devenus couards comme eux, à leur contact? Cette histoire nous donne à penser que nous sommes loin à présent des temps héroïques, de ceux des Foutankés sénégalais, chargeant contre un train en marche, pour reprendre les femmes d'Amadou faites captives, et s'arrêtant tout à coup pour se prosterner, sous la pluie des balles de nos tirailleurs, en un salam propitiatoire (combat de Kalé).

N'osant venir attaquer ni Fort-Archinard, ni Dentchendou, la colonne erra sous la pluie, de village en village. On la recevait, la craignant. Elle opéra quelques prises, perdit du monde, et tout ce grand feu s'en fut en fumée, sans qu'on sût trop comment.

L'échec des Toucouleurs permit à quelques chefs de village de nous manifester leurs sympathies, vraies ou fausses. De ce nombre fut Hamma Tansa, chef des Sillabés, figure assez originale parmi les autres. C'est une manière d'Epicure, bon vivant et charitable. Il tient table ouverte, a toujours, réunis dans sa case autour de lui, de nombreux hôtes. Puis, quand on vient lui annoncer que le couscous est cuit, il se lève, agite son boubou blanc comme des ailes d'oiseau et s'écrie : « Et maintenant, allons nous battre ! »

C'est, du reste, un lettré ; les missives qu'il nous envoyait, écrites sur des planchettes de bois, étaient polies, conformes à la règle arabe et quelquefois en vers. Il devait nous rendre visite, y tenait même beaucoup, disait-il, mais ne mit jamais sa promesse à exécution : peur d'Amadou, manque de temps, sait-on jamais ?

Nous vîmes aussi arriver un beau jour notre vieil ami Hugo, de la part du chef des Kourteyes, à présent tout à fait guéri, grâce à Taburet, de sa conjonctivite. « Quand les eaux sont basses, nous faisait-il dire, nous craignons les Toucouleurs ; mais attends que le fleuve monte : alors les Kourteyes sont les rois du Niger. Personne ne saurait les atteindre, et nous pourrons nous donner la main. »

Mais le plus zélé, le plus affiché de nos amis, était Galadio. Ce fut, presque jusqu'au départ, un va-et-vient continuel de son village au camp. De chez lui accouraient des griots, des marchands, des marabouts. Ils disaient : « Je suis de chez Galadio », et on les accueillait, par politique, à bras

ouverts, leur achetant de préférence aux autres, leur donnant des cadeaux, de bonnes paroles, et tous nous chantaient les louanges de leur maître. Le fait est qu'il se montrait très aimable. Mal lui en prit de l'être trop.

Sur mon désir, il nous envoya, pour compléter notre vocabulaire touareg, la forgeronne de Bokar Ouandieïdiou,



TAYOROU ET MODIBO KONNA.

dont j'ai parlé. Elle était accompagnée d'un marabout, Tayorou, Peul de Ouagnaka (Macina), très fin, très distingué, très séduisant, et d'un grand vieillard à barbe blanche, venu du Konnari (Macina) et qu'on appelait Modibo Konna.

Modibo Konna parlait le bozo, langage des pêcheurs du Niger, aux environs de Mopti, et cela permit à Baudry de se procurer un vocabulaire élémentaire de cette langue.

Ces trois personnages furent pendant plusieurs jours nos hôtes choyés. Vraiment captivé par leurs façons d'agir et leur délicatesse, à laquelle les gens de ce pays ne nous

avaient guère habitués, je revins tout à fait des préventions qui me restaient contre Galadio, leur maître. Aussi lui fis-je demander, puisqu'il était trop vieux pour me venir visiter, et que nous étions amis comme les deux doigts de la main, comme deux dents d'un même peigne, quand je pourrais me rendre auprès de lui. Ce n'était que l'affaire de trois jours, et je tenais à affirmer devant le pays, avant de m'en aller, que Galadio était notre homme, que, si nous partions, nous laissions dans le pays un auxiliaire tout dévoué, compromis avec nous. Il nous serait plus tard précieux pour l'organisation de la contrée, et il pourrait la commander comme protégé indigène.

Les envoyés revinrent quelques jours après, annonçant l'arrivée de chevaux pour faire le voyage, proclamant tout le plaisir qu'aurait leur maître de ma visite.

En attendant, nous nous remîmes avec ardeur aux vocabulaires. La chose allait bien, du reste, et en quelques jours nous eûmes fini. Tayorou en profita pour me conter, entre temps, cette jolie histoire du temps de la réforme peule au Sokoto :

Quand le grand réformateur Othmane Fodio, qui fut du reste un bandit de marque et un chasseur d'esclaves, prêchait la réforme, c'est-à-dire la révolte contre leur chef, aux Peuls du Haoussa, il était suivi d'un grand nombre de disciples, comme tous les prophètes.

Un soir, dans un palabre, alors qu'il parlait, expliquant la vérité, ses yeux tombèrent tout à coup sur un vieillard, à l'air vénérable, qui sanglotait.

« Voyez, s'écria alors Othmane Fodio, voyez ce vieillard qui pleure. Suivez son exemple, celui-là a été touché par Allah ! »

Alors le bonhomme, toujours en larmes, répondit d'une voix entrecoupée : Non, Modibo, non ! tu as mal lu en mon âme. Mais en t'écoutant parler si véhémentement, en

voyant s'agiter sous ton menton ta longue barbe grise, j'ai pensé à mon pauvre vieux bouc que j'ai laissé dans ma case pour te suivre, toi, et voilà qui explique mes sanglots. » Et il se remit à pleurer.



FILLETTE A FORT-ARCHINARD.

Cette anecdote, qui perd à être écrite, peint assez bien le caractère des Peuls nomades : fanatisme et intérêt mêlés.

Nous étions donc tout à fait conquis par les manières de Tayorou et de Modibo Konna, quand un beau soir, Suleyman, l'interprète, vint me trouver, après la leçon de touareg, et me dit de but en blanc : « Commandant, tous ces gens-là

se fichent de nous. » Et voici ce qu'il me raconta : « Tierno Abdoulaye, le traducteur d'arabe, qui est un malin, s'est aperçu que le vieux Modibo Konna est un bavard, qu'il ne peut pas garder un secret, et il a voulu en avoir le cœur net, au sujet de Galadio et des autres. « Comment, lui a-t-il dit, vous, de bons musulmans, des modibos, de vrais croyants, vous prenez parti contre Amadou, contre le fils d'El Hadj Omar; et votre chef, Galadio, marche avec les Français? Moi, Tierno Abdoulaye, je suis avec eux, parce que je ne puis pas faire autrement. Mais mon cœur est avec les Toucouleurs, mes compatriotes. S'il y avait un combat, je serais le premier à déserter. Les vrais musulmans ne sauraient être avec les Keffirs !

« — A la bonne heure, aurait répondu Modibo Konna. Au moins, je trouve quelqu'un à qui parler. Crois-tu donc que nous ayons jamais été de bonne foi l'allié du commandant? Galadio est le meilleur ami d'Amadou; c'est lui qui l'a aidé à passer sur la rive gauche. Nous ne sommes ici, Tayorou et moi, que pour espionner, pour empêcher les Français de faire le mal, d'attaquer Dounga ou Say. Dès que vous êtes arrivés, Ibrahim a compris que le mieux était de vous montrer bon visage. Il a même reproché à Amadou Satourou de vous avoir refusé l'hospitalité, parce qu'à Say même on aurait pu bien mieux vous surveiller. A cette attitude, nous avons gagné des cadeaux; c'est autant de pris sur les Keffirs, et les autres n'ont rien eu. Moi-même, Modibo Konna, j'ai été rappelé de Dounga, où j'étais chargé des affaires d'Ibrahim, pour venir ici, et, en partant d'ici, je retournerai à Dounga, pour rapporter ce que j'ai vu. Crois-tu donc qu'un marabout comme Ibrahim trahirait la vraie religion? »

Ainsi donc, la mèche était éventée. Galadio, du reste, se méfiait du vieux bavard, et Tayorou, le diplomate habile, ne l'avait accompagné que pour l'empêcher de dire des bê-

tises. Pendant quatre mois on s'était moqué de nous, avec un grand art, il faut le reconnaître. Cette duplicité avait eu, du reste, un heureux résultat : nous laisser croire que nous avions tout au moins un ami dans la contrée, un ami fidèle, sur lequel nous pouvions compter. Cela faisait plaisir à nos hommes et contribuait au surplus à entretenir notre moral. On aime mieux ne pas se sentir tout à fait seul, même quand c'est illusion.

Mais il aurait pu se produire un autre épilogue. Ibrahim envoyait les chevaux; je partais avec quelques hommes et le Père Hacquart; on nous supprimait en route. Peut-être a-t-il craint des représailles immédiates, peut-être ne voulait-il pas, lui, pousser la mauvaise foi jusqu'à un assassinat qui l'eût définitivement compromis pour l'avenir, peut-être même est-ce un homme relativement droit, incapable d'un crime contre son hôte.

Ce fut la dernière séance de comédie que nous eûmes à Fort-Archinard. Il nous fallait dès lors songer aux affaires sérieuses, au départ, fixé au 15 septembre et que nous avions depuis longtemps annoncé. Nos provisions de grains étaient achetées, nos chalands en état. Nos renseignements nous donnaient à croire que le fleuve était praticable. On travailla activement au rempaquetage des étoffes, des bibelots.

Taburet bouillait d'impatience; il se demandait déjà quel paquebot nous pourrions bien prendre au Dahomey, par quel train il arriverait au Conquet. Les autres, sans en avoir l'air, étaient aussi pressés, d'autant plus qu'un vent de fièvre passait sur l'île. Nos noirs, qui n'étaient pas soumis à la quinine préventive, l'avaient plus que nous. Baudry, occupé aux réparations de chalands, au rempaquetage, au marché, était assez fatigué. Il était temps de s'en aller.

Le 15 septembre, l'embarquement, l'arrimage étaient terminés. Digui, la veille, était allé reconnaître la route. Rentré très tard, il avait l'air soucieux. « C'est très mauvais, mais on passera quand même. » Les laptots, bien que harassés, ne se tenaient pas de joie; le vieux Suleyman Foutanké, très inquiet, craignant sans doute d'être rendu à Amadou, ou laissé là comme inutile, s'escrimait à apprendre la manœuvre de l'aviron. Mais le plus heureux encore était Atchino, le Dahoméen, qui, toute la journée, nous avait cueilli des tomates pour la route, et qui rêvait à ses bananiers.

Dès le matin, Abdoulaye entailla un gros arbre, et sur la souche aplanie, on grava au ciseau : M. H. D. N. 1896, puis, fortement clouée, on y fixa une planche portant le nom du poste : FORT-ARCHINARD. Cela, pour ceux qui nous suivront.

Dans l'angle ouest aval du tata, on creusa un grand trou profond, on y enfouit les ferrailles inutiles, les clous, les outils encombrants, qui pourront servir à d'autres, et la terre fut nivelée par-dessus.

C'est le seul cimetière que nous ayons laissé à Fort-Archinard, et nous pouvons considérer cette chance comme une bénédiction du ciel.

Nous ne voulions pas que les indigènes, après tous leurs mauvais procédés, profitassent de nos dépouilles : des tables, des portes, de tout ce qui pouvait brûler, on fit, au milieu du poste, un grand bûcher. Nous, les laptots, tous, nous y apportâmes avec ardeur notre part, et à ce bûcher, aux cases, aux paillottes, aux abatis, avec des torches de paille, on mit le feu tout à la fois. On entendait crépiter le bois vert, détoner, par instants, des boîtes de poudre ou des paquets de cartouches oubliés.

Alors, comme des diables noirs, les laptots, aux battements répétés des tam-tams, dansèrent autour du feu les



Fort-Archinard brûla magnifiquement...

danses de leur pays, tandis que le vieux Suleyman restait pensif, et que nous regardions, non sans un serrement de cœur, se consumer ce qui fut Fort-Archinard, l'îlot perdu du pays nègre, où nous avions, cinq mois durant, espéré, vécu, palpité de joie et de déception!

Le cœur s'attache à ces pays-là, où l'on a connu les émotions vraies, et la tristesse et les privations. Il en est d'eux comme des femmes, souvent on n'aime bien que celles qui nous ont fait beaucoup souffrir.

Fort-Archinard brûla magnifiquement. Quand la fumée, devenue trop épaisse, nous prit à la gorge, on embarqua dans les chalands, qui poussèrent au large; nous nous retournâmes une dernière fois, comme la femme de Loth, pour contempler l'incendie...

Et en route, gaiement, pour de nouveaux rapides.



JEUNE KOURTEYE.



INDIGÈNES DE MALALI.

CHAPITRE IX

DE SAY A BOUSSA.

Au-dessous de Fort-Archinard, le fleuve se divise en un grand nombre de bras; les îles qu'il forme sont désertes ainsi que les rives, couvertes d'arbres élevés : ghos, baobabs, kailcédrats, palmiers et rôniers.

Bien que les eaux soient près de leur maximum de hauteur, de nombreux écueils à peine recouverts et des rapides, peu dangereux pour nous, il est vrai, — nous en avons vu d'autres, — rendraient la navigation impossible à un vapeur.

Le 16 septembre, nous dépassons, vers sept heures du matin, sur la rive gauche, un petit campement composé d'une case et de greniers à mil. C'est, je crois, le débarcadère de Kibtachi, car le soir, à cinq heures trente, nous avons fait soixante-dix kilomètres depuis le départ, par conséquent dépassé ce village sans le voir. Je regrette de ne pas avoir visité les mines de pierres à bracelets et à bagues,

probablement de cornaline, qu'on m'a signalées; mais, d'autre part, je ne suis pas absolument fâché, au moment d'entrer dans le Dendi, de perdre le contact avec des populations contre lesquelles il est en guerre.

Encore, le 17, nous trouvons un fleuve à peu près semblable, toujours serpentant, au point que j'entends un de mes laptots s'écrier que nous devons avoir perdu la route, que nous ne sommes plus sur le Niger. Toujours une quantité d'îles à la végétation dense et élevée. Des vues pittoresques s'offrent à nous : ce sont de gros blocs de grès roux stratifié, formant autant de collines de dix à cent mètres d'élévation. A chaque méandre, c'est un aspect nouveau et toujours curieux des rives. On voudrait descendre à terre, chercher l'ombre et le repos sous l'épais dôme de la végétation qui forme par endroits comme des charmilles naturelles. Il y a un revers à cette médaille, l'innombrable quantité d'insectes avides de notre sang. La nuit, ce sont des moustiques par hordes formidables. Nos pauvres laptots vainement s'enveloppent de tout ce qu'ils peuvent trouver, au risque d'étouffer. Quant à nous, si, lorsque nous dormons, nos moustiquaires nous défendent à peu près, durant nos quarts nous sommes saignés à blanc. Le jour, les moustiques nous laissent tranquilles, mais alors ce sont des mouches, ressemblant de forme à des taons, qui viennent, à travers l'étoffe de nos vêtements blancs, enfoncer dans notre chair un dard gros comme une aiguille. J'ai déjà eu autrefois à souffrir, sur le Tankisso, de ces vilains diptères propres aux rivières bordées de ghos.

Depuis le départ, chaque jour nous avons eu apparence de tornade, sans pourtant qu'elle éclate. Le 18, à cinq heures du matin, nous essuyons la queue d'un de ces météores et, une assez forte brise persistant jusqu'à onze heures, nous ne pouvons partir qu'à ce moment. L'aspect du pays change.

Hier, avec ses îlots de roches, ses berges boisées, il me rappelait le Niger vers Bamako. Aujourd'hui, le fleuve se traîne paresseusement dans une plaine basse couverte de bouquets de rôniers, qui ressemble au Massina, entre Mopti et le Debo. Quelques roches toujours, pour ne pas en perdre l'habitude, et vers trois heures de l'après-midi nous sommes devant l'emplacement du village de Goumba, détruit l'année



RIVES ROCHEUSES AVANT KOMPA.

précédente par les Toucouleurs. Nous apercevons une pirogue de pêcheurs; on les hèle, et sans crainte ils s'approchent de nous. Ce sont des habitants de Kompa, venus jusqu'ici prendre du poisson, et les premiers êtres humains que nous voyons depuis Say. Non seulement nous avons dépassé Kibtachi, mais encore Bikini sans les voir. Effet de la guerre continuelle entretenue par l'esclavagisme, les habitants des villages restent peureusement chez eux, cultivent à peine quelques arpents de terre, sans oser même s'aventurer sur le fleuve, sans que les richesses naturelles de son

lit d'inondation, chaque année fécondé d'une couche d'humus nouvelle, servent à autre chose qu'à entretenir la végétation sauvage des baobabs et des ghos.

Nous sommes rapidement les meilleurs amis du monde avec les gens de Kompa. On y sait notre séjour à Say et on nous attend avec impatience. On n'ignore pas, en effet, que c'est nous qui avons chassé les Foutankés du Soudan occidental, et on espère bien que nous viendrons en faire autant dans le Dendi. « Vois ! me dit l'un des pêcheurs, il y a un an, c'était couvert de villages ; maintenant il n'y a plus rien d'ici Kompa : ce sont les Foutanis qui ont tout détruit ! »

La pirogue ira à Kompa pour prévenir de notre arrivée. Un de ses rameurs restera avec nous pour servir de guide. Il répond au nom, terriblement évocateur pour nous, de Labezenga. Tandis que nous faisons route, il me donne des détails intéressants sur le frère du Serki Kebbi. Ce personnage intéressant se trouve dans le Dendi ; il était à Kompa ces jours derniers. Il s'est disputé avec son frère et est venu fixer sa résidence sur les bords du Niger ; mais, bien que les relations particulières soient tendues entre les deux parents, ils ne sont pas en guerre et même marcheraient ensemble le cas échéant.

A cinq heures et demie, nous apercevons quelques cases de Peuls : c'est le village abandonné de Bombodji. Ses habitants ayant fait cause commune avec Amadou et les gens de Say, sont allés les rejoindre. Le bois de leurs cases nous servira à faire cuire notre dîner, et je signale le mouillage. Nous nous dirigeons vers l'embouchure d'un petit marigot où il est facile d'accoster. Tout à coup : « Digui ! qu'est-ce que c'est ? Nous sommes au milieu des écueils ! » De fait, devant, derrière, à côté de nous, l'eau est ridée de centaines de ces marques formant moustaches que je ne connais que trop. Il y a un fort courant qui nous entraîne, sûrement nous allons toucher et nous crever ; comment même

cela n'est-il pas encore arrivé? Digui devient pâle comme un noir pâlit, sa peau prend une nuance terreuse; évidemment, lui aussi est épouvanté. Tout à coup il pousse un gigantesque éclat de rire : « Poissons! commandant, poissons! » Ce sont tout simplement d'énormes poissons, sorte de brochets du Niger, de taille colossale, qui attendent



FORÊTS DE RONIERS.

ainsi, nageant sur place contre le courant, qu'une proie passe à leur portée. Et il y en a des centaines.

Nous essayons de nous venger de notre peur en cherchant à pêcher, au moyen d'une cartouche de fulmicoton, nos écueils vivants de tout à l'heure; mais il y a trop de fond (neuf à dix mètres), et nous en sommes pour notre peine et pour notre explosif.

Le 19, à dix heures, nous pénétrons dans un petit bras d'inondation qui nous mène près du village de Kompa, et,

à une heure, nous recevons la visite des envoyés du chef de village ; ils nous souhaitent la bienvenue et nous amènent trois moutons. Enfin ! ce ne sont plus les figures cauteleuses et fausses des gens de Say ou des Peuls. Grands diables à figures sauvages, ils portent le turban orné de grisgris ou un bonnet de forme particulière communément employé jusqu'à Boussa et rappelant la coiffure des eunuques du *Bourgeois gentilhomme*. Je ne leur cèle en rien que nous avons été assez fraîchement reçus à Say, et leur dis que leurs ennemis, les Foutanis, sont aussi les nôtres. Cela rompt la glace. J'annonce ma visite au chef pour l'après-midi.

Je vais avec Bluzet le voir vers quatre heures. Nous traversons un terrain inondé, où nous prenons plus d'un bain de pieds dans les fondrières.

Le village où nous arrivons est entouré d'un mur et d'un petit fossé, défense que nous rencontrerons autour de tous les villages jusqu'au Bourgou. A Kompa, mur et fossé sont vieux et mal entretenus. Deux rôniers servent de pont-levis. A l'intérieur de l'enceinte, des cases en terre, recouvertes de chapeaux pointus en paille, rappellent les habitations des Malinkés de Kita. Nous trouvons le chef dans une grande case à trois entrées, vestibule de sa maison.

C'est un petit vieux à demi aveugle, parlant lentement, à l'air à la fois bienveillant et rusé. Il tisse, tout en parlant, des bandes de natte en paille, comme d'ailleurs tous les gens, familiers ou notables, qui l'entourent. C'est l'occupation constante des hommes du Dendi, et on les voit s'y livrer même en marchant, ce qui rappelle un peu les vieilles femmes de nos pays tricotant des bas. Je remémore les dangers que les Foutanis font courir à son village, à son pays ; je lui dis que le Dendi, comme aussi le Kebbi et le Djerma, devraient s'entendre, unir leurs efforts contre l'envahisseur, passer même de la défensive à l'offensive. Je lui demande des guides pour aller auprès du chef du Dendi, auquel je veux

répéter ces choses et en dire d'autres encore, et je l'engage à ce que le plus grand nombre possible de ses gens assiste au palabre. Je désire, en outre, voir le frère du Serki Kebbi.

Tout cela m'est promis, et nous nous apprêtons à repartir, lorsque la pluie nous surprend. J'ai fait préparer les cadeaux



RIVES DU FLEUVE, PRÈS DE KOMPA.

destinés au chef et à ses gens, et on nous les apporte; nous nous réfugions, pour éviter l'averse, dans les appartements particuliers du chef, mais ils ne tardent pas à être envahis : c'est à qui s'est empressé d'aller chercher quelque chose pour nous; c'est à qui s'efforce de nous faire plaisir : un poulet, des œufs, quelques kolas, chacun y va de son petit présent, et l'on voit que c'est de bon cœur.

De notre côté, nous distribuons nos marchandises. Mais le vieux chef prélève une dîme. Il est des plus amusants à voir faire. Comme ses yeux le servent mal dans la demi-

obscurité de la case, tous cherchent à emporter leur morceau sans payer de redevance ; mais lui s'est mis devant la porte, et chacun est palpé comme à la douane belge. Puis il procède par persuasion, fait des grimaces, et finit par convaincre, en apparence du moins, son interlocuteur de lâcher partie de sa richesse. Il lui rend alors ce qu'il a dédaigné, mais en en exaltant la valeur et la qualité, poussant des cris, faisant des hochements de tête admiratifs devant la beauté de l'étoffe ou des perles restées au malheureux, tandis qu'il cache tout doucement derrière lui ce qu'il a réussi à enlever.

Nous avons à bord un chien et un chat qui, après de longues guerres, ont fini par être les meilleurs amis du monde. Mais lorsque le chat a happé un morceau de viande, il faut voir son ami s'approcher et le lui enlever. Il pose d'abord la patte dessus, le chat de se fâcher et d'allonger les griffes; l'autre prend un air plaintif, pousse de petits gémissements amicaux, avance peu à peu le nez tout en surveillant les mouvements de son compagnon, et lorsqu'il l'a suffisamment hypnotisé par ses mines, d'un seul coup, heup! il enlève le morceau convoité et se sauve avec : tout à fait le chef de Kompa.

La pluie ayant cessé, nous regagnons le bord, suivis d'une nombreuse troupe de nos nouveaux amis. Le neveu du chef de Tenda, qu'on me dit être en même temps celui de tout le Dendi, nous accompagne, et, en outre, le chef des captifs du chef de Kompa. Il porte un fusil; c'est le seul du village, et il en est très fier; mais le chien n'existant plus depuis longtemps, il faut mettre le feu à la charge avec une mèche. Il me montre en passant l'endroit où les Toucouleurs, aidés d'Ibrahim Galadjo, ont attaqué Kompa. Il me fait voir aussi un grand bouclier en peau de bœuf, derrière lequel les assiégés avaient cherché à se mettre à l'abri, et qui est percé par les balles des Toucouleurs. Malgré la supériorité de leur

armement, les Foutanis ont été repoussés avec de grosses pertes, fait tout à l'éloge du courage des habitants du Dendi. C'est dans cette race, peu civilisée, c'est certain, mais non encore infectée de l'intolérance et du fanatisme musulman, que nous devons, à mon avis, chercher un appui, pour arriver à pacifier la vallée du Niger en en chassant les Toucouleurs, comme on l'a fait au Soudan avec les Bambaras.

Le 20, nous allons à Gorouberi, où réside le frère du Serki Kebbi. Nous mouillons, assez loin du village, à l'entrée d'un marigot trop étroit pour laisser passer nos embarcations, et il vient nous rendre visite.

C'est un grand jeune homme, fort et robuste, dont la figure ne serait pas désagréable, sans l'horrible coutume des Haoussanis du Kebbi de se sillonner la face, des tempes au menton, d'un grand nombre de lignes, cicatrices de coupures faites au couteau dès l'enfance.

Je l'entreprends immédiatement sur les intentions de son frère, et je recommence à prêcher la croisade que je ne cesserai pas contre les Toucouleurs et le Sokoto. La réponse me plaît tout particulièrement. Son frère, me dit-il, a été jaloux et soupçonneux à son égard, craignant de sa part une ambition qu'il n'a pas. Il a dû le quitter, et il est venu s'établir à Gorouberi. Mais ils ne sont nullement ennemis ; même, si le Serki le rappelait demain près de lui, il se mettrait en route pour le rejoindre. Ce qu'il peut me promettre, c'est qu'il fera répéter mes paroles à son frère.

Nous causons ensuite du passage de Monteil, dont on se rappelle les tribulations à Argoungou avant de réussir à passer un traité avec le Kebbi. On se souvient très bien de lui, et le Serki actuel ne serait autre que cet enfant qu'il a guéri d'une horrible blessure, et dont on lui avait ensuite faussement annoncé la mort. On lui a encore donné au Bournou une autre nouvelle inexacte : Argoungou n'a pas été

pris, il a repoussé ses ennemis en leur faisant subir d'énormes pertes. Namantougou Mamé, ce frère d'Ibrahim dont Monteil parle, lors de son passage à Ouro Galadjo, a été tué dans le combat. Mon interlocuteur me certifie encore une fois que le Kebbi se considère comme notre allié, et qu'il serait heureux de revoir des compatriotes de celui qui a laissé chez eux un si bon souvenir.

Il me confirme aussi, et les assistants l'approuvent, que le Dendi, le Djerma et le Maouri sont tributaires du Kebbi.

Arrêtons-nous sur ce fait gros d'importance, appuyant nos revendications contre la gloutonnerie anglaise. Nous avons commis, personne ne le discute plus, une grosse sottise en acceptant la convention de 1890. Au-dessus de leur dernière factorerie du bas Niger, les Anglais n'avaient pas plus de prétentions à émettre que nous sur le protectorat d'indigènes peuplant un Hinterland problématique. Quoi qu'il en soit, la chose est faite : une fois de plus, notre nullité géographique, notre indifférence des choses africaines, a permis à nos rivaux de nous berner par des affirmations qu'un peu moins d'ignorance aurait permis de réfuter.

Sir Edward Mallet a bien parlé des chutes de Bourroum; il aurait suffi d'ouvrir Barth pour lui répondre que ces chutes n'existaient pas. La lecture du voyageur allemand aurait pu enseigner aussi qu'au moment de son passage, *un descendant des anciens chefs du pays se maintenait indépendant dans Argoungou*, et le récit de son périlleux voyage de Sokoto aux bords du Niger aurait montré combien précaire était l'influence exercée par l'émir de Sokoto sur les pays traversés par lui. Jusqu'en 1890, époque du traité franco-anglais, cette autorité n'a fait que décroître. Kebbi, Maouri, Djerma, Dendi, auraient depuis longtemps eu raison de leurs oppresseurs s'ils avaient su s'entendre toujours. Quoi qu'il

en soit, ils ont du moins reconquis l'indépendance, et nous sommes, à l'heure actuelle, le seul peuple européen ayant des conventions avec eux. Le traité signé par Monteil avec le Kebbi suffirait même à la rigueur.

Ce n'est donc plus de Say, comme le prétendent les Anglais, qu'il faut faire partir la limite de nos influences. La ligne de démarcation, d'après l'esprit comme d'après la lettre du traité de 1890, doit nous laisser les quatre provinces que je viens de nommer. Allons-nous encore une fois abandonner nos droits acquis au prix de tant de peines et de fatigues? Mieux encore, allons-nous laisser le Sokoto, fort des armes que lui fourniront les Anglais, réduire en captivité, en esclavage, après avoir promené partout le fer et le feu, des populations denses, paisibles, courageuses, capables de prospérer sous notre autorité plus paternelle et moins mercantile que celle de nos rivaux?

En pleine tribune anglaise, lord Salisbury a jeté moqueusement qu'on n'avait laissé au coq gaulois que du sable à gratter. Allons-nous du moins le réclamer, ce sable, et s'il s'y trouve un petit coin de terre fertile que la diplomatie d'alors ait oublié d'abandonner, celle d'aujourd'hui en fera-t-elle libéralement cadeau à nos voisins? Soucieuse de relever l'insulte, maintiendra-t-elle au contraire nos droits contre des allégations mensongères? Dira-t-elle : Vous nous avez trompés par des affirmations fausses, nous avons été assez sots pour avoir confiance en votre bonne foi sans au préalable nous en assurer, nous voulons bien porter la peine de notre naïveté; mais la leçon est bonne, nous vous défendons de recommencer.

Je me souviens d'un dicton arabe bien approprié à la circonstance : « Si mon ennemi me trompe une fois, dit l'Arabe, que Dieu le maudisse; s'il me trompe deux fois, qu'Il nous maudisse tous deux; mais s'il me trompe trois, qu'Il ne maudisse que moi. »

Après avoir causé quelques heures avec les notables de Gorouberi, distribué des cadeaux et remis un pavillon, nous allâmes passer la nuit devant Karimama ou Karma. Ce village, très fort et très peuplé, est en lutte avec le reste du Dendi. C'est lui qui, en appelant les Toucouleurs, a causé, par sa trahison, tous les malheurs qui ont désolé, un an durant, les rives du Niger dans le Dendi. Le frère du chef



LA POPOTE AU MOUILLAGE DE TENDA.

de Tenda me proposa de le bombarder. N'était le caractère pacifique que je ne voulais à aucun prix faire perdre à la mission, j'aurais volontiers accédé à sa demande. Je me bornai à n'avoir aucun rapport avec ces renégats, et nous passâmes la nuit en face, sur la rive gauche.

Une tornade retarda, le lendemain, notre arrivée au petit village débarcadère de Tenda. A dix heures nous mouillons au pied d'une roche recouverte d'une opulente végétation qui, surplombant au-dessus des bateaux, nous recouvre

comme d'une voûte de verdure. C'est un des points les plus pittoresques de tout le cours du Niger : des arbres superbes sont garnis d'une foule d'oiseaux; de larges dalles à terre semblent disposées à souhait pour camper. En un instant la rive, où nos laptots sont débarqués, s'anime d'une joyeuse agitation. Les feux des cuisines envoient en l'air leur mince filet de fumée. Ici nos noirs lavent leur linge sur les roches. Là s'installe un marché où oignons, patates, kous (grosses racines comestibles), moutons, poulets, œufs sont apportés par les femmes. Notre guide et le neveu du chef de Tenda se rendent au grand village situé dans l'intérieur, et vers deux heures ils reviennent avec le fils du chef. Ce dernier nous fait dire qu'il est bien vieux pour traverser les chemins mauvais qui le séparent de la rive du fleuve; son fils le remplacera, à moins que nous ne voulions nous-mêmes venir le voir. Qu'à cela ne tienne! et nous partons avec Taburet, Suleyman, Tierno et Mamé.

Il est certain que la route n'est pas facile. Elle traverse d'abord une plaine d'inondation où nous marchons, dans l'eau jusqu'au genou, pendant près de deux kilomètres. Il fait en outre horriblement chaud; et si la partie inférieure de notre corps est baignée par l'eau du marais, le haut ne l'est pas moins par la sueur. Avec un soupir de soulagement, nous arrivons aux premières pentes, où le chemin devient meilleur, sauf une montée caillouteuse peu commode. Il y en a comme cela sept kilomètres. Taburet, qui tricote des jambes à côté de moi, est rouge comme une cerise. Est-ce cette coloration qui plaît? je ne sais, mais notre docteur fait une passion dans le cœur d'une des reines de Tenda, venue voir nos bateaux, et qui chemine avec nous. C'est un indéniable coup de foudre. Elle ne quitte pas Taburet des yeux, lui offre des fleurs... et des arachides, écarte les cailloux qui pourraient le gêner, enfin une idylle. Je crois Taburet trop essoufflé pour faiblir; cependant, pour réconforter sa vertu,

je le mets en garde contre les eunuques noirs, qui voudraient peut être le coudre dans une peau de bœuf et le précipiter dans le Bosphore de l'endroit. Et c'est en riant de tout notre cœur, pour oublier le soleil qui nous cuit, et nos chaussettes recroquevillées par l'eau dans nos souliers qui nous font horriblement mal aux pieds, que nous arrivons à Tenda.

On m'avait donné ce village comme la capitale du Dendi; nous éprouvons néanmoins une forte surprise : il est entouré d'un mur en terre, ou tata, de deux mètres cinquante de haut, et à son pied règne un fossé, profond de trois mètres, sur quatre à cinq de large. Je n'avais encore vu, dans aucun village du Soudan, d'ouvrage de fortification ayant demandé pareil déplacement de terre. Le tout est très bien entretenu; la crête de la muraille est garnie de fortes épines faisant chevaux de frise. Cela serait très difficile à enlever sans artillerie. Je suis tout particulièrement enchanté de voir de pareilles défenses : si les Toucouleurs viennent jusqu'ici, eux qui n'ont pu prendre Kompa, ils auront fort à faire.

La population tout entière sort au-devant de nous. Nous passons dans des rues assez larges, et qui seraient presque propres, si la tornade du matin n'y avait causé une horrible boue. Crottés comme des barbets revenant de la chasse au marais, nous sommes introduits dans une immense salle ronde, garnie au fond d'un banc de terre, qui est la salle d'audience du chef. Sur le trône royal, que représente la banquette, un de ces horribles tapis de bazar, où un tigre à l'aspect farouche bondit dans un encadrement d'un rouge cruel, vient mettre une note civilisée, quoique plutôt comique, dans l'ensemble.

Paraît le chef; c'est un vieillard très âgé, mais encore vert. En guise de sceptre, il tient une canne recouverte en cuivre, et porte, à l'index de la main droite, une bague dont le chaton est un disque d'argent de quinze centimètres de dia-

mètre, cachant toute sa main. Il s'assied gravement sur le tigre, et aussitôt, notre reine de la route, qui est, paraît-il, la propre fille du chef de Tenda, prend place à ses côtés, d'où elle ne cesse de bombarder Taburet d'œillades langoureuses. J'étale les cadeaux que j'ai apportés, je fais fonctionner une petite boîte à musique. La curiosité que causent les sons de cet instrument l'emporte sur le respect, les



LE MARIGOT DE TENDA.

gardes, qui maintiennent la foule à la porte, sont repoussés malgré les coups de fouet, vigoureusement appliqués, dont ils cinglent libéralement les épaules de la plus belle, mais aussi de la plus curieuse moitié de l'assistance. Il se produit un tel brouhaha que j'ai beau hurler comme un sourd pour raconter au chef nos petites affaires, c'est en vain. Autant jouer de la flûte à côté du marteau-pilon du Creusot en pleine action.

Le chef, jugeant le palabre impossible, m'engage d'un geste à le suivre, et nous nous refugions pour causer dans

la cour entourée de murs, sorte d'écurie où est attaché son cheval. Il ferme la porte derrière lui. Mais bah ! en un clin d'œil, les murailles sont escaladées, et la même fièvre, le même charivari recommencent.

Alors il m'emmène dans une espèce de magasin percé d'une étroite porte où une seule personne peut passer, et encore presque en rampant. Nous nous y faufilons comme les Esquimaux sous leur hutte de neige. Cette fois nous éviterons l'envahissement.

L'envahissement, oui, mais pas l'asphyxie. Instantanément, il se forme à la porte de notre refuge une telle agglomération de femmes, un tel bouchon de chair humaine, que nous nous sentons devenir violets : il faut nous frayer un passage presque à coups de poing pour aller respirer l'air, et extraire le pauvre chef, déjà dans un état vaguement comateux. Il me déclare qu'il lui semble impossible de causer tranquillement ici ; le lendemain, si je veux bien retarder mon départ, il viendra lui-même à bord.

On nous a, pendant ce temps, amené deux chevaux, et nous nous remettons en route. Malheureusement, les selles arabes sont quelque peu dures ; de plus, la mienne est pourvue d'étriers suffisants pour les pieds nus des indigènes, mais notoirement trop petits pour mes souliers. C'est dans une posture assez incommode que nous retournons à bord. Et même, dans le marais, le cheval de Taburet glisse dans un trou, et le docteur prend un bain, cette fois complet.

Il nous reste encore comme armes de cadeau vingt fusils et six pistolets. Poursuivant mon idée : tâcher de faire du Dendi un tout compact pour l'opposer aux Toucouleurs, j'ai résolu de donner en bloc ces armes. Reste à savoir à qui je vais les confier. J'entreprends notre guide, le chef des captifs de Kompa, et, avec des prodiges de diplomatie, je finis par me rendre compte de l'état politique exact du Dendi : en

somme, il a deux capitales, c'est-à-dire deux villages, qui, par le nombre de leurs habitants et par tradition, commandent aux autres ; ce sont : Tenda, que je viens de voir, et Madecali, situé sur la rive droite en aval.

Quel est le plus puissant, quel est celui auquel le nom de capitale peut le mieux s'appliquer, c'est peut-être Madecali. Mais je me décide à opter pour Tenda, qui s'est trouvé exposé aux déprédations des Toucouleurs, tandis que Madecali, situé plus en aval, n'en a pas directement souffert, et lutte d'ailleurs pour sa part contre le Bourgou. C'est donc Tenda qui aura les armes. En outre, nous passons la soirée à démonter des boîtes à mitraille de canon-revolver qui nous fournissent, par leur démolition, à la fois de la poudre et des balles pour nos amis.

Fidèle à sa promesse, le chef vient nous rendre visite le lendemain. Au son des tambours de guerre, formés de calebasses sur lesquelles des peaux sont tendues, il descend les dalles rocheuses qui surplombent notre campement. Il a pour suite une trentaine de cavaliers et cent fantassins environ. L'équipement des premiers témoigne d'un certain luxe barbare qui n'est pas déplaisant. La selle du fils du chef, recouverte de peaux de panthère, est réellement curieuse et jolie.

J'ai fait tendre de fortes cordes, distribuer des factionnaires ; grâce à ces précautions, nous arrivons à pouvoir causer sans être étouffés.

Mon palabre est le même qu'à Kompa et Gorouberi : entente entre toutes les populations qui ont à craindre les Toucouleurs, et passage de la défensive à l'offensive. Je termine en remettant au chef vingt fusils, six pistolets, de la poudre, des balles, des pierres à feu ; mais je pose une condition à mon cadeau : ces armes ne doivent jamais être séparées, on doit en armer les vingt-six guerriers réputés

les plus braves du Dendi et les envoyer défendre tout village menacé. Tout cela m'est promis, le chef et les notables déclarent accepter mes conditions. Je ne sais s'ils tiendront parole, mais, du moins, j'aurai fait le possible.

Un envoyé du Djermakoy nous rend aussi visite. Il vient acheter à Tenda un cheval, pour le donner en cadeau au Serki Kebbi, de la part de son maître; car, en Afrique, lorsqu'on vient demander quelque chose, il ne faut jamais se présenter les mains vides. Il doit réclamer le secours du chef d'Argoungou pour aider le Djerma, et en particulier Dentchendou, contre les Toucouleurs. Je lui remets un burnous blanc et noir pour le Serki, avec mission de lui dire d'accéder à la demande du Djermakoy, au nom des bonnes relations jadis entretenues avec Monteil et dans son propre intérêt. Il doit bien comprendre que si les Toucouleurs avaient raison du Djerma, ils s'attaqueraient évidemment ensuite au Kebbi.

Baudry m'entreprend pour que je le laisse à Tenda. Il veut à toute force prêcher dans le Dendi une croisade contre les Toucouleurs. Nous sommes exaspérés contre cette infâme race de pillards et de marchands de chair humaine qui, après avoir dévasté notre Soudan, apportent parmi des populations peut-être un peu brutes, mais saines et bonnes au fond, le cortège habituel de la prétendue guerre sainte, la désolation, la famine, l'esclavage et la mort.

Je ressens moi-même les sentiments qui agitent Baudry; si j'avais été certain qu'on me permît, dès mon arrivée à la côte, de revenir avec des forces suffisantes pour soutenir efficacement nos amis du Dendi, j'aurais peut-être accédé à son désir.

Malheureusement, je sais trop que dans cet ordre d'idées on ne peut compter sur rien, et je m'empresse de me refuser aux sollicitations de mon brave compagnon.

Si nos instructions, pourtant, ne nous avaient pas imposé le séjour à Say, si l'on n'avait pas prétendu, de France, nous dicter un programme, si nous étions venus hiverner dans le Dendi, je puis dire en complète certitude que la situation aurait changé du tout au tout. Il est trop tard maintenant, et les regrets ne servent à rien. Puisse au moins l'exemple servir de leçon pour les voyageurs à venir !

A deux heures nous quittons le mouillage de Tenda pour aller jeter l'ancre devant un petit village peul situé dans une île, un peu en amont de Gagno. Nous avons l'espoir d'avoir du lait, dont nous sommes privés depuis quelques jours. Les Peuls se sauvent d'abord dans la brousse, puis reviennent peureusement; quelques cadeaux les rassurent, trop même, car ils deviennent horriblement mendiants. Notre espoir de lait se trouve d'ailleurs déçu; une petite calebasse de lait aigre est tout ce qu'on dit pouvoir nous vendre.

La nuit, nous sommes assaillis par une violente tornade du sud-est accompagnée d'une forte pluie. La berge nous abrite à peine, et une forte houle nous fait rouler d'une façon incommode, dangereuse même, car les coques des chalands heurtent contre le rivage. Depuis le départ de Say, le temps a été en général couvert, et nous avons trouvé l'hivernage d'autant moins avancé, que nous nous rapprochions de l'équateur. Désormais, jusqu'à la côte, nous n'aurons guère de jour sans pluie, et l'on conçoit l'état de fatigue, de maladie même, de nos hommes, trempés toutes les nuits malgré les bâches que nous tendions, d'un rouf à l'autre, pour essayer de les abriter.

Le lendemain, à onze heures du matin, nous arrivions devant Madecali, seconde capitale du Dendi. Un petit marigot y conduit. Mais, au bout d'une cinquantaine de mètres,

nous sommes arrêtés par le manque de fond. Nos guides vont au village et reviennent peu après, annonçant le chef, Soulé. Arrive d'abord en pirogue un de ses émissaires, puis Soulé lui-même. Palabre ordinaire, mais qui ne me paraît pas réussir comme jusqu'ici au Dendi ; l'attitude générale reste assez froide. Ils sont une centaine de guerriers avec Soulé, tous armés jusqu'aux dents, preuve qu'ils ont peu de confiance en la pureté de nos intentions. A vrai dire, il n'y a pas trop à s'étonner de la fraîcheur de l'accueil. Prenant le taureau par les cornes, j'ai moi-même raconté comment et pour quelle raison j'avais donné tout ce qui me restait d'armes à feu au chef de Tenda. Soulé veut bien nous affirmer qu'en agissant ainsi j'ai acquis des droits à la reconnaissance du Dendi tout entier ; mais au fond, et cela se comprend, il en ressent quelque jalousie. Nous n'avons pas, d'ailleurs, pour nous rapprocher, la haine des Toucouleurs. Madecali, je l'ai dit, n'a eu, ni directement, ni indirectement, à souffrir de leurs attaques, et c'est avec le Bourgou qu'il se trouve en hostilité. Enfin, reste le souvenir de l'affaire de Tombouttou, qui date d'un an. Voici comment on me l'a racontée :

Le Dendi avait vu d'un œil très mécontent la mission Baud-Decœur aller à Say, entrant ainsi en relation avec ses ennemis. Lorsque nos compatriotes prirent le chemin du retour en suivant le fleuve, l'avis fut ouvert qu'il fallait les attaquer. La prudence des vieillards sut contenir l'effervescence des têtes plus vives, mais à Tombouttou le chef venait de mourir, et les jeunes gens, privés du salutaire contrepoids de l'opinion de leurs aînés, décidèrent l'attaque qui, d'ailleurs, tourna à leur désavantage.

Quoique Madecali soit innocent de cette échauffourée, ses habitants craignent quelque vengeance ou quelque demande de réparation. La première question de Soulé avait été pour savoir si j'étais « le même que celui qui était venu l'année précédente ».

On m'a, sur ma demande, promis un guide, mais je ne le vois pas arriver, et la conversation tourne de plus en plus à la glace. J'ai commencé une distribution de cadeaux, Soulé a déjà reçu un burnous de velours, un boubou rouge, un sabre, plus deux pièces de guinée à distribuer entre ses notables; j'arrête mes largesses, déclarant que les autres cadeaux à donner sont à fond de cale, qu'il nous faut être tranquilles pour les retirer, et qu'on ne peut le faire au milieu de la foule qui se presse autour de nous. On les remettra à un homme du chef, qu'il aura l'obligeance de m'envoyer en même temps que le guide promis.

Tableau! Soulé, qui a pu apprécier nos marchandises par l'échantillon qu'il en a déjà reçu, n'est pas satisfait. Il réplique qu'il ne saurait avoir confiance en personne. Je riposte que c'est mon dernier mot.

Pour rompre les chiens, il me demande si, comme on lui a dit que je l'avais fait à Kompa, à Gorouberi, à Tenda, je ne ferai pas tonner nos fusils et nos canons en son honneur, afin que ses femmes l'entendent du village. Qu'à cela ne tienne! et je décharge les dix coups d'un 86 : le vieux n'en revient pas; cinq ou six coups encore de canon-revolver : du coup, sa figure indique clairement qu'il aimerait mieux être ailleurs; je l'achève en lui montrant l'effet du revolver. C'en est trop pour son courage : il désigne un individu pour nous servir de guide et *exit rapido*.

Nous sommes en même temps débarrassés de son nombreux entourage, sauf cinq ou six hommes qui, ne trouvant pas place dans les pirogues, attendent un prochain voyage.

Chose promise, chose due : j'ai le guide, Soulé aura les cadeaux. Dans sa hâte, il a oublié de m'en reparler. Je charge le premier messager, l'avant-coureur de Sa Majesté, de lui remettre un beau présent. Dans le tas se trouve une petite boîte à musique dont l'effet est énorme. J'en exhibe alors une grande, le petit orgue, le phonographe : l'audition

de ce dernier ne manque pas son effet, et nous voilà du dernier bien avec les demeurants.

Notre guide n'est pas de Madecali. C'est un Kourteye qui est venu s'établir auprès de Soulé il y a quinze ans. Il me raconte que, quand ses compatriotes sont venus de l'Ouest, ils ont voulu d'abord rester près de Boussa; mais les indigènes, déjà possesseurs du sol, les en ont empêchés, et c'est alors qu'ils sont remontés au-dessus de Say, où ils ont pu enfin trouver refuge.

Il y a un an, Madecali était en guerre avec Ilo, grand village, gros marché, que nous allons trouver en aval, et avec Gomba. La paix est maintenant faite, et je pourrai, me dit-il, facilement trouver à Ilo des guides jusqu'à Boussa, dont le chef est un ami de Soulé. D'ailleurs, il s'occupera de me procurer ces pilotes. Autant de mots, autant de mensonges; mais, pour le moment, nous les prenions comme paroles d'Évangile, et la perspective de ne plus avoir dans chaque village à renouveler l'éternel palabre du guide nous semblait particulièrement souriante.

Beaucoup de vanteries sur les gens de Madecali, qui ne craignent pas les Foutanis, ne craignent personne, si ce n'est Alim Sar. Je fais répéter; c'est bien de l'ancien amenokal des Aouelliminden qu'il veut parler; je note, à l'appui de mon opinion sur l'importance de cette confédération, que le nom de son ancien chef (on ignore qu'il est mort et que Madidou l'a remplacé) ait pu venir si loin comme synonyme de force et de puissance.

Toute la nuit nous entendons résonner dans le village un tam-tam, célébrant sans doute notre générosité, et, de bon matin, nous partons pour Ilo, ou plutôt Girris, car Ilo n'est pas sur le bord du fleuve, et Girris est son port.

Nous y arrivons à dix heures. Comme nous nous égarons

dans les multiples chenaux d'un marigot qui y accède, une pirogue nous remet fort à propos dans le bon chemin, et nous mouillons à côté du village.

Près de nous sont de nombreuses embarcations, plus grandes et mieux construites que celles que nous avons vues jusqu'alors. La population tout entière accourt sur la rive et nous fait le meilleur accueil. Le « percepteur » qui recueille



GIRRIS.

à Girris les douanes pour le compte du chef d'Ilo monte à bord et nous salue au nom de son maître. Je demande pour le soir un guide, afin de partir dès le lendemain. Le chef nous fait prier de l'attendre, il veut nous rendre visite. Nous recevons aussi deux *reines*. Les cheveux complètement rasés, la figure rendue affreuse par une multitude de cicatrices, ornements des femmes du pays, ce sont deux bien vilaines petites créatures. Mais elles nous apportent des kous et des papayes.

Deux visiteurs intéressants sont Hadji Hamet et son frère. Le premier a servi de guide à Baud; ce dernier n'eut

qu'à se louer de sa fidélité jusqu'au jour où, apprenant qu'on allait rejoindre le commandant Decœur, et compromis peut-être dans l'affaire de Tombouctou, Hadji Hamet s'éclipsa sans prévenir.

Hadji Hamet et le Père Hacquart se trouvent en pays de connaissance ; ils ont, en effet, séjourné à Tunis précisément à la même époque.

C'est une existence véritablement curieuse que celle de ces Hadjis ou prétendus tels, Arabes souvent mauvais teint, qui arrivent à parcourir en Afrique d'immenses espaces, vendant des amulettes, s'insinuant auprès des chefs, ne quittant un village que lorsque quelque mauvaise action par trop criante les a signalés à la vindicte publique.

Ils réussissent toujours, par la seule supériorité de leur intelligence et par la crainte superstitieuse qu'ils inspirent, à se créer une situation, même, surtout, dirais-je, dans les pays fétichistes. Il faut s'en défier, quels que puissent être, au premier abord, les sentiments de sympathie qu'ils arrivent à inspirer au voyageur européen. Celui-ci, en effet, a plaisir à échanger avec eux des idées d'un ordre plus élevé que celles dont il peut s'entretenir avec les noirs. Ayant beaucoup vu, ce sont aussi de précieux donneurs de renseignements, mais ce sont surtout d'habiles coquins, prêts à trahir qui leur accorde confiance. Malgré toutes ses protestations d'amitié, je suis convaincu qu'Hadji Hamet ne fut pas pour peu dans le revirement qui, les jours suivants, se produisit en notre défaveur à Ilo et que je vais conter tantôt.

Enfin, nous fîmes aussi la connaissance d'un certain Issa, qui guida le Dr Grunner et une mission allemande, l'année précédente, jusqu'à Gando.

Issa est un fort digne et honnête homme, jeune encore,

à la physionomie intelligente et ouverte. Au coucher du soleil, je visite en sa compagnie le village, composé en général de huttes aux parois de terre battue, au toit de chaume. La demeure d'Issa tranche par ses dimensions et son style presque européen. Elle a un toit à pignon, et c'est le premier que je vois ainsi construit ; dedans, quatre fort belles chambres. Dans celle qui sert de vestibule, Issa me montre une table pliante et une cantine marquée 5, cadeaux de la mission allemande.

Les renseignements qu'il me fournit sans se faire prier sur les actes de celle-ci sont d'une haute importance. D'après lui, en effet, le Dr Grunner est allé à Gando demander seulement à l'émir de diriger sur le Togoland les caravanes de marchands partant des pays qu'il commande. On voit qu'il y a loin de cette mission purement commerciale au prétendu protectorat établi sur le Gando.

Les habitants de Girris sont de manières douces et polies. Ni hommes, ni femmes, ni enfants, ne manifestent cette terreur irraisonnée des blancs, si pénible parfois à l'Européen dans les pays où il est presque ignoré.

Dès le lever du jour, le lendemain, des enfants, armés des petites bêches du pays, viennent désherber et nettoyer un grand espace, à côté de notre mouillage. C'est là que le chef doit venir nous voir. De mon côté, je fais endosser à nos laptots leur tenue n° 1, dresser la grande tente et planter à côté le pavillon.

A huit heures, un charivari assourdissant annonce l'arrivée du chef. Le cortège ne tarde pas à paraître. En tête s'avancent quelques enfants armés d'arcs et de flèches, puis quantité de tambourins que des cavaliers font résonner sous les coups d'une petite baguette recourbée.

Ensuite vient Sa Majesté elle-même, entourée des horribles femelles dont j'ai déjà tracé la silhouette, et qui sont

ses épouses. A ses côtés est son premier ministre, si j'ose m'exprimer ainsi, son ghaladima, suivant le terme haoussa, dont l'occupation principale au palabre sera de lui masser les pieds.

Derrière, de solides gaillards soufflent, de tous leurs poumons, dans de vastes trompes assez semblables à celles qui, chez nous, du haut des mails, assourdissent les passants. Ces trompettes, qu'on dirait renouvelées du siège de Jéricho, causent le vacarme que nous entendons depuis près d'une demi-heure.

Pour compléter l'orchestre, quantité d'instruments hétéroclites, dont la description demanderait un chapitre, et qui constituent, je crois, toutes les combinaisons possibles de ce qui, par battement, claquement, pincement, ou de toute autre façon, peut produire un bruit, un son ou un cri.

Le chef est vêtu d'un boubou d'étoffe lamée d'argent d'assez bonne qualité, cadeau des Allemands, me dit-on. Son pantalon est composé d'une quantité de bandes de velours de toutes couleurs ; il porte les bottes rouges que je lui ai envoyées la veille ; autour d'un fez assez crasseux s'enroule un turban de soie corail. Enfin une ceinture tricolore que l'on aperçoit, passée en baudrier, par l'entrebâillement du boubou, dessine le grand cordon d'un ordre ou l'écharpe d'un député sur la peau noire de la poitrine royale.

Comme il est laid, petit, rabougri, il rappelle un singe qu'un montreur exhiberait dans un cirque, à l'intelligence près.

Cinquante cavaliers, beaux chevaux, belles selles, forment l'escorte. Tout ce monde met plus ou moins adroitement pied à terre. Le chef s'installe, en guise de trône, sur le pliant du P. Hacquart. Son ghaladima s'accroupit à ses pieds d'un côté, Hadji Hamet de l'autre. Nous prenons place en face sur des sièges, et les salutations commencent.

Par le double intermédiaire du Père et de Hadji Hamet, nous échangeons des compliments au musc et à la rose. Nous n'avons plus, en effet, et cela depuis Tenda, d'interprète pouvant nous servir. On parle maintenant soit le bourgou, soit le haoussa, et le peul de Suleyman comme le songhai de Mamé sont rarement compris. Je glisse une de-



PIROGUES DE GIRRIS.

mande au sujet du guide; on me répond qu'il sera là le soir même. Devant la magnificence que déploie le chef d'Ilo, je crois devoir remplacer les cadeaux que j'avais d'abord destinés à lui et à son entourage par d'autres plus importants. Je voudrais bien, en effet, avoir un guide pour me conduire jusqu'à Boussa; le fleuve est presque à son maximum de crue, il n'y a plus de temps à perdre si nous voulons franchir les rapides dans les meilleures conditions; enfin, on m'a dit que le chef d'Ilo et celui de Boussa étaient parents, et j'espère que les pilotes que me donnera le premier me

serviront à en obtenir plus facilement d'autres du second.

Tandis que j'insiste dans ce sens, tapage épouvantable : sur un signe du chef, les douze trompes se sont rapprochées de lui et, avec énergie, déversent, presque à le toucher, des flots de bruit dans son tympan. Cela, paraît-il, pour écarter les mauvais esprits. Toujours est-il que l'ange du jugement dernier, s'il passait par là, ne s'entendrait pas lui-même. Adieu la discussion.

Mais le vieux chimpanzé, par l'intermédiaire d'Hadji Hamet, fait dire qu'il a soif. Un verre d'eau sucrée, abondamment sucrée pourtant, n'obtient de lui qu'une grimace désapprobative. C'est autre chose qu'il désire. Hadji Hamet déploie toutes les ressources de son éloquence pour indiquer au P. Hacquart de quoi a soif notre hôte. Le Père ne comprend pas d'abord; soudain, il se frappe le front. « Il veut du champagne. » Pas possible! Mais si, pourtant, c'est bien du vin pétillant qui fait boum! qui mousse; c'est bien cela qu'il demande.

Et nous avons bu du champagne sous le 11e degré de latitude, avec un potentat nègre ressemblant à un singe habillé. Fort heureusement pour notre renom, nous avions emporté, médicament et non boisson, deux caisses du vin qu'on fait à Reims. Personne d'entre nous n'ayant eu de bilieuse hématurique, elles étaient à peu près intactes; le voyage tendant vers sa fin, nous nous décidons à emprunter à la pharmacie de quoi ne point paraître au-dessous du prédécesseur, Français ou étranger, qui a donné à Sa Majesté d'Ilo le goût de la bouteille qui fait boum!

L'arrivée de nos flacons est le signal d'une soûlerie générale. De toutes parts, s'amènent des jarres énormes de bière de mil, où chacun plonge de petites calebasses servant de gobelets. En une demi-heure, le chef, ses fidèles, hommes, femmes, jusqu'aux enfants, sont complètement ivres.

Inutile de dire que les affaires sérieuses sont renvoyées à

plus tard. Au moment du départ, c'est avec peine qu'on parvient à caler le chef sur son coursier. Sa suite est peut-être encore plus loin de l'équilibre que lui. Enfin, cahin-caha, au milieu des chutes des courtisans et des ruades des chevaux, nos visiteurs se décident à s'en aller, mais plus silencieusement que le matin, les instrumentistes n'étant plus capables de tirer un son de leurs trompes.

Nous attendons tout l'après-midi sans voir arriver le guide. Enfin, vers cinq heures et demie, paraît un envoyé du chef. Voilà cinq ans, nous dit-il, que ce dernier a négligé d'offrir le moindre présent à son parent de Boussa. Il serait incorrect de lui demander le service de nous faire piloter sur son territoire, sans appuyer la demande d'un présent qu'il n'a pas le moyen d'offrir; en conséquence, le chef d'Ilo l'envoie, lui, pour nous guider, mais jusqu'à Gomba seulement.

Est-ce que je serais joué par cette vieille canaille? Ou bien veut-on nous faire chanter et continuer l'exploitation, de village en village, jusqu'à Boussa, où elle ne connaîtra plus de bornes, au grand détriment non seulement de nos marchandises, qui s'épuiseraient bien vite à ce jeu, mais encore et surtout de notre temps, qui est autrement précieux? Une baisse des eaux, et je sais qu'elles sont très soudaines dans ces parages, pourrait nous immobiliser au-dessus de Boussa.

Je renvoie vertement le messager, le chargeant de dire à son maître que je veux tout ou rien : l'accomplissement de ses promesses du matin aura lieu, ou je me passerai de lui et partirai tout seul dès le point du jour, « avec l'aide de Dieu, qui nous a conduits jusqu'ici et ne nous abandonnera pas en route ».

Beaucoup des assistants ont l'air de m'approuver, Issa, le guide kourteye de Madecali, le percepteur lui-même.

Puis, comme une bonne moitié du pays est ivre, comme je ne sais au juste d'où proviennent ces atermoiements, cette mauvaise volonté évidente, pour éviter toutes chances de rixe pendant la nuit, je fais pousser les chalands d'une centaine de mètres dans l'herbe, ainsi qu'aux beaux jours des pays touaregs. Je recommande une garde sévère, et chacun se dispose à passer la nuit.

Cette manœuvre très innocente, et que j'avais pourtant exécutée à petit bruit, a pour effet de répandre la terreur dans les cerveaux alcooliques des habitants.

Un premier messager vient me dire que le percepteur lui-même nous servira de guide jusqu'à Boussa. Puis, vers minuit, je suis réveillé par un grand tapage. De terre on hèle. Qui est-ce? C'est le chef qui, pris d'une peur terrible, est retourné tout exprès d'Ilo. Sans doute, lorsque les vapeurs du champagne se sont dissipées, on lui a dit mon mécontentement, et, tout tremblant, sans le moindre apparat cette fois, craignant que notre manœuvre ne soit un signe de déclaration de guerre, il est revenu. Il demande quelqu'un à qui parler. J'envoie Mamé. Le chef me prie, me supplie, de demeurer encore la journée du lendemain. Il pourra ainsi rassembler un cadeau pour son parent de Boussa, il m'en sera profondément, éternellement reconnaissant.

Par-dessus le marché et pour compléter la scène, voilà la pluie qui se met de la partie. J'ai beau dire que c'est entendu, convenu, expliquer que je me suis écarté de la rive par crainte de la brise qui pourrait nous cogner contre le bord, et que nous le faisons d'ailleurs presque toutes les nuits, j'ai toutes les peines du monde à rassurer le chef et son entourage. C'est une vraie scène d'échappés de Charenton; c'est un médecin aliéniste qu'il faudrait envoyer, et non un officier de marine, comme ambassadeur à Ilo : il aurait à traiter sûrement les cas alcooliques les plus curieux. Moi, cela m'intéresse moins, car j'ai le quart de deux heures à

cinq, et voudrais bien aller me coucher, d'autant que la pluie est fine et froide, et transperce jusqu'aux os.

Donc, le lendemain à la première heure, nous aurons le guide promis. Vont-ils s'exécuter?

Eh bien, non, il est dit que nous n'aurons pas de guide. Au matin arrive un piroguier qui, prétend-il, doit nous accompagner. Je reprends espoir. Mais il attend un compagnon, lequel ne vient pas. Il s'éclipse lui-même. Et à cinq heures, pour la dixième et dernière fois, je réclame l'exécution des promesses. Notre Kourteye va à terre, puis revient : « Écoute, je suis fatigué de parler à ces menteurs, à ces ivrognes. Je te déclare que je n'y puis plus rien et te demande à m'en retourner. » Je l'y autorise. Je fais sortir du bord les gens de Girris qui n'ont pas l'air de s'inquiéter et continuent leur fructueux commerce de comestibles. Pousse au large! cette fois-ci, c'est pour de bon; je ne regrette qu'une chose, avoir cédé la veille. Au matin, nous faisons route sans guide. Quelle peut être la cause de cette façon d'agir à notre égard? A-t-on voulu nous faire prolonger un séjour rendu profitable par nos cadeaux et nos achats? Est-ce à l'influence des musulmans, et en particulier à celle de Hadji Hamet, qui semble aussi avoir joué un rôle louche avec la mission Decœur, que nous devons ce revirement dans des dispositions d'abord bienveillantes?

J'ai su, plus tard, qu'un de mes prédécesseurs avait eu avec les gens d'Ilo une altercation; il s'agissait d'un bœuf promis d'abord et qui, finalement, arrivait aussi peu que notre guide. Peut-être n'a-t-il pas déployé toute la patience désirable, pour préparer un bon accueil à ses successeurs éventuels.

Nous faisons donc route sans pilote et dépassons un certain nombre de villages dont j'ignore les noms. Les rives

sont plates, herbeuses, inondées, avec quelques bouquets d'arbres et de rôniers. Le fleuve présente des bancs assez enchevêtrés. Le soir, nous jetons l'ancre sur la rive gauche, en face du village peul de Raha, qui dépend de Gomba.

Pendant que nous dînons, une pirogue accoste, portant un vieux Peul qui répond au nom d'Amadou et nous offre cinq poules en cadeau. Nous le circonvenons adroitement. Il dit connaître bien le fleuve jusqu'à Boussa et même jusqu'à Igga où il est allé. Je lui propose de nous servir de guide et de nous présenter au chef de Boussa, très ami avec lui, d'après ses dires. A ma grande joie, il accepte.

La journée entière du 28, nous marchons de toute la vitesse de nos avirons, aidés d'un joli courant, dans un fleuve sans difficultés de navigation.

Vers neuf heures, nous dépassons Gomba, peuplée de Peuls et capitale du pays. Notre guide Amadou a évidemment pensé que nous nous arrêterions pour voir son chef, car il manifeste un certain étonnement de nous voir filer à force de rames. J'oppose à ses allusions discrètes un air innocent, et mon interprète une incompréhension soudaine de la langue peule. Il finit par en prendre son parti.

Il faut marcher vite. En réfléchissant aux causes de notre échec à Ilo, j'ai été amené à penser que les manœuvres des Anglais pourraient n'y être pas étrangères, ou du moins, car ils n'ont là aucune influence politique, les manœuvres de gens venant de chez eux, et assez intelligents pour comprendre et prendre leurs intérêts. Il y avait en effet, dans la suite du chef, un indigène de Bidda qui me demanda d'abord à nous accompagner pour rejoindre son pays natal, puis qui disparut. En tout état de cause, la nouvelle de notre arrivée à Say étant, me dit Amadou, ignorée à Gomba et à plus forte raison à Boussa, nous pouvons, en allant rapidement, déjouer les plans des malfaisants. En route donc, à toute vitesse.

Nous dépassons ainsi l'embouchure du Ngoulbi-Sokoto, à l'aspect bien peu majestueux ; il est cependant, nous dit-on, navigable aux hautes eaux pour les pirogues jusque près de la ville qui lui donne son nom. Le soir, nous avons abattu nos cinquante-deux kilomètres; c'est la plus forte étape



LE GUIDE AMADOU.

qu'ait faite la mission jusqu'ici. Nous mouillons un peu au delà de Lanfakou.

Nous recevons là la visite de deux pirogues de pêcheurs ou Sorkoi, dont les petits villages séparés accompagnent généralement les centres peuls importants. La coiffure des jeunes gens consiste en une crête de cheveux sur la ligne médiane du crâne, le reste étant rasé; cette mode ne laisse pas que d'avoir de l'allure.

Amadou me dit que la mission Grunner a été attaquée à

son retour de Gando, au village de Gesero. Ce village était en hostilité avec Gando; les habitants ont voulu saisir les guides de l'expédition allemande, d'où coups de fusil. Le village a été brûlé par Grunner.

A dix heures, nous essuyons une tornade. Nous avons rattrapé l'hivernage, le pot au noir; toutes les nuits nous recevons de la pluie ou avons des orages.

Le 29, toujours marche forcée; nous dépassons de beaux villages entourés de tatas. Koundji paraît grand et fort.

Vers onze heures, nous passons devant trois écueils qui appartiennent probablement à un barrage maintenant couvert d'eau et marquent le recommencement du fleuve rocheux et difficile. A quatre heures, nous mouillons devant Tchakatchi, dans une île, au pied d'un groupe de magnifiques baobabs. A la tête de l'île est un barrage de cailloux; la rive est parsemée de ces grosses roches polies de granit que nous connaissons si bien. Nous revoilà dans les rapides, en face de nos vieux ennemis d'Ayorou et de Kendadji. Tout le village vient nous voir; le chef lui-même s'engage à nous piloter, et j'accepte, car il me semble que notre vieil Amadou a quelque peu exagéré ses connaissances hydrographiques. Les hommes portent pour tout vêtement un petit tablier postérieur en cuir; quelques-uns pourtant se drapent dans des pagnes bleus de Haoussa. Les femmes ont le visage couturé de cicatrices, comme celles du Kebbi, et portent dans les lobes des oreilles, en guise d'ornement, de petits bâtons blancs d'un centimètre de diamètre sur vingt de longueur.

A sept heures, le lendemain, nous partons, précédés par le chef de Tchakatchi, qui manœuvre, avec une pagaye curieusement sculptée et contournée, une minuscule pirogue. C'est bien ce que la nature des rives faisait attendre la veille : le fleuve archipel, semé de rochers et de rapides. Heureusement cela ne dure pas, et un bief du fleuve, à peu

près calme, nous conduit devant la capitale du Yaouri, Giloua, où se distingue une très grande case, celle du chef de village.

Je suis désespéré de voyager ainsi comme une malle, sans prendre contact avec les habitants. Mais quoi! depuis Say nous n'avons plus de pouvoirs pour traiter, nos interprètes ne nous servent pas à grand'chose, et nous avons devant nous deux gros obstacles : Boussa et les Anglais.

Ce serait à Giloua, d'après les derniers renseignements recueillis, et non à Boussa, que serait mort Mungo-Park. Là, donc, nous dépassons le terme du chemin qu'il a tracé, il y a cent ans, et je me rappelle la phrase de Davoust : « Mungo-Park est demeuré immortel rien que pour avoir tenté ce que nous essayons maintenant d'accomplir. »

J'avoue en toute humilité que, depuis notre retour en France, j'ai dû en rabattre.

A droite et à gauche du fleuve sont deux montagnes remarquables par leurs formes et leurs dimensions relatives. Je m'informe de leurs noms : elles n'en ont pas de particulier. Pour rendre hommage aux camarades morts à la peine, je les baptise : mont Davoust, mont de Lagarde, encore un officier de marine mort, lui, avant d'atteindre le Niger.

J'espère que les augures géographiques de France voudront bien juger que tel était mon droit. Ne voyons-nous pas les Anglais donner à tous les pics de la chaîne qui borde le fleuve en dessous de Boussa, les noms de leurs grands hommes? Le mont Davoust fera aussi bien dans nos atlas que le mont Wellington.

Nous prenons à droite, entre les villages d'Ikoum et de Roupia, et, après un petit rapide, nous mouillons devant un gros arbre sous lequel se tient le marché, important, me

dit-on, de Roupia. Le chef de Tchakatchi nous a annoncé que nous rencontrerions là son frère qui nous piloterait, mais il est parti depuis le matin. On recommence à nous lanterner. Des gens d'Igga, reconnaissables aux boubous blancs brodés de vert que leur vend la Royal Niger Company, se mêlent à la conversation, et pas pour prendre notre parti. En route ! nous passerons, nous passerons seuls s'il le faut, sans pilote, sans aide, mais nous ne serons pas joués.

Roupia est en partie peuplé de Kambaris, peuple dont parle longuement Richard Lander, et dont les femmes sont absolument nues quand elles sont jeunes. La tête rasée, sauf une étroite bande de cheveux sur le sommet du crâne, elles ont en outre la singulière habitude de se teindre les jambes jusqu'au-dessus du genou avec du rocou, de sorte qu'en les voyant d'un peu loin, on pourrait croire qu'elles ont des bas rouges pour tout costume.

C'est la première fois que je vois au Soudan cette absence de tout vêtement, d'autant plus caractéristique que les étoffes sont en abondance et à bon marché à Roupia

A l'étonnement que je manifeste, une des beautés du lieu me répond avec une naïveté non dépourvue de logique :

« Pourquoi s'habiller? Sommes-nous si mal faites qu'il faille nous cacher? Quand nous serons vieilles comme nos mères, à la bonne heure; nous remplacerons les avantages physiques par des vêtements bien agencés ; jusque-là, non. »

Il y a bien des femmes sur la terre qui n'en pourraient pas dire autant.

Un peu égayé par les réflexions de ma jeune interlocutrice, je n'en demeure pas moins furieux contre cette hostilité sourde, cette mauvaise volonté évidente qui retarde et rend plus dangereuse notre marche. J'y vois, à tort ou à raison, la main des Anglais ou de leurs émissaires. Heureusement le fleuve est facile jusqu'à Djidjima, très pittores-

quement situé dans une île, devant lequel nous mouillons à quatre heures.

Le soir nous allons au village, j'ai demandé un guide pour le lendemain sans grand espoir de réussite; j'essaye de me concilier les esprits par une abondante distribution de petits cadeaux. On nous fait assister à un tam-tam; trois danseurs se déhanchent, portant des jambières où sont pendus de



DJIDJIMA.

petits morceaux de fer formant castagnettes, et rendant en s'entre-choquant un bruit assourdissant. Ils sont d'ailleurs assez gauches.

Et le matin, pas de guide, mais encore des gens d'Igga qui nous regardent. Notre Amadou est absolument navré, d'autant qu'il annonce de grosses difficultés de navigation. Effectivement, peu après, le fleuve recommence à se partager en bras nombreux. On mouille, et Digui part en pirogue reconnaître la route.

Pendant qu'il fait son exploration, nous voyons passer

dans un bras de droite quatre-vingts à cent pirogues, avec un tam-tam qui bat sans cesse. Informations prises, c'est un convoi fluvial qui remonte à Roupia, où doit se tenir un grand marché. Le long de la route, et pour un salaire modique, les pirogues recueillent les marchands, tout comme les bateaux qui sillonnent la Seine, ou les omnibus dans nos rues. Une pirogue se détache de la bande ; très aimablement on nous dit que, nous voyant arrêtés, on nous a crus dans l'embarras et on s'offre à nous guider.

Décidément, il y a un bon Dieu pour les honnêtes gens, j'allais dire contre les Anglais. Fait à remarquer, pour la morale que le lecteur pourra tirer de nos aventures, que les habitants des petits villages, les pauvres, nous ont partout aidés. Les difficultés, sans cesse renaissantes, que nous avons éprouvées dans cette partie du voyage, n'ont eu lieu que dans des grands centres.

Enchantés, nous faisons route. Nos guides ne sont pas de trop, nous traversons plusieurs rapides dangereux et arrivons à Fogué, où le fleuve redevient calme.

Le 2 octobre, nous avons encore une journée dure, mais c'est la dernière avant Boussa. A Ouara, nous devons à deux reprises passer isolément. Le courant est énorme et atteint sept milles à l'heure. Nous ressentons de nouveau cette impression de chute avec la masse d'eau, si pénible et que nous connaissons trop. Notre guide a rencontré un camarade à lui, qui l'aide de ses lumières. A cinq heures et demie, nous atteignons enfin Boussa, et nous mouillons devant le débarcadère du village. Le fleuve est partagé en plusieurs bras; la ville est sur celui de droite, éloignée de quinze cents mètres environ de la berge. Un petit village, habité par des pêcheurs et des marchands, se trouve près de notre campement. L'eau noire semble très profonde, et les îles sont couvertes d'une belle végétation. Les habitants

s'approchent sans crainte, et nous commençons avec eux le troc habituel des provisions contre les objets d'échange, toile, bracelets, bagues, perles.

J'envoie Amadou saluer le chef de village, en lui promettant un beau cadeau s'il nous le rend favorable.

J'attends son retour avec impatience. Nous voici à la dernière, mais peut-être à la plus grosse difficulté du voyage. On a fait tant de bruit autour des chutes ou du moins des rapides de Boussa! Une providence amie nous a permis d'atteindre ce point sans qu'un seul de nos bateaux se soit perdu, sans qu'un seul homme de la mission, blanc ou noir, ait payé de sa vie ce que l'on appelait, il y a un an, notre témérité. Partout, plus ou moins facilement, mais partout, nous sommes passés avec la paix, sans laisser derrière nous une haine ou un désir de vengeance. Encore un dernier effort, et le but est atteint précisément comme je l'ai voulu,



RIVES EN DESSOUS DE ROUPIA.

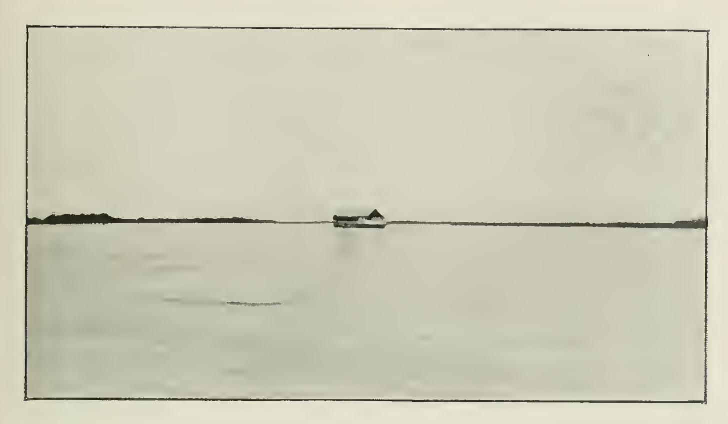
précisément comme on nous l'a ordonné, et cela malgré les difficultés que nous ont créées les choses et les gens. Mais justement parce que cet effort est le dernier, nous en avons une appréhension peut-être plus grande que de tout le reste. Aussi n'est-ce pas sans un grand soulagement que je vois revenir Amadou escorté d'un émissaire du chef. D'après lui, tout va aller bien, tout est arrangé, et le chef de Boussa nous fournira tout ce qu'il faudra, nous donnera toute l'aide nécessaire pour franchir les rapides. Une forte provision de kous, à la grande joie de notre équipage, accompagne ces bonnes paroles. Le chef de Boussa nous recevra le lendemain.

Pendant que je cause avec notre guide et les indigènes qui l'accompagnent, des griots chantent nos louanges et celles de leur maître. Croirait-on que, d'après ces chants, les gens de Boussa seraient les descendants des Perses? Ils se donnent, en effet, comme les fils de Kisira, qui se battit avec Mahomet et fut chassé par celui-ci. Kisira, si nous nous en rapportons à l'histoire, n'est autre que le nom arabisé de Kosroes le Grand, qui, effectivement, fut l'adversaire malheureux du fondateur de l'Islam.

Je livre aux ethnologistes la chose pour ce qu'elle vaut.



UN PALABRE.



LE « NIGRITIAN », ANCIEN PONTON DE YOLA.

CHAPITRE X

DE BOUSSA A LA MER. — FIN DU VOYAGE.

Le 3 octobre, toute la matinée, nombreuses visites de gens plus ou moins apparentés au chef; on me prévient dans l'après-midi que Sa Majesté peut enfin me recevoir.

Nous franchissons un marais qui sépare la berge du village et arrivons à Boussa.

La ville n'a rien de bien majestueux; elle a été récemment détruite par un incendie. Nous nous arrêtons à la porte d'une grande case ronde de douze à quatorze mètres de diamètre, réellement très bien construite. Après un court instant, on nous dit d'entrer.

Le chef de Boussa se tient accroupi sur un banc en terre durcie haut de cinquante centimètres; il porte un boubou d'une propreté douteuse et est coiffé de ce bonnet d'eunuque de Molière signalé dans le Dendi. Sur le banc est étendu un

tapis, le tapis rouge avec un lion hérissé déjà vu à Tenda. Le sabre du chef est à côté de lui; fichée en terre, une canne ornée de cuivre et d'argent lui sert de sceptre. Une reine, affreuse guenon, tête rasée, visage couturé de cicatrices, partage le trône royal, tandis que les courtisans demeurent accroupis sur le sable du sol. En entrant, chacun commence



VUE DE BOUSSA.

par s'agenouiller à la porte, répète cette cérémonie devant le chef et se couvre la tête de poussière.

On nous donne pour siège un banc de bois, et j'étale le fort beau présent que j'ai apporté.

Échange de salutations. Remerciements au nom du chef des Français, pour l'aide donnée l'an dernier au capitaine Toutée par les pirogues de Boussa. Je glisse alors un mot sur les facilités de transport que je désire.

La réponse est évasive, le chef a l'air, d'ailleurs, d'une intelligence fort peu développée. Nous retournons à bord.

Le lendemain, visites de plus en plus nombreuses. Ayant montré le phonographe à diverses personnes, la nouvelle de l'existence de cet instrument merveilleux est parvenue aux oreilles du chef, qui me fait témoigner son désir de l'entendre à son tour.

Seulement, il prétend ne pas se déranger, et veut que je



INDIGÈNES DE BOUSSA.

l'apporte chez lui. Partout ailleurs qu'à Boussa je l'aurais envoyé au diable, le transport du phonographe, surtout à travers le marais qui coupe la route, étant chose fort délicate. Mais je suis résolu à toutes les concessions pour me concilier le chef et avoir son concours quand je franchirai les rapides. Quatre vigoureux laptots portent donc l'instrument qui, heureusement, arrive sans avarie.

La séance est intéressante : tandis que les servantes du chef ne cachent pas leur surprise, lui veut rester digne, et sa figure figée n'en exprime que plus de sottise. Il nous offre

un mouton, « parce que, dit-il, maintenant qu'on s'est bien amusé, il faut bien manger ». Profitant de ces bonnes dispositions, je reviens sur la question qui me tient à cœur : le passage. Il paraît qu'on n'avait pas, la veille, compris ma demande ; on me le dit, du moins. Je précise, me répétant suffisamment pour être certain, cette fois, d'être entendu.



PIROGUES DE BOUSSA.

Je voudrais que les pirogues de Boussa chargent tout ce que nous avons à bord et le transportent en dessous du dernier rapide, au village d'Aourou, comme elles font des marchandises du village. Nous passerons, nous, complètement lèges, avec des guides que je réclame également. On me promet enfin.

Le 5, pas de pirogues; mais à quatre heures, le chef m'envoie chercher : la question est, m'affirme-t-on, complètement traitée et arrangée, et, de fait, je l'entends donner

des ordres à deux individus qu'on me dit être les chefs piroguiers. Nous faisons prix pour deux cent mille cauris. Croyant que, cette fois, tout va marcher, je donne au chef mon propre fusil de chasse et un petit revolver de poche.

Dans la journée, de grosses pirogues de neuf à dix mètres de long ont chargé à côté de nous. Elles portent du riz et



FEMMES DE BOUSSA.

du karité. Les Anglais échangent, me dit-on, à Leba, deux sacs de sel contre un de riz ; quant au karité, il vient de Roupia et est acheté très cher dans les factoreries.

Et je note en passant combien peu nous savons tirer parti de ce que nous possédons dans nos colonies. Voilà un produit, qui le karité, matière grasse extraite du fruit du Bassia Parkii, existe en énorme abondance au Soudan français. On en a fait des analyses, de beaux travaux de revue lui ont été sans doute consacrés, mais pas un kilogramme n'en est exporté.

Je me suis fixé mentalement la journée du 7 comme date

de notre départ de Boussa, coûte que coûte. Depuis trois jours que nous sommes ici, les Anglais doivent avoir eu vent de notre arrivée. Quelle va être leur conduite? Je sais la Compagnie du Niger peu scrupuleuse sur le choix de ses moyens. Les exemples connus ne manquent pas. C'est Mizon torturé par M. Flint, à Akassa, après avoir été blessé dans un combat avec les Patanis, peut-être poussés



FEMMES DE BOUSSA.

contre lui; c'est l'*Ardent,* échoué, privé de vivres frais, voyant son équipage se fondre, sans qu'un sentiment d'humanité émût les agents de la Compagnie, en mesure cependant de lui porter secours.

Exciter contre nous les gens de Boussa ou d'autres, ce serait, pour eux, de bonne guerre; mais, bah! nous avons des canons, des fusils, trente mille cartouches, et, bien qu'entre les mains des indigènes se voie un certain nombre de fusils à tir rapide, nous en aurions sans doute raison.

Ce que je crains plus que l'hostilité de la Compagnie, c'est

précisément une bienveillance affectée. Venir à notre secours, nous prêter assistance, même malgré nous, voilà de la politique habile et redoutable pour nos intérêts.

Je sais que les Anglais ont un poste à Leba, à soixante-dix kilomètres en aval environ. S'ils y ont du monde en



TROMPETTES DE BOUSSA.

quantité suffisante, ils peuvent envoyer un détachement, avoir l'air de vaincre des difficultés qu'ils ont peut-être créées, et crier bien haut qu'ils nous ont sauvé la vie.

En ce cas, je ne doute pas qu'on soit assez simple en France pour les croire, — le fait s'est vu déjà, — et je parie qu'on les remercierait chaudement. Restant sur place après notre départ, ils hériteraient, en outre, de tout l'effet moral

qu'a produit notre arrivée par le haut du fleuve. Les indigènes font peu de différence entre nations blanches; il serait trop facile aux Anglais de nous représenter comme des compatriotes établis plus haut.

Donc, dussions-nous y rester, dût la mission hydrographique périr au port, nous passerons au plus tôt avec ou sans l'assistance des indigènes. Telle est la résolution prise, entre nous cinq, dans un petit conseil de guerre.

Le 7, à quatre heures du soir, pas la moindre pirogue. C'est le moment de se décider. Nous avons quantité de choses dans nos cales, dont l'utilité et la valeur sont moindres. Je prends la résolution d'en débarrasser les chalands, tant pour les alléger et diminuer leur tirant d'eau que pour rendre les fonds plus accessibles et permettre de boucher plus facilement une voie d'eau possible.

D'abord, les munitions : à part quelques-unes dépensées aux exercices de tir ou pour tuer des caïmans, nos trente mille cartouches sont intactes. J'en sacrifie vingt-deux mille. Digui reconnaît un point où le fleuve est assez profond pour ne pas venir à sec à la maigre, et notre pirogue va jeter les caisses à l'eau une à une. Les habitants de Boussa accourent stupéfaits; les caisses en cuivre étincelantes au soleil excitent leur cupidité.

Puis, les munitions noyées, à l'eau les flacons d'*huile antique* et les pots de pommade! Au feu les bracelets de celluloïd, les colliers, les bagues! Le désespoir des riverains grandit, atteint son comble, et pour finir, plus pour augmenter leurs regrets que parce que le besoin s'en fait véritablement sentir, nous brûlons deux ou trois douzaines d'ombrelles multicolores. C'est une vraie désolation. Tant mieux! Ça leur apprendra la complaisance envers les étrangers.

Un Peul, envoyé du sultan de Gando, m'a-t-il dit, se jette à mes pieds, me supplie d'arrêter la destruction. Le chef de Boussa, il le promet, reviendra à de meilleurs sentiments.

Je lui réponds par un proverbe de son pays : « Il est vraiment temps de remettre le poisson dans l'eau quand il est cuit. » Arrive un envoyé du chef qui me fait demander. J'ai assez fréquenté la cour de ce monarque; je n'ai pas le temps de recommencer, sans doute en vain, les palabres de la veille et de l'avant-veille, et je m'abstiens.

L'eau baisse d'ailleurs; nous avons remarqué une décrue



FEMMES DE BOUSSA.

de dix centimètres en vingt-quatre heures, et, bien que les indigènes s'accordent à dire qu'elle est momentanée, je ne veux pas courir le risque de me trouver bloqué.

Je remarque dans la foule un diavandou d'Igga qui cherche à l'ameuter contre nous et aussi quelques-uns de ses compatriotes, reconnaissables à leurs boubous plissés à broderies vertes que vend la Compagnie du Niger.

On m'assure que le chef a fait mettre ses piroguiers aux fers; malheureusement, un instant après, je les reconnais sur la rive.

Je copie sur mon journal cette phrase, écrite sous l'impression du moment :

« Décidément, depuis l'an dernier, les Anglais n'ont pas perdu leur temps, non point, comme je le craignais, en poussant leurs possessions effectives vers l'amont, mais en faisant donner la cavalerie de Saint-George. Le plan est simple : nous retarder, nous retarder jusqu'à ce que les rapides soient devenus infranchissables pour nos embarcations. Il faudra alors prendre la route de terre par le Bourgou, qu'ils savent dangereux et où ils ont sans doute semé les obstacles. Un coup de fusil bien ajusté, une flèche empoisonnée bien placée, et voilà la mission et ses résultats enterrés.

« Autrement, il ne nous restera plus qu'à descendre sur Leba et à demander leur concours aux Anglais.

« C'est bien la politique qu'a signalée d'Agoult, mais *Inch allah!* nos rivaux n'auront pas le dernier. Que nous passions les rapides d'une façon ou d'une autre, et je me promets de signaler l'odieux d'une pareille conduite, même et surtout à la partie honnête de la nation anglaise. Maintenant, il faut passer. »

De guerre lasse, l'envoyé du chef, me voyant bien décidé à ne pas retourner au village, s'en est allé. Notre vieux guide est positivement navré : il nous avait tant vanté son influence sur le chef de Boussa ! « Je suis donc devenu aveugle ou fou maintenant, que mes yeux le voient mentir ! »

J'essaye de lui persuader de nous accompagner. Il me confesse qu'il a bien, en effet, passé les rapides, mais il y a de cela vingt ans. Pourtant il n'ose pas me refuser carrément. Il va à terre, il verra.

La nuit est entièrement tombée; un quart d'heure après le départ de notre guide, nous entendons des cris, un bruit de gens qui courent. Nous sautons sur nos armes. C'est notre vieil Amadou qui revient essoufflé. On lui a volé

quatre ou cinq pièces d'étoffe que je lui avais données en payement; des gens l'ont saisi et entraîné jusqu'à mi-chemin du village.

Là, voyant qu'on en voulait à sa vie, ou du moins à sa liberté, il a tiré son sabre, — un vieux morceau de cercle de barrique, — résolu à se défendre. Les braves de Boussa, cinq contre un vieillard armé de cette façon, se sont sauvés d'abord; il en a profité pour jouer des jambes, et, bien que poursuivi ensuite, il a pu rejoindre le bord sans autre aventure.

Voilà ces imbéciles qui, en forçant la note, nous procurent un guide sur lequel je ne comptais plus : Amadou ne veut pas quitter nos bateaux. Je lui demande s'il désire redescendre jusqu'à Leba. « *Dolé* » — par force — me répond-il.

Durant toute la nuit, pendant laquelle nous nous gardons soigneusement, je rumine le parti à tirer de la situation. Ma première pensée est de bombarder au petit jour le village de Boussa, et de lui infliger ainsi une leçon sévère. En somme, il y a eu agression flagrante, effective, sur la personne d'un individu appartenant à la mission.

La réflexion me conduit à un parti opposé. Je ne sais, en effet, où en sont les questions de délimitation avec les Anglais. Ils réclament Boussa en vertu, disent-ils, de traités passés avec la Royal Niger Company. Le commandant Toutée nie que ces traités soient sérieux. Qui a raison? Qui a tort? Je l'ignore. Le chef de Boussa s'est prétendu devant moi indépendant de qui que ce soit, c'est peut-être lui qui dit la vérité.

Si toutefois on supposait les affirmations des Anglais exactes ou admises comme telles, il en résulterait qu'un de leurs protégés a commis contre nous une agression dont la responsabilité et l'odieux leur demeurent. Ou bien ils ont un pouvoir effectif, une influence réelle à Boussa, et ils sont

complices ; ou bien ils n'en ont pas, et alors leurs affirmations sont mensongères. Le dilemme me paraît difficile à éluder, et je laisse aux diplomates français le soin d'en déduire les conséquences pratiques.

Je crois avoir eu du flair en ne me rendant pas à la dernière invitation du chef. C'est du moins l'opinion de notre



DANS LES RAPIDES.

guide ; il est en outre convaincu que, quant à lui, s'il ne s'était pas dégagé la veille, sa tête ne serait plus sur ses épaules à l'heure actuelle.

J'ai su depuis qu'à l'attaque subie à Yangbassou par l'administrateur Fonssagrives, les gens de Boussa avaient envoyé du renfort aux assaillants. Une fois de plus le hasard nous a fait côtoyer un grand danger sans que nous tombions dans le piège dressé sous nos pas.

Les journées du 7 et du 8 resteront dans notre esprit

comme deux des plus émouvantes du voyage. Précisément parce qu'elles marquaient la fin des dangers que nous courions, de la part de la nature du moins, l'anxiété qu'elles nous ont causée s'est trouvée portée à son comble.

Nous partons d'abord sur un fleuve facile, jusqu'à un premier rapide que nous franchissons heureusement, le *Davoust* d'emblée, l'*Aube* après avoir mouillé au-dessus du passage, où Digui va le chercher avec un renfort d'équipage.

Nous mouillons à Malali pour déjeuner. Digui reconnaît le rapide qui est en dessous du village. Nous achevions notre repas lorsque arrivent des envoyés du chef de Boussa. Encore!

Quoique roi, nous expliquent-ils, c'est le chef qui commande le moins dans son village. Il a fait tous ses efforts pour vaincre l'inertie de son entourage, mais sans y parvenir. Nous sommes parents (?), et il ne veut pas nous voir partir fâchés contre lui. — A cela je réplique qu'un de mes hommes ayant été volé et molesté, je refuse de répondre une seule syllabe tant que les objets dérobés n'auront pas été restitués et les coupables punis. Les envoyés me jurent que le chef ignore ce méfait. Après tout, c'est possible : ce pauvre demi-dieu déchu n'est entouré que de gens vendus; dès à présent, si nous n'y mettons ordre, Boussa est une proie marquée pour les grandes dents de la perfide Albion.

Digui revient trempé. Il a essayé de passer le rapide, mais sa pirogue s'est emplie, et il n'a eu que le temps d'aller l'échouer à la berge. Il est impossible de reconnaître, comme nous l'avons fait jusqu'ici, la route autrement que des rives. La violence du courant, l'étroitesse des passes, causent des remous si violents, des lames si fortes, que les pirogues ne franchissent le rapide qu'en se glissant par des chenaux où nous ne pouvons nous engager, leur largeur étant insuffisante pour donner passage à nos chalands.

Triste perspective! Une seule voie s'ouvre à nous, et elle est inconnue de tous, même des indigènes. Nous descendons à pied le long du fleuve, et une discussion s'engage au sujet de chaque remous : sont-ce des écueils ou de simples tourbillons? Enfin, à la grâce de Dieu! Il n'y a plus à s'arrêter.

Nous passons : c'est réellement effrayant, plus effrayant que dangereux même, car il y a de l'eau en abondance sur la plupart des roches. Dans une passe d'une cinquantaine de mètres de large, resserrée entre deux écueils puissants, une bonne moitié des eaux du Niger se précipite en hurlant.

Montant le long des berges en vertu de la vitesse énorme qu'elle possède, l'eau du fleuve n'offre plus une surface horizontale. Il lui arrive une chose paradoxale : son niveau est plus élevé d'au moins un mètre près des rives qu'au centre, où se trouve ainsi tracé un sillon.

C'est là le chenal, et on a cette sensation absolument terrifiante que les masses d'eau qui surplombent à droite et à gauche vont se réunir pour vous engloutir.

Digui adresse un discours bien senti à son équipage : « Maintenant, attention! que personne ne regarde, que tout le monde souque; le premier qui regarde hors du bord, je lui casse la gueule. »

Un éclair, trente secondes d'angoisse mortelle, et le courant attrape le chaland, l'étreint; la coque craque sous l'effort des masses d'eau qui reviennent vers le milieu du fleuve renvoyées par les berges. C'est fini; la passe est franchie.

J'estime à douze ou quatorze milles la vitesse du courant. Si, par malheur, le bateau touchait un caillou inaperçu, il serait, on le sent, fendu de la proue à la poupe.

Sur la droite du passage est un fouillis de petites îles, c'est par là que passent les pirogues, profitant d'un courant brisé, atténué; mais, comme je l'ai dit, les passes sont trop étroites pour nous.

Nous tombons bientôt dans un deuxième rapide, moins majestueux, moins redoutable d'aspect, mais peut-être plus dangereux encore. Il faut en effet, pour le franchir, gagner d'abord sur la gauche, puis appuyer à droite tant qu'on peut, pour éviter que l'eau repoussée par l'écueil de droite, et qui lui fait comme une moustache, ne renvoie les embarcations sur un banc de cailloux, vers la rive gauche. Manœuvre plus délicate à faire qu'à expliquer !



RAPIDES DE BOUSSA.

Au delà, le fleuve est agité comme l'eau d'une chaudière en ébullition ; tourbillons, lames, s'y entre-choquent ; même entre les rapides, dans les endroits calmes, une houle sensible soulève les bâtiments et les fait rouler.

Nous mouillons à Garafiri. Au-dessus, en dessous, le rapide rugit.

Le lendemain, 8, nous partons de bonne heure, et, passant sans difficulté le rapide de Kandji, relativement facile, nous déjeunons à Konotasi. C'est du moins ainsi, ce me semble, que les indigènes prononcent le nom du village marqué Kpatachi sur les cartes.

Digui va reconnaître et revient avec sa figure des mau-

vais jours. Les pirogues de commerce parties de Boussa durant notre séjour sont encore là, en train de décharger. Elles prennent un petit bras à droite, mais encore une fois trop étroit pour nous. D'ailleurs, il n'y a pas assez d'eau pour permettre, même aux embarcations indigènes, de naviguer, et elles attendent une crue. Il faut encore suivre le grand fleuve, et nous allons, des rives, chercher le passage.

Malali n'est rien à côté. On dirait, en beaucoup plus grand, l'écluse ouverte d'un canal. Le fleuve entier y tombe. « Passerons-nous, Digui? — Peut-être, si Allah veut. » — Rassurons-nous avec cela, et en route!

Lorsque notre vieux guide nous voit nous diriger vers la gauche, prendre cette route impratiquée et impraticable pour les indigènes, il est terrifié. « *Laol alla! Laol alla!* Il n'y a pas de passage! » Je lui serre le cou pour le faire taire. Alors, se laissant tomber sur le pont, il s'enveloppe la tête de sa couverture.

J'ai préparé mon appareil photographique. « Pas la peine, dit Digui. — Pourquoi? — Parce que tu ne pourras pas regarder, tu auras peur. »

Digui cependant m'avait vu regarder en face des passages pas commodes.

Je lui ai donné tort en partie : j'ai pris, au vol, deux photographies des berges défilant devant nous. Quant à dire que je n'ai pas senti un petit frisson, la vérité me le défend. Je ne crois pas cependant être plus poltron qu'un autre.

Une sensation curieuse que nous ne connaissions pas encore : lorsque le bateau traverse les tourbillons qui en tous sens entre-croisent leurs spirales, il semble qu'il est alternativement aspiré et rejeté par la masse d'eau.

Un instant de calme, second rapide, et mouillage dans une petite anse. Digui va chercher l'*Aube*, que suit le *Le Dantec,* et nous voilà une fois de plus réunis.

Nous franchissons encore deux rapides, le premier facile, le second plus dangereux, par suite d'un courant violent qui porte dans un bras à gauche, encombré de cailloux.

D'après les cartes, nous pouvons marcher quelque temps en fleuve calme ; je compte donc mouiller au-dessus du passage d'Aourou, le dernier, et le tenter demain.



DANS LES RAPIDES.

A Aourou, le Niger décrit sur la droite un coude brusque de 90 degrés. Le grand chenal est tellement encombré de roches, hérissé d'écueils, il y règne un courant d'une telle violence, qu'il ne faut pas songer à le descendre; mais, à droite, un bras, qui coupe le coude, quoique encore très difficile, permet cependant de franchir le rapide.

Tout à coup, tandis que nous cheminons doucement, il me semble que devant nous le fleuve tourne brusquement à droite.

J'ai l'intuition que les cartes sont inexactes et que nous

sommes à Aourou, bien plus rapproché que je ne l'ai cru. Pourtant, j'hésite un instant. Un petit bras à droite, une colline sur laquelle est perché un village : c'est bien là. Pris par le courant qui subitement augmente, nous allons être précipités dans le grand bras et engloutis : « Digui, à la berge! à la berge! vite! » Bon! il essaye d'arracher une explication à notre guide qui ne s'y reconnaît plus. Dix secondes de discussion, il est trop tard : le bras praticable est dépassé.

« Mouille! mouille! » Ouf! les ancres tiennent : pour le moment, nous sommes sauvés.

A tribord de nous, la rive est composée de cailloux immergés, recouverts de petits arbres aquatiques. C'est précisément cette végétation qui a trompé notre guide. Quand il y est venu il y a vingt ans, elle n'existait pas.

Il s'agit maintenant de gagner contre le courant considérable du fleuve et de retourner au confluent de la bonne route. A l'aviron, impossible. La seule manœuvre à tenter est d'élonger des amarres, de les fixer aux arbres et de nous haler, de proche en proche, sur elles. Il est environ trois heures et demie.

Tant bien que mal, plutôt mal que bien, nous réussissons la manœuvre avec le *Davoust* et l'*Aube*.

Le *Le Dantec* a mouillé derrière nous; peu chargé, marchant bien, il me semble qu'il sera plus court pour lui, au lieu de recommencer notre pénible besogne avec les amarres, de traverser le fleuve et de remonter le long de la rive gauche, où le courant est moins violent.

Malheureusement, la manœuvre ne s'exécute pas aussi vivement qu'il aurait fallu. Le *Le Dantec* dérive beaucoup en traversant; il a toutes les peines du monde à étaler.

Nous amarrons les deux grosses embarcations à des arbres, et Digui va reconnaître. Il faut, maintenant, nous

glisser à travers les étroits canaux que laissent entre eux les cailloux avant d'aborder le rapide lui-même.

Nous aurions le temps de passer avant la nuit, mais je ne veux pas laisser derrière nous le *Le Dantec*, et j'envoie dans la pirogue Digui à son secours avec du renfort. Nous nous amarrons sur les arbres et, heureusement, trouvons un petit coin de terre à peu près sec pour faire du feu.

Nous avons vu d'abord le *Le Dantec* remonter très lentement, puis il nous a été caché par les arbres. Deux mortelles heures se passent, la nuit est tout à fait tombée. Nous hélons sans réponse au milieu du bruit du rapide. Tout à coup on entend des voix; c'est Digui : « Nous avons coulé! » Impossible d'avoir d'autres explications. Un instant d'apaisement dans le rugissement du fleuve nous a permis d'entendre cette phrase peu rassurante, mais la suite s'est perdue dans la nuit. Le chaland est-il au fond? Que font nos laptots? noyés ou accrochés à quelque brousse? Nul moyen, d'ailleurs, de leur porter secours, puisque la pirogue est avec Digui. Moment d'émotion cruelle pour tout le monde. Elle redouble quand nous voyons arriver la pirogue avec seulement trois hommes dedans.

Explications données, tout est sauf, gens et bateau.

Le *Le Dantec*, en remontant, a embarrassé son mât dans les branches d'un arbre. Il s'est incliné, a rempli, a coulé; mais un fouillis de racines l'a retenu, et nos laptots ont réussi à le vider et le renflouer. Il ne peut rejoindre, mais il est tout près de nous amarré sur les arbres.

Cette nuit-là n'est agréable pour personne : nous sommes trempés; l'anxiété du lendemain nous tient en éveil; enfin, le bruit de l'eau qui gronde sur les roches et dans les troncs d'arbres produit une illusion très spéciale, très singulière et d'une tristesse inouïe : on croirait par moments des plaintes, les plaintes des esprits du fleuve, prétendent les indigènes.

Les rapides d'Aourou, nous a dit notre guide, sont habités

par des démons dont on entend les voix durant la nuit. Ces esprits ont même ceci de particulier qu'ils aiment passionnément tout ce qui est rouge. Aussi les navigateurs qui tentent le passage doivent-ils soigneusement cacher tous les objets de cette couleur qu'ils possèdent à bord, sinon les démons engloutissent leurs barques pour s'en emparer.

Je n'ai pas vu les diables d'Aourou, mais je puis dire que je les ai entendus, que nous les avons entendus. Toute la nuit durant, les uns et les autres, nous nous sommes relevés à mainte reprise, percevant de la façon la plus distincte des bruits de voix.

Dans notre disposition d'esprit, sans communication avec le *Le Dantec,* nous pensions chaque fois qu'il lui était arrivé un malheur, que les voix étaient celles de ses laptots cramponnés aux arbres, appelant au secours, se concertant pour se sauver.

Le jour arrive enfin. Nous achevons de déhaler le *Le Dantec,* où nous trouvons nos gens transis, mais bien portants tout de même. On tient conseil : le *Davoust* passera d'abord ; il mouillera sur la pointe de l'île comprise entre les deux bras du fleuve. De là, Digui et des laptots de renfort viendront prendre l'*Aube* et le *Le Dantec* pour les faire traverser.

Nous nous faufilons à travers les roches pour rallier le chenal, et nous tombons dans le rapide. Moins de houle, moins de lames qu'à Garafiri et surtout qu'à Konotasi, mais je crois aussi moins de fond. A droite, à gauche, c'est un semis de rocs où le fleuve se brise en écumant. Nous ne pouvons mouiller sur la pointe de l'île, et le courant nous emporte jusqu'au village d'Aourou inférieur, sur la rive droite.

Je renvoie, par terre, Digui avec du monde. Nous attendons deux heures, sans rien voir. Enfin, accourt un des

laptots : en voulant traverser le petit bras pour prendre notre second maître, la pirogue a chaviré, et l'*Aube* se trouve sans communication possible avec la terre. Baudry me fait dire de demander une embarcation au village. J'y vais, et, par l'intermédiaire de notre guide Amadou, j'expose ma requête. Grande mauvaise volonté d'abord, puis refus formel ; on a défendu de nous porter aucun secours. Qui, on ? Je ne puis le savoir. Il faut en finir : je tire mon revolver et l'applique sur le front du chef. C'est la première et la seule fois que j'ai recours à cet argument, mais il produit son effet. Une pirogue du village part avec deux piroguiers. Je me rends par la rive en face du mouillage de l'*Aube*.

Quand j'y arrive, je trouve notre pirogue renflouée. Plongeant en plein rapide, s'accrochant aux racines immergées, nos laptots sont parvenus, par trois mètres de fond, à passer des cordes sous sa coque et l'ont remise à flot. Dieu ! les braves gens ! Ils peuvent avoir leurs défauts : être gourmands, menteurs, paresseux souvent ; mais, au moment du danger, on tire de cette vaillante race saracolaise des efforts inouïs, un dévouement à toute épreuve.

En revanche, Baudry me crie que le gouvernail du *Le Dantec* est brisé et qu'il ne peut manœuvrer : « Embarquez l'équipage et abandonnez-le. — Non ! j'espère l'emmener à la remorque. »

Je lui vois disposer tout pour sa manœuvre. Le *Le Dantec* s'avance d'arbre en arbre jusqu'à la marge du grand rapide ; derrière lui est la pirogue, et il se tient sur une amarre passée en double à une souche, tandis que son avant plonge dans l'écume. Sur l'arrière de l'*Aube*, Samba Demba, notre meilleur laptot, porte dans ses bras une corde lovée qu'il va jeter au passage au *Le Dantec*. Une seconde d'hésitation peut tout faire manquer ; je suis sur le point de crier à Baudry de renoncer à son plan ; mais c'est tellement beau

d'audace, tellement marin, que je me retiens. Pour la dernière fois, nous terminerons sur un vrai bouquet de feu d'artifice. A Dieu vat!

L'*Aube* largue son amarre, le courant l'entraîne doucement d'abord, puis plus vite, plus vite; il croise le *Le Dantec*. Bravo! l'amarre est tombée en plein sur son avant. Larguez tout! et l'*Aube* et le *Le Dantec* dégringolent ensemble dans le rapide. Pourront-ils manœuvrer? Les cris des laptots qui s'excitent me parviennent, malgré le bruit des eaux. Le docteur et Bluzet ont pris un aviron. Un moment, je crois bien nos embarcations drossées sur les écueils de gauche, et ce serait la fin; mais elles gagnent peu à peu à droite. Enfin les voilà passées!

L'*Aube,* entraîné, ne peut s'arrêter à côté de nous; il y a bien encore sous le village un petit rapide, mais très anodin; il le franchit sans peine et va mouiller quelques centaines de mètres au-dessous. Nous ne tardons pas à le rejoindre.

Finis les rapides! Nous sommes tous au complet, les bateaux aussi. Nous nous serrons les mains sans parler.

Mais ça creuse, les émotions. — « Fily! le déjeuner. Et tâche de te distinguer. »

Nous partons vers deux heures. Une demi-heure après, nous sommes devant Leba, où flotte le pavillon de la Compagnie du Niger : blanc avec le yacht anglais et un cercle divisé par trois rayons où se lisent : *Pax, Jus, Ars*. Voilà le dernier danger. Que vont faire les Anglais? Je les attends de pied ferme; c'est nous qui tenons le bon bout maintenant. Et, pour commencer, pour bien prouver que je n'entends pas me voir imposer de relâche forcée, nous passons sans nous arrêter devant Leba. Gros remue-ménage dans le poste : onze tirailleurs en sortent et viennent se ranger sur la berge. Parfaitement, c'est de l'occupation effective, il n'y a pas à le nier; seulement, on voudra bien admettre avec moi

qu'elle ne s'exerce pas plus haut. Mon dilemme de Boussa peut être renouvelé, et avec plus de force encore. Aourou inférieur est à trois kilomètres de Leba. Ou bien les Anglais y commandent, ou ils n'y commandent pas. Dans le premier cas, c'est eux le *on* qui a donné l'ordre de nous refuser toute aide, alors que deux de nos embarcations étaient dans le plus grand péril. Dans le second, elle est bien précaire et limitée au seul point où se trouvent des troupes, cette occupation ; à plus forte raison, elle ne saurait atteindre Boussa, qui demeure, au point de vue européen, *res nullius*.

Une tornade nous force à mouiller vers quatre heures sur la rive gauche ; nous veillons comme nous ne l'avons jamais fait en pays touareg. Attention à nous garer du *coup des Patanis,* qui réussit si bien avec Mizon.

Pour ceux qui ont oublié cet incident, je rappelle que mon camarade Mizon fut attaqué aux bouches du Niger par des Patanis, alors qu'il y rentrait avec son bateau *le René Caillé.* Lorsqu'il se plaignit, la Compagnie répondit : « Nous ignorions votre présence. » Les mêmes Patanis, ses ennemis la veille, vinrent, sur l'injonction d'un agent anglais, lui apporter du bois de chauffe le lendemain.

Le 10 octobre, nous passons vers huit heures devant Badjibo, ou plutôt Gouadjibo. C'est là que le capitaine Toutée avait construit son fort d'Arenberg. Après l'évacuation, les Anglais s'y sont installés et ont trouvé le travail tout fait. Il est certain que, comme la Compagnie possédait déjà, au moins comme poste commercial, le point de Leba au-dessus de Gouadjibo, l'occupation française de ce dernier était discutable.

J'ai suscité une polémique qui a paru devoir un moment s'envenimer, en citant, dans une conférence à la Sorbonne, le mot du ministre de la marine, d'Haussez, sous Charles X,

comme base de la ligne politique à suivre avec les Anglais. On sait que, dans une conversation avec l'ambassadeur anglais, d'Haussez, irrité du ton tranchant que prenait lord Stuart, prononça les paroles suivantes : « Si vous désirez une réponse diplomatique, M. le Président du Conseil vous la fera. Pour moi, je vous dirai, sauf le langage officiel, que nous nous f...... de vous (1). »

Le mot, en effet, n'est pas diplomatique. La règle de conduite est cependant la seule à tenir. Mais, pour l'appliquer, il faut rester strictement dans son droit. Si une imprudence, au début, vous expose dans la suite à un pas en arrière, nos rivaux savent en profiter pour vous faire reculer de dix.

Le village de Gouadjibo est situé sur la rive gauche. Fort d'Arenberg, que la Compagnie Royale du Niger a débaptisé pour en faire Fort Taubman-Goldie, lui fait face, sur la rive droite. Une garde de tirailleurs vient nous rendre les honneurs au passage; puis, quelques minutes après, deux pirogues se détachent du rivage comme pour nous suivre, mais nous les gagnons rapidement.

Sans nous être arrêtés aux deux premiers ports anglais, nous atteignons Geba. C'était affirmer notre droit à la navigation sur le fleuve, sans relâche forcée, sans aucune ingérence de la Compagnie.

A mesure qu'on s'approche de Geba, la route devient plus pittoresque. Des pics, élevés d'une centaine de mètres, dominent des collines verdoyantes à pentes très raides, dont le pied baigne dans le fleuve. Enfin, à quatre heures, tournant cap pour cap de l'ouest à l'est, nous sommes en présence de magnifiques rochers déchiquetés en clochetons, et, plus loin, des constructions en tôle ondulée, des fûts empilés sur le bord, le pavillon de la R. N. C. annoncent le poste.

(1) Louis Blanc, *Histoire de dix ans.*

A Geba, comme à Aourou, il y a dans le Niger de mauvais diables qui aiment le rouge. Aussi notre guide ne voulait-il pas prendre le chenal profond, dans une coupure étroite de rochers, mais nous faire passer dans le rapide même où se perdit le *Morning Star*, le bateau de Richard Lander, le premier explorateur qui ait franchi Boussa.



GEBA.

A son grand désespoir, nous nous engageâmes, ce qui n'offre aucun danger, entre deux énormes piliers de roches, cachant tout le rouge du bord. Seul, flottait celui de notre pavillon.

Successivement, nos embarcations vinrent mouiller à la berge, près du poste de Geba.

Un noir, Sierra-Leonais, agent commercial, se mit à notre disposition en attendant le capitaine du poste, parti, nous dit-il, à l'intérieur, dans la brousse, et qui ne reviendrait que vers la nuit. Je refusai, naturellement, toute offre de service jusqu'au retour du capitaine.

Une heure après, nous vîmes arriver, descendant le fleuve à force de pagaies, deux pirogues, dont une paillottée. Nous les reconnûmes. C'étaient celles qui nous suivaient depuis Gouadjibo. Elles portaient des tirailleurs et le commandant du poste, le capitaine Carrol, des troupes anglaises de la Compagnie.

Averti, à Lokodja, nous dit-il, de notre arrivée prochaine à Boussa, il s'était mis en route sur-le-champ avec une forte escorte, et, à marches forcées, avait remonté les bords du fleuve, fourbu deux chevaux, gagné la fièvre, pour nous venir en aide, au nom de la Compagnie. Et... il rentrait bredouille! A Leba, il avait appris notre passage, était revenu sur Fort-Goldie, ayant couvert cent dix kilomètres en vingt-quatre heures, et nous y attendait pour déjeuner. N'ayant pas vu de blancs, nous avions passé outre, et, grâce au hasard sans doute qui fait bien les choses, je venais, de Tombouctou, sur la berge de son port... lui souhaiter la bienvenue : « *How do you do?* »

Ce fut certes un des épisodes les plus amusants du voyage. Un pince-sans-rire y eût trouvé une occasion unique.

La situation, tout en étant originale, restait cependant tendue.

Et je dois avouer que, dans l'état d'esprit où m'avaient mis les difficultés répétées trouvées à Boussa et à Ilo, difficultés qui, normalement, auraient dû se traduire par la perte de nos bateaux, je ne fis rien pour aider à la détendre.

« Avant toutes choses, dis-je à Carrol, voici ce qui m'est arrivé à Boussa et à Aourou, à quelques milles de votre poste de Leba. Je n'accepterai pas les offres de service de la Compagnie, ni de ses agents, ni de ses officiers, avant de savoir que vous n'y êtes pour rien. »

Très ému, il m'engagea sa parole, sa parole de soldat, qu'il ignorait complètement la chose. La même assurance

me fut donnée plus tard par le major Festing, commandant des troupes, par M. Drew (*executing officer* du district), par M. Wallace (agent général).

La glace était rompue, et nous pûmes dès lors, *inter pocula,* nous livrer au plaisir de causer des choses d'Europe avec le capitaine. C'était le premier Européen que nous voyions depuis près d'un an. Ah! si c'eût été un Français!

Carrol, Irlandais, parlait correctement notre langue, et nous prêta des journaux anglais et français. Il nous apprit, en outre, sans plus de détails, la mort de Morès et le massacre d'une mission française dans l'Ouest, du côté de Nikki. Immédiatement nous rapprochâmes les dates. C'étaient peut-être des camarades envoyés vers nous pour apporter les fameux ordres que nous avions attendus cinq mois et demi à Say. Dès lors, l'idée me poursuivit de hâter ma marche, pour rendre compte au Dahomey de l'état troublé du pays de Say. Taburet, plus tard, à Lokodja, reconnut, à la lecture attentive des journaux anglais, qu'il s'agissait de la mission Fonssagrives.

Le capitaine Carrol, qui sut se montrer tout à la fois charmant camarade et bon Anglais, mit à notre disposition tout ce qu'il possédait. C'était énorme pour nous. De fait, c'est peu de chose. Si la R. N. C. loge spacieusement ses officiers, elle les traite médiocrement et leur fait payer cher le petit confort qu'elle leur donne.

Nous répondîmes à Carrol en l'invitant à dîner pour le lendemain soir. Le chef d'Ilo n'avait, fort heureusement, pas bu tout le champagne de nos caves. Il nous restait aussi suffisamment de vin de ration, devenu, de par tous ses voyages, un excellent « claret ». Avec des moutons, que nous achetâmes fort cher, — par principe, — cela faisait un dîner très confortable. Et ce ne fut pas une des moindres

surprises pour les officiers anglais de nous voir si bien munis de tout.

On en était au café, quand un coup de sifflet annonça l'arrivée d'un vapeur de la Compagnie. On attendait le *Soudan,* vieux cargo qui devait amener à Geba Mr. Drew, *executing officer* du district de Geba à Lokodja. Ce n'était pas le *Soudan,* mais simplement un launch, le *Bargou.*

Carrol lui envoie un mot par une pirogue, et, quelques moments après, nous voyons arriver, très correct, linge immaculé, tenue de soirée des colonies, le major Festing, commandant des troupes de la Compagnie.

Nous prenons ensemble un verre de champagne, rapidement, car il est sur les dents. Comme Carrol, il affirme n'être pour rien dans l'affaire de Boussa, — et je le crois sans peine.

Je conserve toutefois quelque défiance vis-à-vis des *agents* de la Compagnie, et je crois devoir décliner l'offre que me fait Festing de remorquer nos bateaux jusqu'à Lokodja avec son *Bargou.* Je préfère auparavant m'expliquer catégoriquement avec les *agents* proprement dits de la Compagnie. Précisément, on m'annonce l'arrivée très prochaine de M. Wallace, agent général. Il remonte le fleuve, et, d'un jour à l'autre, nous allons le rencontrer.

Mais cela ne nous empêche pas de fraterniser avec Carrol et Festing; ils parlent français, nous baragouinons l'anglais; Taburet seul s'en tire à peu près convenablement. Dans la matinée, arrivent deux nouveaux officiers : l'un pour remplacer à Leba un lieutenant qui vient de mourir, l'autre pour Geba ou Gouadjibo. Tous deux ont été blessés dernièrement, dans un engagement, par des flèches empoisonnées. Ils font un rude métier, les officiers de la R. N. C.

Taburet passe la visite des malades du poste. Il ne s'y

trouve ni médecin, ni pharmacie. Enfin, au moment du départ, nous voyons arriver des noirs chargés de bière et de whisky. Cette délicate attention de Festing et de Carrol nous fit d'autant plus grand plaisir que, depuis Kayes, nous étions sevrés de toutes ces bonnes choses.

Nous laissions en retour, à Geba, le petit orgue qui faisait notre joie à Say; aujourd'hui, ce doit être celle du successeur de Carrol, car notre ami, espérons-le, est rentré sain et sauf dans sa patrie, tiré enfin des mains de la Royal Company.

Le 12, vers une heure du soir, nous quittâmes Geba, en échangeant avec le poste le salut du pavillon. Notre guide, le vieux Amadou, restait là; mais le major Festing avait tenu à nous en donner un autre de la Compagnie, qui nous fut d'ailleurs parfaitement inutile : la navigation, difficile pour les grands bateaux, était, à cette hauteur des eaux, sans le moindre danger pour nous. Nous n'avions qu'à nous laisser aller, et nous allions vite.

Aussi, le même jour, vers cinq heures, sommes-nous à Rabba, factorerie sans importance, semble-t-il. Ce point du Niger est le plus rapproché de Bidda, la capitale du Noupé, que nous savons être en pleine hostilité avec la Compagnie.

La factorerie de Rabba n'a pas de blanc pour la gérer. Nous n'eûmes aucun rapport avec le Sierra-Leonais qui la dirige.

Nous étions mouillés depuis une heure, quand passa le launch *Bargou,* avec Festing. Ces launchs — il nous en faudrait beaucoup comme cela sur le Niger — sont de gentils petits bateaux à vapeur, armés d'une mitrailleuse Gardner. Ils portent une dizaine de tirailleurs et un officier, servent uniquement à la police du fleuve — ce n'est point une sinécure — et pas du tout aux transports commerciaux.

Le voyage devient dur pour nos hommes. Ce n'est pas qu'ils fatiguent beaucoup, mais la pluie s'en mêle; elle tombe toute la nuit, souvent même dans la journée, et il faut disposer les tentes sur les bateaux. Elles ne sont plus étanches; l'espace pour dormir, sur le pont humide, est bien limité.

Enfin les noirs arrivent tout de même à se caser, en se



RABBA.

superposant avec art; j'aurais cependant préféré un temps meilleur pour les remettre des fatigues, du surmenage de Boussa. On se rattrape le matin en retardant le réveil. Toutefois, cela ne nous empêche pas de faire, sans nous presser, de bonnes routes, portés que nous sommes par un gros courant. Le 13, nous couvrons quarante-cinq milles, en marchant jusqu'à huit heures du soir; quand nous arrêtons, c'est juste à temps pour recevoir une tornade, et Dieu sait laquelle. Heureusement, bien à l'abri dans un petit golfe du fleuve, nous en sommes quittes pour la pluie.

Le 14, le courant augmente encore, si j'en juge par le chemin parcouru : cinquante milles ; nous passons la nuit tout près d'Igga, où nous arrivons le 15, à huit heures du matin.

De Geba à Igga, le pays est sans intérêt. Pas ou peu de villages, pas de cultures. L'aspect des rives est à peu près



IGGA.

le même que celui entre Say et Boussa. On voit çà et là, sur les bords, quelques karités. De rares pirogues remontent. Les palmiers à huile que nous avons rencontrés dès notre départ de Say, peu fréquemment il est vrai, commencent à se multiplier. Mais le pays semble désert.

A Igga, dans une grande plaine, est une factorerie tenue par un blanc. Avant d'y arriver, on longe un grand bateau, le *Nigritian,* qui fut autrefois le ponton de Yola. La Compagnie Royale venait d'être chassée de la Bénoué, de l'Adamaoua ; elle avait dû retirer ses agents commerciaux et le

ponton sur lequel elle était *autorisée* à faire la traite. Cela a dû lui porter un rude coup, car la plus grosse part de l'ivoire qu'elle exportait venait de l'Adamaoua et du Mouri.

Le *Ribago,* assez joli cargo de six à sept cents tonneaux, est aussi mouillé à Igga. C'est le meilleur bateau de la Compagnie. Il charge d'huile de palme en fûts, de noyaux de palme dont on fait de l'huile plus fine, de karité et de tous les produits exportables. C'est le *Ribago* qui, selon toutes probabilités, doit nous emporter, à la remorque ou autrement, si tout s'arrange avec la Compagnie, au sujet des affaires de Boussa et de Aourou.

L'agent d'Igga pense que nous trouverons M. Wallace à Lokodja. Je suis assez pressé de le voir, car c'est avec lui seulement que prendra fin le malentendu, si malentendu il y a. C'est sur sa parole seulement, dégageant la Compagnie, tout en l'engageant, que je pourrai accepter ses bons offices.

Après une heure passée au mouillage d'Igga, nous appareillons pour Lokodja à la recherche de l'insaisissable M. Wallace. Le courant force, heureusement pour nous ; mais la navigation devient encore plus fatigante ; dans les rives inondées, difficile de trouver la terre ferme parmi les hautes herbes. Tard dans la soirée, nous mouillons enfin sur la rive gauche, et nous nous apprêtons à faire un dîner rapide. Fili, les laptots de cuisine débroussaillent un coin, allument le feu, lorsque, tout à coup, nous les voyons tous se précipiter à bord, en criant comme des écorchés : « *Y a manians! Y a manians!* » Les grosses fourmis noires goulues, les manians, les avaient envahis, et commençaient à les dévorer. Dieu sait si leur morsure est cruelle. Donc, pas de cuisine ce soir-là, pas de popote, si rudimentaire qu'elle soit. Et pas de sommeil non plus pour nos hommes, car la pluie se met de la partie. Bien mieux, voici les manians qui montent, par la

chaîne de l'ancre, par l'aussière du grappin, par tout ce qui nous relie à la terre, à l'assaut de nos chalands. Les amarres sont noires de fourmis grouillantes. Nous ne pouvons arrêter cette invasion d'un nouveau genre qu'en laissant traîner le mou des amarres à l'eau.

Cette mauvaise nuit passée, le ventre à peu près creux, nous nous remettons en route. Le fleuve est joli; mais, bien que l'eau soit haute, on sent le rocher à fleur d'eau. La navigation ne doit pas y être toujours facile.

La végétation s'épaissit. Le palmier oléifère devient plus fréquent. Peu, très peu de villages, du moins sur le bord. Enfin, dans la soirée, le pilote nous annonce Lokodja. De jolies montagnes, hautes de deux cents à trois cents mètres, bordent la rive droite. A gauche, des inondations très étendues décèlent la large embouchure de la Bénoué.

Vers six heures, on aperçoit, dans le lointain, des cases étagées sur une colline. Leur toiture de zinc s'éclaire du soleil couchant, au milieu de la verdure. C'est Lokodja.

La nuit presque tombée, nous venons mouiller le long du bord.

Là nous trouvons l'*executing officer* de la section Lokodja-Geba, M. Drew, que nous avions vainement attendu à Geba, et un autre agent parlant français.

Réception très correcte, invitation à dîner. On cause du fleuve. M. Drew, qui ne laisse percer aucun étonnement de notre passage, a cependant lieu d'en être surpris. Il a, par lui-même, fait la dure expérience des rapides. Avec un seul homme dans une pirogue légère, il a voulu prendre pour descendre de Boussa le chemin que suivent les indigènes. Il y a même chaviré. Entraîné, il n'a dû la vie qu'à son piroguier, qui l'est allé chercher au fond. Il porte encore, nous dit-il, la cicatrice d'une blessure qu'il s'est faite en roulant sur les cailloux.

Festing, qui arrive au dessert, nous invite tous pour le lendemain. Vraiment, avec nos costumes de brousse, nos vieux galons, nos pantalons rapiécés, nos bottes indigènes, nos casques à jour, nous faisons triste figure, chez nos hôtes, toujours d'une irréprochable correction.

Je ne sais plus quel agent de la Compagnie refusa de recevoir un chef de mission française, le trouvant « impropre », à cause de sa barbe en broussailles et de ses effets en loques! Les temps ont bien changé, semble-t-il, ou bien les ordres ont été modifiés.

Le lendemain, déjeuner chez Festing, charmant accueil. Le major Festing était alors le commandant en chef des troupes de la Compagnie du Niger. Son dépôt était Lokodja. Les troupes sont fort bien logées. Ce sont des Haoussas. Leur cantonnement est charmant; le pavillon du commandant a tout le confortable anglais qu'on peut s'attendre à trouver là. Grandes, vastes chambre; comme ornements, des armes, des glaces, des sujets de chasse et de steeple, des nattes indigènes, des fleurs dans des vases de cuivre du pays. C'est très simple et très bien. Déjeuner en musique, comme à bord d'un bateau amiral, s'il vous plaît, ou comme au Grand Hôtel. La musique du dépôt, des enfants qui jouent du fifre, nous régale des airs de cafés-concerts de France. Menus imprimés, salières fleuries, *whisky and soda, gin, stout, caviar!* Dieu! que c'est bon de faire un vrai repas avec des fleurs sur la nappe! Quelques femmes en toilettes claires autour de la table, et ce serait complet!

Festing a très gracieusement mis à notre disposition, comme interprète, comme intermédiaire, un sergent de Haoussas. C'est un Sénégalais, ancien tirailleur de Mizon, ancien garçon de de Brazza. Il parle un peu français. Resté un des derniers au poste de Yola, il nous raconta toute sa curieuse odyssée, et nous pilota dans la ville pour nos achats.

Car nous fîmes des achats à Lokodja. Tout d'abord, nous pûmes remonter notre gamelle. Il le fallait bien pour rendre dignement les invitations. Plus grand'chose ne restait du service de table, si restreint, emporté de France trois ans auparavant. On avait envoyé par le fond, à Boussa, tout ce qui n'était pas absolument indispensable, et il nous fallait des verres pour boire claret et champagne.

Les indigènes de Lokodja, très civilisés, se servent tous d'assiettes, de bols, de couverts, de faïences à fleurs, vendus par la Compagnie, ou plutôt échangés : l'argent n'a pas cours dans les territoires du Niger. Le travail, les soldes des tirailleurs, les matières premières achetées, tout est payé en marchandises : sel, étoffes, vaisselle. Il semble que la Compagnie fait ces échanges à gros bénéfices. Quant à nous, nous étions assez riches pour être généreux. Suleyman, l'interprète, reçut l'ordre d'acheter tout ce qui se présenterait, et au prix demandé, dussions-nous jeter à l'eau les choses trop encombrantes. On donna ainsi des pagnes de soie pour une douzaine d'œufs, et des rivières de perles... fausses pour trois bananes.

La générosité du commandant Mattéi, l'agent de l'ancienne Compagnie française du Niger que nous avons si maladroitement laissé supplanter par une compagnie anglaise, est restée proverbiale. Souvent les indigènes l'opposent à la ladrerie de la R. N. C. Bien certainement, notre passage à Lokodja n'aura pas détruit le renom de libéralité des Français, dont on regrette toujours, sur les bords du Niger, les commerçants et le pavillon.

Lokodja, que nous pûmes visiter, est un assez gros village très pittoresque : adossé à une montagne, il est coupé de ravins, ombragé de bananiers, de papayers, de palmiers à huile. Du flanc de la colline, superbe panorama sur le confluent de la Bénoué. On aperçoit les restes du vapeur *Sokkoto*,

qui s'est crevé sur un caillou. Il y a d'autres épaves, plus bas, sur le fleuve.

Lokodja est le centre d'une agglomération de trente à quarante mille habitants, nous assure-t-on. La ville proprement dite n'en compte pas, en tout cas, plus de quatre à cinq mille. Le marché, très vaste et très animé, se tient dans l'après-midi. On y débite toutes sortes d'articles européens, importés par la Compagnie. Comme industrie indigène, il n'y a guère de remarquable que des pagnes assez curieux, ajourés, faits de deux pièces cousues, et le travail du cuivre. Les forgerons font avec ce métal, repoussé au pointeau, de grands vases, des coupes, des aiguières vraiment originales.

Mais le plus curieux, à Lokodja, ce sont encore les jeux et les tam-tams. Ceux-ci, très gracieux, sont dansés par des jeunes filles nues. Certes, j'ai visité des villes dépravées; je connais Naples, Port-Saïd, Colombo; j'ai vu les bateaux-fleurs de Chine, les Yoshivaras japonais, et « cet Orient où tout est possible ».

Je ne sais rien de comparable à Lokodja.

Le chef de village est Abegga. Et ce nom, pour nous, éveillait tout un monde de souvenirs. Abegga est presque de ma famille. C'est un ancien affranchi de l'oncle Barth, qui l'acheta au Sokkoto. Abegga suivit son maître en Angleterre, puis en Allemagne. Revenu en Afrique, il fut interprète et domestique du commandant Mattéi. Aujourd'hui, il est roi de Lokodja. Hasard des destinées !

Effusions ! Nous réveillons en lui tous ces vieux souvenirs. Taburet, qui connaît, à traduire Barth, l'histoire d'Abegga mieux qu'Abegga lui-même, entame une longue conversation en anglais, qui se termine par l'envoi à ce royal ami du fusil de chasse de Baudry.

On attend M. Wallace d'un moment à l'autre, mais il ne

vient toujours pas. Pourtant, je ne puis m'éterniser ici. Sur la parole de M. Drew, qu'il n'est pour rien, ni lui, ni la Compagnie, dans nos difficultés de Boussa et de Aourou, j'accepte la remorque qu'on me propose, avec tant d'insistance, du *Ribago,* ce vapeur que nous avons rencontré à Igga, et qui vient de redescendre jusqu'à Lokodja.



LE MONT RENNEL AVANT LOKODJA.

Il doit partir à deux heures. Après les visites de départ, je me rends chez M. Drew : « Je suis décidé, j'accepte la remorque que vous me proposez. » Et, un peu gêné, j'ajoute : « Combien ? »

« C'est cinq livres par blanc, me répond-il, et une livre par noir. »

Bon prix, pour un simple remorquage ! Cela faisait en viron 1,450 francs. Je pousse, toutefois, un : Ouf! de soulagement.

Ne fallait-il pas craindre, en effet, que la Compagnie ne

poussât la correction jusqu'à la courtoisie? Devant tant d'insistance à me faire accepter un service, je m'étais imaginé qu'il m'était offert gratuitement, à titre de bon office de gouvernement à gouvernement, et j'étais fort ennuyé de devoir quoi que ce fût à la R. N. C. Mais non ! à la bonne heure ! je retrouvais mes marchands de la Compagnie, et cela me mettait à l'aise.

Peut-être pensait-on que, venant de si loin, je n'étais pas en mesure de solder, et, dès lors, je restais l'obligé de la Compagnie :

« Bien, dis-je à M. Drew, je reviens dans un instant pour vous payer. »

Quelques minutes après, j'arrive avec mes sacs d'écus. Mais ce n'était pas encore ça : une erreur d'interprétation, sans doute. Nous traitâmes à raison de six livres par blanc, vingt-cinq shillings par noir, soit à peu près dix-huit cents francs.

Je solde la différence séante tenante. Il manquait, je crois, deux sous, que j'envoyai par Digui.

Sans doute, Carrol prévoyait tous ces marchandages à Géba, quand il mettait tant d'insistance à vouloir rémunérer Taburet de ses soins aux malades du poste, à vouloir me payer d'une façon quelconque la malheureuse boîte à musique que j'avais si grand plaisir à lui laisser comme témoignage de reconnaissance.

La Compagnie Royale a traité la Mission en marchands, et je le préfère, tant pour moi que pour la France. Je ne lui dois ainsi pas plus de reconnaissance qu'au conducteur de l'omnibus Panthéon-place Courcelles quand je lui ai remis mes six sous.

Le chargement du *Ribago* marcha lentement. A cinq heures, toutefois, nous nous mîmes en route ; les fifres de Festing, venus sur le quai, nous jouèrent la *Marseillaise*.

Le poste nous salua du canon, et, à couple du *Ribago,* nous partîmes pour Assaba.

Deux mots à présent sur la Compagnie du Niger.

Je ne parlerai pas des traités, des actes constitutifs qui procédèrent à sa formation : je n'ai pas à faire son procès. Je me bornerai à rappeler cette appréciation du lieutenant de vaisseau d'Agoult : « La Compagnie n'est que le paravent derrière lequel se cache l'Angleterre. »

Au grand détriment des actionnaires, la Compagnie cherche à créer un empire; pour faire face à ses acquisitions de territoire, pour tenir tête aux révoltes que suscite sa rapacité, elle est obligée d'entretenir une force armée relativement considérable.

Et cela cause, au sein même des territoires occupés, une dualité fâcheuse entre militaires et civils; officiers prêtés par la reine et agents commerciaux poussent quelquefois l'animosité jusqu'à des parties de boxe.

Les officiers, au surplus, sont assez mal traités par la Compagnie. On leur inflige, comme aux agents, du reste, amendes sur amendes. Et Dieu sait cependant s'ils font un rude métier. Carrol était toujours en route; Festing, quand nous le vîmes, souffrait horriblement du foie. Il venait de faire une campagne de vingt jours dans la brousse contre des villages de la rive gauche, et il était si fatigué qu'il ne pouvait rester en selle. On nous en cita plusieurs tués récemment par des flèches; un autre, empoisonné par des aliments dans un village des bords du fleuve.

Et cependant, toute cette force armée, la bravoure, le dévouement de ceux qui la commandent, n'assurent pas la paix. Aux jours de notre passage, des cavaliers de Bidda venaient piller jusqu'en face de Lokodja. Seuls, les alentours des postes sont paisibles. Les launchs doivent sillonner sans cesse les bras du fleuve, surtout du delta, tenir en res-

pect les indigènes par l'effroi de leurs tirailleurs et des mitrailleuses. Il est rare qu'un bateau passe sur le fleuve sans recevoir quelques coups de feu. On s'étonna — plus bas, à Abo — que nous fussions arrivés sans hostilités. Peut-être est-ce l'effet du pavillon que nous portions ; le drapeau tricolore est aimé encore et regretté, en souvenir du commandant Mattéi.

La Compagnie ne tient pas le pays, en dehors de la ligne du fleuve, et encore! En outre, pas de voies de communication. Certes, nous pouvons être fiers de notre œuvre au Soudan français. Sur le haut Niger, nous faisons mieux que les Anglais ; notre colonisation est bien supérieure à la leur. Dans le bas fleuve, ils n'ont ni télégraphe, — le câble s'arrête à Akassa et à Brass, à l'embouchure du fleuve, — ni route comparable à notre ligne de ravitaillement, ni chemin de fer, est-il besoin de le dire ?

Il est vrai, me semble-t-il, que, de tous les pays du Niger, les plus riches, les plus favorisés de la nature, à tous points de vue, sont ceux que nous occupons, notre Soudan français.

Assaba est la résidence de l'agent général ; c'est aussi là qu'est l'hôpital des employés de la Compagnie. Enfin, la mission des Pères du Saint-Esprit, ayant quitté Lokodja, s'est installée aussi à Assaba.

Un missionnaire nous attendant au débarquement, j'allai immédiatement chez lui. Le local est assez beau, mais que la vie est dure à ces Pères! Un peu tracassés, je crois, par les agents de la Compagnie, tant parce que Français que parce que catholiques, leur budget est bien maigre. Des sœurs leur sont adjointes. Elles et eux s'en vont, à pied, sur les routes, de village en village, dans l'intérieur, marchant la nuit, pour éviter le soleil, visiter loin du fleuve leurs chrétiens. A quelques heures de marche sont, nous disent-ils, de gros, très gros villages, où seuls ils peuvent pénétrer.

Ce n'est pas toujours sans danger, et telle sœur a eu à supporter la vue de sacrifices humains et de scènes de cannibalisme.

Encore des atrocités qui ne se passeraient pas au Soudan français.

Mais qu'importe à la Compagnie, pourvu qu'elle achète son huile de palme à cours forcé, au cours qu'elle fixe?

Nous eûmes, ce soir-là, à dîner, le seul Père présent de la mission et deux sœurs, dont la supérieure, sœur Damien, une pâle Italienne devenue diaphane à la suite d'accès pernicieux successifs. Elle n'en continue pas moins joyeusement son apostolat. Et je ne sais rien de plus beau que ces existences de femmes, à l'extrême avant-garde de la civilisation, en butte au soleil, à la fièvre, au spleen, aux fatigues de toutes sortes, à l'indifférence des noirs, et quelquefois, comme si tout cela n'était pas assez, à la malveillance des blancs.

Je crois que, de longtemps, Père et sœurs n'avaient été si joyeux. Et cependant, la tornade nous surprit en plein dîner. Nous dûmes, à huit, nous réfugier dans la chambre du Père Hacquart, où par les fentes du toit tombait le déluge.

C'est sous la pluie que nous les raccompagnâmes à la mission.

Cette même nuit arriva enfin, sur un launch, le *Nupé,* l'agent général, M. Wallace. J'allai dès le matin lui faire visite. Après m'avoir félicité de notre heureux voyage, il me renouvela les assurances déjà formulées par Carrol, Festing et M. Drew. J'ai su plus tard que M. Flint, autre gros personnage de la Compagnie, était aussi sur le *Nupé.* Il préféra nous éviter.

En partant, et ce fut une joie pour eux, nous pûmes laisser

aux missionnaires d'Assaba quelques ballots d'étoffes et des bibelots divers. Cela leur permettrait de faire des libéralités à leurs fidèles. Nous devions stopper aussi à Onitcha, dont on voyait déjà la croix de mission. (Là sont établis les Pères de Lyon.) Mais le capitaine du *Ribago* avait reçu, nous dit-il, la défense de s'y arrêter, malgré l'assurance formelle du contraire que m'avait un instant auparavant donnée M. Wallace.

Brûlant donc Onitcha, nous allons mouiller quelques moments à Illouchi, puis à Abo.

C'est là que devait nous laisser le *Ribago*.

Mais la Compagnie tenait à nous accompagner jusqu'au seuil de ses possessions. Les gens grincheux, les persécutés, pourraient comparer cette façon d'agir au procédé suivi dans certaines boutiques. On y reconduit les voyageurs, par crainte du vol à la tire.

Certes, sans être absolument des escarpes, nous aurions pu, en séjournant plus longtemps sur le fleuve, recueillir des renseignements et nous rendre compte de bien des choses. Tout n'eût-il pas été à l'avantage de la Compagnie? D'Agoult a, dit-il, vu passer le vapeur des spiritueux, alors qu'au dire de la Compagnie, tous ses sujets, noirs et blancs, seraient devenus, sous sa bienfaisante influence, des « tea-tottlers », des « buveurs d'eau ».

Il était peut-être politique aussi de nous cacher l'état de trouble de la région, tout le long du fleuve, le précaire de la situation. Et sait-on ce que dans ces pays agités, heureux autrefois sous la Compagnie française, peut produire la simple action de présence d'un pavillon tricolore?

Quant à moi, j'aime mieux penser naïvement que cette obséquiosité de la Compagnie, cette insistance à nous vendre la remorque, cet empressement à nous reconduire, n'avaient qu'un but : l'humanité.

On nous escortait jusqu'à Warri pour nous épargner un nouveau « coup des Patanis ». On hâtait notre départ, parce que nous étions fatigués, anémiés, avides de goûter enfin les joies de la famille et de la patrie. Et tous les gens sérieux, pondérés, au courant des coutumes anglaises, penseront comme moi, avec ou sans ironie.

Nous dînions à Abo, quand, la nuit tombée, arrive au mouillage un launch. C'est lui qui devait désormais se charger de nous. Il amenait un tout jeune lieutenant, M. Aron, très gai, très jovial. Il était Australien, et, à en juger par lui, l'Australie doit être le midi de l'Angleterre. Sa conversation s'en ressentait quelquefois. Ne nous dit-il pas, un jour, que la Compagnie avait un poste à Kano, un autre à Kouka, et douze grands vapeurs sur le fleuve! A part ce léger travers, un charmant camarade, *a very good fellow*, qui nous fit passer de bonnes heures. Nous nous rappellerons sans doute longtemps, lui et nous, le dîner que nous fîmes sur le ponton de Ganagana, le *Kano*, pendant que tombait la tornade, en chantant à tue-tête, à bruyant accompagnement de flûte et d'harmonium, de whisky et du « claret » de la ration, tous les airs à chahut du répertoire anglo-français.

Le Niger, comme on le sait, se jette à la mer par une infinité de branches. Deux sont pratiquées principalement par la navigation, celle de Brass et celle de Forcados. La première appartient à la R. N. C., la seconde au Protectorat des côtes du Niger, colonie régulière administrée directement par l'Angleterre. C'est la concurrence commerciale, m'avait-on dit.

J'avais, depuis longtemps, l'intention de passer non par la branche de Brass, mais par celle de Forcados, ce qui me permettait de quitter plus tôt la R. N. C. et de rester quel-

ques jours dans les pays anglais de la côte, *Niger Coast Protectorate.*

J'aimais mieux m'embarquer là que dans un port de la Compagnie. On nous avait signalé ces deux colonies comme tout au moins rivales, et l'aviso français *l'Ardent,* deux ans auparavant, avait eu à se louer grandement des procédés tout amicaux des Anglais du Protectorat.

Le lieutenant Aron nous accompagna, sur la bouche Forcados, jusqu'à Warri, résidence d'un vice-consul.

Nous déjeunions à bord du launch, lorsqu'on nous annonça les maisons d'habitation de Warri. Nos trois chalands étaient à couple, leurs trois pavillons tricolores battant. Le launch, lui, ne put hisser les couleurs anglaises, ayant quelque avarie de drisse.

Le *Le Dantec* nous déposa sur l'estacade, où nous attendaient les officiers du Protectorat. Alors, entre eux et notre guide, le lieutenant Aron, commença un colloque mouvementé, certainement curieux. Étonnement d'un côté, explications véhémentes de l'autre. Jeux de physionomie, éclats de rire. Que se racontait-on ? Voici ce que je crus comprendre. En voyant tous ces pavillons tricolores et le launch sans ses couleurs, les Anglais du Protectorat nous avaient crus les auteurs d'une bien bonne charge. « La Compagnie, s'étaient-ils dit, aura voulu séquestrer les chalands français que voici, recommencer sur eux le coup qu'ils firent à la Fagi, l'année dernière. Mais les chalands, bien montés, bien armés, auront capturé le launch, et l'amènent sous pavillon français à Warri. »

Non ! il n'est pas possible que j'aie bien compris ! J'ai rêvé, sans doute, toute cette conversation. Jamais des Anglais n'ont pu nous croire capables de chose pareille, et se le dire, même en anglais. Et cependant...

Qui donc aussi m'a conté que Protectorat et Compagnie

étaient, moralement, ennemis, que les Anglais de Warri ont toujours sur le cœur les dommages-intérêts payés aux marchands du Niger, au sujet d'une certaine attaque d'Akassa par les gens de Brass?

Ce sont sans doute des calomnies qui courent.

Nous garderons, tous les cinq et toujours, le souvenir de l'accueil que nous reçûmes des agents du Protectorat de Warri, et ce souvenir sera d'autant plus ému que, quelques jours après notre arrivée en France, nous arrivait l'affreuse nouvelle de la mort de plusieurs d'entre eux. Partis en mission dans l'intérieur, presque sans armes, ils avaient été massacrés par les indigènes du Bénin.

Nous eûmes à Warri la meilleure des réceptions; les officiers nous donnèrent jusqu'à leurs chambres, jusqu'à leurs lits, sachant combien un tel confort nous serait sensible, et avec ces nouveaux amis on toasta ferme.

A Warri, je me débarrassai de tout le surplus de pacotille, qui m'aurait encombré pour le retour. Il y en eut pour les missionnaires, pour la domesticité du consulat. Suzanne, la bicyclette, fit la joie d'un Sierra-Leonais; le *Le Dantec,* avec quelques bouteilles de claret, le bonheur du lieutenant Aron. L'*Aube* lui-même fut laissé, en témoignage d'amitié, aux agents du consulat. Nous avons été généreux, mais, à moins de couler nos chalands une fois arrivés à la mer, que pouvions-nous bien en faire?

Quant au *Davoust,* vidé, démonté, déboulonné en deux jours, on l'embarqua, par pièces, à bord de l'*Axim,* paquebot de Liverpool, qui le rapporta en Europe.

Revendu comme métal pour entrer en atténuation de dépenses au budget de la mission, il doit, à l'heure qu'il est, courir les foires et les étalages, sous forme de légers porte-allumettes ou d'objets usuels en aluminium.

Et ce fut ainsi fini de vous, *Davoust, Aube, Le Dantec,* vaillantes coques qui, douze mois durant, furent tout notre monde.

Le *Le Dantec* semblait ne jamais devoir arriver. L'*Aube,* par deux et trois fois, aurait dû normalement y rester; à la fin du voyage, on pouvait enfoncer le doigt dans son bordé pourri; un échouage, un simple heurt dans les derniers rapides, et c'en était fait de sa coque vermoulue et de son équipage. Le *Davoust* avait reçu bien des blessures, et, chose plus grave, l'oxydation commençait à le ronger! Dix fois, en face d'un rapide plus mauvais, j'avais fait mentalement le sacrifice de l'un des trois, sinon de tous...

Mais c'étaient, comme disent les Anglais, de *gallant ships.* Vaillamment, en dépit des rapides, et des tourbillons, et des écueils, ils ont, jusqu'à l'objectif qui leur était assigné, jusqu'à l'embouchure du fleuve, porté sans défaillance la mission, nous, nos laptots, notre fortune et le pavillon français.

Aube, Le Dantec, Davoust, leurs parrains, nos camarades morts à la tâche, à la conquête du Niger, leur ont, sans doute, porté bonheur.

Et, grâce à eux, j'avais tenu mon serment de 1888.

Aussi ne fut-ce point sans émotion, sans une tristesse un peu enfantine, mais que certains comprendront, que nous nous séparâmes définitivement de ces compagnons de dangers.

Les bateaux n'ont-ils pas une âme? Les marins les aiment, comme de vieux amis, comme de vieux bijoux.

Il faut bien, n'est-ce pas? s'attacher à quelque chose dans la vie!

L'*Axim* nous transporta à Forcados.

Le *Forcados,* à Lagos.

L'*Olinda,* affrété tout exprès pour nous, à Porto-Novo.

Le 1[er] novembre, sur les cinq heures du matin, l'habitation des officiers de Porto-Novo était tout en émoi. Des gens, arrivés à l'improviste, étaient venus faire branle-bas contre les volets; la porte s'entr'ouvre. « Qui êtes-vous ? — Hourst ! — D'où venez-vous ? — De Tombouctou ! »

Et nous tombons enfin, sans restrictions, dans les bras des camarades !

Après le Dahomey, le Sénégal. Je ne m'appesantirai point sur le bonheur du Gouverneur général, M. Chaudié, en nous revoyant, sur l'affabilité qu'il déploya à l'égard de la Mission, sur la réception que nous réservèrent nos amis de Saint-Louis. Mais je ne saurais trop les en remercier.

C'est à Saint-Louis que nous laissions nos laptots, avec de grosses économies. Abdoulaye, le charpentier, s'équipa dès lors en « bourgeois ». Un chapeau mou, une redingote, une canne à pomme d'argent, et la chrysalide devint papillon. Tout aussitôt, il se mit en devoir de compenser, largement, ses longs mois de sobriété et d'abstinence. Il fut impossible de le trouver, même pour lui remettre une gratification.

Les autres tenaient palabre sur les places publiques, dans le quartier des Sarracolais, racontant, déclamant, et tout le monde d'approuver.

Les noirs aussi ont leurs syndicats d'admiration mutuelle, leurs Sociétés de géographie.

Puis tous ces braves gens, dévoués jusqu'à la mort, et dont quelques-uns se font regretter comme des amis, s'éparpillèrent dans les villages du Galam, s'échelonnèrent le long du Sénégal, et là, au moins, je puis affirmer que la Mission, la *Munition,* comme disait Digui, restera populaire.

C'est bien quelque chose.

Le 12 décembre 1896, le paquebot nous déposa sur le quai de Marseille. Il crachinait comme à Brest. Par la vitre

de la voiture, dans la rue déserte, j'aperçus un petit Italien qui portait dans ses bras, sous la pluie fine, une statuette en plâtre, quelque Diane androgyne, élégante et svelte, mélancolique et transie, juchée sur un croissant de lune.

Et ce fut, depuis trois ans, ma première sensation d'homme vraiment civilisé.



INDIGÈNES.

CONCLUSION

J'ai narré nos aventures; je laisse à mes lecteurs le soin de juger notre œuvre. Il me paraît cependant nécessaire d'en tirer les conclusions pratiques qui peuvent servir à notre politique coloniale.

Et tout d'abord, traitons de l'utilisation du Niger comme voie de pénétration au cœur du Soudan occidental.

Le journal officiel de l'Afrique occidentale française a publié un rapport de Baudry sur les importations et les exportations possibles; je n'ai rien à y ajouter. Il en ressortira clairement, je crois, pour tout esprit non prévenu, qu'il y a là-bas de riches produits : caoutchouc, gutta, peaux, laines, cire, karité, coton, etc., qui peuvent être achetés sans difficulté, qui attendent qu'on les exploite.

Pour les amener en France, quelle route leur faire suivre? Tel est le point que nous avons d'abord à élucider.

Nous rapportons, en cinquante feuilles, la carte hydrographique au 1/50,000e du Niger, de Tombouctou à Boussa. Un simple coup d'œil jeté sur elle prouve que le fleuve n'est réellement, pratiquement, navigable que jusqu'à Ansongo,

à sept cents kilomètres en dessous de notre dernier poste soudanais.

Plus bas, c'est un enchevêtrement inextricable de roches, d'îles, d'écueils, de rapides, et si, de Say à Tchakatchi, les obstacles paraissent plus rares, il ne faut pas oublier que nous y sommes passés à peu près au moment où les eaux avaient leur maximum de hauteur. Quant aux rapides de Boussa, ils sont infranchissables à des bateaux chargés.

On m'a riposté : « Vous y êtes bien passés ! » Certes; mais je crois que le tour de force que nous avons accompli, grâce à notre heureuse étoile et avec les plus grandes difficultés, ne se recommencerait pas une fois sur trois. Encore descendions-nous ; remonter serait tout autre chose.

Seules de petites embarcations pas ou peu chargées, dont les pirogues du pays sont le type, se hasardent sans folie dans de pareils passages.

Ce n'est certainement pas ainsi que s'entend en pratique la navigation d'un fleuve. Tenterait-on de se servir de ces moyens rudimentaires, que les bêtes de somme, les chameaux, feraient par terre une concurrence désastreuse à la batellerie.

C'est donc se lancer dans une voie mauvaise que d'avoir la prétention d'alimenter de marchandises les régions centrales, d'en écouler les produits par l'utilisation *totale* de la voie fluviale. Faire remonter des marchandises à Say par les bouches du fleuve est une utopie et ne conduirait qu'à de désastreuses opérations commerciales.

La nature a interdit la navigation d'une grande partie du cours du Niger; mais, du moins, les sept cents kilomètres navigables au-dessus d'Ansongo jusqu'à Tombouctou, joints aux mille qui s'étendent de Koulikoro à ce point, forment-ils un bief sans danger et *situé bien chez nous*. Nous ne sommes pas près d'en avoir exploité les richesses.

Par où atteindre ce bief, cette sorte de lac commercial intérieur? Une solution unique s'impose : l'achèvement de la ligne de chemin de fer unissant Kayes à Koulikoro.

Les premiers ouvriers de la pénétration africaine avaient raison. Le projet de Mungo Park, de Faidherbe, repris et continué par les Desbordes, les Gallieni, les Archinard, etc., doit être sans délai activé, poussé, achevé.

Et là tout est étudié. On ne parle plus en l'air, sans bases





MÉDAILLE DE LA SOCIÉTÉ DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES.

sérieuses; on sait ce que coûtera ce chemin de fer; on en a déterminé, levé le tracé; rien ne manque plus, qu'une chose : l'argent. C'est au gouvernement de le demander et au Parlement de le donner.

Il y a des adversaires de parti pris de notre extension coloniale; avec ceux-là, la discussion est impossible; je ne cherche pas à les convaincre, leur siège est fait.

Mais il en est d'autres, de grands esprits, de bons Français, qui qualifient de stériles les efforts que nous faisons au delà des mers pour prolonger notre France. Comment, disent-ils, notre pays n'arrive pas à accroître sa population, et vous parlez d'essaimer!

Le raisonnement est seulement spécieux. Qui parle de conseiller aux Français l'expatriement en masse pour aller peupler des contrées lointaines? Toutes les colonies *de peuplement* sont prises par nos rivaux, l'Australie aura été la dernière.

Mais en ce qui concerne les colonies *d'exploitation*, c'est autre chose. Avec toute la conviction de mon âme je dis : La France doit en acquérir. Par elles seules elle recouvrera sa puissance commerciale si battue en brèche, par elles seules *son état social sera stable*.

Voici un enfant, fils d'ouvrier ou de cultivateur; il va à l'école de son quartier ou de son village.

Intelligent, laborieux, il a vite conquis son instituteur. Travaille, lui dit celui-ci; chacun peut prétendre à tout selon ses mérites. Vois Pasteur, fils d'ouvrier, à qui l'Europe entière rend hommage!

Et, confiant, l'enfant travaille. D'abord l'État remplit les promesses qu'il a faites par la bouche du maître. L'instituteur a parlé à l'inspecteur de son protégé, le recteur s'en occupe, le ministre s'en mêle; secours, bourses, largement viennent en aide au jeune homme; son ardeur s'en accroît, son application redouble, il a tous ses grades, tous ses brevets, l'Université n'a plus rien à lui apprendre. Instituteur, recteur, ministre, à juste titre, s'applaudissent d'avoir fait leur devoir.

Et le fils de l'ouvrier entre dans la vie.

Oh! mais là tout change. Le savoir, le travail, sont beaucoup, il est vrai, mais il ne faut pas cependant se trouver deux pour une seule place, pour une seule fonction sociale, ou bien le plus faible, le moins adroit, le moins chanceux souvent, reste sur le carreau.

L'État n'a plus de situation à offrir; le commerce, l'industrie, ont pléthore de travailleurs du cerveau. Il faut bien manger pourtant.

Reprendre l'outil ou la charrue, c'est vite dit, mais incompatible avec la nature humaine; le cerveau affiné, l'intelligence développée, ont besoin de la nourriture intellectuelle à laquelle ils sont accoutumés. Les mains manquent des cals du travail, les muscles n'ont pas la force que demande une besogne manuelle.

Et l'on a fait un malheureux, un aigri, un mécontent de plus, demain, qui sait? un révolté qui étonnera le monde d'un attentat, coup de folie né de la désespérance et peut-être de la faim.





MÉDAILLE DE LA SOCIÉTÉ DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.

Ai-je excusé un anarchiste? — Que non pas! — J'ai prouvé la nécessité de notre expansion coloniale dans les colonies d'exploitation.

Car, si nous songions à les mettre en valeur, nos territoires lointains, le révolté de tout à l'heure, cet être dangereux pour la société, pourrait y aller, y trouver, en dirigeant les entreprises industrielles et commerciales qui s'y fonderaient, le légitime emploi, la rémunération juste de son intelligence, des peines et des labeurs de sa jeunesse.

L'ouvrier n'y manque pas : c'est l'indigène, quelle que soit sa couleur, dont le tempérament résiste au travail manuel.

Bien plus, ces naturels qui maintenant croupissent dans la barbarie, instruits au contact d'intelligences européennes, s'élèveraient vers nous. Non seulement le jeune homme dont nous avons pris l'exemple vivrait content, non seulement il travaillerait, en même temps que pour lui, à l'augmentation de la richesse de sa patrie, mais encore il servirait cette fin, la plus belle de toutes à mon avis, celle par laquelle l'homme se rapproche quelquefois de Dieu lui-même, rendre son semblable meilleur et plus heureux.

Et ce raisonnement si logique, je me demande comment des gens cherchant sincèrement le bien de tous ne l'ont pas tenu avant moi.

Notre Soudan français est-il dans le nombre de ces colonies productives appelées à jouer un tel rôle dans l'avenir de notre état social lui-même? Je crois répondre d'un mot.

J'ai vu le bas fleuve, le pays exploité par la Royal Niger Company, et je déclare qu'à part l'huile de palme, qui se trouve seulement dans les climats marins, rien de ce qui s'en exporte, gomme, caoutchouc, ivoire, karité surtout, ne manque chez nous. Nous avons même tout cela en plus grande abondance, sans compter les produits que fournit notre Soudan et qui n'existent pas aux bouches du fleuve.

Faisons-le donc, ce chemin de fer, faisons-le vite, ne discutons plus, ne nous égarons pas sur des projets à côté, et lorsque six cents kilomètres de voies ferrées uniront mille kilomètres de Sénégal navigables à dix-sept cents kilomètres du Niger, également susceptibles d'être parcourus par nos bateaux, nous aurons là une seconde Algérie, plus grande même, plus riche. L'esprit conçoit à peine quelle source de fortune nouvelle pour la France laisse entrevoir cette chose si simple, dans laquelle les Belges nous ont précédés, la construction d'une ligne ferrée. Stanley l'a dit :

« L'Afrique sera au premier qui saura y pousser le rail (1). »

Nous arriverons ainsi à Ansongo. Devons-nous y arrêter la zone de notre pénétration commerciale? Non certes, et ici j'arrive à un second résultat acquis par notre mission : l'ouverture des relations avec les Aouelliminden.

Je me suis fait le défenseur des Touaregs, je les ai montrés bien moins cruels, moins traîtres, moins inaptes à tout progrès, qu'on ne le dit. C'est au lecteur qu'il appartient de voir si le récit de nos aventures prouve en faveur de mon impression.





MÉDAILLE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LYON.

Mais il est une chose dont je réponds. Si on laisse passer des années, après des mois, sans entretenir ces relations entr'ouvertes, sans reprendre contact avec les Touaregs du Niger, on les trouvera plus difficiles, plus prévenus, moins abordables que nous-mêmes ne les avons trouvés.

Après le voyage de Duveyrier, je l'ai dit, les Azgueurs étaient dans notre main. Ikhenoukhen, leur grand chef, bien obéi, très respecté, était notre ami. On a conclu le traité de Rhadamès, leur disant : « Nous sommes désireux

(1) J'ajoute que, sur ces six cents kilomètres de ligne que je réclame, deux cents sont déjà construits, en pleine activité, et que les plus grosses difficultés sont franchies.

d'aller au Soudan par l'Aïr, vous allez nous guider, protéger nos marchands; on vous louera vos chameaux, et vous y trouverez profit. »

Il ne faut, dit un proverbe touareg, promettre que la moitié de ce qu'on est certain de tenir.

Les Azgueurs ont attendu nos caravanes et les attendent encore. Peu à peu, le doute s'est éveillé dans leur esprit : « Que venaient donc faire ces Français, qui paraissaient si désireux de commercer à travers notre pays? » Quand un Touareg se fait cette question, la réponse est immédiate : « Espionner, précéder des armées qui raviront notre liberté, notre indépendance. »

Ils avaient dans les Anglais de Tripoli et dans leur agent, le kaïmakhan de Rhadamès, des conseillers pour redoubler leur défiance. Petit à petit, à la sympathie a succédé la crainte; Ikhenoukhen est mort, le Sahara s'est fermé pour nous, plus fermé qu'à l'époque où Duveyrier le parcourait, où Barth et Richardson le traversaient.

Si on use de la même négligence avec les Aouelliminden, on obtiendra d'aussi tristes résultats.

Si on voulait, au contraire!

En attendant qu'une ligne ferrée — mais la chose est loin d'être prochaine — vienne parer à l'innavigabilité du fleuve dans sa seconde section, le seul moyen de transport, relativement peu coûteux et pratique, à employer d'Ansongo au Tchad, de Gao à Say, c'est le chameau, le laid, mais utile vaisseau du désert.

Et les chameaux appartiennent aux Touaregs, principalement aux tribus imrad.

Que l'on suppose le chemin de fer achevé, des bateaux montés pièce à pièce à Koulikoro redescendant le fleuve jusqu'à Gao, assez puissants pour se faire respecter, d'assez fort tonnage pour porter des marchandises. Il se produira immé-

diatement, en ce point ou en quelque autre des environs, un centre de transit où les Touaregs amèneront leurs animaux, les chargeront, et, convoyant les caravanes, se feront les utiles auxiliaires de notre commerce.

Qu'on ne m'oppose pas leurs instincts pillards. D'abord, nous avons, dans la possibilité de détruire, de faire émigrer les villages noirs riverains du fleuve, un moyen excellent de les tenir sous le coup de représailles efficaces, puisque c'est de là qu'ils tirent le grain de leur nourriture.





MÉDAILLE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE MARSEILLE.

Mais je mets en fait qu'il ne sera pas besoin d'en venir là. Les Touaregs sont trop intelligents et trop avides en même temps pour se livrer à des razzi incertains, lorsqu'ils trouveront dans la seule location de leurs chameaux un gain à la fois plus considérable et plus sûr.

On rétablirait, en agissant comme je l'indique, l'antique route de Gao au Tchad, l'une des plus anciennes de l'Afrique septentrionale; en poussant vers le Gober, vers l'Aïr, et prenant à revers le Sahara, on finirait par opérer la jonction du Soudan français avec l'Algérie-Tunisie.

Pour cela, je le répète, il ne faut pas laisser à la malveillance des marabouts le temps de détruire notre œuvre à peine ébauchée, il ne faut pas qu'une abstention trop longue

réveille chez les Aouelliminden la défiance toujours prête à naître.

Je ne prétends pas qu'il y ait, de ce côté, des profits immédiats à réaliser. Les peaux, les laines, les gommes, sont des matières trop lourdes pour supporter actuellement le prix du transport, par des moyens onéreux, de Tombouctou à Koulikoro, et de Koulikoro à Dioubeba, où s'arrête, à l'heure présente, le chemin de fer du Sénégal au Niger.

Mais il serait de toute nécessité d'amorcer le trafic, dût-il même y avoir perte, afin qu'il rentre de plain-pied en activité, le jour où le chemin de fer sera construit, où le bief navigable du Niger sera parcouru par des vapeurs.

Ce jour-là notre carte hydrographique, principal résultat de la Mission, trouvera son emploi.

Notre séjour à Say a-t-il été profitable? L'avenir jugera.

Il me semble cependant que, d'une part, notre conduite douce et bienveillante à l'égard des gens paisibles, des cultivateurs, des Koyraberos, doit, quelque obtuse que soit leur intelligence, leur avoir prouvé que ces Français, ces infidèles, ces Keffirs, n'étaient pas absolument ce que leurs marabouts disaient : des bêtes féroces.

Et, d'autre part, notre établissement en face de notre plus grand ennemi, Amadou Cheikou, notre séjour à Fort-Archinard, malgré lui, malgré tous ses satellites, malgré ses intrigues vaines, a sûrement diminué son influence, son prestige.

Avec l'effectif réduit que nous avions, avec des instructions formellement pacifiques, telles d'ailleurs que je les souhaitais, en revanche malheureusement incomplètes, nous ne pouvions raisonnablement faire davantage.

En ce qui concerne le Niger inférieur, le mieux est de se taire. De trop nombreuses compétitions européennes y sont

en jeu, et ce serait diminuer l'effet des résultats que nous avons pu obtenir, petits ou grands, que de les publier. A la diplomatie d'agir, en se souvenant que nos rivaux savent au besoin user d'une mauvaise foi géographique toute spéciale, mais qui n'est plus de mise, puisque nous avons reconnu et étudié les pays en litige.

Ajouterai-je à notre moisson quelques collections, et surtout une étude aussi sérieuse que possible des divers dialectes parlés sur le fleuve ? Ce dernier point, je le crois important.





MÉDAILLE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DU CHER.

Pour gagner la confiance des indigènes, rien de mieux que de parler, de baragouiner même, leur langue. Pour les Touaregs, en particulier, on ne s'imagine pas l'impression qu'ils ressentent en entendant des Européens prononcer quelques phrases de tamaschek, et quel pas immense est fait vers l'entente, vers l'amitié, lorsqu'on les leur a dites.

Quels que soient les résultats de notre voyage, ce serait la dernière des ingratitudes de ma part si je terminais autrement qu'en remerciant tous les dévoués compagnons qui m'ont aidé à le mener à sa fin :

Nos noirs, ces braves Sénégalais, si dévoués, si *Français*,

que l'on a vus à l'œuvre, suivant aveuglément le chef auquel ils se sont donnés, faisant bon marché de leur existence, ayant, tout comme nous, la fierté du devoir accompli.

Et surtout mes amis Baudry, Bluzet, Taburet, le Père Hacquart. La vie maintenant va nous reprendre, nous disperser peut-être aux quatre coins du monde. Mais il demeure entre nous un lien que rien ne rompra, et, pour ma part, cette attache est toute de reconnaissance, car ce sont eux qui m'ont permis de tenir le serment fait à la mort de Davoust, de servir mon pays, d'agrandir le champ de ses possessions futures.

Merci aussi à ceux qui nous ont soutenus de leur influence, de leurs encouragements, de leurs deniers. On l'a vu, les débuts de la Mission hydrographique n'ont pas toujours été faciles, et je puis affirmer que, personnellement, j'ai eu plus à souffrir pour m'être entêté dans la tâche que je m'étais tracée, tâche au bout de laquelle je voyais notre domaine colonial plus grand, mieux connu, notre France plus riche et plus forte, que si j'avais été un mauvais officier, peu soucieux de ses devoirs.

Je voudrais pouvoir dire que depuis le retour, du moins, il en a été autrement; la vérité m'oblige à avouer qu'à côté d'une bienveillance, d'une sympathie presque générale, quelques tristes exceptions se sont montrées.

N'importe, le fait d'avoir accompli son devoir vaut plus et mieux que tout.

Et c'est encore à vous, mes chers compagnons du Niger, mes amis, que je dis : « Laissez faire; dans cent ans bien des choses, bien des gens seront oubliés. Il n'en sera pas moins vrai, à cette époque comme maintenant, que la Mission hydrographique a, la première, descendu le Niger, exploré son cours de Koulikoro à la mer. »

Un Français, un marin, Francis Garnier, partant pour le

Tonkin, qu'il faillit conquérir et où il devait terminer ses jours, écrivait à sa mère, en lui indiquant les difficultés peut-être insurmontables qu'il allait affronter : « Cela ne fait rien, maman. En avant pour la vieille France ! »

Pour nous et pour ceux qui nous suivront en Afrique ou ailleurs, c'est sur ces mots que je veux terminer mon livre.





GRANDE MÉDAILLE D'OR
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE PARIS.



INDIGÈNES DE SANSAN HAOUSSA.



LAVEUSES A SAY.

TABLE

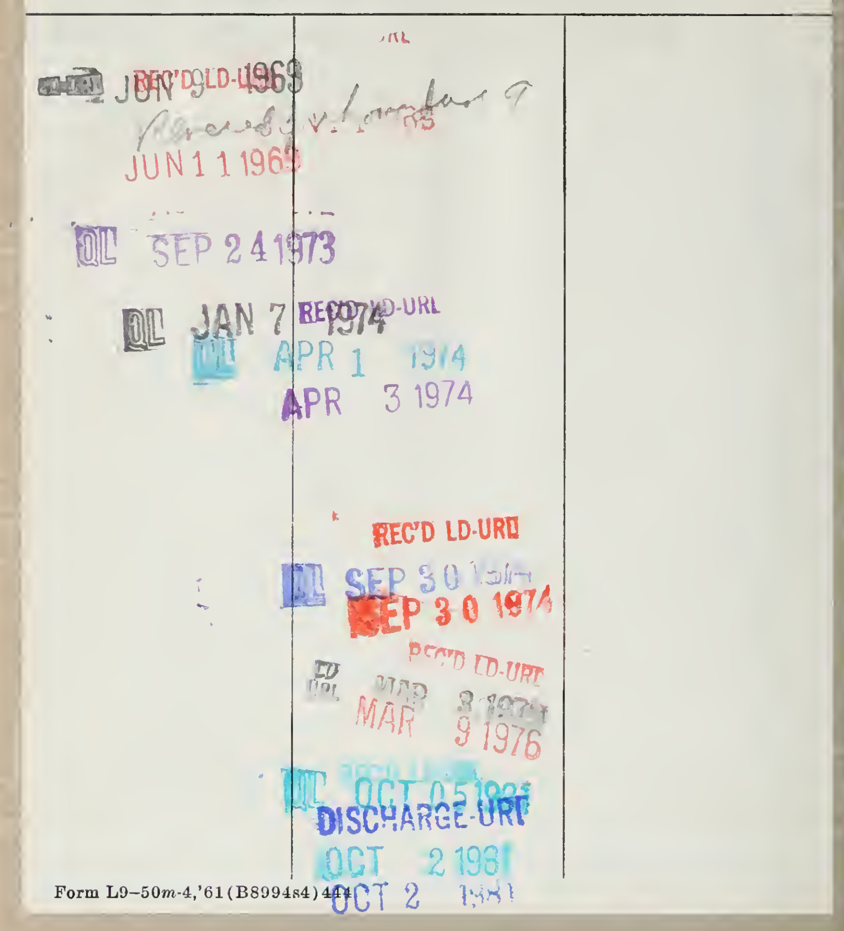
PARIS. TYPOGAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, rue Garancière. — 2805.

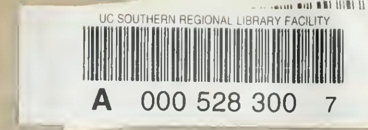
PARIS

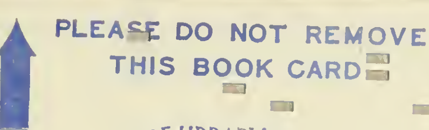
TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

RUE GARANCIÈRE, 8.


COURS DU NIGER
ENTRE TOMBOUCTOU ET BOUSSA
D'après la carte originale au 1/50,000e
LEVÉE PAR LA MISSION HOURST
Échelle du 1/1,000,000e
AOUELLIMIDEN
ou
OULLIMIDEN
MADIDOU
IGOUADAREN AOUSSA
Chef Sgrraoui
IGOUADAREN ARIBINDA
Chef Sakib
TADEMEKET
KEL TEMOULAI
Tombouctou
TINGUEREGUEDESCH
AEL GOSSI
Campements
OUDALEN (Chef Niorga)
KEL ES SOUK (El Mekki)
IFORAS
ETATS DE
Habes indépendants (El Hadji Foni)
Gao Gao
I Gauthiot
Bornou
La Bourre
Chérif
Karou
Garou
Gomba
Say
Fort Archinard
Arnoua
ou Maouri
indant du Sokoto
Kebbi
indant du Sokoto
Dendi
indant du Sokoto
Dendi
indant du Sokoto
Gando
indant du Sokoto
Massif de l'Alakora
BORGOU
YAOURI
Fogué
BOUSSA
Sansan Aoussa
POSITIONS ASTRONOMIQUES
DÉTERMINÉES PAR LA MISSION




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 528 300 7


PLEASE DO NOT REMOVE
THIS BOOK CARD


THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES